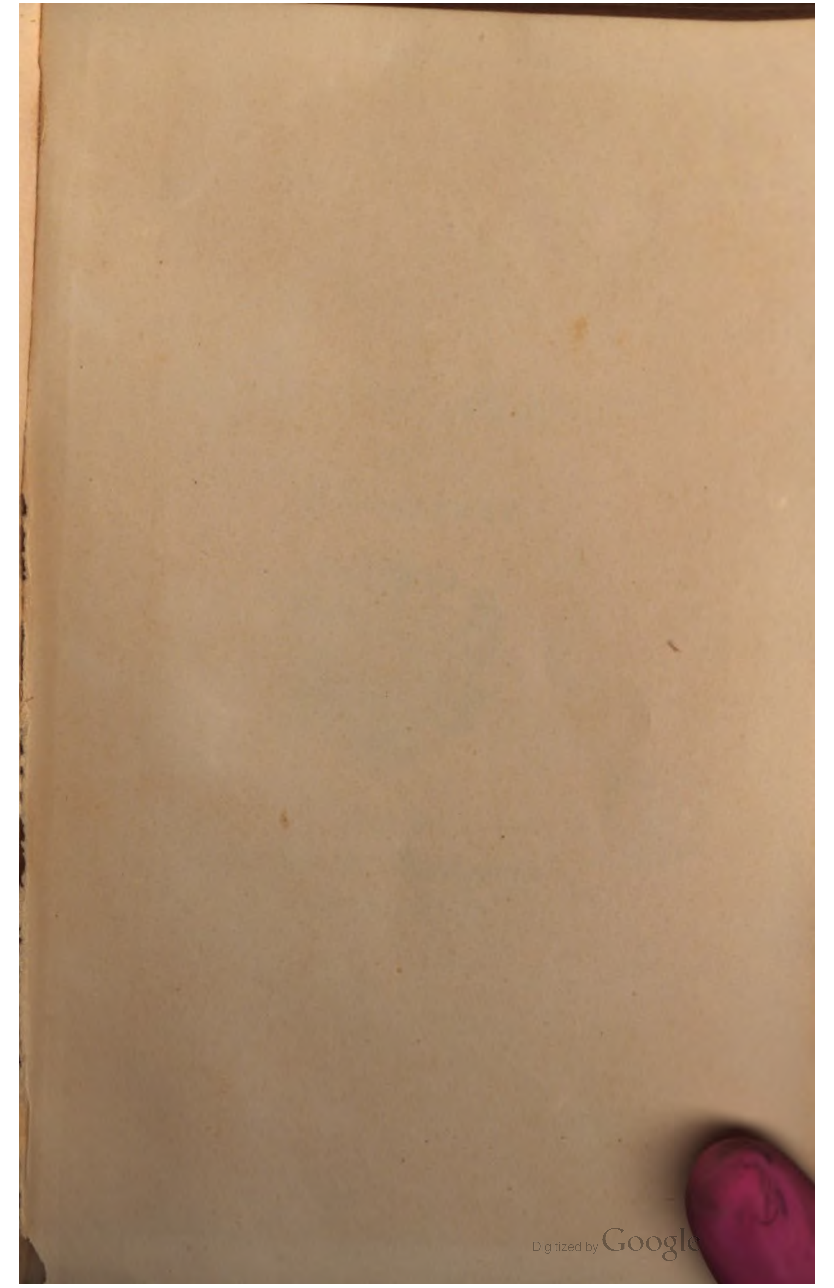




POÉSIES

DE

COURVAL-SONNET

TOME I

LES SATYRES



PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXVI

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

COURVAL SONNET

TOME I

LES SATYRES

CABINET DU BIBLIOPHILE

Nº XX

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 350).
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15)
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

No 38

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

COURVAL SONNET

PUBLIÉES PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

TOME PREMIER

LES SATYRES

CONTRE LES ABUS ET DESORDRES DE LA FRANCE



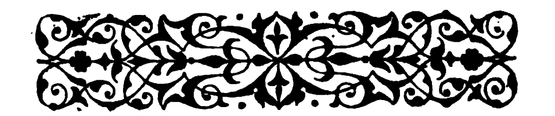


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

MDCCCLXXVI



SONNET DE COURVAL

ET

SES SATIRES

Au moment où l'astre de Ronsard commençait à décliner, où, tout en dénigrant sa gloire, Malherbe recueillait sa succession directe, on vit se former une école de poëtes satiriques, dont Régnier fut le maître incontestable et incontesté, école qui reconnaissait l'empire du chef de la Pléiade et prenait pour point de départ, sans les imiter servilement, les *Discours sur les miseres de ce temps*.

Nous avons nommé Régnier; nous nommerons après lui Jacques Du Lorens, dont les dernières satires ont paru dans la collection du *Cabinet du Bibliophile*[1], Jean Auvray, Robert Angot sieur de l'Éperonnière, Vauquelin de la Fresnaye, et enfin Thomas Sonnet, sieur de

1. Paris, Jouaust, 1869, un vol. in-16.

Courval, dont nous réimprimons aujourd'hui les poésies satiriques.

On possède fort peu de détails sur la vie de Thomas Sonnet. Il naquit en Normandie. Viollet Le Duc dit, je ne sais pourquoi, à Caen ou à Vire, car il était certainement de cette dernière ville. En effet, sur le titre de la première édition de sa *Satire Ménippée*, ou Discours sur les poignantes traverses et incommodités du mariage (Paris, 1608, in-8°), il s'intitule « Th. Sonnet, sieur de Courval, docteur en médecine, *natif de Vire en Normandie,* » et ailleurs il prend la qualité de gentilhomme *virois*. Un portrait gravé par Léonard Gaultier, en 1608, nous le montre avec sa mine éveillée, ses yeux fins et vifs, son nez droit et ferme, ses lèvres pincées, à demi souriantes, ses cheveux relevés, sa barbe ébouriffée, le tout contenu dans un large collet blanc empesé, qui le fait ressembler à un bouquet dans une feuille de papier. Au-dessus de sa tête, dénotant des prétentions nobiliaires, figurent ses armes, de gueules au chevron d'or, à trois sonnettes de même, posées deux et une, le tout surmontant un croissant d'argent. L'inscription énonce qu'il était alors âgé de trente et un ans, ce qui reporte sa naissance à l'année 1577.

A cette époque de 1608, il avait perdu son père, Jean Sonnet, sieur de la Pinsonnière, avocat à Vire, et sa mère, Magdalaine Lechevalier d'Aigneaux, parente des deux frères d'Aigneaux, qui de concert traduisirent en vers français Virgile et Horace.

Il avait un frère, Jean Sonnet, sieur de Saint-Nicolas, qui fut avocat à Vire, comme son père, et qui mourut jeune, plus une sœur, Esther Sonnet, dont on connaît

l'existence seulement par un sixain assez pâle, imprimé en tête de la *Satire Ménippée*.

Ce livre lui-même, diatribe véhémente et impitoyable contre les femmes, fut suivi, dès sa seconde édition, d'une espèce de palinodie : *A mademoiselle X. ma maîtresse*, et n'empêcha pas l'auteur, avec cette inconsistance d'esprit qui est naturelle à bien des hommes, surtout aux poëtes, de courber presque aussitôt la tête sous ce joug nuptial objet de ses plus violentes imprécations.

La femme qui ne craignit pas d'affronter ce terrible détracteur de son sexe était une demoiselle d'Anffrie de Clermont, d'une famille de robe, viroise, dont est issu plus tard le poëte abbé Chaulieu. Peut-être Mme Sonnet de Courval ne fut-elle pas plus malheureuse qu'une autre. Son époux, ayant exhalé toute sa mauvaise humeur contre la plus belle moitié du genre humain en général, ne lui gardait probablement point de rancune en particulier, et savait d'autant mieux éviter dans son ménage les écueils qu'il avait si vivement signalés. Ce qui ferait croire que Sonnet fut un bon mari, c'est qu'il fut bon père. Il pleura avec de vraies larmes, dans des stances sincèrement émues, la perte d'un de ses fils, François Sonnet, mort à l'âge de six ans :

Ce petit Courvalin, cet esprit admirable,
Ne pouvoit, si parfait, cy-bas vivre longtemps ;
Ce bel astre enfantin, plus brillant que durable,
S'éclypse de nos yeux, sans atteindre un printemps.

Ces vers, insérés dans l'édition de 1622, et surtout des vers latins d'un autre de ses fils, nommé César, impri-

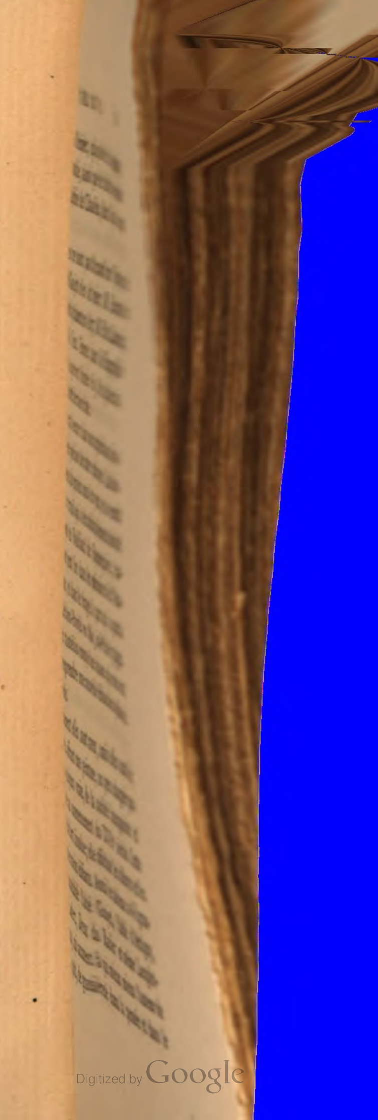
e même volume, peuvent servir à fixer approxi-
nt l'époque de son mariage, car le poëte lati-
pouvait avoir moins de douze ans, et il y en
orze que la *Ménippée* avait paru pour la première
maria donc vers 1609.

l avait passé son enfance à Vire ; il avait fait
nités à Caen et ses études médicales à Paris, où
utions que lui suscitèrent ses vers le contrai-
robablement à retourner [1] ; mais la dernière
son existence paraît s'être écoulée à Vire et
ons, dans l'exercice de sa profession de méde-
le culte des Muses et dans un commerce ami-
téraire avec quelques intimes, qui partagaient
et devaient être les confidents de ses écrits,
Jean Le Houx, ce charmant auteur des vaux-de-
gtemps attribués à Olivier Basselin ; Robert
chantre satirique de la procédure normande ;
lt, son collègue en médecine et aussi en litté-
le Cérisolles, gentilhomme et poëte, et enfin

it, au bas du portrait qui précède l'édition de 1621 des
ntre les désordres et abus de la France, ce quatrain
être de Courval-Sonnet, et qui atteste son séjour

fut mon berceau, ma nourrice et mon laict;
l'unique séjour de mon adolescence;
, de ma jeunesse; *et maintenant la France*
n nom, mes escrits, mon corps et ce portrait.

ouvelle effigie, œuvre de Mathéus, nous représente
âgé de quarante trois ans. Il a engraissé; ses joues
fies, mais ses yeux sont tout aussi émerillonnés, ses
t sa barbe encore plus ébouriffés; cependant, il a beau
ote, il est moins féroce qu'il n'affecte de le paraître, et
cidément au bonhomme.



le Provençal de Deimier, qui peut-être habita quelque temps la Normandie, ainsi que les familles Lechevalier d'Aigneaux et Anffrie de Chaulieu, dont il était le parent ou l'allié.

Les biographes ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort. L'abbé Goujet n'en dit rien; M. Baratte et M. de Beaurepaire la placent en 1627; M. Paul Lacroix, vers 1631, et M. Gust. Brunet, dans la Biographie Didot, la recule jusque vers l'année 1635. Je la placerais plus volontiers à cette dernière date.

Nous n'avons pas à entrer dans une appréciation longue et détaillée des poésies de notre satirique. Les lecteurs ont les pièces du procès sous les yeux, et ce serait recommencer un travail qui a été admirablement exécuté par M. Eugène de Robillard de Beaurepaire, travail que chacun peut lire dans les mémoires de l'Académie de Caen, et dans le tirage à part qui a paru à Caen, chez Leblanc-Hardel en 1865, in-8° de 67 pages. Nous devons toutefois compte des raisons qui nous ont amené à entreprendre une nouvelle édition des poésies du satirique virois.

Non-seulement elles sont rares, mais elles sont fort intéressantes, offrant une peinture, un peu chargée parfois, mais toujours vraie, de la société bourgeoise et provinciale au commencement du XVIIe siècle. Cette société était fort dissolue; elle affichait les allures et les principes les moins édifiants. Aussi le tableau a-t-il grandement scandalisé l'abbé Goujet, l'abbé d'Artigny, l'abbé Leclerc, Dreux du Radier et même Lenglet-Dufresnoy, qui accusent à qui mieux mieux l'auteur de mauvais goût, de grossièreté dans la pensée et dans le

style, voire même de dépravation et d'obscénité. Il est juste de dire que ces reproches ne sont pas tout à fait immérités, et que d'ailleurs le caractère des trois ecclésiastiques leur imposait spécialement le devoir de protester contre certains mots terriblement risqués, certaines expressions que la langue latine admet sans sourciller, mais que Despréaux ne tolère point en français,

Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Par bonheur pour Sonnet de Courval, d'autres critiques l'ont examiné d'un œil moins prévenu, et, sans excuser ses intempérances de langage, ont aperçu en lui un honnête homme, sincèrement courroucé contre les mœurs éhontées de son temps, qui les montrait dans toute leur hideuse nudité pour les faire mieux haïr; qui, dans son indignation, ne ménageait rien, et, chose rare, ne nommait personne; qui, malgré le développement oiseux, le prosaïsme et la négligence de sa poésie à peine rimée, toujours facile et naturel, n'était jamais ennuyeux, mais au contraire se faisait lire à force de verve entraînante et comique. Telle est à peu près l'opinion de MM. Viollet Le Duc, du Roure, de Beaurepaire, Baratte, etc.

Son premier ouvrage, celui qui a causé le plus de scandale, et par conséquent a obtenu le plus de succès, fut la *Satire Ménippée, ou Discours sur les poignantes traverses et incommodités du mariage, où les humeurs des femmes sont vivement représentées.* Nous avons déjà apprécié rapidement ce livre, qui parut en 1608, à Paris,

chez Jean Millot, avec privilége du Roi, et qui ne formait d'abord qu'un seul discours, divisé plus tard en six satires.

Le succès fut tel qu'une seconde édition en était donnée, l'année suivante, 1609, par le même Millot, édition revue et augmentée de la *Timéthélie, ou Censure des femmes*, et d'une défense apologétique.

Une troisième édition parut en 1610; puis une quatrième en 1621 (Paris, Rolet Boutonné, in-8°), faisant suite à cinq autres satires du même auteur. L'autre fut encore imprimée à part (à Lyon, chez Vincent de Cœursilly, 1623, in-8°), et ne reparut plus depuis qu'avec les œuvres satiriques de Courval-Sonnet, dont elle formait déjà la seconde partie en 1622 (Paris, Rolet Boutonné, in-8°). Cette édition de 1622 contient 32 épitaphes ou tombeaux en vers, qu'il nous a semblé intéressant d'ajouter à notre publication.

Elle offre aussi une particularité qui paraît lui être spéciale, c'est que les satires sont déguisées sous des titres grecs, incompréhensibles pour la plupart des lecteurs. Les cinq premières sont intitulées : 1° *Anti-Simonie*, 2° *Anti-Ierosylie*, 3° *Anti-Decatophilacie*, 4° *Anti-Diaphthorie* et 5° *Anti-Fiscoclopie*, qui répondent aux titres des cinq premières satires de l'édition de 1627. Les sept dernières (qui sont une reproduction divisée mais complète de la *Ménippée*, et qui formeront la troisième partie de l'édition de 1627, avec ce titre : *Suite des Exercices de ce temps*) sont affublées de masques non moins bizarres, savoir : 1° *Anti-Zygogamicie*, 2° *Antipatie et Dyscrasie*, 3° *Clero-Ceranie*, 4° *Cataphronesie*, 5° *Tyrannidoylie*, 6° *Dyscolopenie*, et 7° *Tymitithelie*.

L'édition de 1623 est, sauf les titres grecs, à peu près identique à la précédente, celle de 1627 (Rouen, Guill. de la Haye, trois parties in-8°), dont nous avons scrupuleusement reproduit les titres en *fac-simile*[1], et que nous avons suivie parce qu'elle est généralement regardée comme la dernière que l'auteur ait donnée, renferme, en plus des satires déjà publiées, une suite de douze satires nouvelles qui sont, à mon avis, les plus intéressantes de l'œuvre si curieuse de Courval-Sonnet.

En effet, les *Satyres contre les abus et les désordres de la France*, bien qu'elles aient le mérite d'annoncer des tendances réformatrices et des opinions fort libérales pour le temps, ont perdu leur actualité, en ce sens que ces désordres et ces abus si amèrement critiqués ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir historique. Quant aux diatribes contre les femmes, elles ont le tort d'être écrites par un médecin, blasé sur bien des détails qui blessent les convenances et la pudeur. Ajoutons que ce médecin abuse quelquefois jusqu'au cynisme de la permission d'être technique.

Mais les nouvelles pièces qu'il met au jour sous ce titre : *Les Exercices de ce temps*, sont de vraies peintures des mœurs bourgeoises et campagnardes au commencement du XVII° siècle. Elles ont le même droit à notre intérêt que les tableaux de Teniers, de Van Ostade, ou ces fameuses Noces flamandes de Rubens. Le satirique

1. Il y a lieu de faire observer que le titre dont le *fac-simile* figure après cette notice, étant le titre général du livre assez compacte de Courval, ne se rapporte pas spécialement à notre premier volume, mais aux satires complètes de notre auteur. Les autres titres ne présentent pas la même anomalie.

normand nous fait voir et toucher du doigt les ridicules, les grossièretés, les vices qu'il entreprend de flageller. Les conversations des personnages qu'il met en action sont de véritables scènes de comédie. Nous suivons les jeunes muguets et les coquettes, du bal à l'église, du sermon au cours; nous sommes mis au fait de leurs intrigues, de leurs toilettes, de leurs divertissements; nous entrons dans le carrosse des magistrats en promenade et nous écoutons les niaiseries qu'ils débitent gravement; nous assistons à un souper improvisé chez un hobereau campagnard; nous pénétrons jusque dans la chambre de l'accouchée, où nous assistons au travail de madame, au bavardage des commères et aux angoisses du pauvre mari; tout cela conté, avec une naïveté qui n'est pas sans malice, tout naturellement et à la bonne franquette.

Les *Exercices de ce temps* ont reparu à part (à Rouen, chez Laurens Maury, 1631, in-4°) avec cette mention : *revus et corrigés par l'autheur en cette derniere edition*, ce qui me fait supposer que Sonnet vivait encore à cette époque. Dans cette publication figurent deux satires nouvelles, portant à quatorze le nombre total des pièces qui forment cette série; nous les avons ajoutées à la présente édition.

Les *Exercices de ce temps* ont encore paru à Rouen, chez de La Mare, 1645, in-8°; chez David Ferrand, 1657, in-8; et chez le même, sans date, petit in-12.

C'est à tort qu'ils ont été attribués à Robert Angot, sieur de l'Éperonnière, ayant été mal à propos confondus, à cause de la ressemblance du titre, avec les *Nouveaux Satyres et Exercices gaillards de ce temps* (Rouen,

M. Lallement, 1637, in-12), qui forment un ouvrage entièrement distinct et séparé[1].

Par suite des diverses additions que nous avons faites à notre publication, elle se trouvera plus complète qu'aucune de celles qui ont paru du temps de l'auteur.

Enfin on trouve à la suite de plusieurs des éditions de la *Ménippée* et nous avons aussi reproduit à cause de l'intérêt qu'elle présente, *La Satyre du temps à Théophile*. Cette pièce est attribuée à Sonnet de Courval par l'abbé Goujet; mais, comme elle a paru pour la première fois à la suite de l'*Espadon satyrique* (Lyon, 1619, in 12), et que le plus souvent elle est signée du nom de Bezançon, M. Édouard Tricotel l'attribue à juste titre à ce poëte fort peu connu, et dont on n'a guère conservé d'autres vers. Il est supposable que Bezançon était celui dont Tallemant des Réaux parle à deux reprises, dans ses *Historiettes* (historiette de Gaston d'Orléans et historiette de l'archevêque de Bordeaux), qui assista à la mort du connétable de Lesdiguières, s'attacha ensuite à Gaston d'Orléans et passa enfin au service du cardinal de Richelieu. C'était, paraît-il, un homme caustique, spirituel, poëte à ses heures et très-entendu aux affaires.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire au sujet des œuvres restées inédites de Courval-Sonnet, et de celles que nous n'avons pas cru devoir faire figurer dans cette réimpression. — Ces œuvres inédites, sauf certaines sa-

1. Le savant et spirituel éditeur des *Vaux-de-vire* de Jean Le Houx, M. Armand Gasté, docteur ès lettres, professeur à la faculté de Caen, sans attribuer à un auteur connu les *Exercices de ce temps*, en conteste la paternité à Sonnet de Courval. Nous examinerons cette opinion dans la préface de notre second volume.

tires contre les usuriers, les chicaneurs, les charlatans et la vanité, superfluité et inconstance des habits, semblent peu regrettables. C'était des amours de Francine, des mélanges poétiques, tels que sonnets, stances, odes, discours, élégies, etc., tous poëmes qui ne peuvent guère supporter la lecture s'ils ne sont revêtus d'une forme poétique dont notre auteur ne possède pas les premiers éléments.

On peut consulter, pour plus de détails, la préface de la *Ménippée* et la préface de la satire (en prose) *contre les charlatans et pseudo-medecins empiriques*, etc. (Paris, J. Millot, 1610, in-8°). Ce long factum, dont les *Tromperies des charlatans découvertes* (Paris, Rousset 1619) ne sont qu'un abrégé, ne mérite pas d'être réimprimé ; mais il renferme toutefois certains passages assez curieux, notamment ceux où Sonnet raconte « qu'il a vu en Avignon des charlatans qui, pour faire expérience de leurs onguents et baumes miraculeux, se perçoient les membres avec des poignards... et de fait, lors qu'ils paroissoient le lendmain en public... les spectateurs estoient tout étonnés qu'il n'y apparoissoit qu'une legere cicatrice » (p. 100). — Il parle un peu plus loin « d'un effronté charlatan, *il signore Hyeronimo*, qui avoit fait eriger un theatre dans la cour du Palais, où il montait en superbe équipage, la grosse chaisne d'or au col; il desployoit les maistresses voiles de son cajol... pour louanger les vertus et admirables proprietés de ses unguens, baumes, huiles, extractions, quintessences, distillations. Et afin qu'il ne manquast rien à la charlatanerie, avoit quatre excellents joueurs de violon, qui avoient séance aux quatre coings de son theatre, lesquels faisoient

merveilles, assistés d'un insigne bouffon ou plaisant de l'hostel de Bourgongne, nommée *Galinette la Galina*, qui de sa part faisoit mille singeries, tours de souplesses et bouffonneries, pour amuser et attirer le peuple, lequel s'approchoit comme à la foulle.... Et, pour expérimenter les vertus divines et admirables d'un unguent... il se brusloit publiquement les mains avec un flambeau allumé jusques à se les rendre toutes ampoulées; puis se faisoit appliquer son unguent, qui les guarissoit en deux heures. » Il arrachoit aussi gratis les dents, sans exciter aucune douleur, sans autre instrument ou polican que ses deux doigts, ce que Courval explique par l'application d'une poudre stupéfiante et d'une autre poudre caustique, « qui déracinoit si bien la dent qu'elle tomboit quelquefois sans qu'on y touchât » (p. 101 à 108).

Il s'élève non-seulement contre les charlatans, mais aussi contre les médecins qui n'étaient pas de la même école que lui; enfin il fait la guerre à certaines superstitions médicales populaires, et toutefois, par une singulière contradiction, il se montre crédule pour une foule de préjugés non moins ridicules que ceux dont il se moque à juste titre.

Dans cette œuvre longue et diffuse, l'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de faire son propre éloge aux dépens des charlatans et des autres médecins. Nous en avons extrait ce qu'elle nous a semblé offrir de plus piquant. Elle n'était guère digne que d'une citation. Nous nous arrêterons encore moins sur la « *Defense apologétique contre les censeurs de la satire du mariage* et la *Response à la contre-satyre* », ces factums en prose, imprimés en 1609, 1610 et 1623, à la suite de la *Ménippée* contre

les femmes, attestant seulement avec quelle vivacité l'auteur avait été attaqué et quelle peine il avait eue à se défendre contre ses détracteurs.

Nous en dirons autant de la fastidieuse dédicace des satyres à la Reine mère du roi, Marie de Médicis : nous avons cru devoir épargner aux lecteurs cette incommensurable apologie, bourrée de flatteries et de rodomontades dépassant en pathos et en galimatias tout ce qu'ont écrit en ce genre de plus boursouflé les Cyrano de Bergerac et les Scudéri. Ce thème est développé d'ailleurs, avec un peu moins d'enflure et beaucoup plus de raison, dans l'avis au lecteur, que nous avons conservé, en dépit de ses phrases interminables et de sa prolixité, défaut inhérent au style du satirique bas normand.

Nous avons, d'autre part, compensé ces suppressions volontaires par les additions beaucoup plus intéressantes des épitaphes omises dans le volume de 1627, et des satires publiées postérieurement à cette édition, qui a servi, comme il a été dit ci-dessus, de type à la nôtre.

Nous ne pouvons mieux terminer notre notice qu'en résumant la conclusion de la savante étude consacrée par M. Eugène de Beaurepaire aux satires de Sonnet de Courval.

« En relevant l'intempérance du langage de Sonnet, ses écarts de goût, son outrecuidance et son cynisme, qui ne dépasse pas celui de Régnier, on doit lui tenir compte de sa richesse de description, de son esprit observateur et de cette inspiration sarcastique qui donne à sa satyre sa principale valeur........ Très-éloigné de Vauquelin de La Fresnaye pour la perfection littéraire,

il reproduit beaucoup mieux la physionomie de son temps, et avec Auvray et Angot de l'Éperonnière, il forme un groupe de satiriques réalistes qui a son importance dans l'histoire de Normandie.

« Pamphlétaire irrespectueux et grossier, il a toutefois compris le besoin d'une transformation générale; il a compati à la misère des basses classes et a combattu la rapacité des traitants, le ridicule des gentilshommes d'aventure et le luxe insolent des abbés commendataires. Après avoir décrit les raffinements du luxe et la bigarrure des costumes, après avoir pénétré avec une curiosité sensuelle dans les plus mauvais lieux,... il a retrouvé tout à coup une honnêteté d'aspirations inattendue; il a rêvé un royaume sans division, une organisation équitable des impôts, la suppression de la vénalité des charges, la justice respectée comme un sacerdoce, et la religion recouvrant l'auréole de sainteté, le prestige des anciens jours. »

C'est ainsi que M. Eugène de Beaurepaire s'exprime sur le compte de Sonnet de Courval; sous le poëte en apparence sans vergogne il a su démêler l'esprit judicieux, l'âme à la fois humaine et libérale ; il a enfin marqué la place exacte que doit occuper dans l'opinion de ceux qui lisent, qui observent et qui pensent, le Juvénal bas normand.

PROSPER BLANCHEMAIN.



SATYRES

DE

SONNET DE COURVAL

LES SATYRES DV SIEVR DE COVRVAL,

Contre les abus et desordres de la France.

Dediées à la Reine Mere du Roy.

Plus est adiousté

LES EXERCICES DE CE TEMPS.

D'vne tres-belle et gentille inuention.



A ROVEN,

Chez GVILLAVME DE LA HAYE, tenant sa boutique dans l'Estre nostre Dame.

M. DC. XXVII.



LES

SATYRES

DV SIEVR DE

COVRVAL,

Contre les abus et desordres de la France.

Dediées à la Reine Mere du Roy.

Plus est adiousté

LES EXERCICES

DE CE TEMPS.

D'vne tres-belle et gentille invention.

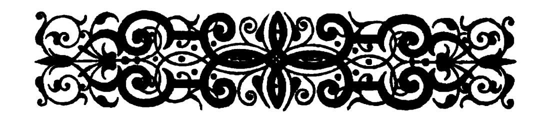


EN,

LA HAYE,

stre nostre Dame

XXVII



AU LECTEUR

Je ne doute point, LECTEUR, que quelques pelerins de S. Mathurin, enyvrez du miel de Trapezonde, cerveaux estropiez, ames cacochymes et ulcerées, consciences gangrenées, ne vomissent un ocean de calomnies sur ces miennes satyres, que j'ay exposées à la veuë du public, et, les trouvant un peu ameres à leur goust depravé, et de dure digestion à leur estomach desbauché et corrompu, ne me portent incontinent sur les fonts de leurs passions, pour me baptiser du nom de mesdisant, et, s'efforçans de vouloir regler mes conceptions au compas de leurs affections, eslever et abbaisser mes inclinations aux contrepoids de leurs appetits, et mesurer ma volonté au niveau de leurs desirs, diront, pour me calomnier, que j'eusse mieux fait de donner carriere à ma plume, faire joüer les ressorts de ma Muse sur un meilleur et plus agreable subjet, sans l'employer à controller et censurer les actions d'autruy, trencher du reformateur d'Estat, du censeur à gros grain et du satyrique à double rebras. Mais ces sycophantes calomnia-

teurs (qui ne portent semence ny fruict non plus que les cyprés) apprendront pour response qu'aucune passion où affection particuliere ne m'a poussé à traicter ce subjet satyrique et mordant, que le seul zele de l'honneur de la France et le bien de l'Estat; car, voyant des mœurs si depravées, des abus si evidents, un siecle si pervers et corrompu, siecle remply d'iniquité, tout noyé au desbord de ses vices, rocher endurcy en l'opiniastreté de ses erreurs, Afrique abondante en monstres de desordre et de confusion, il m'a esté comme impossible de me retrancher dans le silence, donner tresve à ma plume, faire banqueroute à mon devoir, retenir mes conceptions soubs bride, et empescher les saillies et boutades poëtiques de ma muse.

Qui, bons Dieux! n'escriroit, voyant ce temps icy?
Quand Apollon n'auroit mes Poëmes en soucy,
Quand ma langue seroit sans muses et muette,
Encore par despit je deviendrois poëte,

pour syndiquer et reprendre les abus, malversations et desordres, dont ce malheureux siecle, l'esgoust et l'excrement de tous les autres, est si fertil et abondant que *difficile est*, en iceluy, *satyram non scribere;* à joindre

Qu'il n'y a ny rhubarbe, agaric ny racine,
Qui puisse mieux purger la malade poitrine
De quelque patient, fievreux ou furieux,
Que fait une satyre un cerveau vicieux.

Je croy qu'il ne se trouvera un seul bon François, ayant l'ame tant soit peu touchée de l'amour de sa patrie et

de l'honneur et grandeur de ceste couronne, qui, du fonds de son cœur, ne deteste tels abus; homme si retenu à qui patience n'eschappe, voyant tant de confusion, de desreglement et de desordre en tous les ordres de l'Estat, tant en l'Eglise, Noblesse, que tiers Estat, soubs lequel dernier l'on comprend la Justice et les Finances.

Si nous entrons dans l'Église, nous trouverons que la simonie y est comme en son zenit et en son solstice meridional; nous y verrons une banque ouverte à tous marchands, une mercerie, coraterie, maquignonnage des biens spirituels; nous n'en ressortirons point sans y rencontrer une caravane de custodinos et confidentaires, qui pour trente deniers, pour une legere pension, vendent en traistres Judas le sang du Crucifix à la noblesse layque, ouvrent les portes, abbattent les pont-levis de l'arsenal de l'Eglise, y donnent libre entrée aux gentils-hommes, pour y prendre et ravir d'une main sacrilege et prophane les biens et revenus de l'Autel, destinez aux ministres de Dieu, qui portent le divin charactere empraint au sommet de leurs testes.

Si nous entrons dans les sacrez temples d'Astrée, dans les palais de Themis, nous trouverons que l'injustice et la corruption y sont en quartier et en tres-grande authorité, la Justice à ressort rompu, toute courbée et pliée soubs le pesant faix de l'injustice, toute eschevelée, et à teste qui luy tombe sur les pieds, à front fait à sillons, à yeux ternis et enfoncez, à maschoire avalée, à cuir tout flestry, à teint jaunastre et plombé, à voix basse et cassée, à paroles entre-couppées de hocquets et frequents souspirs, faisant ses tristes complaintes contre ses ministres et officiers, qui par concussions, rapines et chicaneries, l'ont ainsi deffigurée, et mise en

si piteux estat qu'il ne luy reste aucune marque de son premier embonpoinct, gaillarde santé et ancienne dignité.

Si nous mettons le pied dans les pavillons dorez des chambres des comptes et bureaux des finances, nous trouverons que le larcin y a estably son throsne et siege souverain, qu'il y tient ses grands jours, ses assises et mercuriales. Au reste, si j'ay reprins un peu aigrement en ma premiere satyre les pasteurs et prelats desbauchez qui se gouvernent mal en leur charge, je ne pense point pour cela avoir manqué au respect et reverence qui leur est deuë, ny ravallé et rabaissé l'excellence de leur divine et revelée qualité, m'estant gouverné en ceste censure comme l'aigle de Jupiter à l'endroit de son mignon Ganimede, qui, le guindant et eslevant vers le celeste sejour, racourcit et reserra si dextrement ses serres et ongles crochuës, de peur de l'offenser, qu'elles ne passerent point outre le vestement de ce mignon des dieux.

Je puis dire de mesme et attester que les ongles picquants et aigus de ma satyre ont esté tellement reserrez qu'ils n'ont touché et penetré que la robbe et les actions exterieures des mauvais prelats, sans entamer l'excellence de leur dignité, ny la pureté, solidité et verité de leur doctrine.

Je pourray donner le mesme advis à Messieurs de la noblesse, qui se pourroient peut-estre offenser de ce que j'aurois lasché quelques traicts picquants, en ma seconde satyre, contre l'impieté et l'evident sacrilege de quelques seigneurs et gentils-hommes, lesquels, soubs ombre de leur eminente et relevée qualité, mettent effrontément les mains à l'arche du sanctuaire, et, en bourdonnants, comme freslons et guespes murmurantes, picorent la cire

et le miel des ruches de l'Eglise, qui n'appartient qu'aux sainctes et divines avettes qui travaillent spirituellement en icelle. Ne vous en mettez donc point en colere, genereuse noblesse ; ce n'est qu'à ces freslons de gentils-hommes qui volent à tire d'aisle sur les ruches episcopales et beneficiales. pour en tirer le suc et quintessence, que je pointe et addresse ces sagettes satyriques, et non point à ces genereux et pieux seigneurs françois, lesquels aymeroient mieux mille fois mourir que d'ulcerer leur conscience, flestrir leur reputation, et fanir les lauriers de leurs fronts et les palmes de leurs mains de si enormes et detestables sacrileges.

Je n'ignore point quels honneurs on doit rendre à la vraye et parfaite noblesse, à ces nourrissons de Mars, zelez defenseurs de l'honneur de Dieu et de son Eglise, qui ont porté la reputation de la France jusques aux frontieres plus reculées des royaumes estrangers, protecteurs de l'Estat, luisantes planettes et astres brillants autour du soleil de la France, qui, en la vertu de leurs courages et la valeur de leurs espées, affermissent le repos de ceste monarchie et maintiennent la grandeur et reputation de ce florissant empire.

Je prieray Messieurs de la justice de recevoir favorablement et de bon œil les mesmes excuses. Que si je me suis un peu eschauffé, en ma troisiesme satyre, à detester les abus, corruptions et larcins de quelques juges corrompus et pervers officiers, je ne pense point pour cela encourir la disgrace de la plus grande, plus saine et meilleure partie de leurs confreres, qui exercent leurs charges en gens de bien, et qui, en fidelles Neptunes, tiennent tousjours le gouvernail de la justice droict, nonobstant les tempestes, orages et traverses de ce depravé et desordonné siecle : officiers, dis-je,

qui, comme autant de perles precieuses, conservent la pureté et integrité de leurs consciences, dans le limon de la corruption du temps. Tous semblables à ce fleuve Alphée tant renommé, qui traverse la mer sans se saller, pour aller rendre ses eaux claires et douces à la fontaine d'Arethuse, ainsi font ces Messieurs, qui passent à travers l'ocean des concussions, rapines et larcins qui regnent pour le jourd'huy, sans rien retenir de leur amertume et salleure, et vont rendre les eaux de leurs consciences pures et nettes à la fontaine d'Astrée.

Si donc j'ay repris et censuré les meschans qui, le dos tourné à l'equité et à la justice, prennent le large de leurs appetits corrompus et courent à toute bride où les rapineux eslans de leurs avares passions les transportent, jà à Dieu ne plaise que je vueille, pour temerairement, calomnier le corps de la justice, ny blasmer l'integrité et majesté des parlements, que je recognois estre autant d'asiles et de temples sacrez pour la justice et l'innocence : parlements que je revere et adore comme les hauts epicycles de la royauté, arcs-boutants de l'Estat, fermes colomnes de la monarchie, ornements de nos fleurs de lys ; parlements qui representent autant de cieux diaphanes et crystalins en pureté et solidité ; tous relevez des couronnes royales de nostre Monarque françois, rehaussez de sa grandeur, parez de son sceptre, glorieux de ses triomphes, diaprez de sa gloire, tous brillants de l'or de sa supréme Majesté ; cieux qui n'ont pour soleil que nostre Roy, pour poles que sa puissance, pour colures que sa bonté, pour meridien que son authorité, pour orizon que sa volonté, pour tropiques que ses arrests et ordonnances, pour zodiaque que la diversité des chambres de justice,

divisées en ses cours, tant souveraines qu'inferieures ; cieux estoillez de vertus, lambrissez de grandeur, azurez de majesté, parsemez de diadesmes et de sceptres, enrichis de tapis, tous damassez de fleurs de lys ; cieux qui ont leurs estoiles fixes et leurs astres errants : fixes, ceux qui sont fermes en leur devoir, et desquels la conscience, assise sur le cube solide de l'equité, ne se destourne jamais de la droicte orniere et du sentier de la justice ; astres errants, les juges corrompus et mercenaires, qui roullent et se precipitent dans les larges et creuses fondrieres de l'iniquité, et se perdent dans les broüillards et obscurs nuages de l'injustice, qui sont ceux à qui s'addressent particulierement mes satyres.

Quant à Messieurs des finances, ils trouveront la mesme excuse, gravée en gros charactere sur les portiques et frontispices de leurs bureaux et Chambres des comptes. Je sçay que la plus grande, plus saine et meilleure partie d'entr'eux sont yssus de tres-nobles, anciennes et vertueuses familles, qui, se ressentans de leur genereuse extraction, servent courageusement et fidellement le Roy au maniement de ses finances. Mais aussi faut-il qu'ils confessent qu'entre ce grand nombre de dignes et utiles membres dont leur corps general est composé, qu'il s'en remarque quelques-uns, comme la lie au bas du vin, et la crasse dessus le plomb, qui, comme avortons desnaturez, vollent le Roy et le public, qui sont ceux de qui j'entends parler en ma quatriesme satyre ; gens dont on ne peut loüer la vie que par paradoxe, desquels les mains sont si fretillantes, poisseuses et pleines de glus, que tout leur est de guerre et leur semble de bonne prise ; gens, en un mot, si accoustumez à friponner, que, si ce n'estoit l'ange et le chien, ils desroberoient la peste à l'image sainct Roch.

Mais ces infames et defectueux membres ne doivent non plus prejudicier à un si noble et vertueux corps que le fratricide Caïn à la famille d'Adam, l'impudent et effronté Cham à celle de Noé, l'idolatre Ismaël à celle d'Abraham, le rebelle Absalon à celle de David, ny le traistre Judas à la compagnie de nostre Sauveur.

Que si j'ay lasché le frein à ma muse, pour la laisser galopper à bride abbatuë dans le detestable champ de la venalité des offices, comme source et origine de nos desordres, boutique et magazin des vents qui ont troublé la bonasse et la tranquilité de cet Estat, je n'ay pas merité d'en estre repris, n'ayant entrepris le blason et descry que j'en ay fait que sur un grand nombre de remonstrances faites de temps en temps, depuis plus de six vingts ans en ça, en toutes les celebres et solemnelles assemblées des Estats Generaux de France, tenuës en plusieurs et divers lieux de ce royaume, où je renvoye le lecteur curieux; par lesquelles la reformation et entiere abolition d'un si detestable et pernicieux abus a tousjours esté instamment requise et demandée.

Si on me dit que la longueur de six vingts ans doit avoir authorisé cet abus, et que c'est chose perilleuse de vouloir faire un renouveau de choses vieilles et ramener à l'alphabet de l'ordre ce qui est à l'amen de tout desordre et confusion, je responds à ces paracelsistes d'Estat que c'est trop flatter et dorloter un erreur inveteré, et tres-mal asseurer un insigne et pernicieux abus, de le vouloir appuyer sur le front ridé et sillonné de l'antiquité.

C'est pourquoy, aux derniers Estats n'agueres tenus à Paris en l'an 1615, les dix, unze, douze et treziesme articles des cayers des deputez de toutes les provinces de ce royaume contenoient en substance et reque-

roient que ce monstre hideux, cet hydre renaissant à plusieurs testes, ce coupe-gorge de la vertu, ce napel venimeux, ce basilic contagieux de venalité d'offices, qui de son haleine pestilente infecte et corrompt la justice, fust extirpé et retranché du corps de l'Estat, comme un membre pourry et gangrené. Reformation d'abus demandée en une tres-belle occasion et en une saison tres-opportune, aujourd'huy que la France, ses afflictions escartées, et hors du flux courant de ses fureurs civiles, relevée du milieu de ses cendres en l'ascendant de son bon-heur, et sur le trot de sa bonne fortune, se plonge et se baigne au calme et en la bonasse de ses prosperitez.

Maintenant que nos lys ont repris leur beauté,
Et que nostre œil revoit l'antique majesté
Du royaume et des loix dedans son throsne assise,
Il ne faut plus donner aux abus tant de prise.

Que si j'ay fait d'ailleurs quelque brusque saillie sur le nombre excessif et effrené des officiers de judicature, qui ne servent que pour introduire des colonies d'avarice, d'ignorance et de corruption en la justice, à la ruine de Sa Majesté, foulle et oppression de ses subjects, je n'ay pas esté le premier qui ay remarqué ces abus; car aux derniers Estats tenus à Paris, il n'y a que cinq ans, le Roy à present regnant fut supplié par tous les trois ordres de son royaume de supprimer par mort une partie de ses officiers, et les reduire au nombre ancien porté par l'ordonnance de Blois 1576; arrester le cours de la venalité, interdire toutes espices et emoluments de justice, et augmenter les gages des officiers de judicature, desquels le nombre est excessif.

Mais ce n'est rien au prix de ceste fourmiliere et guespiere de financiers inutils, sinon à espuiser les coffres de Sa Majesté, affoiblir l'Estat et ruiner le peuple: nombre qui cause que les principaux financiers font un Estat dans l'Estat, et une caballe et monopole si grand, acheptant les premiers offices de la Chambre des comptes pour leurs enfans, gendres, parens et alliez, dont ils authorisent les larcins et malversations, que, si on n'y donne ordre, ils auront à l'advenir assez de puissance, par les inventions et subtils artifices, de s'opposer aux volontez de Sa Majesté, ou pour le moins les eluder.

Et d'autant qu'il ne se trouve pour le jourd'huy aucuns offices en ce royaume où l'on face mieux et plus promptement sa fortune qu'en ceux de finance, où les richesses, comme les œufs de la murene, croissent tout en un instant et arrivent à leur plain; profession où messieurs les financiers deviennent incontinent plus grands que ce fils de Neptune Ephialtes, qui croissoit tous les mois de neuf doigts, ou comme ce poisson Amia, qui d'heure en heure s'agrandist et s'augmente. Cela est cause qu'un chacun affecte et desire avec passion extrême de posseder tels offices, pour tascher à manier l'argent du roy, et le compter et calculer en sorte que, suyvant la premiere reigle d'arithmetique, on l'adjouste tousjours au sien. C'est là où gist la parfaicte et subtile reigle de trois, le secret des secrets, la transmutation des metaux et la pierre philosophale; c'est là qu'on peut faire l'elixir ou grand œuvre, sans distillation; bref, c'est là qu'on trouve la toison d'or, sans faire voile en Colcos,

Qu'on rencontre un Peru plus riche mille fois
Que les surgeons dorez des plus riches Indois.

Si donc j'ay detesté et censuré par mes satyres tant d'erreurs, abus, malversations et desordres, poussé d'une syncere affection au bien de l'Estat et d'un extréme desir de sa reformation, qui sera si passionné et privé de sentiment de m'en vouloir calomnier, et baptiser mes justes et legitimes reprimendes du nom de libelles diffamatoires, sinon ces ames ulcerées de symonies, toutes pourries et putrefaites de sacrileges, gangrenées de corruptions et d'injustices, toutes chancrées et estiomenées de larrecins; gents qui, fuyans le soleil et la lumiere de toute reformation, ne tirent et empruntent leur vie, biens et advancemens que dans les eclipses du desordre; chats-huants et chauve-souris qui ne volent librement qu'en la nuict de nos confusions; vaultours et corbeaux rapineux qui ne se repaissent et engraissent que des charongnes puantes de nos corruptions, et ne bastissent leurs riches et advantageuses fortunes que sur les ruines publiques; gens, en un mot, qui, faschez de voir leurs larrecins et malversations représentées au naturel, par le pinceau et les brillantes couleurs de la verité, sur la toille de mes satyres, voudroient, pour rassasier leur vindicatif appetit, sacrifier ma reputation et immoler mon honneur à l'autel de leur indignation et vengeance, et me traicter, s'ils pouvoient, à pareille rigueur que ce gentil Lacedemonien Alcippus, qui, pour avoir parlé du fonds de l'estomac et fait jouer sa langue et sa plume à mesme ressort que son cœur pour le bien de sa patrie, fut injustement banny de Sparte ?

O que ces malcontens desireroient bien me faire courir pareille fortune! Mais ils sont recusables et repellables par fin de non recevoir ; à joindre que jamais la liberté d'une sage plume ne fut criminelle soubs le règne d'un bon prince qui, en bonne intelligence avec la verité, luy

donne aussi tost l'entrée du cœur que de l'aureille, et se façonne autant à la dire et à la croire qu'à l'escouter.

Je diray donc à ces Lydiens effeminez, à ces âmes lasches et pusilanimes, que le désir que j'ay tousjours eu de faire triompher la verité sur les abus de ce royaume et les desordres de l'Estat m'a dispensé de sacrifier à la Peur comme les peuples de Libye. Ancré sur ce ferme rocher et affermy sur le cube de ceste belle resolution, je me suis efforcé de reprendre les vices du temps et les erreurs du siecle; tout hardiment, sans rien craindre que le Ciel et mon Roy; tout librement, pour ne tenir rien de servile; tout au naïf et au naturel, pour n'estre point flatteur; tout brusquement, et d'une plume hardie, pour tascher à remettre les François desbauchez au train de leur devoir et sur les pas de leur ancienne vertu, sans craindre ny redouter les attaintes d'une mauvaise langue et d'une bouche sans mords et sans bride.

Peut estre on me dira qu'il y a des traicts bien libres et bien hardis en mes satyres; mais c'est pour censurer des erreurs et abus si evidents, et si dignes de reprimende, qu'il y a moins de mal à les dire qu'à les faire, et, comme dit nostre historiographe françois, la liberté des paroles est defenduē aux ignorans, qui ne sçavent ce qu'ils disent; aux impudents, qui ne peuvent rien taire; aux meschants, qui parlent contre le propre sentiment de la raison.

Que les meschans m'appellent mesdisant, parce que je ne sçay mentir; que les ignorans m'estiment menteur, parce que je ne sçay flater : cela n'est point capable de me mettre en cholere; il me suffit de plaire à la verité, l'ame, le suc et le vif argent de mes satyres.

S'il y a de la meschanceté à escrire les choses fausses, c'est une grande lascheté que de dissimuler les vrayes.

Il n'y a peril si evident qui doive obliger celuy qui reprend les vices en general de celer la verité: bien que sa rose soit espineuse, sa parole peu amoureuse, et qui picque le plus souvent au lieu de chatoüiller, si est-ce toutesfois qu'il faut tousjours faire ferme sur la verité. La plus grande disgrace qui puisse arriver à celuy qui la descouvre, c'est d'estre menassé de chose qu'il ne peut eviter; les coups les plus mortels ne le peuvent rendre qu'immortel.

Je sçay que mes envieux, qui, comme mousches cantharides, s'attachent ordinairement aux plus belles fleurs, ne manqueront pas, au soleil levant de ces satyres, de bourgeonner, esclorre, et mettre au jour les puantes fleurs de leurs calomnies pour les empoisonner, et broyer toutes sortes de couleurs sur le marbre de leur passion, pour les deschifrer et despeindre à leur fantaisie, et pour commencer à les griffonner, lampasser de gueules et representer en chevron renversé: ils s'attaqueront peut-estre à la teste, qui est l'epistre liminaire, dediée à la Reine mere du Roy, que, selon leur goust, ils trouveront peut-estre disproportionnée, pour sa trop grande longueur comparée à la petitesse de l'œuvre.

Mais je respondray à ces passionnez envieux que, s'il faut qu'il y ait proportion et correspondance entre la parole et le sujet qu'elle exprime, et que *orationis dignitas, et amplitudo, adæquare debeat rei magnitudinem*, comme dit Ciceron, comment eussé-je peu, avec des paroles racourcies et laconiques, descrire et representer ce nombre infiny de vertus et perfections qui brillent en ceste grande princesse à qui elle est dediée: vertus qui n'auront jamais assez de paroles, tousjours basses, tousjours courtes, pour exprimer un si digne et admirable subject?

Et qui peut donner assez de parfuns aux dieux, assez de loüanges à ceste grande reine, à qui la France et l'Estat ont tant d'obligation? princesse qui releve ses actions vertueuses si haut et à tel poinct de grandeur qu'on demeure bas au pied de leurs merites, yertus et actions si doux-flairantes que, sur la recherche que l'on en voudroit faire pour les representer, on demeureroit en defaut; comme on dit qu'en Sicille personne ne chasse sur le mont Ætna, pour la violente et forte odeur des violettes qui croissent sur sa cyme, qui ostent le sentiment aux chiens; De mesme en l'excellente et doux-flairante odeur des vertus de cesté grande et auguste reine, les meilleurs et plus expers chasseurs et perquisiteurs de ses loüanges y perdent le sentiment, et demeurent comme esblouys au brillant esclat de ce soleil de vertus, et ne paroissent non plus que petits moucherons, qui se voudroient en vain efforcer, avec les foibles aislerettes de leurs discours mal polis, de guinder et eslever au ciel de ses merites ceste aigle genereuse, ou plustost celeste deesse,

Dont la juste loüange, au ciel mesme cherie,
Tant grande qu'elle soit, n'est jamais flaterie.

Que si ces censeurs au grand ressort trouvent tant de disproportion entre l'ouvrage et la dedicace, qu'ils apprennent que l'autel, qui représente ladite epistre, doit tousjours estre plus grand que le sacrifice, qui sont lesdites satyres. Que s'ils trouvent quelque chose à drapper, reprendre et regratter en ladite epistre, je m'imagine que la presente preface n'en sera pas quitte à meilleur marché, et qu'ils la chargeront de mesmes defauts qu'ils pourront avoir remarquez en l'epistre, et, pour

ombrager leur critique censure, diront en bouffonnant que les faux-bourgs sont plus grands que la ville.

Mais je diray, pour toute response à ces controolleurs de haute lice, que cela est commun à beaucoup de bonnes villes de ce royaume, sans que cela diminuë en rien de leur beauté, trafic et reputation. J'ay mainte-fois remarqué, voyageant par la France, plusieurs superbes chasteaux d'une tres-belle et riche structure, dont le frontispice de quelques-uns estoit beaucoup plus grand en sa proportion, suivant les regles ordinaires du compas, que tout le reste du bastiment, sans que l'architecture et forme d'iceux fust jugée pour cela manque et defectueuse.

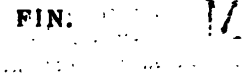
J'ay donc esté obligé, pour trois raisons, de dresser ceste preface un peu longue, contre l'inclination de mon naturel et mon stile d'escrire: la premiere, pour prevenir la calomnie, traictant un subject si chatoüilleux et espineux que celui de mes satyres, à joindre que *jacula prævisa minus feriunt*, et qu'il n'eust pas esté temps de baisser la visiere du casque quand le coup de calomnie eust esté lancé dedans.

J'ay donc esté d'advis de faire comme le cerf: auparavant que le serpent de la censure me picque, j'ay voulu le tirer de son creux, le monstrer au jour et l'écraser du pied, à la face du soleil. La seconde raison est pour monstrer et faire cognoistre aux lecteurs sur quelle trame et mestier mes envieux et mal-veillans pourroient ourdir et monter la toille de leurs censures et calomnies. La troisiesme, advertir les mesmes lecteurs de l'integrité de mes intentions. Que si ces censeurs en passé cramoisy et ces Catons en broderie, sont si dégoustez et difficiles à remettre en appetit, je leur donne advis de ne lire point ces satyres, de peur que leur estomac desbauché et corrompu ne changeast et convertist, comme l'araigne, le suc

et la fleur de la lecture d'icelles en un venin tres-dangereux, au lieu de servir d'antidote et contrepoison à leurs vices : lecture, dis-je, qui, comme un antimoine mal preparé, pourroit esmouvoir et remuer leurs perverses et malignes humeurs, dont l'émotion seroit peut-estre capable de leur faire vomir et cracher un torrent de calomnies et d'injures, tant sur l'ouvrage que sur son auteur.

A Dieu lecteur, je vous baise les mains.

FIN.







CONTRE LE SCRUPULE

DE CEUX QUI S'IMAGINENT AVOIR PART EN CES SATYRES.

*M*AIS *que vous sert tant de cageol?*
Si ces vers vous blessent la rate,
C'en est fait, ils ont pris leur vol.
Qui sera roigneux qu'il se gratte.

A MONSIEUR DE COURVAL-SONNET

SUR SES SATYRES.



SONNET.

*Q*U'ON *ne chante le los du grand Meonien,*
Ny l'honneur qui de Stace enrichit le trofée;
Qu'on ne celebre plus la harpe d'un Orfée,
Ny les tragiques jeux du docte Athenien;
  Qu'on ne loüange plus l'expert Venusien,
Qui porte d'un laurier la couronne estoffée:
Car leur nom et leur gloire est quasi estouffée
Par ce docte Courval, fils du dieu cynthien,

Lequel va censurant par ses vers satyriques
Nobles, juges, prelats et financiers iniques,
Si bien qu'il a l'honneur par ses doctes escrits,
Son stile grave-enflé, et sa veine fluide,
Sur Stace, Homere, Orfée, Horace et Euripide,
Qui, vivans, volontiers luy cederoient le pris.

DE FLEURANGES, gentil-homme picard.

CONTRE CEUX QUI MESDISENT

DU SIEUR DE COURVAL.

CEUX-LA *de qui Courval veut reprendre la vie*
Par ses critiques vers disent que son envie
Le porte à les chanter d'un air si rigoureux.
Mais ils se trompent fort: car, si ces mal'heureux
Cognoissoient son humeur, son zele, sa justice,
Ils n'en mesdiroient pas, ains, en quittant le vice,
Jugeroient que la fin et le but de ses vers
N'est que pour les former comme freres convers.
Mais, au siecle où l'on est, aucun ne le peut faire,
Et, voyant tant d'abus, Courval ne s'en peut taire.

DE LA FERIERE, medecin.

SUR LES SATYRES

DE MONSIEUR DE COURVAL.

SONNET.

Vers de mon cher **Courval** *dont la juste licence*
Nous fait voir le sujet de tant de maux divers,
Qui sous le voile obscur de ce siecle pervers
Ont gangrené par tout les membres de la France,
C'est par vous que mon prince aura la cognoissance
Des travaux que son peuple a si long-temps souffers,
Depuis que tant d'esprits sont sortis des enfers
Pour luy succer le sang et ravir sa substance.
C'est par vous qu'elle espere, ô beaux vers, desormais,
De se revoir un jour plus saine que jamais;
Il ne lui reste plus qu'un peu de scamonée
Pour purger de son corps ces mauvaises humeurs.
Lors que d'un mal caché la cause est enseignée,
Le remède est facile encontre les douleurs.

L'EPERONIERE ANGOT.

SUR CEUX QUI SE SONT OFFENCEZ

DE LA LIBERTÉ DE SES SATYRES.

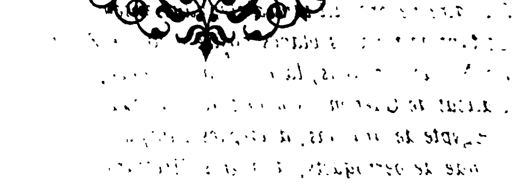
Un nombre d'esprits sourcilleux
De ma veine libre s'irritent,
Et les grands qui sont chatoüilleux,

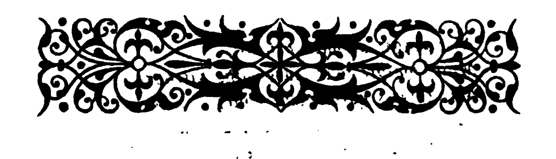
A se venger de moy incitent,
Mais, malgré tous leurs vains discours,
Mes Satyres auront leur cours,
Sans craindre des grands la disgrace :
Puisque la reine les soustient,
Je ne crains nullement le vent
Ny le foudre de leur menace.

A MES SATYRES

SUR LEUR TROISIESME EDITION.

SATYRES, retournez pour la troisiesme fois
Vous ancrer hardiment au rivage françois,
Sans craindre la fureur des pasteurs symoniques,
N'y l'enragé despit des sacrileges fiers,
Des juges corrompus et larrons financiers,
Qui vous agiteront de tempestes critiques.





DES

PERVERS ECCLESIASTIQUES

SATYRE PREMIERE.

MUSE, qui des abus as tant d'experience,
Dy moy, qui te retient si long-temps en silence?
As-tu point de suject assez pour composer?
Tu dis qu'on a tout dit, qu'il se faut reposer,
Et que trop d'escrivains, tiercelets d'ignorance,
Empeschent maintenant nos imprimeurs de France
D'un tas de poemes vains : si qu'il est plus d'autheurs
Et de poëtes nouveaux qu'un printemps n'a de fleurs.
Sumatre ne produit tant d'elephans ensemble,
Et tant de renards blancs nostre nouvelle Zemble,
Le Nil de cocodrils, la Perse de chevaux,
Calicut de Guenons, Cuzibet de chameaux,
L'Egypte de dragons, d'harpyes Bithynie,
L'Inde de perroquets, de tygres l'Hircanie,

L'Afrique de lyons et de monstres divers,
Comme la France fait de composeurs de vers.
Ils courent parmy nous, ô choses bien estranges!
Plus espoix que ne font les mouches en vendanges.
Que d'intitulemens, bizarrement conceus,
Aux frons de leurs escrits par la France receus!
L'un s'intitulera le Severe Aristarque,
Qui d'ongles et de bec grands et petits attaque.
L'autre, plus retenu ou moins passionné,
S'intitule, plaintif : l'Amant abandonné.
Mais les tiltres qu'on void plus communs aux portiques
Des escrits mesurez sont œuvres poetiques;
Ou, pour suyvre du temps le plus fluide cours,
Ils ne leur donneront que le tiltre d'Amours :
Les Amours de Cloris, de Laure, et Doralice,
De Melisse, Isabelle, Alphandre, et Cleonice;
Les Doux embrassemens d'Angelique et Medor,
Les Plaintes de Daphnis, les Soupirs d'Almedor,
Les Feintes passions de Philinte bergere,
D'Aminte et Cloridan la fable boscagere,
Les Funestes amours de Sylvain et Phyllis,
La Constance d'Arlin, la Foy d'Amarillis,
Le Triste desespoir de la belle Christée,
La Fiere cruauté du perfide Aristée,
Les Espines d'amour, d'Amathonte les fleurs,
Et mille tiltres vains qu'inventent les autheurs.
Je diray sans flatter que rien tant ne me fasche

Que ces lascifs autheurs, dont la muse est si lasche.
L'un, tout bruslé d'amour, semera par ses vers
Son amoureux venin par ce large univers;
L'autre, passionné, lubrique et sans cervelle,
Rend par ses vers lascifs sa muse maquerelle,
Qui pourroit mettre au trot, d'amoureuse action,
Le plus chaste Hypolite, ou froid Melanion
Dedans sa solitude, ou quelque anachorette
Reclus et retiré dans la grotte secrette
De quelque obscur desert; muse qui fleschiroit
L'hermite le plus sainct, et le desbaucheroit.
Lisant les vers lascifs d'une muse lubrique,
Il n'y a mysantrope et refroigné cynique
Qui ne s'en trouve esmeu; si austere Fueillant,
Capucin si devot, qu'elle n'aille esbranlant.
L'un, dont l'esprit quinteux en ses pensers s'esgare,
S'efforçant d'imiter les poëtes de Megare,
Ne sçachant où sa verve et sa quinte affiler,
Bastira, phrenetiq, des chimeres en l'air,
Et, folastre, insensé, lunatique et sauvage,
D'un tiltre chimeriq inscrira son ouvrage.
Cét autre enrichira le front de ses discours
De quelques vieux romans, ou palladins d'amours,
D'Urgand, Roger, Roland, Bradamante ou Armide;
Amours adventureux de la belle Floride,
Les Amoureux combats du vaillant Rodomont,
Ou les Tristes souspirs du plaintif Lysimont.

4

Quelque mordant bavard, avorton de tripiere,
De sa muse fera un banc de harengere
Des Halles, Petit-Pont, ou la place Maubert :
Qui fait leçon d'injure en tient collège ouvert.
L'autre, suyvant l'erreur du siecle fantastique,
Sans doctrine rendra sa muse une boutique
Pleine de mots dorez, propres à ces muguets,
Ces courtisans frisez, ces mignons perroquets,
Ces damerets musquez, qui courtisent le Louvre,
Dont le fardé babil la vanité descouvre.
Car la gloire et le prix des vanteurs courtisans,
C'est farder leurs discours par des mots complaisans ;
Parquoy les vers du temps ils tiennent comme oracles,
Et les mots bien peignez leur semblent des miracles.
Aussi pour leur complaire on void plusieurs autheurs
Leur stile ravaler, pour se rendre flateurs ;
Et, pour trop rechercher les disertes paroles,
Ils descharnent leurs vers, et en font des idoles,
Sans muscles, sang et nerfs : abus où je pretens
Censurer la pluspart des poëtes de ce tens,
Qui se mirent contens en leur vaine fluide,
Sans ombrager leurs vers de doctrine solide
Pour leur donner le lustre, ainsi qu'aux beaux pourtraicts
Qui sans ombre et relief ne sont jamais parfaicts.
On tient pourtant en cour leur muse souveraine,
Et fait-on un dieu sainct d'une idolle si vaine :
Tant ce siecle, abusé de populaire erreur,

Se laisse decevoir d'un vers plein de douceur;
Si bien qu'on ne void plus, sur la docte poussiere
D'Helicon, un seul pas d'Hesiode ou d'Homere,
D'Arate, de Pindare, et Nicandre Gregeois,
Des Latins d'un Virgile, Horace, et des François
D'un Ronsard, d'un Bellay, Bartas, Belleau, Jodelle,
On n'entend plus en vers, une doctrine telle.

Les poëmes du temps, qui semblent bien dorez
Ne sont rien que de bois, idoles adorez
De tous les courtisans, qui veulent sans science
Des vers couvers de l'or d'une belle apparence.
C'est dequoy je me plains, sans personne offenser,
Oyant des vers si vains si hautement priser
Aux estalons de cour, dames et damoiselles,
Qui se plaisent aux chants des syrenes pucelles,
De ces monstres marins qui montrent au dehors
La moitié seulement de leur fœminin corps:
Le reste est un serpent, caché sous la marine.
Ainsi les vers du temps n'ont rien que la poictrine
Et la moitié du corps, qui consiste en beaux mots,
Doux, coulans, feminins; le reste est sous les flots
Et le fluide cours de leur ignare muse.
De tels vers à la cour les plus grands on amuse.

Quelques bavards Trasons, et effrontez autheurs,
Pour subtils attirer grand nombre de lecteurs,
En pipeurs charlatans et vendeurs de triacle,
Usent d'inscriptions qui promettent miracle

Au front de leurs escrits, de hauts tiltres enflez
Et d'intitulemens graves et ampoullez,
Afin de convier un chacun à les lire,
Voyant dessus leur front ces beaux tiltres reluire;
Mais rien qu'enflez balons, montagnes d'apparat,
Qui n'enfantent que vent, ne produisent qu'un rat;
Et mille autres eslans, et fougues poëtiques,
Qu'on peut plustost nommer passions phrenetiques
D'espris qui vont flatans leurs fantasques fureurs,
Pour ne laisser chommer long-temps nos imprimeurs,
Qui de ces poëmes font une grande largesse
Si tost qu'ils sont esclos et sortis de la presse;
De sorte que l'on void autant d'inscriptions
De poëtiques escris qu'il est d'affections
Et d'appetits divers. Qui les voudroit escrire
Et assembler en gros, on en feroit un livre
Plus grand et plus massif que n'est le cours du Droit,
Qui les inscriptions seulement descriroit
De ces poemes divers qu'en la France on imprime,
Où chaque autheur s'efforce acquerir de l'estime.
Muse, à quoy ce discours, sinon pour t'adviser
Qu'en silence tu dois le repos courtiser,
Et laisser en sabat ta poëtique forge,
Entre tant d'escrivains dont la France regorge,
En un temps si fascheux, un siecle si pervers,
Veu mesme qu'à la cour en horreur sont les vers.
Et la saincte poësie, à present mesprisée,

Sert de joüet aux grands, aux petits de risée.
Qui donc voudroit escrire, en temps si perilleux,
Sans s'exposer en butte aux esprits chatoüilleux
Qui feront de nos vers une capilotade,
Ou bien leur donneront la gesne ou l'estrapade?
Si pour escrire on prend quelque subject nouveau,
On sera relié, ou en buffle ou en veau,
Par un tas d'envieux, de langues mesdisantes,
De freslons bourdonnans et de guespes picquantes,
Qui ne font miel ne cire, ains voltigent grondans
A lentour de la ruche, en critiques mordans.
Quoi! ma muse, crains-tu les langues serpentines
Des atheistes meschans et ames libertines,
Qui le souverain bien à mesdire ont tous mis,
Et ne pardonnent pas à leurs propres amis?
Ne crains, pour ces bavards, à censurer le vice,
Et ceste orde furie et harpye avarice,
Laquelle a tant de cours maintenant parmy nous
Que les plus gens de bien sont estimez des fous,
Des buzards insensez, des niais sans science,
Qui du bransl de ce siecle ignorent la cadence.
On ne fait cas que d'or, richesses et moyens;
C'est le parfum des dieux et la myrrhe et l'encens;
A l'eglise, au Palais, au Louvre et aux escolles,
On ne prise que l'or, l'argent et les pistolles;
C'est le dieu de ce temps, et le soleil levant
Que les humains çà bas vont sans cesse adorant

D'une adoration supréme de latrie.
On practique aujourd'huy cette idolatrerie
Pour adorer cét or, ce soleil esclatant,
Devant lequel chacun les genoux va pliant.
On luy dedie autels, temples et sacrifices;
Par hommage on luy rend de tres-humbles services;
On le sert teste nue, on luy offre le cœur,
Ainsi comme au vray Dieu et supreme Seigneur.
Ce Dieu, ce clair soleil n'est subject à l'eclypse :
Il n'est ombre ny nuict qui sa splendeur ternisse.
Luy seul esclaire à tous, et n'est point esclairé;
Il ne revere aucun, de tous est reveré;
Il n'est point commandé, et à tous il commande;
Il ne demande à nul, mais chacun le demande;
Rois, princes, empereurs, papes et cardinaux,
Luy viennent rendre hommage ainsi qu'humbles vassaux.
Bref, c'est le Dieu puissant, qui domine en la terre,
Qui tous les biens mondains entre ses mains enserre:
Si bien qu'il ne se trouve aucune nation,
Depuis le chaud midy jusqu'au septentrion,
Et du soleil couchant jusques à son aurore,
Qui ce jaune metal ne revere et adore
Comme une deité adorable aux humains,
Qu'on revere à genoux, qu'on prie à jointes mains.
Nonobstant ces honneurs, un poëte moderne
Nous faict naistre cét or du profond de l'Averne,
Le chante par ses vers source de tous mal'heurs

Et le fatal flambeau des Eumenides sœurs.
Que donc fut mal'heureux ce penetrant Lincée,
Qui, dardant les rayons de sa veue insensée
Dans les profonds secrets des cavains infernaux,
Fist cognoistre au soleil le soleil des metaux!
Que pleust à Dieu qu'encor les mains croches du vice,
Livrans l'homme en servage à l'infame avarice,
Sur le mont Pangean, pour troubler l'univers,
N'eussent de l'or caché les mal'heurs descouvers!
Ou pleust à Dieu que l'or nous feist naistre des aisles
Pour guinder nostre vol és choses les plus belles,
Qu'il dorast les vertus et que son riche pris
Du vice abominable engendrast le mespris!
Car lors nous ne verrions tant de Sardanapales
A qui l'or sert d'amorce, aux voluptez brutales,
Tant de nains qui du front pensent heurter les cieux,
Tant de pauvres prudens, de riches vitieux.
L'or, en ce temps ferré, qui des vertus n'a cure,
Est des vices humains l'inhumaine pasture,
Un charme de l'esprit, appast des desloyaux,
Semence de soucis, element de tous maux,
Chancre de la vertu, gangrene de nostre ame,
Qui la livre à la fin à l'infernale flame,
Pour y brusler sans fin. O brutalles erreurs
Où tombent des premiers les prelats et pasteurs!
Je parle des meschans, tous les bons je respecte
Ainsi que petits dieux, et rien tant je n'affecte

Que pouvoir tesmoigner à la posterité
De quel ardent desir j'ay tousjours souhaitté
D'honnorer les prelats excellens en merites,
Qui, comme diamans, rubis et chrysolites,
Esclatent en l'Eglise, et monstrent en tous lieux
Que ce sont en vertus des astres lumineux,
Qui nous servent de guide et tramontane claire,
Afin de nous conduire au port tres-salutaire
Du ciel, nostre patrie, où tous nous aspirons,
Nos navires guidez par ces divins patrons,
Par ces doctes prelats dignes de mille eloges,
Ces saints Martins de Tours, Martials de Limoges,
Hilaires de Poictiers, Irenez de Lyon,
Saturnin de Thoulouse, excellens en renom,
Et mille autres prelats, qui leur sont comparables,
Lesquels vont imitans leurs vertus admirables,
Comme leurs successeurs miroüers de chasteté,
Magasins de vertus, vaisseaux de pureté,
Arches qui de la Loy gardent les sainctes tables,
Pour l'enseigner au peuple, en prelats venerables,
Et la verge d'Aron, afin de le guider,
En vigilans pasteurs, tres-soigneux de garder
Leur fidelle troupeau, la manne pour le paistre,
Le corps de Jesus-Christ en ce desert terrestre.
Bref, ce sont petits dieux dedans leurs eveschez,
Puis qu'ils ouvrent les cieux, remettent les pechez,
Damnent les obstinez, et font plusieurs miracles,

Ressuscitent les morts et chassent les diables.
Ils ont mille beaux noms, titres et qualitez,
Qui vont representant leurs sainctes majestez.
Saint Matthieu les appelle astres flambeaux du monde;
Saint Luc, sel de la terre en sagesse fœconde;
Et saint Hierosme encor, vicaires-generaux
Des apostres de Dieu et leurs divins heraux,
Vrais arsenals remplis d'œuvres toutes divines,
Truchemens du grand Dieu, ses oracles insignes,
Fontaines de Helin, pour la force et vigueur
De leur saincte doctrine, admirable liqueur
Qui, venant arrouser des ames le parterre,
Leur faict porter des fruicts en la sterile terre
De ce desert mondain. Bref, ces divins prelats,
Qui de Dieu, leur soleil, empruntent leurs esclats,
Brillent plus que jamais aux Eglises de France,
En doctrine, bonté, sagesse et suffisance.
Ce n'est donc point à eux que j'adresse mes vers;
C'est à ces faux prelats, lubriques et pervers,
Qui, bruslez d'avarice, exercent en l'Eglise
Un trafic tout public, une orde marchandise
D'acheteurs et vendeurs; qui, profanans ce lieu,
Font un marché public de la maison de Dieu,
Une halle, un tripot, ou une banque estrange.
A proprement parler, c'est la place du change
De Paris, de Lyon, de Venise ou d'Anvers.
Ainsi les lieux sacrez aux marchands sont ouvers;

Rien n'y regne aujourd'huy que toute simonie ;
La saincte pieté en est presque bannie.
Les maquignons prelats, d'avarice entachez,
Vendent à purs deniers abbayes, evesckez,
Acheptent prieurez, prebendes, benefices,
Ainsi comme ils feroient de profanes offices ;
L'Eglise est une foire ouverte à tous marchands,
Où le bien de l'autel se vend aux plus offrans.
O impudens merciers ! meschans simoniaques,
Il faut que par ces vers, censeur, je vous attaques,
Maquignons, regratiers des biens spirituels,
Judas qui profanez de Dieu les saints autels
Par vostre simonie effrontée et damnable.
O maudite avarice, ô peste abominable !
Tu profanes de Dieu la divine maison,
Faisant un vray marché de ce lieu d'oraison,
Y vendant, achetant, les biens du sanctuaire,
Par un trafic public, venal et mercenaire.
Simoniques pervers, avez-vous point de peur
Que Dieu ne vous punisse, en sa juste fureur,
Comme il fist autresfois les vendeurs dans le temple ?
Cela vous doit serivr de miroüer et d'exemple,
Pour vous faire quitter et avoir en horreur
Cét infame trafic, dont Simon est autheur.
Quoy ! pasteurs, voulez-vous, reduit en apennage,
Faire du bien de Dieu vostre propre heritage,
Et de ce bien sacré enrichir vos parens,

Destiné pour ayder aux pauvres indigens?
La moitié pour nourrir le pasteur, soit evesque,
Prieur, abbé, curé, chanoine ou archevesque,
Et le reste employé en œuvres tres-pieux :
Non pas pour enrichir vos freres et neveux,
Comme font la pluspart (erreur par trop commune),
Qui de leurs chers parens bastissent la fortune
Aux despends de l'Eglise et des biens de l'autel;
Mais il en rendront compte au grand Dieu immortel.
Ce bien n'est point à eux pour en faire partages,
Ny pour en acquerir rentes ou heritages;
Mais il est destiné seulement pour servir
Au grand Dieu tout-puissant et le pauvre assouvir;
Pour avoir ornemens et precieux calices,
Propres à celebrer des divins sacrifices.
Au rebours, ces prelats, pleins de charnels desirs,
Dissipent tous ces biens en leurs mondains plaisirs;
Qui me fait estonner que la fureur divine
Tels desbauchez prelats sous terre n'extermine,
Qui, les biens de l'Eglise ayans entre les mains,
Les consomment, lascifs, à nourrir des putains,
Bouffons, escornifleurs, flagorneurs, maquerelles,
Qui sont de leurs amours messageres fidelles
Et chevres allaitans les impudicitez,
Les infames plaisirs et les lubricitez
De ces bouquins curez et lubriques evesques,
Abbez, prieurs, doyens, chanoines, archevesques;

Abysme où nous voyons tels charnels s'abysmer,
Et tout le revenu d'Eglise y consommer.
Mais ce pain de l'autel, ce sacré bien d'Eglise,
Ne doit estre employé en telle marchandise.
Tels biens spirituels laschement profanez
A nourrir des putains ne sont pas destinez
En chiens, chevaux, oyseaux et prodigue despence,
En piaffe d'habits, luxe et magnificence,
En despence de bouche et banquets somptueux,
En vaisselle d'argent et meubles precieux,
Chaines, bagües, joyaux, perles, tapisserie;
Mais on doit l'employer en quelque librairie,
Ou pour entretenir de pauvres escoliers,
Nourrir des orfelins, delivrer prisonniers,
A payer mariage à quelques pauvres filles
Qui par necessité font honte à leur familles;
A nourrir et traicter dedans les hospitaux
De pauvres mendians comblez de mille maux,
De faim, de soif, de froid, maladie et misere.
C'est où despendre on doit les biens du sanctuaire,
Afin d'en assister les pauvres languissans,
Les pauvres estrangers, vagabons et passans,
Pauvres estropiez, tout cassez de vieillesse,
Pauvres gens qui sur mer ont perdu leur richesse,
Qui par guerre et procez ont esté ravagez,
Qui ont perdu leurs biens par le feu sacagez;
En despendre à nourrir par aumosnes pieuses.

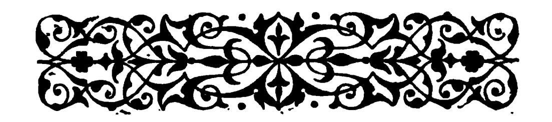
Pauvres prestres devots, pauvres religieuses,
Carmes et cordeliers, hermites, capucins,
Gens qui vivent d'aumosne, et n'ont nuls biens retins.
Ces prelats, au contraire, imittent fort l'araigne,
Qui les plus douces fleurs qui sont à la campaïgne
Convertit en venin : ainsi ces faux pasteurs
Changent ces biens d'Eglise et ces divines fleurs
En un venin mortel de voluptez infames,
De luxe, gourmandise et impudiques flames,
De dissolutions et prodigalitez,
De despence inutile et autres vanitez.
Mais de tous ces pechez le simonique crime
Est celuy qui de Dieu le courroux plus anime.
Or, pour monstrer combien ce peché plein d'horreur
Luy desplaist, il s'en rend luy mesme le vengeur.
S'il a voulu punir autresfois des murmures,
Il ne s'est lors servy que de ses creatures.
De la terre il se sert, laquelle, ouvrant son sain,
Datan et Abiron engloutist tout soudain.
Il s'est servy du feu, dont les flames subites
Vengerent le peché des vilains sodomites.
Il s'est servy de l'eau lorsqu'il vouloit punir
Ce monde universel, faisant du ciel venir
Et plouvoir sur la terre un deluge effroyable.
Il s'est encor servy de l'element semblable,
Quand pour punition il sceut faire abismer
Pharaon et son armée en la rougeastre mer.

Il s'est servy de l'air par des pestes cruelles
Pour chastier son peuple et les princes rebelles
Enflez de vanité, comme il feist autrefois,
Sous le chantre divin et monarque idumois,
Pour le peché duquel et punissable offense
D'avoir nombré son peuple avec trop d'insolence,
Sentit le chastiment de sa presomption :
Son royaume de peste et orde infection
Fut si bien agité que soixante et dix mille
Perirent en trois jours, tant aux champs qu'à la ville.
Il s'est mesme servy de quelques animaux,
De son juste courroux instrumens et fleaux :
Comme aux temps d'Elisée il commande à deux ourses
De sortir de leur antre et d'advancer leurs courses
Pour aller devorer certain nombre d'enfans
Qui avoient offensé de brocards fort piquans
Son prophete divin, lequel tout remply d'ire,
Luy avoient ja donné sujet de les maudire.
Mais Dieu mit en effet la malediction
De son oracle saint : car, pour punition,
Tous ces maudits enfans, au nombre de quarante,
Servirent de curée à la gueule beante
De ces fiers animaux, qui les devorent tous,
Et vengent son prophete offensé par ces fous.
Il s'est encor servy autrefois de ses anges
Pour punir les humains par massacres estranges.
Mais luy-mesme aujourd'hui, quittant les elemens,

Ourses, anges, esprits, cy devant instrumens
De ses punitions, il arreste et ordonne,
Conversant icy bas, de se rendre en personne
Du crime simoniq' severe punisseur,
Si bien que, transporté de divine fureur,
Il chasse ces marchands d'un visage sevaire,
Qui alloient profanant son divin sanctuaire.
Faisons alte, ma muse, et en bref rapportons
De trois meschans prelats les justes punitions
Pour avoir, par un gain sordide et mercenaire,
Abusé laschement du sacré ministere
Et des dons purs, divins, au grand Dieu consacrez.
Giezi, pour avoir vendu les biens sacrez,
Eut tout soudain frappé d'une lepre cruelle;
Et le traistre Judas, cette ame criminelle,
Cét avare apostat, ayant, tres-malheureux,
Vendu son Redempteur, devint tout furieux.
Par jugement divin, ce traistre s'alla pendre,
Et au profond d'enfer son ame il fait descendre.
Ce sacrilege ingrat, ce patron des simons,
Ce traistre, desreglé en ses affections,
Osa vendre aux Juïfs la chose la plus saincte
Qui fust en l'univers; parquoy, saisi de crainte,
De rage il s'estrangla. Son crime nompareil
Fist la terre trembler et paslir le soleil.
Martin le Polonnois rapporte en ses chroniques
Qu'un legat, recherchant le fait des simoniques,

Du sainct Pere envoyé en France à cét effect,
Rencontra un evesque accusé de ce fait;
Mais, alors qu'il falut approfondir la preuve
D'un si enorme fait, ce bon legat espreuve
Que les tesmoings estoient par l'evesque gagnez
Et par or et argent finement subornez.
Quoy voyant ce legat : « Il faut que je te sommes,
Dit-il au faux pasteur, tu n'as affaire aux hommes,
Mais au grand Dieu moteur du luisant firmament.
Pour voir donc si tu es pourveu legalement
De cette dignité, dis : « Gloire soit au Pere,
« Au Fils, au sainct Esprit, fontaine salutaire
« Et riche magasin des dons spirituels ! »
Mais ce maudit prelat, ce profaneur d'autels,
Ne peut jamais chanter du sainct Esprit la gloire :
Muet comme un poisson, il reste sans memoire;
Il demeure estonné, pasle, morne, tremblant;
Son cœur, de crainte espris, demeure pantelant;
Ses yeux sont tous plombez et sa face ternie,
Se voyant convaincu de ceste simonie,
Dont triste il se repent, plein de contrition;
Mais il reste perclus pour sa punition.
Mire toy là dessus, prelat simoniacle;
Considere, méchant, que par ce sainct miracle
Dieu a voulu monstrer que c'est un grand peché
Vendre, acheter, abbaye, ou cure, ou evesché,
Prebende, prieuré, ou autre benefice:

Que Dieu punist tousjours cét execrable vice.
Nous nous contenterons, pour fuyr aux longueurs,
De la punition de ces trois faux pasteurs,
Pour faire detester un crime si notoire.
Que s'il falloit icy raporter par l'histoire
Les exemples divers des justes chastiments
Dont le grand Dieu du ciel, droict en ses jugemens,
A puny maintefois les prelats simoniques,
Ces discours sembleroient plustost quelques chroniques,
Annales ou recueils de l'histoire des temps,
Qu'un poëme racourcy, où libre je pretens
Reprendre et censurer, d'un discours laconique,
Les abus evidens de nostre republique,
Sans m'estendre plus loin; n'osant, foible, ramer
Sur l'immense grandeur d'une historique mer,
Dedans un barquerot sans mast, voile et cordage.
J'ayme bien mieux anchrer en ce prochain rivage,
Sans plus outre voguer et me rendre ennuyeux
Au lecteur, que je sçay estre fort curieux
De repaistre ses sens de matiere nouvelle,
Qui son attention recrée et renouvelle.
Je veux donc par le change, en favorable autheur,
Esgayer les esprits du curieux lecteur;
Et, pour le contenter en tout ce qu'il desire,
Finissons, chere muse, et changeons de satyre.



CONTRE LE SACRILEGE

DE LA NOBLESSE LAYQUE

SATYRE SECONDE.

APRÈS *les faux prelats, il faut que je m'adresse*
Aux seigneurs de la France, à l'illustre Noblesse,
A ces cœurs belliqueux, à ces foudres de Mars,
Qui suyvent d'Ennyon les guerriers estendars,
A ces Hectors françois, Hercules, Alexandres,
Ces Achilles, Cesars, qui de guerriers esclandres
Gardent la monarchie, et l'empire françois
Des efforts estrangers, et maintiennent nos rois,
Conservent leur couronne en fidelles Eutimes,
Et de nos fleurs de lys sont defenseurs intimes;
Gens qui meriteroient des Homeres gregeois,
Des Virgiles latins et des Ronsards françois,
Pour chanter leurs beaux faits, par doctes iliades,
Æneides enflez, sublimes franciades,

Comme divins heros, dignes de tout honneur,
S'ils n'alloient ternissant le lustre et la splendeur
De leurs rares vertus par un crime notoire,
Dont la pluspart d'entr'eux, trop effrontez, font gloire ;
Vice qui obscurcit leurs belles actions,
Flestrit leur renommée et gaste leurs maisons,
Fanist tous les lauriers et les guerrieres palmes
Qui honoroient le front de ces braves gensdarmes,
Lesquels avoient acquis leur noblesse és combats,
Que par ce vice infame ils renversent à bas.
Ce qui m'a incité, sans redouter leur ire,
De reprendre aigrement, par ceste aspre satyre,
Tous ces meschans seigneurs dont les nobles ayeux,
Ayans jadis fondé, comme gens fort pieux,
Abbayes, prieurez, hospitaux de franchise,
Et donné de grands biens et rentes à l'Eglise,
Comme vont tesmoignant plusieurs fondations,
Qui marquent le sainct zele et les affections
Des pieux fondateurs, dont l'immortelle gloire
Demeurera gravée au temple de Memoire,
Pour estre conservée à la posterité,
Malgré le cours du temps, et son antiquité.
Ces meschans au contraire ozent, par simonies,
Vendre ou garder ces biens vers eux, comme Ananies :
Car, ce traistre Ananie ayant vendu son champ,
Il va porter l'argent d'iceluy, sur le champ,
Aux pieds de sainct Pierre et des autres apostres ;

Mais à l'argent offert ayant regret encores,
Vers luy une partie à son dan il retient.
Lors, de dire adjuré si c'estoit tout l'argent
De la vente du champ, soudain ce meschant jure
Que c'estoit le total; mais pour ce grand parjure,
Et pour avoir ozé mentir au sainct Esprit,
Une subite mort à l'instant le surprit,
Si bien que devant tous ce parjure rend l'ame.
Fort peu de temps aprés meurt Saphira sa femme,
Pour avoir, comme luy, juré tres-faulsement.
Par cét exemple on void quel malheur il advient
A ceux dont les ayeux, ayant donné des rentes,
Terres, possessions, à l'Eglise apparentes,
Veulent comme Ananie, au leur ce bien reduit,
En retenir vers eux la graisse et l'usufruit;
Tant ces gens ont regret au revenu fertille
De l'Eglise, autrefois sorty de leur famille.
Nous voyons en effet la pluspart des patrons
Si remplis d'avarice et de corruptions
Qu'au lieu de presenter un docte personnage
A la cure, où ils ont le droict de patronnage,
Ils sont les presentans et les beneficiers;
Pour joüir de leur cure, ils ont des estafiers,
De bons custodinos, marmitons de college,
Desquels ils vont couvrans leur maudit sacrilege.
S'ils ne peuvent trouver d'asseurez confidens,
Lors ils vendent leur cure, en banquiers mercadens :

En presentant celuy qui a plus de finance,
Qui n'en obtient pourtant l'entiere jouyssance;
Car le messer patron, pour ayder sa maison,
Retient un prix d'argent ou quelque pension.
Voilà de nos patrons la ruze simonique,
Et de nos grands seigneurs la commune pratique :
Gens dont l'ambition n'a ny borne ny frain,
Qui, pour entretenir la grandeur de leur train,
Leurs pages et laquais, valets, chevaux, carosses,
Se mettent à l'abry des mitres et des crosses,
Poursuivent prieurez, prebendes, eveschez.
Les biens spirituels sont par eux recherchez,
Car, leur grande despense estant un vray abisme,
Ces messieurs ont recours à la gerbe de disme,
Au sang du crucifix, propre pour arrouser
L'excez de leur despense et pour la renforser,
Nourrir chiens et chevaux et leurs oyseaux de proye;
Ainsi le bien d'Eglise est la butte et la proye
De ces mignons de cour, barons, comtes, marquis,
Qui bravent aux despends d'un bien tres-mal acquis
Par usure, faveur, chicane ou simonie,
Joüissans faulsement, par telle villenie,
Du bien de nos autels, destiné aux pasteurs,
Non pour entretenir de tous ces piaffeurs
L'excessive despence et leur grasse cuisine,
Qui leur tourne à la fin en extréme ruine.
Car bien souvent on void tels avares seigneurs,

Qui des biens de l'Eglise ont esté possesseurs,
Miserables tomber en de grands precipices;
Aprés avoir jouy de tant de benefices,
Encourir du grand Dieu la malediction,
Et leur bien paternel presqu'en perdition,
Joint à ce bien sacré, qui de l'aigle est la plume,
Qui, aux autres meslée, aussi tost les consume;
Ainsi le bien d'Eglise, au profane conjoinct,
Le ruine à la fin et le perd de tout poinct.
S'il faut que ce discours d'histoire j'authorise,
Il faut considerer qu'en la loy de Moyse,
Nul ne mangeoit les pains de proposition
Que les prestres sacrez, pleins de devotion,
Qui servoient à l'autel du divin sanctuaire,
Non pour entretenir ou hausser l'ordinaire
De ces nobles seigneurs, dont le superbe train
Ne doit estre entretins aux despens de ce pain,
Destiné seulement pour les sacrez levites,
Abbez, prestres, curez, esclatans en merites.
Rendre ce bien d'Eglise, il est un peu fascheux
A monsieur le patron, qui en est amoureux,
Sa cuisine engraissant des biens du benefice.
Jamais usurpateurs ne font pas d'escrevice;
Du depuis qu'il faut rendre, ils ont la goutte aux mains,
Et à lascher leur prise ils sont tardifs et vains.
Depuis qu'on a gousté de ce doux bien d'Eglise,
Il est si attrayant et plein de friandise

Qu'on ne le peut quitter; son fruict est si tres-doux,
Si tres-delicieux, qu'on le prefere à tous.
On le peut comparer au fruict des Lotophages :
Tous ceux qui en goustoient desiroient pour ostages
A jamais demeurer, sans retourner chez eux,
Au terroir qui portoit des fruicts si savoureux.
La douceur de ce fruict leur estoit si cherie
Qu'ils mettoient en oubly leur plus chere patrie,
Leurs parens bien-aymez, leurs femmes et enfans,
Charmez par la douceur de ces lottes frians.
Depuis qu'on a gousté des biens d'Eglise saincte,
D'un desir d'en jouyr l'ame est si fort atteinte
Qu'on ne se souvient plus si ces biens sont sacrez;
On a de sa douceur les sens si enyvrez
Que, pour avoir tousjours de son fruict joüissance,
On en oublie le ciel, le lieu de sa naissance.
Ainsi qu'on vit, au jour que Christ transfiguré
Se monstra sur Thabor, un sainct Pierre, esclairé
D'un celeste rayon, comblé d'une aise extréme,
En extaze ravy et tout hors de luy-mesme,
S'escrier : « Qu'il faict bon demeurer en ce lieu!
Faisons y tabernacle, éternel Fils de Dieu! »
De mesme nos seigneurs, gentils-hommes layques,
Esclairez des rayons saincts, ecclesiastiques,
D'abbayes, prieurez, cures ou eveschez :
Leurs cœurs, d'extaze espris, y sont si attachez
Qu'en ce ravissement leur ame toute esprise

S'escrie : « O qu'il fait bon jouyr des biens d'Eglise !
Ils viennent en dormant, sans peine ny labeurs ;
De tels contentemens ils ravissent nos cœurs
Qu'on ne les peut laisser. » Tant ces biens ils cherissent,
Soit de force ou de gré, il faut qu'ils en jouyssent.
Leur tabernacle y est ; leurs femmes et enfans
Au dome episcopal sont tres-tous demeurans,
Ou dans la prieuré, abbaye ou presbitere,
Des layques seigneurs la demeure ordinere,
Leur manoir sieurial, où leurs pleds se tiendront,
Et du bien de l'autel leur fief noble ils feront :
Pernitieux abus, erreur tres-detestable,
Engeance de malheurs, sacrilege execrable !
Or je veux maintenant raporter par ces vers
Les sinistres effets, les chastiments divers,
Des layques seigneurs, desquels la meschante ame
Sacrilege ose bien, d'une avarice infame,
Mettre leur main prophane à l'arche du Seigneur
Et du bien de l'Eglise user comme du leur,
Afin que leur malheur serve aux autres d'exemple.
Baltazar, pour avoir prophané du sainct temple
Tous les vaisseaux sacrez, void escrire une main
Qui minutoit l'arrest du grand Dieu souverain,
Contenant qu'il perdroit son royaume et sa vie.
La sentence du Ciel de l'effet fut suyvie.
Ce sacrilege roy fut la nuict mis à mort,
Expiant le forfait et l'injure qu'à tort

Il avoit fait à Dieu, beuvant le suc des vignes
Dans les vaisseaux sacrez, avec ses concubines.
Ce grand Jeroboam, monarque d'Israel,
S'estant voulu mesler d'encenser à l'autel,
D'establir des prelats pour offrir sacrifices,
Indignes d'exercer de si divins offices,
Pour n'avoir de Levi pris leur extraction,
Suyvant la loy de Dieu, qui, pour punition,
Le prive, mal-heureux, de vie et de royaume,
Ne resistant non plus qu'un petit feu de chaume.
Joas, roy de Juda, sacrilege, ayant pris
Tous les vaisseaux sacrez que Joran avoit mis
Avec Ochosias dans la thresorerie
Du temple du Seigneur, envoya en Syrie,
Au prince syrien appellé Hazaël,
Ces thresors consacrez au grand Dieu d'Israël;
Mais, pour avoir commis ce sacrilege indigne,
Il receut tost aprés le chastiment insigne.
Ses propres serviteurs le vont assassinant,
Ne pouvans plus souffrir qu'un prince si meschant
Exerçast effronté tel crime en leur presence :
Dieu donc voulut par eux punir son insolence.
De mesme ce grand roy Nabuchodonosor,
Ayant pris les vaisseaux d'argent et de fin or
Sacrez à l'Eternel dans son sainct tabernacle,
Devient tout insensé, et, par un grand miracle,
De roy il est changé en beste, sans nul soin,

Paissant, ainsi qu'un bœuf, l'herbe ès champs et le foin,
Et, pour punition d'un crime si enorme,
Son corps couvert de poil semble un monstre diforme.
Ainsi Lysimachus indigne, ayant commis
Sacrileges divers, du peuple est à mort mis,
Avec Menelaüs son conseiller damnable,
Lequel est massacré pour avoir, execrable,
Pillé les biens de Dieu à l'autel consacrez :
Les membres de son corps, par lambeaux déchirez,
Sont consommez au feu, et ses os mis en cendre,
Pour monstrer qu'il ne faut les biens d'Eglise prendre.
Raporteray-je icy l'exemple à tous appert
Du sacrilege roy appellé Charibert,
Auquel trés-malheureux son conseil fist entendre
Que de force il devoit usurper et reprendre
Certaine place et lieu dont pour lors joüissoit
L'Eglise sainct Martin, que ce roy pretendoit
De luy appartenir? De sorte qu'il arreste
Posseder ce sainct lieu, nommé la Navirette,
Et, pour executer sa resolution
Et prendre de ce fonds pleine possession,
Duquel par un long-temps avoit jouy l'Eglise,
Il envoye ses chevaux, sans aucune remise,
Dans le logis du lieu, avec ses palfreniers,
Pages, laquays, valets et autres estafiers,
Pour panser ses chevaux rengez en l'escurie.
Mais soudain ses coursiers tombent tous en furie ;

Ils n'eurent pas plustost gousté d'un peu de foin
Qu'ils rompent leurs licols et eschappent au loin;
Comme tous enragez, ils courent és campaignes,
Par bois, terres, costaux, rochers, prez et montaignes,
Soufflans comme taureaux et sangliers furieux;
Les uns perdent la vie, et les autres les yeux;
Quelques-uns, exerçans si violentes lices,
Se vont rompre le col au fonds des precipices;
Bref, la pluspart d'entr'eux meurent comme enragez.
Les palfreniers, voyans leurs chevaux outragez,
Morts, esgarez, perdus, aveugles, sans puissance,
Reconnoissent du Ciel la divine vengeance
Estre cheute sur eux, ayans iniquement
Prophané ce sainct lieu, par le commandement
Du roy leur souverain, de perverse nature;
Auquel ayant conté cette horrible adventure,
Il s'endurcist le cœur, comme un Pharon meschant.
« Soit à droit, ou à tort, je seray joüyssant,
Leur dit-il, de ce lieu. » Mais une apoplexie,
Luy trenche, avec ces mots, le filet de la vie,
Precipitant son ame aux enfers tenebreux,
Pour brusler à jamais dans ces brasiers affreux.
Tairay-je Seleucus, monarque de l'Asie,
Qui, d'extréme avarice ayant l'ame saisie,
Sur un rapport qu'il eut qu'un thresor precieux
D'or, d'argent monnoyé, et vaisseaux somptueux,
Estoit pour lors gardé au temple judaïque,

Dedans Jerusalem, cité fort authentique,
Sur cét advis receu, il se resould alors
D'envoyer tout exprez enlever ces thresors,
Que desja par espoir cét avare devore?
Il despesche à l'instant le grand Heliodore
Vers la saincte cité, pour ces thresors ravir
Et sa cupide faim de cét or assouvir.
Mais, aussi tost qu'il entre au sainct et sacré temple,
Un brave cavalier dans la nef il contemple,
Ayant d'un corselet le corps environné,
D'un or fin éclatant, tout autour rayonné
Comme un luysant soleil, ayant pour engraveure
Le foudre du grand Dieu au milieu de l'armeure.
En la teste il avoit un casque estincelant
Comme un ardent comette ou un astre brillant,
Son bras estoit armé d'une effroyable targe,
Forte, masive, dure, en rondeur aussi large
Qu'est un soleil couchant, où du fils d'Aristor
Estoient gravez les yeux en des estoilles d'or.
Il branloit en sa main une flêche sanglante.
Bref, ce Mars tout divin au temple se presente
Monté sur un cheval escumeux, hanissant,
Qui cét Héliodore aux pieds va terrassant;
Si bien que ses soldats, archers et gens de guerre
S'enfuyerent, craintifs, voyans leur maistre à terre
Renversé soubs les pieds de ce cheval fougueux,
Lequel jettoit le feu des nazeaux et des yeux,

Ainsi qu'un fier lyon ou un tigre effroyable,
Qui tient dessous ses pieds un serpent detestable.
Qui a veu quelquesfois un vaultour rapineux
Ou un faulcon tenir soubs ses pieds espineux
La caille ou la perdris, il void ce capitaine,
Cét Heliodorus, lequel souspire à peine;
Terrassé soubs les pieds de ce cheval vengeur,
Il demeure pasmé, tant l'extréme frayeur
Luy a saisi le cœur et l'esprit vital bousche.
Son poil est herissé, l'escume ceint sa bouche,
Ses poulmons comprimez restent sans mouvement,
Son poulx debilité ne bat que lentement,
Ses yeux sont enfoncez, pasle devient sa face,
Son cœur est en syncope et ses membres en glace,
Sa voix n'a plus de voix, ses sens ne sentent pas,
Son corps brisé de coups est proche du trespas;
On le met tout tremblant et perclus en litiere,
Où il sent du grand Dieu le jugement severe,
Pour avoir, trop hardy, voulu ravir les biens
Du temple du Seigneur, qui sçait mille moyens
Pour punir tels meschans et maudits sacrileges,
Rois, princes, potentats, qui tendent mille pieges
Pour attraper les biens destinez à l'autel.
En fin ce ravisseur, blessé d'un coup mortel,
Fust mort, si Onias n'eust fait pour luy priere,
Qui appaisa de Dieu la tres-juste colere;
Si bien qu'à sa faveur guerison il obtient,

Pour aller raconter au roy cét accident
Et la punition merveilleuse et estrange
Qu'il avoit encouruë, ayant trouvé un ange,
Un guerrier cherubin, qui d'un glaive trenchant
Tous ces thresors sacrez du temple alloit gardant;
Ange, dis-je, monté sur un coursier de Naples,
Qui, l'ayant terrassé sous ses pieds formidables,
Battu et outragé en tant de lieux divers
Que son corps languissant fut long-temps à l'envers,
Sans poulx, sans cœur, sans voix, sans poulmons, sans haleine,
Aux abois de la mort, si la priere pleine
D'ardente affection du grand prestre Onias
Ne l'eust à demy mort retiré du trespas.
Qui monstre bien que Dieu deteste les layques
Qui les biens de l'Eglise usurpent comme iniques :
Notable instruction aux seigneurs qui, hautains,
A l'arche du Seigneur veulent mettre les mains;
Ainsi que fist Oza, indiscret temeraire,
Qui, pour avoir touché l'arche du sanctuaire,
La pensant redresser du chariot panchant,
Sentit la main de Dieu qui le va foudroyant.
Avant que de finir j'estalleray encore
Ce que va racontant le docte Nicephore
Du jeune Constantin, des Romains empereur,
Qui, bruslé d'avarice et aveuglé d'erreur,
Voulut impudemment jouyr des biens d'Eglise,
Vendant les dignitez et charges de prestrise

A qui plus en offroit et bailloit de deniers,
Ayant mesme estably un bureau d'officiers
Pour recevoir l'argent de si inique vente.
Mais le grand Dieu du ciel, qui souvent patiente
Avant que de punir l'infortuné pecheur,
Ne pouvant plus souffrir qu'un tel maudit vendeur
Exerçast en public un vice si horrible,
Luy envoye à l'instant une fiévre terrible,
Dont l'ardente chaleur penetroit dans les os,
De sorte qu'il n'avoit jour et nuict nul repos.
Tous remedes sont vains et rien son mal n'allege.
Dieu donc, voulant punir ce prince sacrilege,
Permet qu'en ses tourmens il meurt tout enragé.
Ainsi d'un tel simon le peché fut vengé.
Bel exemple aux seigneurs, aux grands, à la noblesse,
Qui au bien de l'Eglise effrontément s'adresse,
Si bien que la pluspart de tous les courtisans
Ne sont point en repos s'ils ne sont jouyssans
De quelque bonne abbaye, evesché ou prebende.
Vaquant, il faut au roy en faire la demande,
Et la poste courir à la cour promptement,
Pensans faire pour eux un grand advancement :
Ils y trouvent plustost leur malheur et ruine,
Car tost ou tard on void la vengeance divine
Ne laisser point çà bas tels crimes impunis.
Pleust à Dieu que de France ils fussent tous bannis,
Et que les grands seigneurs, par ces vices damnables,

Ne se rendissent point des monstres effroyables,
De toute impieté trop hardis exerçans,
Soubs ombre de grandeur, sacrileges meschans,
Aveuglez d'une horrible et damnable avarice!
Mais c'est assez parlé de l'execrable vice
Du rapt des biens sacrez, commis par ces seigneurs.
Il est temps maintenant d'attaquer les autheurs,
Agens et nourrissons de si enormes crimes.
Sus, Caliope, il faut qu'en ce lieu tu ranimes
Et renflammes un peu tes divines fureurs
Contre les confidens sources de ces malheurs!





CONTRE

LES GARDES DISMES

VULGAIREMENT APPELLEZ *CUSTODINOS* *ET CONFIDENTERES.*

SATYRE TROISIESME.

Chere Muse, imitons de Vulcain les Cyclopes
Les Brontes, Pyragmons et enfumez Steropes,
Et forgeons en fureur un foudre estincelant,
Non d'acier retrempé, mais d'un ancre sanglant.
Ce papier servira d'une enclume tres-dure,
Les plumes de marteaux, pour former la figure
De ce foudre grondant, pour le faire esclatter
Sur les custodinos, qu'on void alimenter
Et nourir au berceau le sacrilege infame,
Qu'exercent les seigneurs, au peril de leur ame,
Et plusieurs gens de cour, marchands et officiers,

Flateurs, coupe-jarets, maquereaux, couratiers,
Qui jouyssent à tort du bien de saincte Eglise,
Par la subvention, caballe et entremise
De ces custodinos et maudits apostats,
Qui guident la gallere et servent de forçats
Aux layques patrons, qui, comme vrays pyrattes
Et escumeurs de mer, accrochent de leurs pattes
Le bateau de l'Eglise, afin de le piller,
Et la graisse et le sang du Crucifix voler.
Bref, aux biens de l'autel ils font cruelle guerre,
Et saccagent, hardis, le vaisseau de sainct Pierre,
Que chacun à son tour s'efforce d'escumer,
Sur les ondes flottant d'une envieuse mer,
Battu de vents divers, tantost des heretiques
Pour le spirituel, et tantost des layques
Pour usurper ses biens; mais de ces divers vens
Nul ne l'afflige tant que les faux confidens,
Qui devroient conserver cette saincte nacelle,
Ainsi que vrays patrons et pilotes d'icelle.
Au contraire l'on void ces traistres nautonniers
Livrer ce sainct vaisseau aux layques guerriers,
Nobles et roturiers, dames et damoiselles,
Tant ces custodinos se monstrent infidelles,
Poltrons desnaturez, trahissans laschement
Eux-mesmes le vaisseau de leur embarquement,
Pour le livrer ès mains des layques corsaires,
Esclaves se rendans de leurs volontez fieres.

Bref, ils sont artisans de leurs propres mal-heurs,
Aymans mieux pour trahir devenir serviteurs,
Et se rendre forçats des layques avares,
S'esclaver soubs les loix des comites barbares,
Pour guider le vaisseau et le sainct gallion
De l'Eglise de Dieu, soubs la devotion
Et le joug tyranniq de ces grands sacrileges,
Supporter l'escourgée et la rigueur des verges
De ces comites fiers, qu'eux-mesmes commander
Dans la nef de l'Eglise et patrons la guider.
Mais eux seuls ont donné aux layques entrée,
Et trahy sans respect la gallere sacrée,
A ces coupe-jarets et fendeurs de nazeaux,
Ces vanteurs, rodomons et flateurs maquereaux,
Ces bouffons esventez et ces bailleurs de bayes,
Lesquels ont maintenant nos plus riches abbayes,
Cures et eveschez, à leur discretion,
Profanans ces saincts lieux pleins de devotion,
Où tout est perverty : eveschez sans chanoines,
Abbaye sans abbé et bien souvent sans moines,
Ou bien en petit nombre, encore mal nourris ;
Car tout le revenu retourne à ces cheris
De Bellonne et Cypris, qui auront d'aventure
Quelque beste arcadique ou cheval de voiture
Pour leur servir d'abbé et de custodinos.
Pourveu qu'il soit sçavant à bien vuider les pots,
Qu'il soit sale et vilain et plus ord qu'une huppe,

Qu'il veste pour soutane une meschante juppe,
Pour robbe un court manteau tout destaint et pelé,
Drappé jusqu'à la corde, aux bords tout effilé,
Pour se faire en abbé tres-grave recognoistre;
Qu'une cuisine soit son plus austere cloistre,
Pour resveille-matin des plats le son plaisant,
Son missel un Rablays, et sa Bible un romant;
Qu'il passe à son lever, en vrai goinfre satrape,
Du chalit au treteau, du linceul à la nappe;
Qu'il soit bon sibillot et ruzé dariollet;
Qu'il sçache finement presenter le poulet;
Qu'il remarque, subtil, sans horloge et sans cloches,
Au carillon des plats, des poësles et des broches,
Quelle heure il est du jour; il sera trop sçavant
Pour un custodinos, un maroufle gourmant,
Un bossu jacquemard et estallon d'abbaye,
Un faquin de tournoy, un cassé morte-paye,
Un Pierre du Coignet, insensé marmouset,
Insensible pasquin, idolle de creuset.
Baste! pourveu qu'il ait assez d'experience
Pour faire aux grands porter trois brins de patience,
En beau chant de coucou, il sera grand prelat,
Un reverend abbé, un vaillant torche-plat,
Un digne marmiton, estallon de cuisine,
Qui laissera tomber quelquefois en ruine
Les maisons de l'abbaye, ou l'eglise dechoir;
Car le gryphon d'abbé peu souvent la vient voir:

Tel estallon de cour a bien d'autres ententes,
C'est assez d'en cueillir par chacun an les rentes,
Afin d'entretenir son train et ses chevaux,
Tapisser son carosse et meubler ses chasteaux,
Se souciant bien peu de reparer l'eglise,
Qu'en maudit sacrilege il pille et dévalise.
Helas! c'est bien tromper la saincte intention
Des pieux fondateurs, qui, pleins d'affection
Au service de Dieu et bruslans d'un sainct zele
De la religion et service d'icelle,
Avoient donné leurs biens pour fonder ces saints lieux,
Destinez pour nourrir de bons religieux,
Non pour entretenir de cour ces grands colosses,
Leurs chiens,chevaux,oyseaux,pages,laquais,carosses.
Ces saincts et sacrez lieux n'avoient esté fondez
Pour maintenir le train des courtisans fardez
Et faire piaffer leurs putains et bardaches,
Flateurs et maquereaux, propres à tels bravaches,
Qui n'ont point d'autre dieu que leur lubricité,
Nourrie, ô quel mal-heur! du laict de saincteté.
Si aux abbayes on void arriver tel desordre,
Il ne faut pas penser trouver un meilleur ordre
Aux riches eveschez, cures et prieurez.
O que les sacremens sont bien administrez
Par ces foudres de Mars, ces evesques sans mitre,
Sans crosses ces abbez et ces curez sans tiltre,
Ces Caucazes d'orgueil, ces furieux Rolans,

Ces querelleux mutins, ces chevaliers errans!
Tous ces grands avaleurs de charetes ferrées,
Ces corsaires cruels, ces geans Briarées,
Ces renieurs de Dieu qui menassent les cieux,
Et qui croient qu'on les doit adorer comme dieux;
Curez à courte robbe, evesques à casaque,
Qui pour crosse ont l'espée, et pour mitre le casque,
Et pour rocquet plissé le corcelet doré,
Pour chappe sur le dos un manteau chamarré
D'un superbe clinquant sur tres-fine escarlatte,
Doublé de toille d'or qui par la ruë esclatte.
Ainsi sera vestu ce grand prelat guerrier,
Cét evesque de cour, qui se fait charier
Au Louvre et au palais plus souvent qu'à l'eglise,
Ou bien chez les seigneurs et dames qu'il courtise.
Qu'il fait beau voir ces gens jouyr des eveschez,
Et, l'espée au costé, remettre les pechez,
Prescher, monter en chaire avecques la cuirasse,
Comme sur un espron, boulevard, ou terrasse,
Où ils ont de coustume animer leurs soldats
Et les encourager aux bresches et combats,
D'un discours martial, tout brusque et soldatesque,
Plus propre à un guerrier qu'à un sçavant evesque,
Dont les graves discours, remplis de majesté,
Ne doivent respirer que toute saincteté,
Puisez au cours sacré de la saincte Escriture,
Saincteté qui repugne à la fiere nature

D'un bravache guerrier, plus propre à gouverner
Des soldats qu'à l'eglise un peuple endoctriner!
Rien ne se peut donc voir si estrange et horrible
Qu'un capitaine armé interpreter la Bible.
On en peut dire autant des layques curez,
Lesquels sont de leurs sens tellement esgarez
Qu'ils auroient, que je croy, assez d'effronterie
De monter en la chaire avec leur broderie,
Et, la rondache au poing, de pied en cap armez,
Enseigner leur trouppeau en pasteurs reformez,
Et, comme dit quelqu'un, prescher à main armée
Un Christ empistolé, tout noircy de fumée
Et assourdy du bruit des tambours et clairons,
Et du son estonnant des foudroyans canons.
Et puis qu'ils sont curez et jouyssent des dismes,
Ils doivent, en pasteurs fidelles et intimes,
Repaistre leur troupeau des divins sacremens,
Chanter messe et vestir les sacrez ornemens,
L'emit, l'aube et phanon, le chasuble et l'estolle,
Dont se sert à l'autel le prestre benevolle.
Mais qu'il feroit beau voir dessus un corcelet
Un blanchissant emit, ou l'estolle au collet
D'un colonel d'armée ou vaillant capitaine!
Mais ils ne prennent pas maintenant tant de peine
D'exercer en pasteurs ces devoirs chrestiens :
Pourveu qu'ils ayent la gerbe à nourrir des chiens,
Chevaux et serviteurs, ils ne se soucient gueres

Du service de Dieu; ils ont d'autres affaires
Que de prendre le soin d'y mettre des pasteurs,
Gens de bien, vertueux et bons predicateurs.
Ils se contenteront de leurs confidentaires,
Qui à peine sçauront lire dans leurs breviaires.
Ils en sçavent assez pour conserver le grain
A messieurs les patrons, s'ils chantent au lettrain.
Abus inveterez, pernicieux exemples!
Ainsi en plusieurs lieux les saincts et sacrez temples
Sont privez de pasteurs capables de prescher,
De prestres, d'ornemens, qu'il faut ailleurs chercher,
Lors qu'il faut celebrer le tres-divin service
Et offrir au grand Dieu l'eternel sacrifice:
Car tout le revenu, combien qu'il soit tres-grand,
Tourne tout au profit du seigneur jouyssant,
Duquel il entretient son superbe equipage.
Les sots Custodinos n'ont rien que le verdage
Outre leur pension; il ne reste donc rien
Pour reparer l'eglise et pour son entretien:
Si bien qu'on void souvent les eglises desertes
Tomber presque en ruine, aux clochers descouvertes,
Pour tapis qui devroient estre aux parois pendans,
On ne trouve à l'entour, tant dehors que dedans,
Qu'un grand nombre d'appuys, estançons et tenailles,
Pour maintenir sur pieds leurs penchantes murailles,
Qu'on reconnoist à l'œil se perdre et deperir,
Faute de les avoir un peu fait recouvrir.

Mais ceux-là qui devroient en bon estat les rendre
En tirent le profit sans vouloir rien despendre
Pour les entretenir en reparation;
Ce qui cause leur cheute et leur perdition.
Helas! combien void-on de temples authentiques,
D'abbayes, prieurez, jadis si magnifiques,
Tomber en decadence, et presque ruinez,
Pour estre, à leur mal-heur, regis et gouvernez
Par layques seigneurs, tous bouffis d'arrogance,
Lesquels, ayant tiré toute la quintessence
Et la graisse et le suc d'abbayes, prieurez,
Se monstrent si pervers et si desnaturez,
Ingrats et malheureux, viperes de nature,
Que de laisser tomber la superbe structure
De ces beaux bastimens, fondez par leurs ayeux!
Noblesse de la cour, où avez-vous les yeux,
D'ozer de ces saincts lieux prendre la jouyssance,
Pour les laisser aprés tomber en decadence?
Hé! bon Dieu, que void-on en ces temples sacrez
Qui souloient autresfois estre si diaprez,
Ornez et enrichis de precieux ouvrages,
Tant dehors que dedans? Superbes fenestrages,
Architraves, pilliers, corniches et rouleaux,
Niches, compartimens, lanternes et creneaux,
Pillastres canelez à la corinthienne,
Avec leurs chapiteaux faits à la dorienne,
Enrichis à l'entour de masques et festons,

Portiques entaillez de diverses façons,
D'ouvrages excellens, surpassans les modernes,
D'hommes industrieux, pyramides, lanternes,
Frises, soubs-bassemens, mouleures, pedestaux,
Qui rendoient en dehors ces saincts temples si beaux.
Leurs voultes en dedans, superbement dorées,
Et d'une artiste main proprement azurées;
Et puis on descouvroit soubs ce lambris pompeux
Grand nombre de tableaux, exquis et precieux,
Et toutes les parois richement tapissées,
Contre-tables d'autels de fin or rehaussées.
Courtines de drap d'or, de velours ou satin,
A fleurons argentez sur fonds escarlatin,
Tapisserie de soye en relief et bordures
De fil d'or ou d'argent, par chiffres et feuilleures;
Tavayolles, rezeuls à bordage houppé,
Corporaliers bordez d'un mignard poinct couppé;
Chasubles precieux, exquis et riches voilles,
Ornez de diamants disposez par estoilles;
Superbes oreillers, estofez richement
D'un drap d'or façonné et frizé proprement,
Embellis de grenats et de perles luisantes,
De franges, boutons d'or et houppes pendillantes.
Les croix d'or, de crystal, jaspe et nacre perleux,
Couvertes de saphirs et rubis precieux;
Platines d'or tres-pur, pintons, vases, calices,
D'acathes enrichis, d'emeraudes, d'onices,

Calcedoines, berils, topazes verdissans,
Opales bigarrez, rouges, vers, blanchissans;
Turquoises au teint bleu, violettes amatistes,
Hyacinthes pourprez, jaunastres chrysolites.
Beaux chandeliers d'argent, mignonnement dorez,
Avec les encensoirs tres-bien élabourez,
Sans oublier encor les chappes et les tuniques,
Que l'or, la soye et l'art rendoient tres-magnifiques.
Bref, l'argent, le crystal, l'or, les pierres de prix,
Esclattoient autresfois en ces sacrez pourpris.
Que void-on, dis-je, au lieu de ces magnificences?
Rien que destruction, ruines, decadences,
Que domes et clochers à demy abbatus,
Faute d'avoir esté recouvers et vestus,
Que pilliers renversez, corniches escrazées,
Portiques ruinez, architraves brizées,
Que creneaux démolis, niches, masques, festons,
Lanternes, pedestaux, mouleures, escussons!
Bref, il ne reste rien de ces architectures
Que quelques vieux fragmens des antiques peintures,
Qu'on remarque aux parois, et pour dorez lambris
Rien que bois vermoullu portant en son debris
Les vestiges de l'or, et pour tapisseries
Les parois à l'entour verdastres et moisies
A cause de la pluye et des humiditez,
Dont faute d'entretien ces saincts lieux sont gastez.
Et pour l'or des autels, velours et broderie,

On n'y void à present que vieille lingerie,
Ornemens déchirez, vieils calices d'estain,
Encensoirs enfumez, vieils chandeliers d'airain,
Vieils tapis enfumez tous rongez de vermine.
Voila donc, cher lecteur, la creuse et sourde mine,
Laquelle a démoly les temples plus fameux,
D'abbaye et prieurez jadis si somptueux
D'où viennent ces malheurs, d'où ont-ils pris naissance
Sinon de la maudite et orde confidence?
S'il ne se trouvoit point d'asseurez confidens,
Les seigneurs et les grands ne joüiroient des biens
De l'Eglise de Dieu; bref, sans cét artifice,
Nul seigneur ne pourroit posseder benefice,
Abbaye ou evesché. O perfides voleurs!
O maudits confidens! vous causez ces mal-heurs!
Pervers Custodinos, diabolique engeance,
On devroit vous bannir du royaume de France,
Comme aspics venimeux et basilics mortels,
Qui corrompez de Dieu les sacrosaincts autels!
Perfides Esaüs, ennemis de nature,
Vous vendez vostre droict de primogeniture,
Qui vous estoit acquis, estans vrais possesseurs
Des biens spirituels qu'usurpent les seigneurs,
Leur prestant vostre nom pour un plat de potage,
Un petit prix d'argent, ou quelque autre bagage.
De maistres, vous voila serviteurs devenus,
Esclaves malheureux qui demeurent tous nuds,

Chimeriques abbez, vrays curez en peinture,
Qui comme huguenots n'avez rien qu'en figure;
Et les nobles seigneurs ont la realité:
Ils en ont le profit, et vous la qualité;
Ils prennent le thresor, puis vous jettent la cruche;
Ils tirent cire et miel et vous laissent la ruche;
Ils vous quittent l'escaille et prennent le noyaux;
Le nid seul vous demeure et ils ont les oyseaux;
Et, pour vous faire voir que vous estes bien bestes,
Ils mangent la dragée et vous leschez les boëtes,
Semblables au renard du banquet grüien,
Qui lechoit la bouteille, et ne goustoit de rien.
Vous servez d'o en chiffre à parfaire le nombre,
Ainsi que chiens d'Esope on vous repaist de l'ombre,
Et messieurs les patrons ont la chair et le pain;
Ils vous quittent la paille et saisissent le grain,
Comme loups ravissans ils prennent la tonture,
La chair, le sang, la peau des troupeaux, leur pasture;
Ils ne vous laissent rien, mal-heureux confidens,
Que les funestes cris, les ergots et les dents
Des gras trouppeaux mangez, mesme en vostre presence,
Dont l'odeur vous demeure, et à eux la substance:
Ils vous font de l'honneur et favorisent fort,
De vous laisser humer la fumée qui en sort,
Et, pour mettre en relief vostre insigne folie,
Ils avalent le vin et vous humez la lie.
Desloyaux confidens, traistres Custodinos,

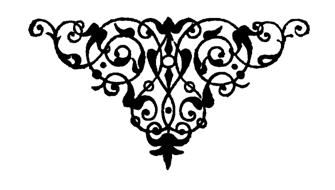
Vous êtes des Judas, des vrais Iscariots.
Judas à petit prix vendit son Dieu et pere,
Et vous, vous trahissez l'Eglise vostre mere
Par un lasche baiser, prestans effrontément
Vostre nom aux seigneurs, pour jouyr hardiment,
Ainsi que meschans juifs, des biens de saincte Eglise,
Dont arabes ils font publique marchandise,
Joüans comme à trois detz, en nourrissons de Mars,
Les biens saincts et sacrez; ainsi que les soldats,
Au pied de la croix sur le mont de Calvaire,
La robbe du Sauveur, par un gain mercenaire,
Sacrilege et pervers : ainsi que font les grands
Qui des biens de l'autel, soldats, se vont joüans,
Ainsi comme à trois dez; et la divine robbe
De Jesus et les biens de l'Eglise on desrobe,
Par les lasches traisons de ces Judas nouveaux,
De ces Custodinos, infames maquereaux,
Qui pour trente deniers vendent la robbe saincte,
Et le bien de l'Eglise à la noblesse feinte.
Sont eux qui ouvrent l'huis à ces nobles seigneurs,
Et de leur sacrilege ils sont les seuls autheurs,
Leur baillent le crochet pour fausser les serrures
De l'Eglise de Dieu, et font les ouvertures
A ces loups ravissans, pour soustraire en voleurs
Les biens du crucifix, dont ils sont receleurs,
Sans en tirer profit; et faut que je leur die,
Quand on s'est servy d'eux et de leur perfidie,

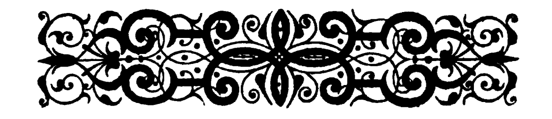
On les rejette au loin, avecques maudissons,
Car les grands ayment fort les utiles traisons,
Mais ils hayssent aprés infiniment les traistres;
Aussi tels confidens deviennent tous belistres.
Helas! que servent-ils au logis des seigneurs,
Que d'escumeurs de pots ou faillis procureurs,
De bouffons flagorneurs et de Messer Fricasse,
Qui les chiens de Messieurs découplent à la chasse?
Ces Messers Jeans font bien de plus habilles tours,
Ils servent quelques fois de regratiers d'amours
A messieurs les patrons qui, bruslez d'autres flammes,
Feront par leurs moyens banqueroute à leurs femmes.
Mal-heureux couratiers, damnables confidens,
C'est là où chez les grands vous passez vostre temps!
Asnes Custodinos, c'est tout vostre exercice;
Au lieu que vous devriez, graves, faire l'office
De curez et pasteurs et posseder les biens
Destinez à l'autel, vous servez de moyens
Aux grands pour en jouyr. Mal-heureux hypocrites,
Vous n'avez autre but qu'escumer leurs marmites,
Blasphemer, yvrongner avec les cuysiniers,
Vous rendre compagnons des puants palfreniers,
Faire ensemble avec eux quelque fripponnerie,
Vous estriller l'un l'autre à bouchons d'escurie,
Le jour rouller les dez et la nuict paillarder,
Des cartes plus souvent qu'un breviaire garder.
Voila du Messer Jean l'exercice ordinaire,

Et où passe son temps nostre confidentaire,
Nostre asne Arcadien, nostre buffle frippon,
Qui sert de maquereau, de zani, de bouffon,
A monsieur le patron, qui, sous la couverture
D'un tel Custodinos, jouyra de sa cure.
O damnable apostat, ô perfide Simon,
Oze-tu de curé hardy porter le nom?
Lutin de cabaret, estallon de taverne,
Epicure gourmand que le ventre gouverne,
Marmiton de cuysine, insigne escornifleur
Des bacchiques liqueurs, fripponnier, receleur?
Voudrois-tu de prelat le grave tiltre prendre,
Toy qui vas chez les grands comme esclave te rendre,
Et ravalles si bas ta feinte qualité
Qu'on ne te tient chez eux que pour un esventé,
Un magot, un guenon, le joüet d'un theatre.
Cependant, pauvre sot, tu te rends idolatre
De ceux qui par honneur te devroient respecter,
Veaux dorez que tu crains pour leur voir esclatter
Le clinquant au chapeau, sur le dos l'escarlate;
Que souvent teste nue, avec une ame platte,
Tu sers comme un faquin et tres-vil serviteur;
Ou bien fais le mestier d'un infame flateur,
D'un plaidereau crotté, solliciteur d'affaires,
Maquignon de verdage, avaleur de breviaires,
Qui fais le marmiteux, l'humble, le chien couchant,
Devant le gentil-homme ou le patron meschant,

Qui t'a dévalisé et mis comme en chemise,
Te privant, mal-heureux, du bien de saincte Eglise,
Lequel t'appartenoit, si, en gardant ton rang,
Traistre tu n'eusses point de Christ vendu le sang
A ce foudre de Mars, ce gentil-homme inique,
Qui brave à tes despens, lasche ecclesiastique,
Indigne de porter le charactere sainct,
Puisqu'au vouloir des Grands, poltron, tu t'és astrainct,
Afin de leur servir de cautions fidelles,
Pour se mettre à couvert sous les perfides aisles
D'un tel Custodinos; pour jouyr librement
D'un bien sainct et sacré, que tu vends laschement,
A ces mignons frisez, ces courtisans superbes,
Qui se mocquent de toy, en reserrant tes gerbes,
Ton bien, ton revenu, que tu as engagé
Au pouvoir tyranniq d'un seigneur enragé,
D'un fendeur de nazeaux et d'un trenche montagne,
Qui va dismant ton bled en la plaine campagne.
Si tu veux avec luy faire le compagnon,
Il te moudra de coups en traistre maquignon,
Pour insigne faveur et juste recompense
De luy avoir presté ton nom et conscience,
Dont, fin, il s'est servy, pour, avare, obtenir
Un bien ou sans ton nom il n'eust peu parvenir.
Sathan donc, que je croy, dans ton corps tient son siege,
Ayant presté ton nom pour faire un sacrilege
Detestable et maudit, dont le Ciel punisseur

Te prepare là bas un supplice vengeur:
Tu iras aux enfers, ton ame criminelle
A jamais bruslera dans la flamme eternelle,
Puis, reprenant son corps au jour du jugement,
Redoublera ta honte avecques ton tourment.
C'est assez discouru de la misere extréme
Des pauvres confidens : j'en ay pitié moy-mesme,
Voyant ces mal-heureux par les grands mastinez,
Aux tourmens infernaux à jamais destinez.





CONTRE

LA CORRUPTELLE ET MALVERSATION

DES PERVERS OFFICIERS

DE JUDICATURE

SATYRE QUATRIESME.

AYANT *par cy devant, par mes vers satyriques,*
Repris les faux prelats et pasteurs simoniques
Et la noblesse encor, faisant mesme peché,
Jouyssant d'une cure, abbaye ou evesché,
Soubs le nom des pervers, traistres confidentaires,
Que buffles j'ay piquez par censures severes,
Comme gens qu'on ne peut jamais trop detester,
Qui pour voler l'Eglise ozent leur nom prester.
Or je veux maintenant, Aristarque critique,
Censurer ces Robins, ces cocqs de Republique,
Qui, enflez du levain de leur authorité,

S'addonnent impudens à toute impieté,
Dont les cœurs, ulcerez d'une extréme avarice,
Vendent à purs deniers le droict et la justice.
C'est dans les parlemens et palais lambrissez
Que tels maudits abus se sont souvent glissez
Dans les presidiaux, vicomtez, bailliages,
Où l'on va pratiquant d'horribles brigandages.
L'histoire nous apprend que quelques nautonniers,
Ayant fait voile en mer en des bords estrangers,
Asseuroient qu'approchans vers les isles Cyrenes,
On descouvroit de loin sur ses blondes arenes
Des monceaux entassez d'ossemens blanchissans,
Faisans conjecturer que tous les navigeans
Se perdoient à l'abord de ses isles desertes,
De squelettes humains et carcasses couvertes;
Bref, ceux qui navigeoient vers ces gouffres profonds
Estoient tous abismez et engloutis au fonds.
Ainsi nos Parlemens et basses Cours fertiles
En gouffres de rapine on compare à ces isles;
On n'y void à l'entour qu'un nombre de plaideurs,
Haves, etiques, secs, déplorans leurs mal-heurs;
On ne void, dis-je, autour de ces superbes domes,
Que gens defigurez, que seconds saincts Jerosmes,
Que carcasses de morts, reliques de tombeaux,
Lesquels ont tout perdu en ses criards barreaux.
Leurs biens sont demeurez dans ces gouffres avides,
Dans ces antres profonds et ces gloutons Charybdes;

Dans les syrthes beans de ces palais dorez,
Leur substance et leurs biens ont esté devorez;
Autour de ces pilliers on ne void rien que bieres,
Pasles esprits errans, ainsi qu'aux cimetieres.
Bref, on void bien souvent, en ces sacrez pourpris,
La justice opprimée et les loix à mespris.
Combien qu'aux Parlemens la saincte vierge Astrée,
Bien plus fidelement se trouve administrée
Qu'en ces petits barreaux où plus qu'en nul endroict
On corrompt par argent la Justice et le Droict.
C'est en ces basses Cours, où les juges iniques
Se monstrent aux plaideurs cruels et tyranniques;
C'est en ces basses Cours, qui sont loin de Phœbus,
Où l'injustice regne et les pervers abus;
C'est en ces basses Cours, du clair midy lointaines,
Qu'on fait les larrecins, non aux Cours souveraines.
C'est donc aux basses Cours, pleines de gens pervers,
Et non aux Parlemens, que j'addresse ces vers.
En ces lieux éminens, où le soleil rayonne,
La justice florist et n'offense personne,
Rarement l'injustice aborde en ces palais,
Brillans de feux sacrez qui n'esteignent jamais
Et d'Argus clair-voyans. Ces voleries internes
Cherchent l'obscurité de nos Cours subalternes,
Estant moins esclairée en ces petits barreaux
Qu'en ces grands Parlemens tous brillans de flambeaux
Et d'astres lumineux, dont la claire presence

Estonne l'injustice et luy fait resistence.
Vers la couche d'Astrée, en l'isle du Soleil,
On tient que le terroir est tout rouge et vermeil.
De mesme aux Parlemens, où la justice esclatte,
Tout y brille de feux, de pourpre et d'escarlate,
Si qu'un juge pervers n'ozeroit en ces lieux,
Si brillans de clarté, d'escarlate et de feux,
Exercer effronté ses larrecins avides
Devant tant de Catons et justes Aristides.
Bref, c'est aux basses Cours qu'on void l'iniquité
Gourmander la justice et fouler l'équité.
Les Juges de ces lieux prennent le don dorique
Pour leur douce harmonie et parfaite musique;
Ils veulent tous mourir comme l'Athenien,
Tousjours la main ouverte à rapiner du bien;
Leur plus chere maistresse est appellée Atrape,
Et leur jeu d'instrumens est celuy de la harpe;
Ils ne rougissent point de prendre à toutes mains.
A gripper de l'argent tendent tous leurs dessains:
C'est le cercle premier qui fait mouvoir leur sphere,
Leur Ourse, leur flambeau, leur cynozure claire.
L'aiguille de leurs cœurs, frottée à cét aymant,
Vers ce pole doré va tousjours regardant;
Bref, c'est le vray moteur, l'ange et l'intelligence
Que de ce ciel brillant gouverne la cadence,
Leur vie, ame et soleil, dont l'esclat radieux,
Fait parler ces Memnons comme oracles des dieux.

Ces officiers bruslez de rapineuse envie
Tirent des pauvres gens la substance et la vie,
Et des frais et despens des obstinez plaideurs
Enflent leurs bourses d'or, de rapine leurs cœurs.
Je sçay combien les bons meritent de loüanges;
Comparez aux meschans, ce sont de petits anges
Au milieu des demons, ce sont astres brillans
A travers l'espaisseur obscure des meschans,
Ce qui les fait briller et luire davantage,
Et comme dieux çà bas adorer en leur charge.
Comme la lune au ciel ne monstre sa clarté
Que dans la sombre nuict pleine d'obscurité,
Ainsi les gens de bien ne font luire leur gloire
Qu'en la nuict des meschans, obscure, sombre et noire;
Et les bons justiciers, aux meschans opposez,
Reluisent davantage et en sont plus prisez.
Si donc sans passion j'attaque en ma satyre
Les juges corrompus, pour mieux faire reluire
Ceux-là qui gens de bien cherissent l'équité
Et rendent la justice en toute integrité,
Quel sourcilleux Caton ozera m'en reprendre,
Si des juges larrons la cause il ne veut prendre
Et se rendre advocat des larrecins divers
Des meschans officiers, arabes et pervers?
Cette chicanerie, arsenal de falace,
De haute volerie est la parfaite chasse.
Les pervers advocats sont les chiens clabaudeurs,

L'auditoire le champ, les perdris les plaideurs ;
Les juges corrompus sont les oyseaux de proye,
Perchez hauts ès barreaux, sans longe ni courroye :
Ce sont les tiercelets et gerfaux, bien appris
A voler les plaideurs, leur cailles et perdris.
Cette chicanerie et art diabolique
Ne ruine pas moins un Estat monarchique
Que feroit une guerre ou l'air contagieux.
Les impos ne sont point si tres-pernicieux
Aux provinces comme est cette chicane impie,
Sang-suë, attire sang, devorante harpie,
Qui ne donne aux humains ny tresve ny repos,
Ains les va consommant et rongeant jusqu'aux os.
Si l'on n'appaise en fin sa barbare furie,
Il faudra tout quitter aux gens de plaiderie,
Presidens, conseillers, baillifs et advocats,
Comme ceux de Calcis jadis firent aux rats,
Dont y avoit chez eux une telle abondance,
Rongeans et dissipans leurs bleds et leur substance,
Qu'ils se virent contraints autre part habiter.
Ainsi ceux d'Abderas, pour, sages, éviter
Le bruit trop importun et autres algarades
Que sans fin leur donnoient les grenoüilles criardes,
Qu'en leur terre on voyoit formiller fort espais,
Furent trestous forcez de leur quitter le païs.
Ainsi faudra-il faire à messieurs de pratique,
A ces rats de parquet, ceste vermine inique,

Grenouilles de barreau, dont le croassement
Assourdit nos esprits, pour n'entendre aisément,
Parmy ce bruit confus, les plaintes pathetiques
Des plaideurs immolez en ces temples publiques :
Imitans par ce bruit les sacrificateurs
De l'idole Moloc, qui, pour n'ouyr les pleurs
Et les cris des enfans bruslez en sacrifice
Aux yeux de leurs parens, faisoient durant l'office
Resonner un grand bruit de clairons et tambours,
Craignans que la pitié des cris n'ostast leurs cours.
L'amas de tels criards est si grand qu'on s'estonne.
Il n'est point tant de fruicts en la saison d'autonne,
Ny de fleurs au prin-temps, en hyver de glaçons;
Le chaud esté n'est point si fertile en moissons,
Comme il est d'officiers et de gens de justice,
Se servans à dessein d'un subtil artifice
Pour tenir les procez en extréme longueur.
On n'obtient jamais d'eux un arrest qui soit seur,
Arrest definitif; car l'interlocutoire
Sont erres seulement d'aller à l'auditoire.
Parquoy certain plaideur demandoit à la cour
Qu'on luy donnast arrest qui fust chastré et court;
Car cil qu'il avoit eu tenoit lieu de semence
Pour faire regermer une maudite engeance
D'autres divers arrests et procez querelleux,
Qui rendoient les plaideurs pauvres et mal-heureux,
Ruinant les maisons et plus riches familles,

La peste des citez, la gangrene des villes,
Le chancre de l'Estat, la ruine des grands,
Bourgeois et roturiers, laboureurs et marchands,
Lesquels vont detestans cette maudite engeance
De juges corrompus, riches de leur substance.
Je n'entens point parler de ces bons presidens,
Conseillers, advocats, és palais residens,
Comme vrais protecteurs de la saincte deesse;
A telles gens de bien ma muse ne s'addresse.
C'est principalement à ces criards barreaux,
Sources de la chicane, où l'on commet ces maux,
A ces bruyans parquets, de harpyes repaire,
Où tout est corrompu, venal et mercenaire.
Ces juges vicontaux, ces petits lieutenans
Des subalternes Cours, la pluspart ignorans,
Sont à craindre sur tout comme gens corruptibles.
A se laiser gaigner ils sont plus susceptibles
Que non pas ces messieurs de souveraines cours,
Où la justice regne et a bien plus de cours
Qu'en ces petits barreaux et subalternes sieges,
Où la chicanerie estalle tous ses pieges,
Pour surprendre et piper un embroüillé plaideur
Qui aura pour partie un ruzé chicaneur.
Rarement en ces lieux on void punir le crime;
Car ces juges rusez tiennent cette maxime,
Que Dieu ne veut la mort du pecheur penitent;
Mais qu'il se convertisse et vive, il est content.

Ainsi font ces messieurs, qui se rendent propices
Aux criminelz attaints de mille et mille vices,
Pourveu que repentant ils sçachent l'entregent,
Pour sortir des prisons de bailler force argent.
Bref, tous les criminelz dont la bourse est serrée
Eschappent sans peril par la porte dorée.
On consacre à Vulcain les informations,
Charges, recollemens et confrontations,
Pour esteindre du tout, soubs la loy d'amnestie,
La peine de leur crime, en argent convertie.
O Juges mal-heureux! ô tres-iniques gens!
Qui laissez eschapper le meschant par presens,
Et, sans avoir esgard à la simple innocence,
Le juste punissez qui n'a point de defence,
D'argent et de faveurs, ainsi que le meschant
Qui par or et argent se va justifiant!
Oyez, juges, oyez la voix du sainct prophete,
Du grand Dieu eternel l'oracle et l'interprete.
Mal-heur, mal-heur, dit-il, sur vous, juges pervers,
Qui panchez la balance et jugez de travers,
Qui en vos jugemens n'observez la droicture!
Considerez, Messieurs, qu'à la mesme mesure
Que vous mesurerez vous serez mesurez;
Semblables jugemens du ciel vous recevrez
Que vous aurez donnez icy bas sur la terre.
Que si vous jugez mal, son esclattant tonnerre
Vous abysmera tous au profond des enfers,

Pour languir à jamais à la gesne et aux fers,
En ce lieu malheureux, cét abysme effroyable,
Lieu puant et infect, horrible et detestable,
Où la peine est sans fin, sans confort la douleur,
Sans tresve le remords, sans relasche l'horreur;
Où la vie est sans vie et la mort immortelle,
Où la fin d'un supplice un autre renouvelle,
Où les ris sont des cris, les esbats des langueurs,
Les plaisirs des souspirs, les faveurs des fureurs,
Les delices des pleurs, la volupté des plaintes,
La joye des regrets, les appasts des estraintes,
Où le corps vit mourant et languit sans trespas,
Où les amers venins sont les plus doux repas.
Ce seront les tourmens et les peines horribles
Des juges qui çà bas ont esté corruptibles,
Qui ont, pleins d'avarice, exposé à l'enquant
La Justice et le Droict au plus encherissant,
Qui à dextre et senestre ont pris sans nulle tresve,
Opprimé l'orphelin et ruiné la vesve,
Et, bref, qui ont commis plus de concussions
Que le ciel n'a de feux et la mer de sablons.
D'où peuvent proceder tant et tant d'injustices
Que du maudit achapt et vente des offices?
Ceux qui ont introduit ce mal pernicieux
Ont fait naistre en l'Estat un dragon furieux,
Dont on doit redouter l'haleine pestilente;
Car mettant un estat ou un office en vente,

C'est vendre quant et quant la justice et les droicts,
C'est renverser du tout la majesté des loix;
C'est bien prostituer la saincte vierge Astrée
De la rendre venale, elle qui est sacrée,
Rendant à un chacun ce qui luy appartient,
Sans se laisser gagner par or ou par argent.
Qui la rend mercenaire est meschant et inique.
C'est en faire une garce, une putain publique,
Qui s'expose à celuy qui a le plus de ducats;
C'est la corrompre ainsi que vendre les Estats,
C'est vendre en les vendant le sang et la substance
Du Roy et ses sujets, oster la recompense
Et le juste loyer des belles actions;
C'est ouvrir le chemin droict aux concussions,
Rapines, larrecins, usures, brigandages,
Mal qui provient du tout de la vente des charges,
Offices et estats, lesquels, estans venaux,
Rendent venale aussi la justice ès barreaux,
La chose neantmoins la plus saincte du monde,
Que sacrilegement, par un trafic immonde,
Detestable et pervers, on vend à purs deniers;
Et le nombre excessif des juges officiers,
Establis par argent, fait ce nombre effroyable
De querelleux procez, chancre tres-detestable
Du corps de cét estat, la source des mal-heurs:
Car nombre d'officiers fait nombre de plaideurs.
Chacun d'eux pour gagner desire qu'on l'employe,

Chacun veut à son tour avoir part à la proye,
Et tasche, en butinant, en détail rembourser
Ce qui luy a fallu tout en gros desbourser;
Si bien qu'il faut piller et voler à outrance
Pour remplir cette bourse où gist leur esperance.
Cette venalité, monstre prodigieux,
Fait que les plus meschans et plus seditieux
Sont les plus respectez; les ignorantes bestes
Eslevées en honneur, ainsi que dieux celestes,
Et les plus relevez, doctes et beaux esprits,
Au centre ravalez d'un extréme mespris;
Comme gens insensez, dignes de moquerie,
L'escume et l'excrement de leur chere patrie.
Vent austral, qui a fait plouvoir sur nos Françoi
Un deluge de maux, rompu le frein des loix,
Gourmandé la vertu, fomenté la licence,
Abysmé le merite, opprimé la science,
Renversé la police et l'ordre mis à bas,
Bref cét Auster venal n'a produit que debas,
Meurtres, assassinats, haines et jalousies,
Poisons, enchantemens, barbares phrenesies.
Et puis qu'on ne connoist le parfait citoyen
D'avecques l'estranger que par le seul moyen
De la capacité des offices publiques,
Il faut donc advoüer, en prudens politiques,
Qu'en vendant aux sujets les estats et honneurs,
C'est les priver des droicts, libertez et faveurs,

Que leur seule origine et naissance leur donne;
Si bien qu'il ne faut point que le prince s'estonne
Si, pour de bons sujets à son service entiers,
Par cette vente il fait de lasches estrangèrs;
Car ceux qui par merite obtiennent un office
Du prince, sont tenus à luy faire service
Avecques plus d'ardeur et plus d'affection
Que ceux qui par argent et orde paction
Acquierent cherement ces honorables charges,
Cherté qui refroidist tant soit peu leurs courages
Au service du roy, qui leur va déniant
Ce que par leur vertu ils alloient meritant.
Mais ce qui plus les gesne et leur afflige l'ame,
C'est que le revenu de cette vente infame
Tourne plus au profit de quelques rats de Cour
Que du prince leur Roy; on luy rongne trop court.
Cette venalité, cette engeance maudite,
Cause donc ce malheur, que les gens de merite
Qui se sont consommez aux universitez
Ne peuvent obtenir aucunes dignitez,
Offices ny estats, pour digne recompense
De leurs justes labeurs, par faute de finance;
Si bien que nous voyons souvent devant nos yeux
De meschans usuriers, larrons pecunieux,
De villains regrattiers, avares méchaniques,
Chiches, racles deniers, estallons de boutiques,
Villaques, mercadens, pinse-mailles, changeurs,

Harpidiques banquiers, arabes gabeleurs,
Des buffles, des faquins sortis depuis n'aguere
De la plus basse lie et fange populaire,
Des asnes ignorans en passé cramoisy
Qui plus que leurs dôublons auront l'esprit moisy,
Posseder, effrontez, les charges honorables,
Dont on void rebutter des hommes tres-capables,
Tres-doctes, tres-sçavans, aux affaires vieillis.
Mais en leur place on void souvent aux fleurs de lys,
En ce siecle pervers, des monstres d'ignorance,
Que l'or a eslevez plus que la suffisance
En ces sieges d'honneur, ces temples de Themis,
Où sans aucun merite ils ont esté admis
A force de doublons, d'escus et de pistoles,
Sans doctrine, sans loix ny hantise d'escoles.
Ces buffles ignorans, ces gros asnes bastez,
Qui à force d'argent montent aux dignitez,
Offices et estats pour rehausser leur race,
Me font ressouvenir de la fable d'Horace,
Qui rapporte à propos que tous les animaux
Tindrent ensemble un jour leurs estats generaux,
Où chacun en son rang et degré veut parestre.
L'asne, considerant sa nature terrestre,
Sans honneur, mesprisable, enflé d'ambition,
Se revest finement de la peau d'un lyon,
Pensant en ses Estats tenir son rang et place;
Mais ayant descouvert son espece et sa race,

La feinte peau ostée, il fut de tous mocqué,
Mesprisé, debouté, sifflé et attaqué,
Jusques aux plus petits : les rats luy font la chasse!
Ainsi ces ignorans sortis de race basse,
Ces fils de gros marchans et riches usuriers,
Qui a force d'argent se sont faicts officiers,
Conseillers, presidens, voulans tenir les sieges
Et le rang de lyons dans ces divins colleges
Consacrez à Themis, ils n'en ont seulement
Que la robbe et la peau: car sous ce vestement,
Sous ce rocquet fourré et robbe d'escarlatte,
Un gros asne est caché qui se mire et se flatte
En cette dignité, comme Pygmalion
Faisoit en sa statuë, ou le jeune Ixion,
Qui, pensant embrasser Junon, du ciel deesse,
Ne trouva en ses bras qu'une nuée espesse.
De mesme il en arrive à ces ambicieux,
Ces asnes Ixions qui pensent estre dieux,
Embrassans des estats les charges honorables,
Que pour bien posseder ils sont tres-incapables,
Et, pensans embrasser une Junon d'honneur,
Ils ne rencontrent rien qu'un nuage d'erreur,
Qui leur enfle le cœur de venteuse fumée
D'acquerir de l'honneur et de la renommée,
Où, asnes naturels, ne pouvans parvenir,
Il faut d'un lyon mort une peau obtenir;
D'un officier defunct il faut tenir la place,

Afin de rehausser leur vile et basse race.
Leurs escus serviront pour avoir cette peau,
Pour paraistre en lyons és sieges d'un barreau,
Cuydans, sous cette peau d'officier leonine,
Couvrir leur ignorance et bestise asinine.
Mais tost on s'apperçoit qu'au lieu de vrays lyons,
De sçavans officiers, ce ne sont qu'estallons
Et genets de moulin, que bestes arcadiques,
Que de fascheux brocards on traicte en gens rustiques.
Tous ces rats de palais, ces demy procureurs,
Ces copistes, ces clercs et ces solliciteurs,
Gourmandent à tous coups ces asnes d'Apulée
Dorez de vanité, dont la teste est enflée
D'extréme ambition de marcher des premiers
Et se mettre en lyons au rang des officiers,
Soubs ombre que ces gens abondent en pistolles.
Ainsi nos parlemens, jadis les luisans polles
De la jurisprudence et autres facultez,
Pleins d'officiers sçavans et experimentez,
Fourmillent à present de genets d'Arcadie,
Qui, pour avoir d'escus la bourse rebondie,
Sans doctrine, vertu, merite ny sçavoir,
Aux souverains Estats se sont faits recevoir,
Pour arbitres juger de nos biens et nos vies,
Soubs leurs sots jugemens esclaves asservies :
Arbitres, dis-je encor, de la vie et la mort
Des membres de l'Estat; juges commis à tort

Sur l'Eglise, le noble et l'Estat populaire.
Quelle pitié de voir un asne mercenaire,
Un ignorant brutal, fils d'un riche bouvier,
President, conseiller ou quelqu'autre officier,
Bailly ou visbailly, lieutenant ou viconte,
Disposer, ô mal-heur! à nostre perte et honte,
De nostre vie, nos biens, honneur et liberté!
Faut-il que ces buzards ayent tant d'authorité
Que de nous condamner, et, sans science aucune,
Nous priver de la vie et des biens de fortune,
Exposez comme en proye à la discretion
De tels asnes pervers, enflez d'ambition,
Gens que l'or a haussez en ces charges publiques,
Plustost que le merite ou leurs faicts heroïques.
Grands arbres d'officiers, beaux à l'exterieur,
Mais semblables aux pins, ne portans nulle fleur,
Ou à ces hauts cyprez de fruicts tousjours steriles;
Colosses pleins d'orgueil, images inutiles,
Ne servans que de montre et ostentation ;
Idolles, veaux dorez, sans voix ny action,
Gens qu'on peut comparer à la grisastre escume
Que Thetis en ses bords rejette de coustume,
Qui nous semble de loin ambre gris proprement,
Et, touchée à la main, n'est qu'un vil excrement.
Ces asnes d'officiers sont de mesme nature :
Car, à leur voir de loin d'officiers la vesture,
L'escarlatte pourprin, marque de majesté,

Une bonne façon pleine de gravité,
On diroit que ce sont senateurs de Venise;
Mais, à taster de prés si belle marchandise,
Ce n'est rien qu'excrement remply de vanité,
De gens tres-ignorans vaisseaux d'iniquité,
Semblables, dis-je encor, aux pommes de Sodome,
Qui de loin semblent fruict et de prez un fantome,
Esclairs qui donnent plus aux yeux d'estonnement
Que non pas de clarté en un grand Parlement.
Navire d'Aretas, en structure admirable,
Admiré sur le port pour sa grandeur notable,
Mais en la pleine mer inutile vaisseau,
Les asnes officiers ressemblent ce batteau;
Ils sont en nos palais pleins de belle apparence,
Un chacun les admire en ce port d'asseurance;
Mais en la pleine mer des affaires de Cour
Ils sont tres-ignorans et ont l'esprit fort lourd.
Images de Pilon, excellent statuere,
Beaux à l'exterieur, mais qui n'ont pour matiere
Que culs de manequins au dedans entassez,
Dont ses images vains sont bastis et dressez,
Ainsi les officiers de nos cours souveraines,
Ignorans ne sont rien que des idoles vaines.
Mais ce qui plus me fasche est de voir des enfans,
Lesquels à peine auront atteint quinze ou vingt ans,
Sans barbe, sans doctrine et sans experience,
Posseder maintenant les offices de France,

S'asseoir aux fleurs de lys, donner leurs jugemens,
Comme gens tres-expres et grands entendemens.
Et n'est-ce pas les loix remettre en leur enfance?
Pour moy je ne croy point qu'un arrest ou sentence
Se puisse bien donner par ces jeunes cerveaux,
Ces perroquets mignons, ces jeunes hobereaux,
Nouvellement couvez, esclos, sortis de l'aire,
Indignes de juger d'un important affaire.
Leur cerveau n'est encor assez judicieux,
Il est trop esventé, remuant et quinteux.
Les fruicts cueillis trop verds tournent en pourriture.
Bailler donc aux enfans des offices la cure,
C'est mettre en nos barreaux des fruicts hors de saison,
Les corrompre et remplir d'une amere poison.
Un grand homme d'Estat, ornement de la France,
Se plaint de cét abus, en une remonstrance :
Qu'en vain nos Parlemens on appelloit Senats,
Qu'il falloit bien plustost les nommer juvenats,
Pour voir en quelques uns grand nombre de jeunesse,
Lesquels n'ont point encor attaint cette sagesse,
Ce jugement solide et ces conseils tres-meurs,
Tels que doivent avoir de graves senateurs,
Oracles de nos loix, vrais Catons en prudence,
Et non de jeunes clercs manquans d'experience,
Gens qui n'ont point encor le jugement bien fait
Pour juger d'une affaire et démesler un fait.
Venalité d'estats, tu enfantes ce vice.

Des monstres tu produits pour des gens de justice,
De foibles avortons, des fils de Mercadens,
Qui par or et argent se sont faits presidens,
Conseillers et baillifs, lieutenans et vicomtes.
Faut-il, Muse, faut-il qu'en ces vers tu racontes
Ces erreurs évidens des insensez François,
Où dans leurs Parlemens on void souventesfois
Des juges ignorans theorie et pratique,
Plus propres à tenir balance de boutique
Que celle de Themis; un aulne en main bransler,
Ou un papier journal de comptes calculer,
Qu'exercer au palais une honorable charge
Acquise par argent, à l'évident dommage
Du Roy et des subjets grandement oppressez,
Rongez jusques aux os, aux moüelles succez
Par ces rats d'officiers, ces humantes sang-suës,
Qui, se sentans chargez de taxes continuës,
Tout leur fonds engagé pour sommes de deniers
Empruntez à dessein de plusieurs creanciers,
Pour avoir leurs estats, dont les sommes immenses
Et les frais excessifs de leurs grandes despenses
Vont surpassant le fond, et pour se rembourser
De tant d'argent qu'en gros il a falu fonser,
Tant de frais, d'interests, d'arerages d'usure
Pour l'argent emprunté, il faut outre mesure
Piller et desrober, corps et ame engager,
Pour tost se remplumer et leur fond desgager

Aux despens des plaideurs, par moyens obreptices,
Corruptions, despens, vacations, espices,
Appointez au conseil, taxes, rapports, defaux,
Si bien que l'on commet dans les presidiaux,
Parlemens, vicomtez, des larrecins semblables
A ceux que dans les bois font les voleurs damnables,
Ou pyrates de mer, lesquels vont escumans
Jour et nuict les vaisseaux des craintifs navigeans,
Pour avoir leur despoüille et riche marchandise :
Ainsi sont les plaideurs, souvent mis en chemise.

On pratique és barreaux un tout semblable excez,
Et les arrests de Cour sont si fort espicez
Que la chaude aspreté la langue si fort picque
Du mal-heureux plaideur qu'il en devient etique,
Tout aride et tout sec, tant l'ardente chaleur
De l'arrest espicé luy a fany le cœur.

Tels saupoudrez arrets, espicez à outrance,
Consomment des plaideurs la graisse et la substance,
Retranchent leur desbauche et dissolutions,
Gardent de pourriture et de corruptions
Leurs corps, en consommant et leurs biens et leur graisse.
Corruption de mœurs provient de la richesse,
Et l'abondance rend les corps effeminez,
Putrefaits, corrompus, à tout vice addonnez.
Ceste espice de Cour mange la chair molasse
Des corps de nos plaideurs, deseichez en carcasse,
Pour mieux les conserver de putrefaction,

De luxe, gourmandise ou lubrique action.
O baulme souverain! Espice singuliere,
Tu changes des plaideurs la nature ordinaire;
Tu contraints les meschans se rendre gens de bien,
Ayans esté purgez et netis de tout bien
Par la force et vertu de tes fortes espices,
Lesquelles ont changé leurs premiers exercices,
Et d'obstinez plaideurs en ont fait des bigots,
Hermites, cordeliers, ou capucins devots,
Plustost par desespoir que par un ardent zele.
Bref, ce baulme de Cour sur tous autres excelle
En force et en vertu, et les grands larrecins
Des juges corrompus, prenans à toutes fins
Et drogans leurs arrests d'espices de Pactolle,
Font joüer par miracle aux plaideurs divers roolle;
Et, comme Passerat a doctement chanté,
Les procez et les dieux ont grande affinité.
Les dieux, pour rendre à tous leur venuë incertaine,
Marchent, comme l'on dit, avec des pieds de laine:
Les procez, au venir, marchent si doucement
Qu'on ne s'en apperçoit à leur commencement;
Puis d'un son esclatant leur presence est cogneuë.
Les dieux et les procez sont voilez d'une nuë.
Aucunefois les dieux se rendent partisans,
Comme au siege de Troye ils firent pour dix ans;
Mais d'un commun accord, en la dixiesme année,
La livrerent aux Grecs pour estre ruinée.

Advocats au barreau on void s'injurier,
Prests à se prendre au poil et en sorte crier:
Un chacun pour son droict! que tout le parc en tremble;
Et au sortir de-là ils s'en vont boire ensemble.
Les dieux vendent les biens aux hommes cherement
Achetez par labeur, soucy, peine et tourment,
Dont la proprieté n'est par eux garantie.
Avant que par procez soit riche une partie,
Il se faut coucher tard et se lever matin,
Et faire à tous les coups le diable sainct Martin,
Remarquer un logis, assieger une porte,
Garder que par derriere un conseiller ne sorte,
S'accoster de son clerc, caresser un valet,
Recognoistre de loin aux ambles un mulet,
Avoir nouveaux placets en main et en pochette,
Dire estre de son creu tout cela qu'on achette
A beaux deniers comptans; bref il faut employer
Possible et impossible à procez festoyer.
On n'ose démentir des dieux les saincts oracles,
Ny l'arrest des procez: les dieux font des miracles;
Les procez, que font-ils? Les plus goutteux trotter,
Galopper les boiteux à les solliciter,
Les rendans au besoin prompts, dispos et habilles.
Du milieu des forests ils attrainent aux villes
Cerfs, liévres et sangliers, sans rets ny hameçons,
Et sans moüiller la pate ils prennent les poissons.
Leur occulte caballe attire metairies,

Villages et chasteaux, rentes et seigneuries.
Voila le vray discours de cet autheur fameux,
Comparant dextrement les procez aux grands dieux.
Mais en ces longs procez trop longuement j'insiste;
De mon premier discours faut reprendre la piste,
Sans plus m'extravaguer. Je dis que les deniers
Qu'on tire des estats des meschans officiers
Sont destrempez au sang du peuple miserable,
Qui sert à ces larrons de marotte et de fable,
Et le roy mal servy de ce nombre effrené
D'officiers inutils, dont il est ruiné.
On tient nos derniers roys tres-prudens et habilles,
Durant vingt ans de cours de nos guerres civilles,
Se trouvans lors reduits comme à l'extremité,
Leur thresor espuisé, pleins de necessité,
Sans avoir leur recours à d'autres artifices,
Avoir tiré d'argent des ventes des offices
La somme de deux cens trente neuf millions,
Suivant le vieil calcul qu'inseré nous trouvons
Dans nos historiens; mais, la cause cessante
De la necessité par la paix renaissante,
Cesser devoit l'effet; il falloit suprimer
Ces offices par mort, qui ne font qu'opprimer
Et affoiblir l'Estat de ruynes cruelles.
On dit, pour excuser les banques casuelles,
Que, sans l'argent tiré de ces venalitez
D'offices, que nos roys, de guerres agitez,

Leur espargne espuisée et vuide de finances,
Le peuple eussent chargé de subsides immenses,
D'impos et de tributs, afin de subvenir
Aux grands frais de la guerre et à s'entretenir:
Mal qui fust arrivé sans l'argent des offices,
Dont le peuple a receu de tres-grands benefices.
En guerre je l'advouë et aux extremitez;
Mais, la guerre finie et nos calamitez,
Nos hyvers escoulez, la saison reverdie,
A quoy faire un remede au corps sans maladie,
Sinon de l'affoiblir et perdre de tout poinct?
Que sert d'apporter l'eau au feu qui est esteint?
Que sert, l'hyver passé et la grande froidure,
En esté se vestir d'une double fourure,
Sinon charger le corps et le mettre en sueur,
Dissiper les esprits et affoiblir le cœur?
L'utilité qui vient des estats est plausible:
C'est un argent mignon qui nous flatte au possible;
Mais, dessoubs la douceur de ses appats flatteurs,
C'est le mortel poison cause de nos mal-heurs.
On a vers Aquilon une isle descouverte
Où certain arbre croist, dont la feuille est si verte
Et si belle en tout temps qu'à l'envy les passans
Sont esmeus de cueillir ses beaux fruicts jaunissans,
Sans en oser manger, sa racine estant pleine
Tout autour de serpens, desquels la chaude haleine
Eschauffe et tient en vert cet arbre merveilleux,

Mais infecte son fruict plaisant et mielleux.
De mesme le profit apparent qu'on recueille
Des ventes des estats est la tres-verte feuille
De cet arbre; et ce fruict si aggreable aux yeux,
Mais au goust un venin aspre et pernicieux,
Haleine d'officiers qui tres-meschans foisonnent
Et comme vrais serpens la racine empoisonnent
De cet arbre venal, qui sembloit à l'Estat
Si utile et plaisant, mais en son resultat
Un dangereux poison, dont la douce amertume
Empoisonne la France et le sang vital hume
Du corps de cet Estat: car ces juges larrons
Rongent son cœur, son foye, estomach et poulmons.
Je sçay, pour excuser cette orde marchandise,
Qu'on voudra m'alleguer les seigneurs de Venise,
Tres-sages, tres-prudens, politiques rusez,
Aux affaires d'Estat subtils et advisez,
Qui, se voyans pressez en une guerre extréme
Encontre l'empereur et Louys douziesme,
Guerre qui leur thresor espuisa de deniers,
Firent erection de plusieurs officiers
Par vente et prix d'argent dedans leur republique,
Et de cette forcée et contrainte pratique
Tirerent en sequins plus de cent millions,
Remplissans leur thresor par ces erections.
Mais, leur thresor remply, ils cesserent l'usage
De tous ces officiers par un conseil tres-sage,

Considerans de prés combien tout le public
De dommage eust receu de ce vilain trafic,
Duquel leur seigneurie eust esté opprimée.
Cette vente d'estats fut par eux supprimée
Par une grand'prudence et tres-meur jugement,
Prevoyans le mal-heur, ruine et détriment
Que pourroit apporter une telle abondance
De nouveaux officiers introduits par finance
Plustost que par merite; enquoy s'ils ont failly,
Le mal long-temps chez eux ne s'est pas envieilly.
Ils y ont promptement apporté le remede;
Aussi leur seigneurie en la police excede
Toute autre nation; mais nous autres François,
Si la necessité nous contraint quelquesfois,
Pour recouvrer argent aux importans affaires,
Soit de guerre ou de paix, un peu extraordinaires,
De nouveaux officiers par edits eriger,
Le mal estant passé, la guerre et le danger
Qui nous forçoit de prendre un remede si rude,
Nous changeons ce remede en parfaite habitude,
Nous laissons le cauthere aprés la guerison,
Qui difforme le corps de l'Estat sans raison.
Que sert, la France en paix, saine et sans maladie,
Cette vente d'estats qui la rend enlaidie,
Ce cauthere vilain que la necessité
Luy avoit ordonné pour recouvrer santé?
Et, l'ayant recouverte, à quoy laisser encore

Ce cauthere actuel qui son corps des-honore?
C'est manquer de cervelle et se rendre aveuglez,
C'est avoir tous les sens et esprits déreglez,
De penser descharger le peuple par la vente
D'offices et d'estats, sa ruine evidente,
Source de l'injustice et des corruptions,
Pont-levis abbattu aux dissolutions,
Au luxe, à l'avarice, aux larrecins iniques,
Gangrene des Estats, peste des republiques.
Peut-estre l'on dira que c'est pour recourir
A la necessité; c'est plustost la nourrir.
C'est fomenter le mal source de nos miseres;
C'est proprement guarir l'ulcere par ulceres,
Le chancre par le chancre, et si l'on ne void pas
Que ce mal conduira nostre France au trespas.
Car ces corruptions, cette infame avarice,
Ces cruels larrecins et l'extréme injustice
D'un nombre d'officiers, lesquels ont cherement
Acheté leurs estats au total detriment
Du peuple et des plaideurs, qui sont contraints de rendre
Aux juges ce qu'en gros il a falu despendre
Pour avoir leurs estats; qui les rend exacteurs,
Arabes et tyrans à l'endroit des plaideurs
Tombez sous leur pouvoir; la perte de nos villes,
Sujet qui a produit tant de guerres civilles,
Sans lesquelles nos Roys n'eussent esté contraints,
Par la necessité dont ils estoient attaints,

Sur le peuple imposer tant de daces nouvelles;
Tout ce mal donc provient des banques casuelles,
Qui n'apportent au peuple aucun soulagement;
Au contraire, il en est foulé cruellement,
Et succé jusqu'aux os par ces juges impies,
Ces larrons d'officiers, ces gourmandes harpies,
Desquels l'avide faim ne rassasie jamais;
Gens qui font sans magie un gouffre d'un palais,
Duquel rien ne ressort que les ombres errantes
Des obstinez plaideurs, car les eaux devorantes
De ces gouffres beants ont leurs corps et leurs biens.
Bref, cette vente a fait des efforts violens
Au corps de cet estat, renversé la justice,
Aux pieds foulé nos loix, authorisé le vice,
A donné l'ouverture à nos divisions,
Fait naistre parmy nous tant de confusions,
Fait marcher la rapine à triomphante enseigne,
Mis la corruption et le luxe en campagne,
La justice à rouet et à ressort rompu,
Sujette aux passions d'un juge corrompu,
Retranché tout respect et renversé tout ordre,
Alaicté la desbauche et nourry le desordre.
Cette entrée aux estats par l'argentine clef
A fait de nostre droict une vagante nef,
Sans voile, sans tymon, sans mast et sans cordage,
Voguant au gré du vent de l'humain arbitrage
Des jugemens divers; l'un juge par les loix,

L'autre par les docteurs se regle quelquesfois ;
Cettuy suivra la glose à nos docteurs contraire,
L'autre accuse sa glose à son texte adversaire ;
Les loix et les edicts, coustumes, reglemens,
Ayant les nerfs foulez, ont divers trottemens,
Ainsi que les chevaux, dont la diverse alleure
Change diversement de train et de posteure.
Ainsi est-il des loix, qui n'ont rien d'arresté,
Par la corruption de la venalité.
Depuis qu'on a passé et franchy la barriere
Des statuts establis, et jetté en arriere
L'ame et la conscience, on ne trouve statuts,
Reglemens et decrets qui ne soient abbatus,
Nulle loy qui soit stable, ou tres-mal expliquée :
Chacun à son profit l'explique ou rend tronquée;
Les edits esbranlez, ou par exceptions,
Divisions, conseils, gloses, decisions,
Amplifications, apostilles, exemples.
Ainsi, lecteur, ainsi on ne void en ces temples
Consacrez à Themis rien qui soit asseuré ;
Tout y est corrompu, tout y est alteré ;
On y mesure tout à l'aulne de sa teste,
Et la corruption y est comme en son feste.
Bref, la vente d'estats, pour de bons officiers,
A fait naistre és barreaux plusieurs larrons banquiers,
Qui vendent de Themis les paroles divines
Et les arrests sacrez. O langues serpentines !

Aspics qui d'un regard empoisonnez le cœur,
Infectez les esprits et corrompez la fleur
De la virginité de cette saincte Astrée !
Vermisseaux, vous rongez l'escarlate pourprée
De son manteau royal, d'hermines moucheté,
Comme representant sa grande pureté,
Que vous contaminez, hazardeux empyriques.
Vous gastez sa santé par vos drogues chymiques;
Vous hazardez sa vie, effrontez charlatans,
Joueurs de gobelets, basteleurs decevans.
Par vos corruptions vous rendez déplorable
La vie et la santé de cette vierge aymable,
Par fortes potions vous ruynez son corps;
A luy humer le sang tendent tous vos efforts,
En sang-sües de cour avidement tirantes;
Ou, comme ces freslons et guespes bourdonnantes,
Vous taschez d'effleurer le suc plus savoureux,
La cire et le miel des plaideurs mal-heureux.
De tant d'infection vostre haleine est farcie
Qu'on vous peut comparer aux pierres de Licie,
Qui ont ce naturel, que le moindre sujet
Qui les touche de prez devient soudain infect.
Ainsi vous corrompez tout ce qui vous approche,
Juges larrons, on peut vous faire ce reproche :
Car du venin mortel de vos corruptions
Vous gastez par procez les plus riches maisons,
Qui ont senty de prés vostre haleine puante,

L'autre par ses docteurs se regle quelquesfois;
[illegible] suivra sa glose à nos docteurs contraire,
L'autre accuse sa glose à son texte adversaire;
Les loix et les edicts, coustumes, reglemens,
[illegible], ont divers trottemens,
Ainsi que les chevaux, dont la diverse alleure
Change diversement de train et de posteure.
Aussi est-il des loix, qui n'ont rien d'arresté,
Par la corruption de la venalité.
Depuis qu'on a passé et franchy la barriere
Des saincts escrits, et jetté en arriere
L'ame et la conscience, on ne trouve statuts,
Reglemens et decrets qui ne soient abbatus,
Nulle loy qui soit stable, ou tres-mal expliquée:
Chacun à son profit l'explique ou rend tronquée;
Les [illegible], ou par exceptions,
[illegible], conseils, gloses, decisions,
[illegible], apostilles, exemples.
Ainsi, [illegible], ainsi on ne void en ces temples
Consacrez à Themis rien qui soit asseuré;
Tout y est corrompu, tout y est alteré;
On y mesure tout à l'aulne de sa teste,
Et la corruption y est comme en son feste.
Bref, la vente d'estats, pour de bons officiers,
A fait naistre [illegible]eaux plusieurs larrons banqui[illegible]
Qui venden[illegible]is les paroles divines
Et les ar[illegible] O langues serpen[illegible]

Aspics qui d'un regard empoisonnez le cœur,
Infectez les esprits et corrompez la fleur
De la virginité de cette saincte Astrée!
Vermisseaux, vous rongez l'escarlate pourprée
De son manteau royal, d'hermines moucheté,
Comme representant sa grande pureté,
Que vous contaminez, hazardeux empyriques.
Vous gastez sa santé par vos drogues chymiques;
Vous hazardez sa vie, effrontez charlatans,
Joueurs de gobelets, basteleurs decevans.
Par vos corruptions vous rendez déplorable
La vie et la santé de cette vierge aymable,
Par fortes potions vous ruynez son corps;
A luy humer le sang tendent tous vos efforts,
En sang-sües de cour avidement tirantes;
Ou, comme ces freslons et guespes bourdonnantes,
Vous taschez d'effleurer le suc plus savoureux,
La cire et le miel des plaideurs mal-heureux.
De tant d'infection vostre haleine est farcie
Qu'on vous peut comparer aux pierres de Licie,
Qui ont ce naturel, que le moindre sujet
Qui les touche de prez devient soudain infect:
insi vous corrompez tout ce qui vous approche,
ges larrons, on pe[illegible] faire ce reproche :
[illegible] venin mor[illegible]orruptions
[illegible]tez par[illegible]s riches maisons,
[illegible]enty d[illegible]aleine[illegible]nte,

Qui rien qu'infection ne produit et n'enfante,
Que corrompus advis, que conseils alterez,
Par lesquels les plaideurs ont esté attirez
Dans les lacs des procez pleins de chicanerie,
Qui tost les empoisonne, ainsi qu'une voirie,
Ou un vent pestilent, duquel envenimez,
Leurs vies et moyens se trouvent consommez.
On vous appelle à tort de Justice ministres ;
Vous ne meritez point ces honorables tiltres
Donnez aux gens de bien, à ces mignons des Dieux,
Qui rendent sans fleschir la justice en tous lieux ;
Vous estes bien plustost officiers de Mercure,
Non pas en éloquence et beaux dons de nature,
Mais bien en larrècin, si commun entre vous
Que les plus corrompus sont preferez à tous.
Vous estes proprement des idolles basties
De pierre calamite, assez bien assorties,
Car vous attirez l'or de nos calamitez.
O comme cette pierre, aspres, vous imitez
A bien accrocher l'or d'une main de harpie !
Ainsi justice on void, comme une autre Tarpie,
Estre estouffée dessous la pesanteur de l'or,
Si qu'à peine elle peut sous ce faix vivre encor :
Tant l'avarice regne et l'orde volerie,
Dont on fait aujourd'huy publique mercerie.
Ces rusez officiers imitent le boucher,
Lequel flatte l'agneau qu'il desire escorcher ;

Ils ressemblent encor l'hyene, qui, ruzée,
Contrefait dextrement la voix organizée
Du champestre pasteur, pour, fine, l'attirer
Au profond de son antre et là le devorer.
Ainsi ces officiers, pleins de ruse et finesse,
Desirans d'attirer des plaideurs la richesse,
Les charment doucement d'un langage flateur
Et de pipeurs appas leur desrobent le cœur,
Avant que leur oster et leur chair et leur graisse,
Comme le fin boucher et l'hyene traistresse.
J'ose les comparer, en leurs pipeurs sous-ris,
Au chat lors qu'il se jouë à sa prise souris :
Car, l'ayant quelque temps par feinte courtisée,
Elle est à la parfin de sa dent traversée.
Ainsi des officiers les pipeuses douceurs
Sont plus à redouter que leurs fieres rigueurs ;
Leur haine quelquesfois vaut mieux que leur caresse.
Leur amour est semblable au singe, qui tant presse
Ses petits que souvent il leur cause la mort :
Ainsi ces officiers estreignent si tres-fort
Les plaideurs, leurs enfans, où gist leur esperance,
Qu'ils les tuent en fin en tirant leur substance.
Ces juges corrompus de Jacob ont les voix,
Mais ils ont d'Esaü et les mains et les doigts.
En trompant ces Isaacs, ils font les chatemites ;
Lors ils ont de Jacob la voix en hypocrites.
Ils sont devotieux : ce ne sont qu'oraisons,

Chapelets, grains benits, ceintures de cordons,
Dixains, Agnus Dei, *patenostres, rosaires ;*
Mais au partir de là ce ne sont que corsaires,
Larrons qui, se monstrans aux plaideurs fort humains,
De Jacob ont la voix, mais d'Esaü les mains ;
Mains de corruptions et larrecins veluës,
Serpentins vermisseaux et chenilles gouluës,
Qui gouspillent les fleurs de nos lys blanchissans,
Qu'on voyoit és jardins de Themis florissans,
Fleurs, l'honneur des François, par l'univers fleurantes,
Que ces vers corrompus veulent rendre puantes.
Ce monstrueux encan des offices venaux
A fait naistre souvent, és palais et barreaux,
Des gens fort ignorans, des testes mal tymbrées,
Des esprits corrompus, des ames ulcerées,
Des folastres quinteux, des turbulens demons,
Des cloaques d'ordures et de corruptions.
Et, bref, cette vilaine et orde marchandise
A si bien allumé les feux de convoitise,
Et empraint en nos cœurs un desir rapineux,
Qu'il est à craindre en fin que ses devorans feux,
Bruslans incessamment dedans les cheminées
Des temples de Themis, ne les ayent tant chargées
De suye et suc fumeux, nafte et souffre bruslant,
Au plus petit esclat qu'un estranger meschant
Y voudroit eslancer, dont la moindre estincelle
Embraseroit l'Estat d'une flamme cruelle,

Entretenue du bois de nos divisions,
Desordres, larrecins, luxe, concussions,
Dequoy si l'on n'esteint la premiere semence,
Supprimant la pluspart des officiers de France
Qui ruinent l'Estat, il y aura danger
Qu'en fin nous ne servions de proye à l'estranger.
Pour la seconde fois je suis contraint de dire
Qu'aux meschans seulement s'addresse ma satyre,
Aux Juges corrompus, qui venal ont le cœur.
Je sçay qu'on trouve encor beaucoup de gens d'honneur
Dedans nos parlemens et cours inferieures,
Qui font bonne justice et monstrent à leurs œuvres
Quelle est leur conscience et leurs droicts jugemens,
Gens qu'on peut comparer à ces doux instrumens
De Vulcain, qui rendoient d'eux-mesmes harmonie :
Ces gens font bruire ainsi leur loüange infinie,
Sans mendier d'autruy la plume ny l'archet,
Dont le los florissant est exempt du dechet
Du Saturne rongeard : car à jamais leur gloire
Demeurera gravée au temple de Memoire,
Comme vrais Rhadamans, cubes de fermeté,
Tres-severes Minos, Æaques d'équité,
Gens de bien, vertueux, doctes, incorruptibles,
Qui par concussions ne rendent contemptibles
La justice et les loix, dont le pourpre esclattant
Le throsne du grand Dieu çà bas va demonstrant.
La justice ressemble à la verge sacrée,

De Moyse et des Hebrieux jadis tant admirée.
Tandis que cette verge en haut droicte on tenoit,
Moyse devant tous miracles en faisoit ;
Que si on l'abaissoit, sa force déprimée
Et toute sa vertu se tournoit en fumée.
La justice est ainsi : tant que droicte on la tient,
C'est un ciel de vertus qui tres-pur se maintient,
Un soleil rayonneux dont la douce influence
Fait fleurir cet Estat et le tient en essence,
Conserve de nos lys la divine blancheur,
Maintient leur tyge en vert et espanit leur fleur.
Mais, si cette justice et verge l'on abbaisse,
Si flechir par argent mercenaire on se laisse,
Lors elle perd sa force et sa masle vigueur ;
Son lustre s'obscurcit et toute sa splendeur.
Cette justice encor parfaitement ressemble
A la masse du sang, qui és veines s'assemble :
Si ce sang se corrompt et gaste quelquesfois,
Lors il reduit le corps aux extrémes abois,
Ou bien luy fait souffrir des accez tres-difformes
De fiévre continuë, excitant des symptomes
Horribles et cruels, palpitemens de cœur,
Convulsions de nerfs, phrenetique fureur,
Dont la force languist au lict toute rompuë.
Si la justice ainsi se trouve corrompuë
Au corps de cet Estat, si son sang est gasté,
Où gist toute sa force, il est lors agité

De fiévre tres-aiguë, horrible et sans remise,
Qui rend le prognostic douteux avec la crise.
Si nature ne rend à la fin quelque effort,
On peut juger l'Estat en grand peril de mort
Par la corruption de la masse sanguine
Des ministres pervers de Themis la divine.
Hé! quelle est cette fiévre et ses convulsions,
Sinon des larrecins et les concussions
Commises chacun jour par les gens de pratique,
Causans la maladie à l'Estat monarchique,
Qui en fin le mettra à l'extréme onction,
S'il n'est tost repurgé de la corruption
Des mauvais officiers, qui, bruslez d'avarice
Exercent la pirate, et non pas la justice?
Ceux qui ces dignitez ont voulu rechercher,
Et à qui leurs estats ont cousté si tres-cher,
Prennent à toutes mains, jugent, sur l'étiquette,
Au profit du client qui remplist la pochette
De bons doubles ducats; sans le sac deslier,
Feignent quelque defaut pour le droict paslier,
Supposent dextrement tiltres et pieces fausses,
Déguisans l'injustice en cent diverses sauces,
Pour la faire avaler au moins riche plaideur,
Lequel n'a tant donné que son competiteur;
Obmettent à dessein quelque piece importante,
Pour faire voir exprez une erreur évidente
De l'adverse partie, afin de supporter

Celuy qui plus d'escus leur aura sceu porter,
Bien que sa cause soit meschante et deplorable,
Sans droict ny equité, de soustien incapable;
Subornent les tesmoins en les examinant,
Leur font dire autrement qu'ils n'alloient deposant,
Leur charment tellement l'esprit et la parole.
Qu'ils rendent à dessein leur examen frivole,
De sorte que celuy qui les avoit produits
Pour déposer le vray trouve qu'ils sont seduits,
Et, comme perroquets instruicts dedans la cage,
Qu'on leur a fait changer leur naturel ramage,
Qu'autrement qu'ils n'ont dit on les fait dégoiser
Et la verité pure et le droict renverser,
Pour donner gain de cause au corrupteur inique,
Qui de dorer la main entend mieux la pratique;
Traistres descouvriront le secret et ressort
De la cause au plaideur qui chicane à grand tort
Son voisin pour avoir son petit heritage,
Que par corruption, chicane et tricotage,
Il tasche d'usurper par l'ayde et la faveur
D'un juge corrompu et traistre rapporteur;
Prolongeront le temps des arrests ou sentences,
Ou bien l'advanceront selon les occurrences
Qui pourront arriver pour leur utilité,
Ou de quelques amis qui l'auront merité;
Traicteront les arrests à mode d'estrivieres
Alongez, racourcis en diverses manieres,

Glozez, interpretez à tort et à travers,
Selon leurs passions et appetits divers;
Donneront aux plaideurs une vaine esperance
De gagner leur procez, pour tirer leur substance,
Faisant naistre à dessein mille et mille incidens
Pour les entretenir en de nouveaux despens,
Tenans, comme barbiers, tousjours la playe ouverte,
Pour bastir leur fortune aux despens de leur perte
Et subtils ratraper ce qui leur a cousté
Pour avoir leur estat cherement achepté.
Ainsi qu'en nos jardins on void embesongnée
Dés la pointe du jour la ventreuse araignée
A filer et retordre un ouvrage gentil,
De long et de travers tissant son fil subtil,
Puis se plante au milieu de sa toile tenduë
Pour attraper le ver ou la mousche attenduë,
Ainsi ces officiers, rusez, fins et secrets,
Tendent journellement leurs toilles et leurs rets
Et les trompeurs filets de leur chicanerie
Pour prendre des cliens, mouches de plaiderie,
Et aux lacs des procez si bien les engager
Qu'ils puissent leur substance en araignes manger.
Ceux qui les ont cogneus comparent leur nature
A ces prognostiqueurs de la bonne adventure,
Qui sont tous charlatans et qui vont abusant
Le populaire sot d'un langage plaisant :
Car de leurs gobelets ils charment vostre veue ;

Mais, s'ils ont une fois la place recogneue
Où vostre argent se cache, ils y foüillent si bien
Qu'ils prennent vostre bourse et vous n'en sentez rien.
Ces juges corrompus mesme ruze pratiquent
A l'endroit des plaideurs, que subtils ils attirent
Par les fins gobelets de leurs deceptions,
Ruses, subtilitez, feintes inventions,
Pour tirer leur argent: car leur façon renarde
Et leur œil seulement sur leur bourse regarde,
Afin de l'attraper en charlatans pipeurs,
En fins Egyptiens et rusez basteleurs,
Les plongeans sans sujet en une fourmiliere
De faits contentieux, mouvante chenilliere
De procez immortels: où l'un va finissant,
De ses cendres aprés l'autre va renaissant,
Comme un nouveau phœnix; c'est un hydre à cent testes,
Dont l'une estant couppée, il faut que tu t'apprestes
D'en voir plusieurs aprés renaistre et repousser
Sur le tronc ja couppé. C'est à recommencer;
C'est un travail sans fin, une peine eternelle,
Qui de sa mort prend vie et tousjours renouvelle,
Un dedale cretois plein de divers destours,
Où les pauvres plaideurs se perdent tous les jours.
C'est proprement l'enfer de la vieille Sibyle,
Naïvement despeint par les vers de Virgile,
Enfer duquel l'entrée estoit facile à tous,
Le chemin applany, aysé, coulant et doux,

Mais la difficulté estoit à la sortie;
C'est où gisoit la peine et le coup de partie.
Il en est tout ainsi de l'enfer du procez :
L'abord en est aysé, tres-facile l'accez ;
Mais l'issue est fascheuse et pleine d'amertume :
On y laisse tousjours ou le poil ou la plume;
La despoüille y demeure au sortir, et la peau,
Ainsi que la couleuvre au poinct du renouveau
De la terre sortant, laisse au trou sa despoüille;
Au sortir du procez un plaideur se despoüille
De ses biens et sa peau, si bien qu'estant dehors
De cet enfer, il semble un ombre errant des morts.
O juges corrompus! vous remplissez vos bourses
Du sang de ces plaideurs à guise de ventouses.
On vous peut comparer à ces creusez Memnons,
Qui n'avoient son ny voix qu'aux éclattans rayons
Du soleil lumineux : vous estes ces idolles ;
Vous n'avez son ny voix qu'au soleil des pistolles,
Et tous vos jugemens n'ont pour but que ce son,
Qui corrompt vos esprits, charme vostre raison.
Les oyseaux tipheens ne sont point si avides
Que vous, qu'on peut nommer vrais tonneaux Danaïdes,
Qui n'emplissent jamais, quoy qu'on mette dedans;
Vous estes ces filets d'Homere tous prenans.
Vostre ventre est beant, tres-ample d'ouverture,
Qui du cameleon imite la nature,
Qui, seul de tous oyseaux, ainsi comme il appert,

Demeure nuict et jour, sans fin, le bec ouvert :
Non pas pour vous remplir de vent et de fumée,
Comme fait cet oyseau à son accoustumée;
Mais bien pour engloutir pistolles et doublons,
Sans vous paistre de vent comme cameleons.
Tantales alterez, bouches tousjours beantes,
Qui des eaux de l'argent n'estes jamais contentes;
Autruches, vous pourrez bien digerer le fer,
Qui tant d'or et d'argent avalez sans macher,
Dont ne vous soulez point, non plus que l'hydropique,
Lequel tant plus il boit, plus à boire s'applique,
Jusques à tant qu'il creve et advance sa mort.
Ainsi, meschans larrons, aprés avoir à tort,
Par vos corruptions, humé tant de richesse,
Vous creverez en fin, et vostre ame sans cesse
Bruslera sans brusler dedans l'infernal feu,
Où, mourant sans mourir, languira peu à peu
Aux extrémes tourmens, pour juste recompense
D'avoir, trop alterez, avalé la substance
Des mal-heureux plaideurs, par mille inventions,
Desguisemens, longueurs, ruses, corruptions.
Il y a deux cens ans que telles voleries
N'avoient point tant de cours dedans nos plaideries,
Car alors les estats n'estoient encor venaux,
Qui ces grands larrecins on fait naistre és barreaux.
Ceste venalité, nostre malheur extréme,
Print son commencement sous Louys douziesme.

Ce monarque françoïs, desployant l'oriflan,
Par armes entreprend de conquerir Milan.
Naples estoit aussi le but de sa conqueste,
Et pour y parvenir une armée il appreste
De pied et de cheval et passe outre les mons;
Si bien qu'il fut contreint de faire un tres-grand fonds
D'argent pour souldoyer une si grande armée;
Autrement son dessein eust tourné en fumée.
Car, sans ce puissant nerf, on entreprend en vain
De faire reüssir un genereux dessein.
Ayant donc entrepris cette guerre estrangere,
Il falut rechercher quelque creuse miniere
Pour recouvrer argent, afin de subvenir
Aux frais de cette guerre et à l'entretenir.
On n'eut pour lors recours à d'autres artifices
Que de mettre à l'encan les estats et offices,
Ainsi qu'au plus offrant; mais, avant ce mal-heu.
Les estats se donnoient par merite et faveur
Et par election de gens pleins de prudence,
Tres-doctes, tres-sçavans, de bonne conscience,
Gens d'honneur, vertueux, tres-experimentez,
Qui combloient de bon-heur nos villes et citez,
Où tres heureusement florissoit la justice,
Sans dol ny tromperie, avarice, injustice.
Mais il faut excuser cette necessité
Où nostre roy Louys, vray patron de bonté,
Se veid alors reduit par la guerre estrangere,

Qui luy donna sujet d'apposer ce cautere,
Cet ulcere profond, ce chancre devorant,
Qu'on pouvoit retrancher une paix survenant,
Sans le laisser croupir sur le corps de la France,
Qui la rend toute ethique et met en decadence
Ses nerfs et sa vigueur: comme on void en effet
Son teint jaulne et plombé, cacochime et deffait.
Aussi nos derniers rois, Henry trois et quatriéme,
Avoient bien resolu de crever cet empieme,
Cet apostume infect qui tousjours grossissoit;
Mais souvent leur dessein quelque obstacle empeschoit.
L'un en fut empesché par nos guerres civilles,
Qui de flamme et de feu vindrent emplir nos villes;
L'autre par un dessein digne de sa valeur,
Pour ravoir ses Estats, ou se faire empereur,
Dessein qui requeroit grand nombre de finance,
Sans laquelle souvent succombe la vaillance.
Mais un lutin d'enfer, un barbare inhumain,
Mettant ce prince à mort, fit mourir son dessein
Et le desir qu'avoit ce second Mars en terre
De reformer la France au retour de la guerre,
Ayant par plusieurs fois ce grand roy nompareil
Promis confidemment à messieurs du Conseil
Qu'ayant executé sa guerriere entreprise,
Il vouloit au retour, sans aucune remise,
Retrancher les longueurs et les formalitez
De justice, et oster toutes venalitez

D'offices et estats, et supprimer le nombre
D'officiers inutils, la ruine et l'encombre
De ses pauvres subjets, qu'il vouloit soulager
Et de ce pesant faix bien tost les descharger.
Mais, las! pour nos pechez et nostre demerite,
Dieu nous osta ce roy, qui eust fait qu'au merite,
A la seule vertu, les estats desormais
Eussent esté donnez, sans permettre à jamais
Cette venalité, source de nos miseres,
Propre tant seulement aux extrémes affaires,
Pour recouvrer argent en un besoin pressant,
Mais en un temps de paix un serpent trainassant,
Dangereux à l'Estat; bref, une sourde mine,
Qui le fera tomber quelque jour en ruine.
Cette mine cachée est bien à craindre autant
Qu'un effort general où l'on va resistant,
Au rocher Harpaza la France estant semblable,
Qui, meu de tout le corps, demeuroit ferme et stable,
Mais, si quelqu'un du doigt seulement le touchoit,
Aussi tost ce rocher mobile devenoit.
La France en est ainsi: car une guerre ouverte
Ne luy fait tant de mal qu'une mine couverte.
Pour gauchir ce mal-heur et prudens l'éviter,
Il faut subtilement cette mine esventer,
Avant que le feu prenne à l'amorce de poudre,
Et lors on rendra vains les effets de ce foudre,
Qui menasse l'Estat de grande oppression.

La contremine gist en la suppression
D'un nombre d'officiers de la judicature,
Et que, mort advenant, par les loix de nature,
De ce nombre inutil de larrons officiers,
Nuls ne fussent receus par desbours de deniers
En la place des morts ; que certains personnages
Par merites choisis exerceroient ces charges,
Offices et estats, gens de bien, vertueux,
Tres-doctes, tres-experts et tres-judicieux,
Des severes Catons, sages, incorruptibles,
Æaques d'equité, gens du tout inflexibles,
Desquels on choisiroit un nombre suffisant
Pour rendre la justice au bourgeois, au paysan,
Au noble, à l'artisan et à l'homme d'église,
Et lors on reverroit nostre France remise
En son antique lustre et pristine grandeur,
Ainsi qu'un clair soleil rayonnant de splendeur.
Themis se reverroit de gloire environnée,
Et, pour marque d'honneur, sa teste couronnée
De mille belles fleurs ; son pourpre esclatteroit
Par tout cet univers, et lors on reverroit
La Justice en son throsne et en son apogée,
De larrons officiers netye et repurgée
Ès palais et barreaux. J'excepte en ces escrits
L'auguste et tout divin parlement de Paris,
Lequel va surpassant tous les senats du monde
En doctrine, equité, en sagesse et faconde ;

Senat si accomply en sa perfection
Qu'il est du tout exempt de la corruption,
Pour estre un ciel formé d'une pure matiere,
Quinte-essence celeste et divine lumiere,
Qui n'a rien de commun avec les elemens
Desquels sont composez les autres parlemens,
Sieges et basses cours, de matiere moins pure
Que ce grand parlement de celeste nature,
Monté en l'epicicle et haute region
De supréme grandeur, où toute nation,
Flechissant le genoüil, luy vient rendre l'hommage,
Comme au souverain siege et arbitre tres-sage
Des princes estrangers : ainsi comme autresfois
On a veu des seigneurs, monarques et grands roys
A ce grand parlement leurs differens remettre
Et à son jugement tres-humbles se soubmettre,
Comme à un saint asile à tous humains ouvert ;
Ce que va tesmoignant cet emblesme couvert,
Gravé sur le portail et riche frontispice
De ce premier senat, soleil de la justice,
Auquel est figuré un lyon genereux
Panchant la teste en bas et la queüe et les yeux :
Voulant, par ce signal d'humilité, apprendre
Que les plus grands seigneurs doivent hommages rendre
A ce grand parlement, juge de l'univers,
Que je ne puis assez extoller par mes vers,
Comme siege des pairs et grands princes de France,

Le throsne relevé des roys et leur puissance,
Le theatre éminent de leur felicité,
Leur auguste senat brillant de majesté,
Le soustien de l'Estat, le seul juge et l'arbitre
Des princes et des grands ; parlement dont le tiltre
Est si tres-relevé, sublime et glorieux,
Qu'on ne void rien çà bas de plus majestueux
Que ce siege des roys, puissance souveraine,
Des autres parlemens la source et la fontaine,
Bref la clef de l'arcade : arcade qui soustient
Les coupes l'une à l'autre et l'ouvrage maintient ;
Le centre et l'abbregé de la grandeur du prince ;
Barriere entre les grands et le peuple plus mince ;
Un consistoire sainct, conseil de demy-dieux,
Ciel brillant de soleils et de celestes feux,
Dont les quatre elemens sont les fermes colomnes ;
Lict de pourpre entouré, relevé de couronnes,
Toût autour embelly des devises des rois,
Tout parfumé de fleurs de nos beaux lys françois,
Throsne representant la majesté divine,
Lict sacré, lict royal, lequel a pour courtine
Et pour superbe days la souveraineté,
Pour dossier la vertu, pour siege la bonté,
Pour riches oreillers la tres-pure innocence,
Et pour son marche-pied la fidelle obeissance,
Pour degrez la justice et ferme integrité,
Et pour ses accoudoirs les loix et l'equité.

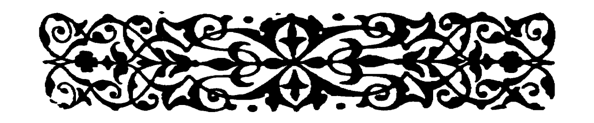
Bref, ce throsne divin, qui tous autres excelle,
Remplist de ses vertus la terre universelle,
De sorte que l'on void, du levant au couchant,
Et du nord froidureux jusqu'au midy bruslant,
Les peuples adorer ce senat magnifique,
La gloire de l'Europe, et d'Asie et d'Afrique,
Le centre et racourcy des plus rares esprits
Qui soient en l'univers, enclos dans le pourpris
De ce grand parlement, duquel les saincts oracles
Et les divins arrests sont autant de miracles.
C'eust donc esté raison que ces bons officiers
Eussent eu leurs estats sans desbours de deniers,
Comme gens vertueux, excellens en merite,
Tres-doctes, gens de bien, l'elixir et l'eslite
Des hommes plus parfaits qui soient dessoubs les cieux,
Desquels est composé le corps tres-lumineux
D'un si digne senat, si grave et si auguste,
Si saint, si reveré, si celebre et si juste,
Inflexible, equitable en tous ses jugemens;
L'oracle et le soleil des autres parlemens,
Lesquels vont empruntant ce qu'ils ont de lumiere
De ce premier senat, leur lampe originaire,
Le pole et le pivot sur lequel vont tournant
Tous les autres senats, son cercle environnant.
Des autres moindres feux il est encor principe,
Et des presidiaux le divin archetipe;

Leur modelle et patron, qui les doit obliger
De suivre son exemple, à droittement juger ;
Ce que feront encor les cours inferieures,
Qui, nettes de larrons, deviendront bien meilleures,
Passées à l'alambic de la suppression,
Qui les repurgera de la corruption,
En tirant le plus pur, l'esprit et quinte-essence,
D'officiers gens de bien, jettant la residence
Des juges corrompus bien loin de nos barreaux,
Comme excrement resté dans le fonds des vaisseaux
Et alors l'elixir, la fine fleur et l'ame
De plusieurs gens de bien exerceront sans blasme,
Sans dol, corruption, la justice en tous lieux,
Et se feront du peuple adorer comme dieux.
Embrassez ce conseil, monarque tres-auguste,
Et lors vous obtiendrez le renom de tres-juste,
Comme fist autresfois vostre ayeul saint Louys,
Dont vous portez le nom, heureusement acquis
Tant par vostre valeur que par vostre justice,
Domptant vos ennemis et punissant le vice.
Sire, fermez l'oreille au langage affeté
De ceux qui vous diront que la venalité
D'offices remplira vos coffres de finance.
Grand prince, ayez égard que la belle apparence
De cette fleur ne cache un venimeux serpent.
On remarque au miel d'Heracle un accident,

Qu'il devient bien plus doux ayant pour son meslange
Le sauvage aconit ; mais celuy qui le mange
Trouve soubs la douceur de ce miel savoureux
Un froidureux poison, mortel et dangereux.
Chassez donc, ô grand Roy, race herculienne,
Ces monstres d'officiers, engeance typhéenne,
Qu'on voit és parlemens vos sujets tourmenter ;
Mon prince, bannissez ces chiens de Jupiter,
Comme les Borréens dans les antres de Crete,
Leur demeure asseurée et certaine retraitte,
Où Jupin, s'il luy plaist, les tiendra attachez,
Jusqu'à tant qu'il s'en serve à punir nos pechez,
Renvoyant derechef ces gourmandes harpies
Tourmenter vos sujets à guise de furies.
Grand Roy, l'on vous compare à ce serpent d'airain
Eslevé au desert, qui guerissoit soudain
Ceux qui le regardoient : ainsi le peuple espere
Qu'en jettant l'œil sur vous, son prince debonnaire,
Son tutelaire Dieu et son divin serpent,
Il sera tost guary du venin violent
Et du mortel poison et cruelle morsure
Des pervers officiers, dont la fiere piqueure
Sur son corps et ses biens penetre si avant
Qu'il est tout hors d'espoir, sinon vous regardant,
De pouvoir obtenir guerison et remede
A un mal si cuisant qui ses membres possede,

Le fait vivre en mourant, et en vivant mourir;
Et nul que vous, son Roy, ne le peut secourir.
C'est pourquoy à vos pieds se jetter il proteste,
Vous priant humblement d'accorder sa requeste.





CONTRE LE LARRECIN

DES DENIERS DU ROY

COMMIS PAR LES MESCHANS FINANCIERS

SATYRE CINQUIESME.

C'est trop satyrisé sur les juges pervers,
Muse, il nous faut user d'intermedes divers,
Afin de contenter les lecteurs magnifiques,
Comme font à dessein les plus experts comiques,
Qui, voyans l'auditeur du change curieux,
D'intermedes divers assaisonnent leurs jeux.
On se dégouste en fin d'une mesme viande,
Le change plaist tousjours à une ame friande,
Resveille de nos sens toutes les facultez,
Conforte les esprits las et debilitez.
Change donc de discours, chere Muse, et nous contes

Deux mots des officiers de nos chambres des Comptes.
J'entends des plus pervers, iniques et meschans,
Qui ruinent la France en pipeurs charlatans.
Je respecte les bons qui, d'un ardent courage,
Servent fidellement nostre Roy en leur charge,
Ainsi que gens de bien et loyaux officiers,
Dignes pour leurs vertus de mille verds lauriers.
Je sçay que la pluspart de Messieurs de finance
Sont gens tres-vertueux, de bonne conscience.
Je les suppliray donc par ces vers m'excuser
Si j'ose les meschans reprendre et accuser,
Bien qu'ils soient de leurs corps comme naturels membres
Desquels sont composez leurs bureaux et leurs chambres.
Un membre apostumé libre on peut bien piquer
Sans offenser le corps; je puis donc appliquer
Mes satyriques vers et ma caustique plume
Pour servir de lancette à crever l'apostume
De ces membres enflez de mille larrecins,
Sans toucher à leurs corps; reprendre il m'est permis
Les meschans, pour des bons faire briller la gloire,
Ainsi comme le blanc prés de la couleur noire
Esclate d'avantage et a plus de vigueur.
Reprenant les meschans, on redouble l'honneur
De ceux qui, gens de bien, s'exercent à bien faire.
Je ne m'addresse donc qu'à cette race fiere
De larrons partisans et pervers financiers,
Receveurs generaux, commis et thresoriers,

Et autres officiers, ministres de finance,
Qui desrobent le Roy et ruynent la France.
Ces Messieurs à voller sont les superlatifs;
Jamais on ne veid gens si aspres et actifs
A ruiner le peuple et humer sa substance,
Et sur sa pauvreté bastir leur opulence.
De leurs biens et grandeurs l'argille et le mortier
Est destrempé au sang du pauvre roturier,
Qui par taille et tributs, impos, dace nouvelle,
Est succé maintenant jusques à la moüelle,
Par les inventions de ces grands partisans,
De ces donneurs d'advis, lesquels vont butinans
Les despoüilles du peuple et, comblez d'abondance,
Font trophée aujourd'huy des deniers de la France,
Dont ils vont disposant, ainsi que petits roys,
Monarques, empereurs, qui sont par sus les loix :
Gens fort ambitieux et tous bouffis d'audace,
Bien que l'extraction d'aucuns d'eux soit fort basse,
Tres-vile et mecanique, ayant leur estre prins
De droguistes, merciers, frippiers, vendeurs de vins,
Marchands et hosteliers, solliciteurs d'affaires,
Copistes, chicaneurs, clercs, sergens et notaires.
Bref, grand nombre d'entr'eux, de petits compagnons,
Se sont tost eslevez, ainsi que champignons.
Une nuist a esclos cette maudite engeance
De larrons financiers, riches de la substance
Du Roy et ses sujets; ils font bastir maisons

En forme de palais, bravants les pavillons
Du Louvre et Saint Germain, et de leurs metairies
Ils veulent comme roys faire des Tuilleries.
Somme, ils bravent par tout à la ville et aux champs,
Et des deniers publics ils sont seuls triomphans.
Chez eux vous ne voyez rien que magnificence,
Superbes bastimens, tesmoignant l'affluence
De leurs riches maisons, où ne reluit aux yeux
Qu'un tres-brillant esclat de meubles precieux,
Que vaisselle d'argent richement esmaillée,
Tapisserie de soye à fonds d'or canelée,
Ciels de licts de drap d'or ou de toille d'argent,
Courtines de velours couvertes de clinquant;
Que salles, cabinets et chambres tapissées,
D'azur et d'or bruny richement lambrissées,
Que tres-exquis tableaux de Venise ou d'Anvers,
Qui vont representant mille sujets divers.
Ce n'est encore rien : le luxe et l'abondance
Paroist en leurs habits et leur magnificence;
Ce ne sont que manteaux doublez de plein velours,
De penne ou de satin. Mais parlons des atours
Qu'il convient à madame ou à madamoiselle.
Tant de robbes de soye elle porte sur elle
Qu'on est tout admiré, tant d'exquis cotillons
De velours figuré en cent mille façons,
A fonds d'or ou d'argent, relevé à fueillage,
De satin esgraffé ou damas à ramage,

De taftas façonné, decouppé, chiqueté,
Chamaré de clinquant, fil d'or ou argenté;
Les manches de la robbe à boüillons, en arcades;
Les rocquets façonnez, entraquettes guysardes;
Tant d'affiquets nouveaux, bouquets, poinçons de bal,
De riches chesnes d'or, de musq ou de crystal.
Quelquesfois par plaisir ces braves financieres
N'auront rien que la cotte et les riches brassieres
De satin rayé d'or ou satin façonné,
Un devanteau de toille à creneaux rayonné,
D'un mignard poinct couppé fait d'expertes lingeres.
On diroit, à les voir, des nymphes bocageres,
Des deesses de Cypre ou Dianes des bois.
Il ne leur reste plus que d'avoir des carcois,
Et porter le croissant au sommet de leur teste;
Mais c'est à leurs maris qu'ils laissent la conqueste
De ce gentil croissant, lequel convient bien mieux
Au front de leurs maris qu'à elles en tous lieux.
Elles s'habillent donc quelquefois en deesses,
Or en dames de cour, et tantost en princesses.
Leurs cheveux sont semez de roses de brillans,
D'esmeraudes, saphirs, rubis ou diamans,
Dont le brillant esclat vous esbloüist la veuë,
Comme le clair Phœbus quand il perce la nuë.
Turquoises et grenats ornent leurs bracelets,
Et l'ouvrage ne manque à leurs mignards colets,
Tres-proprement dressez à la mode nouvelle,

Changeans autant de fois que change leur cervelle.
Les riches carcans d'or, meslez artistement
De perles de grand prix, leur servent d'ornement
Pour embellir leur gorge et luy donner la grace;
Bref, on ne trouvera sur leurs corps nulle place
Exempte de piaffe et superfluité,
Qui tesmoigne leur luxe et prodigalité.
Somme, ces beaux habits, piaffes, pierreries,
Monstrent de leurs maris les grandes voleries :
Car, pour entretenir un si somptueux train,
Il faut de grands deniers, outre le commun gain.
Ce n'est encore rien, ces riches financieres
Ne sortent du logis qu'en carosse ou litieres,
Carosses estoffez de velours façonné,
De satin ou damas par chiffres fleuronné
D'incarnat, jaune, vert, orengé, bleu celeste,
Ou quelque autre couleur que madame souhaitte;
Leur bois tres-bien doré d'un or fin rayonnant.
Les pages et laquais qui vont l'accompagnant
Pour mes dames servir, hausser, baisser portieres,
Sont vestus des couleurs de ces deesses fieres,
Ces superbes Junons, qui, n'osans se gesner,
Dedans ces chars dorez se font tousjours traisner :
Car, cheminans à pied, en dames de boutiques,
Elles pourroient gaster leurs patins magnifiques,
Estoffez de velours, de boutons d'or ornez,
Et d'un riche clinquant leurs bords environnez.

Si ces dames employent grand nombre de finance,
Leurs maris de leur part font bien de la despence
En habits somptueux, en jeux, chiens et oyseaux.
D'ordinaire ces gens ont cinq ou six chevaux
Dedans leur escurie, outre ceux des carrosses
Qui traisnent quelquesfois au bureau ces colosses,
Ces montagnes d'orgueil et ces ambitieux,
Ces Vitelles françois, prodigues monstrueux,
Qui font plus de despence une seule journée
Qu'un bien riche marchand tout le long d'une année.
Ce ne sont que festins, masquarades et jeux;
Le luxe et la bombance est en vogue chez eux.
Hé! qui n'admireroit leur superbe cuysine,
Que pour entretenir il faudroit une mine
De l'Inde ou du Peru, tant les frais en sont grands?
Tousjours en Apollo ces gens vont banquetants
En Luculles romains; leurs despences sont telles,
Tartres à l'ambre gris, amelettes aux perles,
A trente escus le plat, sans parler des gibiers,
Et autres mets friands, qui leur sont coustumiers;
Les potages au musc, les exquises sallades,
Et d'un prix excessif les rares habelades.
Les plus excellens vins de Crane ou de Coussi,
D'Ay, Beaulne, Avenay, Versenay et Issy,
Les exquis muscadets, appellez vins de couche,
Sont tousjours reservez pour la friande bouche
De ces bons financiers, qui n'espargnent nul pris

Pour recouvrer ces vins delicats, pleins d'espris,
Sans parler des vins forts, d'Espagne ou Canarie,
Vin grec et chiprien, qu'en leur cave on charie.
Si au boire et manger ils sont tres-somptueux,
Ils se monstrent ailleurs par tout voluptueux.
Les cyprins oyselets bruslent és cassolettes,
Afin de parfumer d'odeur de violettes,
De musq et d'ambre gris leurs chambres et palais,
Tapissez à grand prix, parfumez à grand frais.
Pour tromper de l'hyver la froidure ordinaire,
Sans s'approcher du feu, chaleur par trop sevaire,
Ils eschauffent leur chambre ainsi comme un fourneau,
Se servant à dessein d'un instrument nouveau,
Fait de fonte ou de fer en forme de pirauste,
Plein de brasier ardent nommé un hypocauste,
Caché dedans leur chambre en quelque lieu couvert
De la tapisserie, où grandement il sert,
Rendant une chaleur si douce et naturelle
Qu'il semble au lieu d'hyver une saison nouvelle.
Et pour mieux temperer de l'esté les chaleurs,
Ils ont des lieux tres-frais, jonchez d'herbes et fleurs,
Prises prez des ruysseaux, rivieres et fontaines;
Puis la glace est gardée és caves sousterraines,
Pour rafraichir leur vin et boire tousjours frais,
De sorte que ces gens n'espargnent aucuns frais
Pour contenter leurs corps, tous fondus de delices.
Ainsi ces financiers sont dieux en leurs offices;

Par tout en leur logis le moindre serviteur
Se veut à tour de bras faire appeller monsieur.
Ces voleurs, enrichis aux despens et dommages
Du peuple ruiné, entretiennent à gages
Aumosniers, chappelains, chantres et argentiers,
Escuyers, sommeliers, cuysiniers, palfreniers,
Pages, maistres d'hostel, laquais et secretaires;
Puis ils ont par sus tous leurs intendans d'affaires.
Ils ont à poinct nommé, pour leurs contentemens,
Danseurs, joüeurs de luths et autres instrumens.
Ils ont escurieux, marmots, singes, guenuches,
Paons, perroquets, phaisans, herons, cygnes, austruches,
Et pour oyseaux de proye on trouve en leurs chasteaux
Laniers, sacres, vaultours, tiercelets et gerfaux;
Ils ont meutes de chiens et levrettes de chasse,
Barbets et chiens couchans, limiers de bonne race.
Ils nourrissent chez eux grand nombre d'oysillons,
Linottes, chardronnets, rossignols et pinçons,
Et mille autres oyseaux enclos dans des volieres,
Pour ouyr leur musique et chansons journalieres,
Voulans de tous plaisirs leurs sens rassasier :
L'œil, l'oreille, le nez, la main et le gosier,
De couleurs, sons, odeurs, touchemens, friandises,
Donnans à chaque sens chacun ses convoitises :
A l'œil les beaux tableaux et meubles precieux,
A l'oreille les luths et chans harmonieux,
A nez l'ambre et le musc avec les eaux muscates,

A gosier les bons vins et saulces delicates,
A la main le toucher chatoüilleux de Cypris,
Avecques cent beautez achetées à grand prix
Par ces dieux du bureau, ces Jupiters infames,
Qui ne sont pas contens de leurs Junons leurs femmes.
Voyla le paradis des financiers larrons,
Basty du sang du peuple et des royaux doublons.
Ces gens qui puis trente ans n'avoient pas la realle,
Se font à plat couvert servir à la royale;
Bref, il ne reste plus à ces grands financiers
Que se faire servir chacun an par quartiers,
Pour imiter les roys et esgaller les princes;
Tout au despens du Roy, foulle de ses provinces,
Oppression du peuple et charge de marchands,
Laboureurs, roturiers, ouvriers, artisans,
Qu'à bon droict je compare au bouc du Levitique,
Qui, chargé des pechez du peuple judaïque,
Estoit chassé du camp, affin d'estre immolé.
Le pauvre peuple, ainsi chargé et desolé,
Supporte seul le faix des miseres publiques
Et tous les larrecins, cabales et pratiques
Du larron financier, fermier et partisant.
Il est seul destiné, ainsi qu'un bouc puant,
A estre offert pour tous en humble sacrifice
Aux pieds de ces voleurs, supportant l'injustice
De leurs pervers advis, daces, impos, edit,
Dont il porte le faix, ainsi qu'un bouc maudit.

Le peuple, dis-je, encor est de Lucien l'asne,
Lequel, ayant porté, sans mitre ny soutasne,
Comme en procession, pour tout le long d'un jour,
L'image d'une Isis, trouve qu'à son retour
A grands coups de baston à l'estable on le chasse.
Le pauvre peuple ainsi ayant porté la chasse
Et l'image et le faix des tailles et tributs,
Trouve pour recompense aux plus moindres rebuts
Qu'à grands coups de baston la noblesse le traitte,
Pour n'avoir accomply quelque corvée ou traitte
Qu'il doit à son seigneur, qui le tient engagé
Soubs ses cruelles loix, où il s'est obligé,
Comme un pauvre forçat aux loix de son comite.
S'il manque tant soit peu, lors ce seigneur imite
Le comite cruel, et de coups va chargeant,
Au plus moindre despit, son vassal et tenant.
Cét asne porte tout; s'il est chargé de tailles,
Il l'est encore plus de rentes sievrialles.
Rien ne le peut jamais rendre si oppressé;
C'est par là que des grands il est tyrannisé.
S'il leur doit œufs ou grains, ou volaille en essence,
Il faut tout en argent changer cette substance;
Mais, Dieu, quel changement, au double et triple pris!
Si le vassal s'en plaint, alors il est épris
De cent coups de baston, ou du plat de la lame.
C'est un pauvre forçat attaché à la rame
Du barbare vouloir et des cruelles loix

De ces nobles seigneurs, qui sont de petits roys.
En leurs gouvernemens, parroisses et bourgades,
Ils font trembler le peuple avec rodomontades;
Ils menassent le ciel, l'air, la terre et les eaux,
Et se font adorer comme dieux aux vassaux.
S'ils vont ouyr la messe au temple en leur parroisse,
Afin que leur grandeur à ce peuple apparoisse,
Ils sont accompagnez d'une suitte de gens,
Soldats, pages, laquays, estafiers diligens
A tapisser les bans et places ordinaires,
Où ces foudres de Mars vont faire leurs prieres,
Prez des maistres autels, és plus éminens lieux,
Propres à tels seigneurs sortis du sang des dieux.
Lors on jette à leurs pieds des carreaux magnifiques
De velours ou satin, admirez des rustiques.
Leurs pages puis aprés se rendent curieux
De tirer d'un sachet de drap d'or precieux
Les heures de messieurs, qu'entre leurs mains ils coulent.
Alors les fols paysans se pressent et se foulent
Pour voir de prez ces dieux, saisis d'estonnemens,
Voyans luire et briller ces rouges vestemens,
Desquels sont habillez ces seconds Mars en terre,
Qui les vont menassans d'une prochaine guerre.
Ainsi qu'une comette effroyable en rougeur,
Nous va prognostiquant quelque futur mal-heur,
De mesme cét habit d'une couleur sanguine
Ne presage au paysan que mal-heur et ruine.

Mais, comme dit Marot, reprenons nos moutons,
Et de nos financiers les charges rapportons,
Qui ruynent l'Estat; qui fait que je m'estonne
Qu'en outre les tributs qu'on doit à la couronne,
Comme on peut subvenir aux frais des financiers,
Qui emportent du Roy tous les plus clairs deniers.
Pour les gages payer de messieurs des finances,
Sur l'espargne l'on prend des sommes tres-immenses.
Sans le tour du baston et autres revenus,
De gage ils ont par an douze cens mille escus.
Considere, lecteur, cette enorme despence.
Le riche duc de Saxe et celuy de Florence
N'ont point de leurs duchez des revenus plus grands,
Comme trois millions et six cens mille francs,
Qu'il faut aux financiers par chacun an de gages.
Il n'y a que cent ans que les plus grandes charges
Des tailles et tributs, subsides et impos,
N'excedoient point alors, de taillon et de gros,
Plus de trois millions et six cens mille livres,
Ainsi qu'on trouve escrits dedans nos vieux registres.
Et cependant on void, en ce siecle pervers,
Sans regle, sans police, où tout est à l'envers,
Que pour gages il faut qu'à ces messieurs on baille
Autant comme autrefois valloit toute la taille.
Je parle seulement de tous les financiers,
Sans faire mention des autres officiers,
Que pour payer trestous la somme est estimée

A pareil fonds d'argent qu'au Turc pour son armée
Souldoyer pour deux ans ; qui me fait admirer
La richesse de France et bien considerer
Que le plus moindre esclat issus de sa ruyne
Vaut un petit royaume en richesses insigne.
Qui ne detesteroit cette confusion,
Ce desordre en l'Estat, cette profusion
De finances du Roy, follement despenduës
Et sans necessité aux gages confondues,
De ce nombre effrené d'inutils officiers,
Receveurs generaux, commis et thresoriers,
Dont les vacations, commissions, voyages,
Gages, frais, entretiens et autres appennages,
Engloutissent du tout, comme un gouffre beant,
Les finances du Roy, ses coffres espuisant
De deniers chacun an ? Car ces ames venalles
Possedent les deux tiers du revenu des tailles ;
De façon que l'escu, passant par tant de mains,
D'alambics, de creuzets, de retortes, de bains,
Amoindrit des deux tiers, avant qu'il coule et gagne
Dans les coffres du Roy et sa royalle espargne ;
Si bien que d'un escu il n'en a que vingt souls,
Sans mille larrecins que l'on commet dessoubs.
Les trois poincts principaux de nostre aritmetique
Sont par ces fins larrons souvent mis en pratique.
Ils s'aydent, pour voler, de la substraction,
Qu'ils joignent puis aprés par une addition

A leur bien paternel; et de ces deux ensemble
La multiplication et richesse s'assemble;
Si bien qu'à calculer ils sont si fines gens
Qu'ils trompent les meilleurs aritmeticiens.
Pour la substraction la recepte est idoine,
Et par l'addition on joint au patrimoine
Ces deniers desrobez, pour grossir le fagot
Et de ces deux former un precieux lingot.
La multiplication, qui le total augmente,
Leur donne en peu de temps vingt mil livres de rente,
Et leur fait acquerir terres nobles, chasteaux,
Tout aux despens du peuple et des deniers royaux,
Qui ont multiplié au profit de ces drosles,
Si bien qu'il a fallu enfler un peu les roosles,
Les lignes bien quadrer, voyages supposer,
Et pour fournir leur compte articles composer
De deniers bien comptez, non payez en despences,
Qu'en rabatant le tiers ou quart des recompenses,
Dons, gages et acquits, pensions, mandemens,
Nature de deniers subjette aux volemens,
En couchant tout du long au papier de leur compte
Tels deniers non payez, desquels on leur tient compte.
Quelquesfois ces messieurs rusez s'opposeront
Des frais de non-valeur, ou soubs main tireront,
Pour attraper argent, taxes et ordonnances,
Faulses et sans adveu, et, sous les apparences
Du service du Roy, imposeront deniers

Sur le peuple, au profit d'eux seuls particuliers.
Puis le fonds des deniers royaux est mis au change
A usure, interest, marchandise et rechange,
Par ces bons financiers, de larrecins bouffis,
Qui tous ces interests mettent à leurs profits,
Faisant multiplier le fonds de leurs recettes,
Pour soudain s'enrichir et remplir leurs bougettes.
Tous ceux qui sont soubs eux, collecteurs et agens,
A leur faire des dons se monstrent diligens,
Comme vins, fruicts, gibiers, drogues, espiceries,
Draps de soye excellens, rares tapisseries,
Perles, chaines, carcans, affiquets et jouyaux,
Esmeraudes, saphirs, dorures et anneaux,
Presens qu'on nommera, par commune dispence,
Du larron receveur la longue patience,
Sans craindre pour ce fait, comme gens fort rusez,
D'estre de peculat reprins ou accusez,
Ny sans apprehender nulle chambre royalle,
Estans bien asseurez qu'en arrousant la salle
Des plus aspres Catons et severes censeurs
D'une eau miraculeuse, esgalant en douceurs
Le celeste nectar, eau qui comme or esclatte,
Prise au fond du Pactole, ou fleuve de la Platte,
Nul ne recherchera leurs substils larrecins,
Et n'en seront jamais accusez ny reprins.
Ceux-là qui sont commis à lever les subsides,
Tailles, impos, emprunts et deniers plus liquides,

Ont sur tous officiers cette perfection,
D'entendre le secret de la substraction,
Mettant à leur profit le plus souvent la cruë,
Qui fait qu'en peu de temps leur richesse est accreuë,
Faisant monter les frais de leurs commissions,
Gages des officiers, despens, vacations,
A si haut que le tiers des deniers de recepte
N'entre aux coffres du Roy : on friponne le reste.
Ce mal provient du nombre effrené d'officiers,
Et principalement de tant de financiers.
Soubs Charles sixiesme, aux Estats on fit plainte
Sur le nombre excessif des thresoriers, qu'en crainte
On avoit tollerez pour n'offenser nos Rois,
Qui aux deux thresoriers en adjousterent trois;
Si bien qu'il n'y avoit pour lors dedans la France
Que ces cinq thresoriers dont le peuple s'offence,
Remonstrant aux Estats qu'il falloit supprimer
Les trois derniers receus, et l'Estat reformer.
Mais, si ces gens vivoient en ce siecle damnable,
Ils seroient estonnez de ce nombre effroyable
De commis, thresoriers generaux, receveurs;
Qui, pour cinq thresoriers, avec six auditeurs,
Erigez de leur temps, avec les quatre maistres,
En verroient plus espois que de fourmis terrestres,
Plus que de hanetons en la prime saison,
De guespes et freslons au temps de la moisson.
Bref, leur nombre est plus grand, s'il faut venir aux preuves,

Qu'il n'y a de margaux devers les Terres Neufves,
Dedans l'isle aux Oyseaux, isle où Jacques Cartier
Emplit de ces margaux un grand navire entier
Presqu'en demy quart d'heure; et leur effrené nombre,
Voltigeans par les airs, obscurcist de leur ombre
La clarté du soleil. Mais, quant à moy, je crois
Que le nombre est plus grand des financiers françois.
Quel desordre de voir, en la paix florissante,
Au lieu d'un receveur, en fourmiller cinquante!
J'entends des receveurs seulement generaux,
Sans les particuliers et tous les triennaux.
Quelle pitié de voir cette armée innombrable
D'officiers de finance (elle est presqu'incroyable),
Tant et tant d'intendans et de surintendans,
Tant de maistres des comptes, auditeurs, presidens,
Thresoriers de l'espargne, et de commis d'icelles,
Thresoriers des parties aux effects casuelles,
Thresoriers generaux, clercs, controolleurs, greffiers,
Receveurs generaux et les particuliers,
Et tous les triennaux mis en ligne de comptes!
Voila les escadrons de nos chambres des Comptes;
Voila le nombre espais des carnassiers oyseaux
Qui devorent la France et les deniers royaux;
Voila le noir touffeau de chenilles rongeantes
Qui gouspillent les fleurs et tiges verdoyantes
De nos beaux lys françois; voila les serpenteaux,
Les coulevreaux retors et meschans sautereaux

Qui devorent les bleds, l'argent et la substance,
La moüelle et le sang du peuple de la France.
Je respecte tousjours ceux qui sont gens de bien,
Qui servent à l'Estat de fidele soustien;
Je m'addresse aux meschans de tres-perverse race.
Les valets de Xantipe avoient meilleure grace
Auprés du laid Esope : ainsi les vertueux,
Comparez aux meschans, parroissent beaucoup mieux.
Lycurgue ne peut pas donner mieux à cognoistre
Les sobres Candios qu'en faisant apparoistre
Les excez superflus des Ioniques gourmands.
Pour mieux faire apparoir la hauteur des geans,
On figure à leurs pieds des pygméens Indiques.
Ceux de Lacedemone, excellens politiques,
Voulans à leurs enfans le vin faire abhorrer,
Leurs esclaves et serfs ils faisoient enyvrer,
Afin de leur monstrer la grande difference
Du sobre au laid yvrongne, insensé, sans prudence.
Ainsi, pour faire voir la vertu en son jour,
Le vice son contraire on doit peindre à l'entour.
Pour donner donc le lustre aux financiers fidelles
Au Roy et à l'Estat, je peins les infidelles,
Iniques et larrons, avec le noir pinceau
De ces critiques vers. Quel effronté cerveau
Osera m'en blasmer, si leur crime il ne flatte?
Mais qui se sentira trop roigneux si se gratte.
Mon caustique n'agist que sur ces corps chancrez

Qui les deniers royaux de France ont devorez.
C'est à eux seulement que parle ma satyre,
Non aux bons financiers, qu'en grand nombre on void luire
Au ciel de cet Estat, comme astres esclattans
Parmy l'obscure nuict des larrons et meschans,
Issus de fort bas lieu, dont la riche abondance
S'est accreuë aux despends du Roy et sa finance.
Soubs ombre que ces gens ont mis quelques deniers
Dans les coffres du Roy pour se faire officiers,
Tout le peuple en patist, et Sa Majesté mesme
En reçoit puis aprés une ruyne extréme.
Ces deniers advancez on luy vend cherement.
S'il en reçoit pour lors quelque soulagement
En ses necessitez, le mal qui en procede,
Et la perte en aprés, ce bien cent fois excede.
Le Roy de ces deniers est bien peu soulagé,
Et neantmoins son peuple en demeure chargé,
Foullé et opprimé; invention trouvée
Pour ruyner l'Estat; car, si cette couvée
D'officiers frais esclos quelque bien apportoit
Au Roy et à l'Estat, ce mal on souffriroit
Bien plus facilement; on prendroit patience,
Car le peuple à son Roy doit rendre une assistance
Et tres-humble à ses pieds ses biens sacrifier,
Et sa vie et son sang, tres-fidele, employer
Du tout à son service, ainsi qu'à son cher prince.
Mais il luy fasche bien de voir ces gens de pince

S'enrichir aux despens du Roy et ses sujets,
Drappez jusqu'à la corde et aux derniers filets,
Par ces rats financiers, cette engeance inhumaine,
Qui, non contens d'avoir touzé et pris la laine
Du peuple despoüillé par quelque impost nouveau,
Taschent, en l'escorchant, de luy ouvrir la peau,
Pour humer tout son sang à guise de ventouse.
Bref, soubs ombre qu'ils ont advancé de leur bourse
Quelques deniers au Roy pour avoir leurs estats,
Le peuple est ruiné et mangé par ces rats,
Succé et descharné jusques à la moüelle;
Qui menasse l'Estat d'une cheute mortelle.
Car, si ces membres sont de maladie attains,
Languides, indispos, etiques et mal-sains,
Hé! que fera le Roy, qui est le chef unique
Des membres de l'Estat royal et monarchique,
Que de se ressentir de la debilité
De ses pauvres sujets comblez de pauvreté,
Et la pluspart reduits à la triste besace
Par ces pervers larrons, cette maudite race,
Tant de ces financiers que de ces partisans,
Fermiers, donneurs d'advis, male-tostiers meschans,
Sources de nos malheurs, archives, protocolles,
Premiers originaux de tous les monopolles,
Ruineux evidens, dommageables contracts,
Partis, conventions, conseils pleins de fatras,
Cabales et advis, inventions perverses,

Edits pernicieux, et mille autres traverses,
Dont le peuple a receu un tres-grand detriment,
Sans apporter au Roy aucun soulagement?
Encor si ces deniers, tirez par artifice
De ces maletostiers, tournoient au benefice
Des affaires du Roy, on se contenteroit,
Et le peuple gayement le mal supporteroit,
Se tenant tres-heureux de pouvoir satisfaire
Au Roy son souverain et humble luy complaire.
Mais de voir ces larrons et rusez partisans,
Aux despends de son bien leur fortune eslevans,
Se gorger de son sang, se nourrir de sa graisse,
Tirer leur en bon poinct de sa foible maigresse,
Et sur sa pauvreté bastir le fondement
De leur riche grandeur, ce seul ressentiment
Le contraint aujourd'huy d'offrir au Roy sa plainte
Et se jetter aux pieds de Sa Majesté saincte,
Implorer son secours en toute humilité,
Se voyant oppressé de la necessité,
Spolié de son bien, tombé en indigence,
Par ces donneurs d'advis, ordures de la France,
Malandres de l'Estat, sa peste, ses charbons,
Ses ulceres, antrax, ses chancres, ses bubons;
Saffres oyseaux de proye, acharnez sur le leurre
Du gain et du profit, oyseaux de male-augure,
Nocturnes chats-huans, cachez dedans la nuict
De leurs inventions perverses et sans fruict,

Serpenteaux de l'Exode, infectes sauterelles,
Qui rongent de l'Estat toutes les fleurs plus belles,
Grenoüilles de Pharon, tiercelet de Cacus,
Semblables au voleur et traistre Autolicus,
Qui faisoit à Mercure une basse priere
Que tous ses larrecins parussent au vulgaire
Œuvre de charité : sous ce mesme trafic,
Ces gens leurs larrecins couvrent du bien public;
Chameaux qui n'ont pouvoir de boire qu'en eau trouble,
Salemandres vivans dans la flamme du trouble,
Mouches qui vont glissant sur les marbres polis,
Et s'arrestent és lieux rudes et mal remplis;
Vrais mulets Pardiens, qui de morve escumeuse
Souvent vous repaissez, vermine infructueuse,
De vilains escarbots, qui d'ordures vivez,
Chauve-souris de nuict qui l'ombre poursuivez!
Que l'arbre soit maudit qui de son ombre estouffe
Sa racine et la tuë! et maudite la touffe
De chenilles rongeant la branche où elle naist,
Et de sa fueille verte ingrate se repaist!
Que maudit soit celuy qui bastit sa fortune
Sur le sac ruineux de sa mere commune,
De sa chere patrie, elle qui l'a nourry,
Et dans son tendre sein alaitté et chery!
O maudits partisans! Viperes detestables,
Poulpes desnaturels, vous estes tous semblables;
Les membres vous navrez de vos progeniteurs,

Et de vostre patrie estes les deserteurs,
Vermine d'Ousterons, partisans pleins d'ordure,
Qui aspres vous jettez sur la moisson plus meure
De nos prosperitez, estant preste à coupper,
Et par maudits advis taschez de l'usurper!
Lernes de malencontre et boëttes de Pandore,
Dont le mal est issu qui la France devore;
Maudits chevaux troyens, qui de leur ventre creux
Ont produit tant d'advis à l'Estat dangereux!
Engeance de l'Herebe, avortons plutoniques,
Qui, par inventions du tout diaboliques,
Ruinez, accablez, opprimez, traversez,
Les membres de l'Estat, qui sont si oppressez
Du lourd et pesant faix de vos advis damnables,
Qui les rend à jamais pauvres et miserables,
Carcasses qui n'ont plus maintenant que les os,
A qui le partisan ne donne nul repos,
Tandis que dans les biens il se veautre et se baigne!
Diray-je rien icy de la petite espargne,
De la confection qu'on nomme des contans,
Laquelle commença n'aguere soubs le temps
Et le regne embroüillé du roy Henry troisiesme,
Lequel, bien qu'illustré d'un double diadesme,
Qu'il eust un bel esprit, un grand entendement,
Une grande sagesse et tres-clair jugement,
Si est-ce toutesfois qu'il se laissa surprendre
A quelques conseillers qui luy firent entendre

Qu'il falloit prés de luy establir ce bureau
De la petite espargne, un sujet tout nouveau
Au peuple de revolte, occasions de ligues,
De mescontentemens et de sourdes pratiques;
Les grands poussans le peuple à ces rebellions,
Voyans le grand desordre et les profusions
De ce Roy liberal, espuisant ses finances,
Alterant les statuts, regles et ordonnances,
Par la creation du grand nombre d'edits
Qui pour tirer argent furent lors introduits,
A la foulle du peuple accablé de ruyne;
Estincelle de ligue et de guerre intestine,
Qui força ce grand Roy de France et Poulonnois,
Pour recouvrir argent, d'outrepasser les loix,
Les regles et statuts et anciennes formes;
Dont son Estat tomba en d'estranges symptomes,
D'horrible maladie et de convulsion,
Qui mirent ce royaume en grand' confusion?
Sa maladie estoit si aspre et violente
Qu'il n'y avoit en luy de vie aucune attente,
Tant ce mal travailloit ses membres de douleur,
Donnant par sympathie à la teste et au cœur.
Pour remede on recourt à des gens empyriques,
Medecins charlatans, qui, par drogues chymiques,
Mirent ce pauvre Estat à deux doigts de la mort.
Ces medecins d'Estat pour remede eurent tort
De laisser sur son corps si long-temps ces sang-suës,

Ces guespes de la cour d'un chacun recogneuës,
Lesquelles peu à peu ce grand corps affoiblirent,
En luy humans le sang, et si tres-bas le mirent,
Par fortes potions d'antimoine et mercure,
Dont les cruels effects, debilitans nature,
Rendirent sans vigueur ce corps pasle et deffait,
Have, ethique, plombé, jaunastre et contrefait,
Debile, languissant, blafard et caquéxique.
Bref, ce mal requeroit un plus doux catarctique
Que ces fors corrosifs penetrans jusques aux os.
Ces sang-suës estoient les daces et impos
Humans le sang du peuple, et les edits iniques
Furent cét antimoine et mercure caustiques;
Et les guespes de cour furent les chers mignons,
Favoris de ce Roy, qui, riches de ses dons,
Effleurerent l'argent et les deniers de France,
Espuisans, importuns, les coffres de finance,
Outre les larrecins d'un tas de financiers,
Fermiers, donneurs d'advis, partisans, couratiers.
De cette maladie en fin voila les signes,
La cause et les effets de ses humeurs malignes,
Qui tenoient lors l'Estat dans le lict agité
De cruelles douleurs aux membres tourmenté:
Ces membres, c'est le peuple; et le Roy, c'est la teste;
La noblesse, le cœur; et la ratte moleste,
Ce sont les officiers, qui cette ratte imitent,
Qui, s'emplissans d'humeurs, les membres amaigrissent.

Le foye entretenant de ce corps le parterre,
Ce sont les vilageois qui labourent la terre.
Ce corps malade au lict n'esperoit guerison,
Si ce grand medecin du tyge de Bourbon,
Si nostre grand Henry de ce nom quatriesme,
N'eust apporté remede à un mal si extresme.
Bref, si cét Esculape et Apollon françois,
Ce phœnix des guerriers, ce soleil de nos Roys,
Cét Alcide indompté, n'eust donné du remede
A cette pauvre France et malade Andromede,
Exposée au mal-heur, au monstre de la mort,
Elle eust soudain franchy le Charontide bord.
Mais ce Hercul françois, invincible Persée,
A ce monstre cruel la voyant exposée,
Sur Pegase monté, vient tost la secourir;
Autrement elle estoit sur le poinct de mourir.
Ce beau cheval aislé monstra la diligence
Dont nostre Perseus, monarque de la France,
Usa pour delivrer ce royaume affligé,
A la Ligue exposé ce fier monstre enragé,
Lequel, sans son secours et prompte garantie,
France, nostre Andromede, il eust tost engloutie.
Ce fut ce grand Thesée, effroy de l'estranger,
Lequel par sa valeur delivra de danger
Nostre France, domptant tous ces fiers minotaures
Du dedale ligueur et les cruels centaures
De la rebellion, qui, comme vrays tyrans

Pisistrates, Denis et Catillins meschans,
Affligeoient cét Estat; ce fut ce grand Orphée
Qui ramena sa France Euridice en trophée,
Des abysmes profonds des civilles fureurs,
Et qui seul appaisa ses fiévreuses chaleurs,
Convulsions, hocquets, sincopes, frenesies,
Yeux ternis, front de suif, tremblantes acrisies,
Vrays symptomes de mort, dont ce grand medecin,
Ce Hercule françois, cét Apollon divin,
Delivra nostre France, et, par miracle estrange,
La remet en santé et sa foiblesse change
En un corps bien dispos, puissant, fort et nerveux,
Pour soustenir l'effort de tous les envieux
Qui voudroient l'attaquer ou luy faire dommage,
L'ayant fortifiée et remise en courage,
Et montée au sommet de la felicité,
Au cercle apogean de sa prosperité,
Sur le plein et le rond de sa bonne fortune,
Sans craindre desormais cette trouppe importune
D'estrangers ennemis, causes de sa douleur.
Cét Alcide gaulois la remist en vigueur,
Au comble de bon-heur, en richesse abondante,
En noblesse, soldats et citez florissante,
Relevée en grandeur, respectée des amis,
La crainte et la terreur de tous ses ennemis,
Puissante en ses chasteaux, forteresses, gensdarmes,
Bastilles pleines d'or, arsenals comblez d'armes.

Muses, nous tardons trop sur ces digressions.
De nos premiers discours les erres poursuyvons
Touchant ces financiers, et voyons quels regimes
Nous pourrons ordonner, en medecins intimes,
Au corps de cét Estat, qui encor à present
De petites douleurs en ses membres resent,
Qui le vont menaçant de quelque reverdie.
Or, pour mieux coupper pied à cette maladie,
La cause il faut chercher, symptomes, accidens,
Pour y remedier en medecins prudens.
La cause est que sa ratte est dure et oppilée :
Les meschans financiers l'ont grossie et enflée,
Des finances du Roy voleurs s'enrichissant,
Qui les membres du corps vont fort amaigrissant.
Comme la ratte s'enfle et grossit de nature,
Les membres deseichez maigrissent à mesure;
Ainsi les financiers, enflez de ses deniers,
Les membres et le peuple emmaigrissent premiers.
La ratte il faut purger, qui trop pleine regorge;
Aux larrons financiers faut faire rendre gorge.
Ils sont par trop enflez d'humeur pecunieux,
Qui le peuple a rendu tres-pauvre et disetteux,
Et le sang qu'ont humé de la cour ces sang-suës,
Dont leur ventre est si plein qu'elles en sont bossuës.
Il faut, en les pressant, leur faire revomir
Ce sang qui de l'Estat la face a fait blesmir.
Ces deniers desrobez ne sont en Allemagne,

En Turquie, Italie, Angleterre ou Espagne;
A la banque ils ne sont chez les Venitiens,
Ou en celle d'Anvers, car larrons opulens,
Gorgez de nos deniers, chez nous font residence.
On les peut recouvrer pour donner assistence
Au Roy et ses sujets. Ce sang n'est allé loin;
Il est tant seulement reserré en un coin
Du corps particulier, où, sans beaucoup de peines
On le peut remplacer et le remettre és veines
Du corps de cét Estat, pour luy donner vigueur,
Conforter le cerveau, les membres et le cœur.
Il faut un peu presser la financiere esponge,
Et, dans l'humeur espraint, que les membres on plonge
Du corps de cét Estat, maigres, alangouris,
Ethiques, deseichez, languides et flestris,
Rendant par un pressis cette esponge fluide
Pour les ravigourer de son humeur liquide.
Le jus qu'on tirera de sa compression
Est un bon restaurant en cette oppression
D'ethique maladie, un doux electuaire,
Un syrop magistral, soulageant la misere
Du peuple deseiché, qui n'a plus que la peau,
Plus aride et plus sec que n'est un vieil fourneau;
Qui le contraint chercher quelque douce allegeance,
Pour se voir delivré de la maudite engeance
De ces larrons pervers, dont la punition
Peut appaiser des nerfs cette convulsion.

Si de droit on punit les larrons domestiques,
A plus forte raison tous les voleurs publiques.
On void les larronneaux, couppes bourses, frippons,
Pourrir dans les gibets et languir ès prisons.
Les gros larrons chez eux vivent en petits princes.
Les petits on punist pour des subjects fort minces;
Ces grands qui ont volé le Roy à millions,
Basty de ses deniers superbes pavillons,
Acquis de toutes parts chasteaux et terres nobles,
Bien que par cy devant ils n'eussent en vignobles
Que deux maigres arpens, peu de fruict rapportant,
Une pauvre maison, terrassée au pendant
D'un sterille costeau et aride montagne,
Et maintenant, enflez des deniers de l'espargne,
Vivent en des palais bastis de larrecins,
Sans crainte ny soupçon d'estre jamais reprins.
Voila de nos malheurs l'origine et la source.
Que si on les punist, ce n'est que par la bourse,
Pressant un peu l'esponge, encore rarement,
Ce qui les enhardit à voler librement,
Sçachant qu'à bon marché ils seront tousjours quittes,
Qu'aprés s'estre servis d'excuses et refuittes,
S'ils se trouvent en fin attaints et convaincus,
Ils s'asseurent, rendans quelque somme d'escus,
Sauver vie et honneur, sujets à ces escornes;
Que, d'un bœuf desrobé s'ils en rendent les cornes,
On se contentera, gaignans encore assez.

Ainsi s'esvanoüit leur crime et leur procez.
D'un peu d'argent rendu, dont le Roy se contente,
Sans plus craindre le feu de cette chambre ardente,
Estans bien asseurez qu'en semant des doublons,
De faire ardre en son feu les informations,
Preuves et examens en tels cas ordinaires,
Que l'or estaint l'ardeur des juges plus severes :
Par miracle rendant deux contraires effets,
Il ard par sa chaleur la preuve des mesfaits,
Par son humidité il esteint et tempere
Des juges alterez la boüillante cholere;
Or pareil en vertu, force et proprieté,
A la pierre Androdame, ayant la faculté
D'appaiser tout soudain la cholere escumeuse
Du plus fougueux Arabe ou bacchante fumeuse.
Voila nos financiers finement eschappez,
Rendans quelques deniers qu'ils avoient attrapez.
La crainte du gibet leurs esprits plus ne ronge;
Mais il faut derechef espraindre leur esponge,
Qui depuis s'est enflée au sang de l'indigent;
Il leur faut faire rendre et revomir l'argent
Que, puis vingt ans en ça qu'ils payerent l'amende,
Ils ont larreciné : ce sera une offrande
Tres-agreable au peuple, et ce doux chastiment
Luy pourra apporter quelque soulagement.
Ce jus luy servira de drogue singuliere
Pour appaiser l'ardeur de sa fiévre legere,

Fiévre hors de danger de tous mortéls excez,
Qui ne peut en la paix avoir de forts accez.
Sa fiévre est seulement tierce et intermitente,
Un vomitoire seul est chose suffisante
Pour la chasser du corps, qu'elle a tant fait blesmir.
Il faut aux financiers un peu faire vomir
L'or qu'ils ont avalé, comme jaunastre bile;
Ce remede sera excellent et utile.
Leur avide estomach, de larrecins chargé,
Par ce vomissement rendra fort soulagé
Le corps de cét Estat, et sa fiévre appaisée
Par ce jaulne metail, sa plus douce rosée,
Son juilept cordial, propre pour humecter
Ses membrez deseichez et l'amertume oster
Qui luy donne un dégoust et tres-mauvaise bouche,
Luy esmeut la cholere et luy rend l'œil farouche.
Voyant ces financiers iniques et meschans
Atteints de peculat, avec leurs partisans,
Aprés avoir pillé les finances royalles
Par leurs maudits advis et perverses caballes,
Si leger chastiment pour ce crime encourir,
Cela fasche le peuple et le met au mourir.
Quoy! n'ose t'on rien dire à ces ames altieres
De larrons financiers riches de nos miseres,
Qui tiennent sur son plein leur vollerie debout,
Establie et formée et mise en son haut bout,

Qui donnent la livrée et font porter escharpe
A leur crime public, comme au soldat d'estape,
Et de leurs larrecins effrontez osent bien
Eslever un trophée au dieu Cylenien:
Gens qui font de voler si public exercice
Qu'à ce dieu des larrons ils offrent sacrifice,
Immolans pour victime à ce nepveu d'Atlas
Les despoüilles du peuple, accablé et si las
Du faix que sa clameur comme juste on concede.
Mais on peut aisément luy donner du remede
Et son mal languissant à sa source empescher;
Il faut tant seulement le nombre retrancher
De tant de financiers en larrecins fertilles,
Qui, comme autant de rats, freslons, guespes, chenilles,
Rongent de nos beaux lys les tiges et les fleurs,
Comblans ce pauvre Estat de cuisantes douleurs.
Et comme l'empereur, en sa chaleur fiévreuse,
Se plaignoit en mourant de la trouppe nombreuse
De bavards medecins, instrumens de sa mort,
Ainsi le nombre grand des financiers qu'à tort
En la France on permet luy causeront sa perte,
Laquelle est si publique, evidente et aperte,
Que nul n'en peut douter. Quant à sa guerison
Elle despend du tout de la suppression
De ce nombre effrené d'officiers de finance.
Et lors on reverra ressortir nostre France,

Reprendre son esclat et antique splendeur,
Sa gloire, sa beauté et sa vive couleur.
Tout ce bon-heur despend de vostre alme prudence,
Puissant Roy des François, grand Alcide en vaillance,
Qui seul estoufferez tous ces monstres d'erreurs,
Faisant sur vostre peuple esclater vos faveurs.
Sire, on tient que l'Iris de couleurs bigarée,
Respandant ses rayons de la voulte azurée
Dessus l'espine blanche, enbaulme et rend sa fleur
D'une tres-agreable et doux-flairante odeur,
Plus douce mille fois que les lys et les roses,
Et autres belles fleurs nouvellement escloses.
Grand Roy, si vous jettiez les brillonnans rayons
De Vostre Majesté sur les afflictions
De vos pauvres sujets, qui, herissez d'espines,
De mille adversitez, ressentent les rapines
Des larrons financiers qui les vont devorant
Et le sang de l'Estat goutte à goutte espuisant,
Ainsi comme vaultours, oyseaux insatiables,
Qui rendent vos sujets pauvres et miserables;
Si, dis je, vous jettiez sur eux vos brillans yeux,
Ce seroit un parfum cent fois plus precieux
Sur eux que l'arc en ciel dessus l'espine blanche.
Si par suppression il vous plaist qu'on retranche
Ce grand nombre excessif des financiers pervers,
Avec les partisans donneurs d'advis couvers,

Ce bien surpasseroit tout le parfum indique,
Sur l'espine espandu du peuple et republique;
Parfum si excellent que l'odeur doux flairant
Les membres de l'Estat iroit ravigourant.

FIN.





NOTES

Page 1. Le titre reproduit en *fac-simile* n'est pas celui d'une partie de l'œuvre, mais le *titre général*. C'est pourquoi il annonce les *Exercices de ce temps*, qui, avec leur *Suite*, forment le deuxième et le troisième volume de notre nouvelle édition.

P. 3. La dédicace à la reine mère, Marie de Médicis, n'a pas été conservée, pour des raisons que nous avons déduites page xvij, vers la fin de notre étude sur Sonnet de Courval.

P. 3, ligne 2. On envoyait à saint Mathurin les gens faibles de cerveau.

P. 3, ligne 3. Miel de Trapezonde. *Trapezus* des anciens, aujourd'hui Trébizonde, fournit en effet du vin, des fruits, de l'huile et du miel.

P. 10, l. 25. *Paracelsistes*, partisans de Paracelse, médecin empirique né en 1493 à Ensiedeln, mort en 1541 à l'hôpital de Salzbourg.

P. 13, l. 9. *Estiomenés*, brûlés du feu Saint-Antoine, atteints d'érésipèle.

P. 13, l. 25. *Du fonds de l'estomac*, c'est-à-dire *du fond du cœur*.

P. 15, l. 19. Courval met dans la bouche de ses ennemis une juste appréciation de son épître à la reine. Ce n'est en effet qu'une longue et fastidieuse flatterie, qui n'avait alors d'intérêt que pour l'auteur, et n'en a plus aujourd'hui pour personne.

Page 20, ligne 7. De Fleuranges, gentilhomme picard. Je n'ai trouvé aucun renseignement sur ce personnage ni sur le suivant.

P. 20, l. dern. De La Ferrière, médecin.

P. 21, l. 18. L'Éperonnière-Angot, satirique normand, a laissé les *Nouveaux Exercices gaillards de ce temps*, qui ne sont pas sans mérite (1580-1637.)

P. 24, l. 14 et suiv. Je n'ai pas eu la patience de chercher à quels auteurs contemporains appartiennent les ouvrages cités ici. Les *Amours de Cléonice* sont de Des Portes; Baïf a, ce me semble, imité de l'Arioste l'épisode d'*Angélique et Médor*, etc.

P. 28, l 23. Laisser la forge en *sabat*, en repos. C'est le sabbat des Hébreux, le jour de la prière et du chômage.

P. 29, l. 7 Il faut prendre au figuré cette locution : « un auteur relié en buffle ou en veau »; c'est-à-dire traité de buffle et de veau.

P. 34, l. 24. Simon le Magicien fut le premier hérétique. Il voulait acheter de saint Pierre le don de conférer le Saint-Esprit. C'est depuis cela que le nom de simonie fut attaché au trafic des biens spirituels.

P. 43, l. 12. *Eutime*. Saint Euthyme, prêtre arménien, à qui l'évêque Othrée confia la direction des monastères de Melitène. Il fut supérieur des couvents de Palestine, et convertit nombre d'Arabes et d'hérétiques, notamment Eudoxie, impératrice, femme de Théodose le Jeune.

P. 44, l. 25. L'*Histoire d'Ananie* est tirée des *Actes des Apôtres,* chap. V, versets 1-10.

P. 45, l. 24. Custodinos est tiré de deux mots latins, *custodi nos*. On nommait ainsi ceux qui administraient une paroisse ou une abbaye pour le compte du titulaire, qui était trop souvent un laïque. On les appelait aussi gardes-dîmes et confidentaires.

P. 45, l. 27. *Mercadens* : marchands.

P. 48, l. 17 et suiv. Voir l'Évangile selon saint Matthieu, chapitre XVII.

Page 49, ligne 10. *Sieurial :* qui appartient au sieur. Comme on dit *seigneurial.*

Pour les histoires de Balthasar, Jéroboam, Joas, Nabuchodonosor, etc., citées dans cette page et dans les suivantes, voir la Bible.

P. 62, l. 16. Jacquemart était une figure grotesque en fer, qui sonnait les heures. Il y en avait un à Dijon, un à Paris, sur le pont Neuf, à la Samaritaine, et dans beaucoup d'autres villes.

Id., l. 18. *Pierre du Coignet.* — Pierre de Cugnières, avocat général au Parlement de Paris, combattit les empiétements du clergé en 1335, sous Philippe de Valois. Le roi et le pape lui donnèrent tort, et il fut représenté dans beaucoup d'églises sous la forme d'une statuette ridicule que le peuple appelait Pierre du Coignet.

P. 65, l. 12. *Un Christ empistolé.* C'est une citation de Ronsard en ses *Discours.*

Id., l. 19. L'*emit*, évidemment l'*amict,* est, comme l'aube, la chasuble, etc., un ornement ecclésiastique.

P. 66, l. 17. Le *verdage.* Récolte enterrée en vert pour servir d'engrais.

P. 71, l. 11. Le banquet *gruïen,* de *gruë.* Voyez la fable de La Fontaine. *Le Renard et la Cigogne*, livre I, fable 18. Il cite, trois vers plus loin, *Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre,* livre VI, fable 17.

Id., l. 13. *O en chiffre.* On dit aujourd'hui zéro.

P. 86, l. 16. *Enquant* : encan.

P. 90, l. 19. Voyez Horace. Et, dans La Fontaine, *l'Ane vêtu de la peau du Lion*, livre V, fable 21.

P. 94, l. 10. *Navire d'Aretas.* M. A. Gasté a deviné, non sans peine, que cette allusion se rapportait à un passage de l'*Odyssée* (ch. XIII, v. 81 et suiv.). *Areté,* femme d'Alcinoüs, fait embarquer Ulysse pour Ithaque, dans un superbe vaisseau; mais Neptune, furieux de voir échapper Ulysse à ses coups, change le vaisseau en rocher.

Id., l. 18. *Images de Pilon*. Germain Pilon, né à Paris, l'un de nos meilleurs statuaires de la Renaissance.

P. 98, l. 5. *Netis :* nettoyés.

Page 98, ligne 16. Il veut parler d'un poëme fort original de J. Passerat : *La Divinité des procès*, p. 74 des *Œuvres poëtiques*. Paris, Cl. Morel, 1606, in-8°.

P. 105, l. 1. *Daces :* taxes, impôts.

Id., l. 18. Le texte original porte : *mais la corruption*, etc. Il faut lire *mis*, sans quoi la phrase n'a aucun sens.

P. 114, l. 19. *Tricotage:* ne faut il pas lire *tripotage?*

P. 116, l. 24.

Facilis descensus Averni...
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est.

Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 125.

P. 117, l. 26 et 27. Pour Sonnet, homme instruit cependant parmi ceux de son temps, le caméléon était un *oiseau!*

P. 120, l. 9. *Empième*, ou mieux *empyème*, amas de matières purulentes.

P. 122, l. 23. *Netye :* nettoyée.

P. 130. Les vers 4 et 5 ne forment pas une rime, mais une simple assonance. Quant aux vers 18 et 19, ils ne riment pas du tout, à moins que Sonnet n'écrivit *permins* pour permis, comme plus bas *prins* pour pris.

P. 131, v. 9. *Dace :* taxe.

P. 132, v. 18. Dreux du Radier, dans le discours sur la satire et les satiriques qui accompagne ses *Satires de Perse traduites en vers et en prose* (Paris, 1772, in-8°), a donné un long extrait de la satire V de Sonnet de Courval. Il y a joint les douze curieuses notes qui suivent sur les ajustements des dames au début du XVIII[e] siècle. Ces notes m'ont été communiquées par Édouard Fournier et Charles Livet.

Id., v. 27. *Satin esgraffé.* C'est du satin, c'est-à-dire une étoffe de soie, où l'ouvrier fait des trous *déchirés*, *égraffés*, *égratignés*, comme on en fait à un criblé, il est encore de mode dans les robes d'hiver.

Id., id. *Damas à ramage.* Grosse étoffe de soie de diverses couleurs et à dessein courant. Elle est d'un usage très-ancien, et les premières étoffes de cette espèce nous venaient de Da-

mas, en Syrie, d'où vient leur nom. Cette manufacture a passé de Syrie en France du temps des croisades, et s'est perfectionné au point où nous la voyons, d'abord à Lyon et ensuite à Tours. L'Orient se fournit aujourd'hui de cette étoffe dans ces deux villes, soit pour les ameublements, soit pour les habits.

P. 133, v. 1. *Taftas* ou *tafetas*. Étoffe légère de soie, originaire des Indes et de la Chine. Il y a encore ce qu'on appelle tafetas *chiné;* c'est du tafetas de différentes couleurs, sans dessin précis que celui que forme la variété de ces couleurs disposées en *ondes* ou en pointes. Les ornements ou garnitures des robes, des jupes, sont encore *façonnés, découpés, chiquetés* ou *échiquetés*.

Id., v. 3. *Manches à boüillons*. Ces bouillons étaient formés par des rubans qui serraient les bras d'espace en espace ; il y avait deux ou trois de ces bouillons plus ou moins gros, suivant le caprice ou la mode; les hommes ont même porté de ces *manches à bouillons* sous Charles VI et Charles VII. Je crois qu'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, introduisit cette mode. Elle a duré, pour les femmes, jusqu'au règne de Louis XIII.

Id., id. *Manches en arcades*. C'étaient deux gros bouillons qui formaient deux espèces d'arcades sur l'une et l'autre épaule. Chacune de ces arcades était élevée d'environ un demi-pied.

Id. v. 4. *Les rocquets façonnez* étaient une espèce de petit mantelet.

Id., id. *L'entraguette* était une écharpe imaginée par Mlle d'Entragues, ou d'Entraigues, maîtresse d'Henri IV, célèbre sous le nom de marquise de Verneuil.

Id., id. *Guisarde*. Autre sorte d'écharpe que Mlle *de Guise* mit à la mode. Cette princesse, qui fut aimée quelque temps par Henri IV, et qui épousa depuis le prince de Conti, très-brave, quoique mal fait et presque muet, est l'auteur du *Divorce satirique,* de *la Vie et les Amours d'Henri IV* et de quelques autres ouvrages. C'était d'elle que le roi disait qu'il l'aurait épousée, parce qu'elle était aimable, vive, spirituelle et enjouée, *quoiqu'elle aimât mieux*, ajoutait Henri IV, *les poulets en papier qu'en fricassée.*

Id., v. 8. *Cotte*. On distingue entre cotillon et cotte,

jupe et jupon ; la cotte se met sur le cotillon et la jupe sur le jupon. Avant que les habits des hommes eussent ce qu'on a appelé des *basques*, ils portaient des jupons, comme en portent aujourd'hui les coureurs ; il y avait le jupon simple, qui tombait sur les genoux, et le jupon retroussé.

Page 133, vers 8. Les *brassières* étaient ce qu'on appelle aujourd'hui *caracot*, qui a succédé au casaquin, qui, mis sur un jupon ou une jupe, forme un déshabillé galant, qui ne diffère du *casaquin* qu'en ce que le *caracot* est un ajustement libre et sans attache sur le devant, et que le casaquin paraît et est en effet serré et attaché. Le caracot est d'ailleurs plus court que le casaquin, et laisse la jupe entièrement découverte.

Id., v. 10. Le *devanteau* est ce petit tablier qui est encore en usage aujourd'hui en *déshabillé*, garni de dentelle ou de *point coupé*.

P. 134, v. 20. *Baisse-portières*. Tous les carrosses avaient la forme des carrosses publics, avant l'invention des berlines. *Bassompierre* y fit le premier mettre des glaces.

Id., v. 25. *Patins*. Les patins étaient des souliers très-hauts de talon. Au lieu de boucles, on y mettait des boutons qui formaient un filet sur le pied.

P. 135, v. 22. *Habelades*. J'ai vainement cherché la signification de ce mot, qui désigne un mets cher et recherché, dans les dictionnaires de Nicot, Trévoux, Littré, etc. Seraient-ce des *halbrans ?*

Id., v. 23 et suiv. Des vins qu'il énumère, certains ont perdu leur réputation, tels que les vins de Crane et ceux de Coussi, qui seraient des vins du département de l'Aisne, s'il s'agit de Craonne et des Trois-Coussy qui se trouvent dans l'arrondissement de Laon. Il en serait de même du vin d'Issy, surtout si c'est Issy près Paris. Quant à ceux d'Ay, de Beaune, Avenay, Versenay, ils ont conservé toute leur renommée.

P. 136, v. 13 et suiv. On est surpris de trouver ici la description d'un calorifère, à peu près tel qu'on les construit de nos jours.

P. 141, v. 1. Marot a en effet cité le vers proverbial : *Revenons à nos moutons*, mais en indiquant, je crois, qu'il l'emprunte à la *Farce de Pathelin*.

P. 144, v. 23. Par cette eau du Pactole ou du fleuve de la Platte (Rio de la Plata), il entend l'or et l'argent.

Page 146, vers 1. Les *margaux* ne sont pas ici des pies, mais des oiseaux de mer qui portent également le nom de *margots* et se nourrissent de poissons (voy. Trévoux et Boiste). Ils abondaient sans doute à l'île de Terre-Neuve, quand elle fut découverte par le navigateur malouin Jacques Cartier.

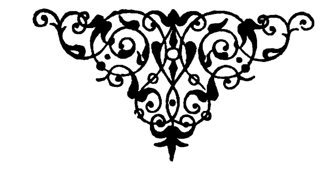
P. 149, v. 4. *Touzer :* tondre. Mot normand.

P. 150, v. 12. *Malandres :* malandrins, pillards.

P. 152, v. 2. *Ousterons,* ou *aousterons.* Ce sont à proprement parler les moissonneurs. Il s'agit ici de quelque insecte qui dévorait les moissons avant la récolte.

P. 163, v. 14. *Recouvrir :* recouvrer.

P. 163, v. 7. L'iris est l'arc-en-ciel. C'est un singulier préjugé de croire que ce météore donne une odeur plus douce aux fleurs de l'épine blanche.





TABLE



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

AVRIL 1876


OCCVPA PORTVM
IOV AVST

POÉSIES

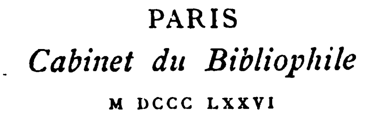
DE

COURVAL SONNET

TOME II

LES EXERCICES DE CE TEMPS





PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXVI



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

COURVAL SONNET

TOME II

LES EXERCICES DE CE TEMPS

CABINET DU BIBLIOPHILE

Nº XXI

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 350).
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

No 326.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

COURVAL SONNET

PUBLIÉES PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

TOME DEUXIÈME

LES EXERCICES DE CE TEMPS

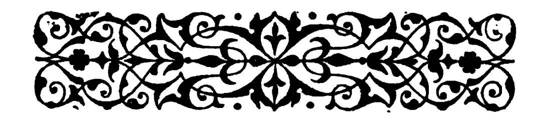
CONTENANT PLUSIEURS SATYRES CONTRE
LES MAUVAISES MŒURS





PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVI



A Monsieur Armand GASTÉ

DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE CAEN

Monsieur et honoré Confrère,

Les *Exercices de ce temps* offrent au bibliographe une énigme dont le libraire Guillaume de la Haye aurait pu certainement nous donner le mot; mais son silence et celui des contemporains font qu'elle reste et restera insoluble, à moins qu'un témoignage inattendu ne vienne en révéler le secret.

Ce livre est-il bien réellement de Courval Sonnet?

Il a été un moment attribué à Robert Angot, sieur de l'Éperonnière, qui vers le même temps écrivait des satires, était lié avec Courval et lui adressait des vers élogieux. Nodier soutenait cette opinion, et M. Frère, dans son *Manuel du Bibliographe normand*, l'acceptait aussi, bien que sous une forme dubitative.

Mais quelles raisons R. Angot, après avoir publié

avec une orthographe spéciale et singulière diverses œuvres poétiques[1], aurait-il eues pour dissimuler sa personnalité, son orthographe, et faire imprimer ses vers sous le nom de son ami, lui qui, soit auparavant, soit plus tard, n'a jamais négligé de signer ses poésies? — Il y avait évidemment confusion entre les *Exercices de ce temps* et les *Nouveaux Satyres et exersices gaillards de ce temps;* et le nom de Robert Angot fut définitivement écarté.

De sorte que M. Eugène de Beaurepaire, dans son excellente étude sur Sonnet de Courval (Caen, Le Blanc-Hardel, 1865, in-8o), « n'a pas hésité à ranger les *Exercices de ce temps* au nombre des productions authentiques du poëte virois ».

Mais voilà que vous venez, Monsieur et cher confrère, avec une grande autorité de style et de raisonnement, contester de nouveau cette œuvre à Courval Sonnet; et, soumettant ses écrits à un examen rigoureux, vous dites :

« Jamais poëte n'a abusé comme lui de la répétition fatigante de la même idée en des termes différents, plus pédants les uns que les autres... Entraîné par sa verve (verve incontestable), grisé par le bruit des mots qui tombent de sa plume et résonnent comme des grelots, il court, il court encore, et ne s'arrête que lorsqu'il est essoufflé, rendu. Il ne fait pas grâce d'une syllable, et,

1. *Le Prélude poétique*, par R. A. S^r de l'Éperonniere (Paris, G. Robinot, 1603, in-12).

Les *Nouveaux Satyres et Exersices gaillards de ce temps*, divisés en neuf Satyres, ausquels est adjousté *l'Uranie*, ou Muse celeste, par R. A., etc. (Rouen, M. l'Allemant, 1637, petit in-8), etc., etc.

quand il se mêle d'être érudit (ce qui lui arrive à chaque page), il ne laisse respirer son lecteur que lorsqu'il a vidé tout son sac... Enfin, le désir de mettre partout et à tout prix des ornements, et l'horreur du style simple et naturel, le conduisent tout droit au trivial et au burlesque. — Eh bien! le style n'est plus du tout, du tout le même dans les *Exercices de ce temps*. J'y trouve souvent une grande et fastidieuse prolixité; mais le style pédant, mais les termes savants, mais l'enflure, mais l'amplification à outrance, je ne retrouve plus tout cela comme dans les satires authentiques.[1] »

Sonnet, ainsi que vous l'observez encore, sème partout, à tort et à travers, du grec et du latin, deux langues qu'il possède au mieux, mais dont il fait un abus immodéré; tandis que l'auteur des *Exercices de ce temps*, sans être ignorant, ne fait aucun étalage de ce qu'il sait et se contente d'être tout simplement Français.

Il est Rouennais aussi, car les *Exercices* ont été écrits dans la capitale de la Normandie par un homme qui connaissait parfaitement et décrit à chaque page les rues, les églises, les couvents, les lieux de divertissement, de pèlerinage, de promenade; tandis que Sonnet de Courval, natif et habitant de Vire, eût de préférence placé dans cette dernière ville la scène de ses satires.

On doit enfin considérer que le titre général de l'édition de 1627, conçu de manière à tromper le lecteur au premier coup d'œil, range en réalité les *Exercices* à part

1. Voyez, dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe* (1er et 2e trim. de 1871), un travail de M. A. Gasté sur la *Satyre contre les Charlatans*, par Sonnet de Courval.

des *Satyres du sieur de Courval*, puisque c'est seulement après le nom de l'auteur que figurent ces mots : *Plus est adjousté les Exercices de ce temps*[1]. Le titre spécial, reproduit ci-après, n'indique non plus aucun nom d'auteur, et toutes les éditions connues des *Exercices* sont également anonymes[2].

De tout ce qui précède il résulte pour vous que le libraire G. de la Haye, afin de faire réussir *les Exercices*, ou l'auteur lui-même, ayant des raisons pour rester inconnu, les a lancés sous le couvert du nom de Courval, célèbre alors en Normandie.

Ces observations, je le confesse, ne manquent ni de poids ni de solidité; mais qui peut dire que, dans un âge plus mûr, Courval n'ait pas complétement modifié sa manière et son style? A partir de 1626 ou 1627, on ne sait trop ce qu'il devient. Était-il mort? était-il vivant? Ce point n'a jamais été constaté d'une façon positive. Courval ne serait-il pas venu, vers cette époque, habiter la capitale de la Normandie, où les *Exercices de ce temps* ont été composés, et l'influence de ce milieu littéraire ne s'est-elle pas fait sentir dans ses œuvres nouvelles?

Je reconnais toutefois la puissance de vos arguments, et si (comme vous l'avez fait pour les Vaux-de-Vire, dont vous avez irréfragablement restitué la paternité à Jean Le Houx) vous veniez me nommer le

1. Voyez le fac-simile de ce titre dans le 1er volume de notre édition.

2. Les éditions connues de ce livre ont été mentionnées t. I, p. xiij, sauf la suivante: « *Les Exercices de ce tems*, contenant plusieurs satyres contre les mauvaises mœurs, revus et augmentés depuis les précédentes impressions; nouv. édit. A Caen, imprimé cette année (à la Sphère), in-12. — *Catalogue de la Bibliothèque poëtique d'un Amateur*. Paris, Aubry, 1869.

véritable auteur des *Exercices de ce temps*, je n'hésiterais pas à reconnaître que vous avez complétement raison. Mais, bien que ma conviction soit fortement ébranlée, j'hésite encore.

Sonnet de Courval a pour lui la possession, *qui vaut titre;* et (faut-il vous l'avouer?) j'éprouverais un certain regret à retrancher de son œuvre une série de satires d'un mérite réel, qui y ont été réunies par ses contemporains, et qui, en définitive, ont été regardées par beaucoup de critiques comme lui appartenant d'une manière légitime.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Monsieur et très-cher confrère, de ne pas partager absolument votre conviction, et vous ne douterez jamais des sincères et profondes sympathies qui me font être

Votre bien cordialement dévoué,

PROSPER BLANCHEMAIN.



LES EXERCICES

DE CE TEMPS

LES EXERCICES DE CE TEMPS,

Contenant plusieurs Satyres contre les mauuaises mœurs.

Reueuz et augmentez depuis les precedentes Impressions.

Eupolis atque Cratinus Aristophanesque Poetæ
Si quis erat dignus describi______________
__________multa cum libertate notabant.

Occipiti cæco posticæ occurite Sannæ.

QVATRIESME EDITION.



A ROVEN,

Chez GVILLAVME DE LA HAYE, tenant sa boutique dans l'Estre nostre Dame.

M. DC. XXVI.

AV LECTEVR.

Si quelqu'un s'offence ou se picque
D'estre dans ce vers satyrique
Dépaint, decouvert, entrepris,
Qu'il cesse sa plainte ordinaire,
Car c'est gloire d'estre repris
D'un esprit qui n'est point vulgaire.



LE BAL

SATYRE PREMIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on celebre la dance :
Quand le monde fut faît elle print sa naissance,
Car du ciel estoillé le mouvement esgal
Fait voir que les humains sont regis par le bal ;
Mais en ce premier temps l'antique dancerie
En l'honneur du Seigneur nous servoit de latrie ;
La mesure aux accords, des pieds les mouvemens,
Estant pour saincte fin en ces commencemens.
Le prophéte royal trepignoit en cadance
Si tost qu'il apperceust l'arche de l'alliance.
Or tout est corrompu, le bien se change en mal,
Les desirs despravez se descouvrent au bal,
Depuis que ce Comus, dæmon de la débauche,

D'un battement de mains de la droite en la gauche,
Jeune et delibéré, remply de voluptez,
Brusla de son flambeau ceux qu'il a frequentez.
Car le temps nous a faits plus meschans que nos peres,
Nos enfans produiront la race des viperes.
Doncques ce desbauché, protecteur des danceurs,
Aime-vin, aime-bal, qui corrompent nos mœurs,
Se mesle parmy nous, preside aux assemblées
Des femmes de Bacchus, Bassarides, Lenées,
Nous sert de ses flambeaux tout le long de la nuict,
A force de dancer ne se plaisant qu'au bruit;
Nous masque le visage et nous mene à la dance,
Forçant nostre nature à chercher l'inconstance,
Si bien que maintenant tout se perd en plaisirs.
La dance est l'ameçon des forcenez desirs;
Les meilleurs passe-temps sont ordes lupercalles,
Les Thyades y sont ainsi qu'aux Bacchanalles;
Soubs pretexte des bals, on prend la liberté
D'embrasser à plein bras la pure volupté,
Car, par chatoüillemens qui dans l'ame se glissent,
Empoisonnant les corps, l'honnesteté bannissent;
Puis afin qu'on responde aux desirs des danceurs,
L'on choisist une salle esgalle à leurs humeurs,
Salle de la desbauche où jadis la jeunesse
Alloit comme au Bordel chercher une maistresse.
On n'y voit que flambeaux, que brillans, que beautez,
Cupidons en campagne, amours de tous costez,

Rendans par leurs esclats une grande lumiere,
Qui fait honte au Soleil au plein de sa carriere.
Ce ne sont que faveurs, œillades, baise-mains.
L'un va pour y dancer, l'autre a d'autres desseins;
L'un y cherche une femme, et l'autre des maistresses;
L'un baise les tetons, l'autre y taste les fesses;
Quelques-uns, bien vestus, par leurs regards si doux,
S'ils n'en font de cocus, ils en rendent jaloux;
D'autres, à leurs desirs n'apposent aucuns bornes
Qu'aprés avoir planté diversité de cornes.
Vous orrez en un coin discourir de l'amour.
L'un dira : « Ma mignonne, à propos, l'autre jour
Je prins un grand plaisir conduisant ma querelle;
Vrayment les dons de grace et d'amour sont en elle.
O Dieux ! la belle main ! Ne mettez pas vos gands.
Vous portez une mouche : avez-vous mal aux dents ?
Je n'ose vous offrir mon tres-humble service.
Quoy ! me refusez-vous pour n'avoir point d'office ?
Mon cœur, permettez-moi seulement d'y toucher;
Le but où je prétends, c'est avec vous coucher.
Ne meritay-je assez pour baiser ceste bouche ?
Je meurs de mille morts, quand tu fais la farouche.
En un mot je vous dis, demeurant prés de vous,
Pour vous aimer par trop j'en deviendrois jaloux. »
Puis, changeant de discours, il prend sa peccadille,
Se mire en sa beauté : « Voyez-vous ceste fille ?
Elle est née à la dance, elle promet un jour

De se rendre sçavante au doux jeu de l'Amour.
Quoy ! vous ne dites mot ! Contez-moy des nouvelles.
Pionnes nommez-vous les simples damoiselles ?
Vous faites la discrette, et bien ! sçauray-je rien ?
De grace, dites-moy, mon collet est-il bien ?
Et quoy ! ceste brunette, au bransle de village,
Saute comme une pie effarouchée en cage. »
Et mille autres fatras pour servir d'entretien,
Qui sont entre-couppez comme crottes de chien.
D'autres plus serieux, racontans des nouvelles
A l'escart, hors du bruit, esloignez de chandelles,
Sçavent prendre le temps, le lieu, l'occasion,
Pour avec peu de peine abbattre un bastion ;
Puis, le coup estant fait, de subtil artifice,
Chacun de son costé diversement se glice.
« Dieu ! que j'ay eu de peine à revenir au bal !
D'où venez-vous, mon cœur ? quoy ! vous trouvez-vous mal !
Hà ! Je n'en pouvois plus, j'estouffois, ma fidelle.
Je viens de prendre l'air avecque ma querelle.
Je suis bien chiffonnée, et mon vertugadin
Est à demy rompu, tant c'est un sot engin.
Il plie au moindre effort ; s'il n'est logé au large,
Il ne peut endurer une seconde charge ;
A force de fouler je suis toute en chaleur.
Laissez cela, Monsieur, d'où vous vient ceste humeur ?
Vous estes tout plaisant, vous aimez bien à rire !
N'approchez point si prés ; que voulez-vous me dire ?

Parlez haut, qu'un chacun entende vos discours.
O le vray courtisan ! Il est transi d'amours.
Choisissez mieux, Monsieur, jettez-vous sur les belles,
Cherchez un autre sainct pour offrir vos chandelles ;
Vous me cognoissez mal, brisons cet entretien.
Quoy ! me parler d'amour ! Je suis femme de bien. »
Forçant sa contenance, elle fermoit la bouche ;
Ses yeux tout abbaissez, comme saincte nitouche,
Tournoit sa teste ailleurs, vouloit changer de lieu,
Si bien qu'on la jugeoit toute donnée à Dieu ;
Et deux heures devant, auprés des chambrieres,
Un jeune cavalier luy tailloit des croupieres.
Dieux ! le grand satyricque ! il faudroit le punir :
Sa langue mesdisante il ne peut retenir.
Encor, s'il estoit vray, je prendrois patience,
Dira quelque bon bec, qui sçait bien qu'on l'offence.
Si tu vas irritant de ma plume le trait,
Ruzée, asseure-toy qu'on verra ton portrait.
Le serpent Cataplebe aux œillades mortelles,
La harpe d'un lyon, des tigres les femelles,
La corne d'un taureau que l'on met en courroux,
Le coup de pied d'un cerf eschauffé en amours,
Et tous les déplaisirs roulez en la pensée,
Ne font point tant de mal qu'une verve offensée.
Va, rejette le vice, embrasse moy l'honneur !
Alors j'adouciray de mes vers la fureur.
Des beautez la plus belle a le siege dans l'ame.

La beauté sans vertu pour son los a le blasme.
Cecy est general, sans dessein d'offenser
Celle qui dans son cœur se sentira blesser.
Si dans sa conscience elle-mesme s'accuse
Elle y vaut deux tesmoins; et qu'en peut mais ma muse?
C'est assez pourmené, retournons voir le bal;
Voicy des pantalons; est-il le Carneval?
O la belle posture! il faut voir ceste dance.
Harlequin est François, l'Italie est en France.
Place, place au Ballet! qu'on se presse en ce coin.
Flambeaux, vous nuisez là, reculez-vous plus loin;
Mon collet se noircist à ceste poix resine,
Je vay prendre une place auprez de ma cousine.
Quelle confusion! « Monsieur! supportez-vous;
Vous estes mollement assis sur mes genoux!
Vous n'estes point honteux? vous prenez bien vostre aise!
Faites-vous les doux yeux afin que je vous baise?
Levez-vous dessus moy, n'approchez de mon sain,
Ou je vous bailleray le revers de la main.
Ne m'importunez plus; voyons dancer ces dames,
Cela les rajeunit et rallume leurs flames.
Le vermillon d'Espagne et l'eau de fleur de lys,
La seruze et le blanc, rendent leurs tains polis;
La perruque d'emprunt, la dent bien agencée,
La gorge de Paris sur le sain bien placée,
Tant de beautez ensemble embrazent par leurs feux
Les esprits plus glacez, les rendans amoureux.

Mais, de grace, escoutez comme on heurte à la porte.
Mon Dieu, que j'ai de peur! Mon mary! Je suis morte.
J'entends des coups d'espée; on veut forcer le bal.
Envoyez veoir que c'est, Monsieur! Monsieur Resval,
Venez-vous de là-bas? ostez-moy hors de paine,
Je crains tant mon mary que j'en suis hors d'halaine;
Ceux qui veulent entrer sont-ils de nos voisins?
— Madame, n'ayez peur, bons voisins et cousins,
Vous allez veoir merveille; et vous dis, sans faintise,
Qu'on n'a point encor veu si gentille entreprise.
Les beautez de ce temps vont dancer un ballet;
Chacune a son mary: vrayment, il n'est pas laid.
On n'en peut dire mal; c'est jeu sans vilennie:
Un frère quelque fois sa propre sœur manie.
Arriere les soupçons! mal fait qui pense mal.
Est-ce offencer autruy que de masquer au bal?
O Dieu! qu'il fait bon veoir ces longues chevelures!
Que de juppons brodez, que de belles dorures,
Que de sains pottelets, que d'yeux vers et luysans,
Que d'objects pour meurtrir les cœurs des courtisans,
Que d'apas, que d'attraits, que d'ames charmeresses,
Que de jeunes levrons, que d'esterdeurs de fesses!
Qu'ils feront de coqus bien moins que de jaloux!
Ma sœur, allons-nous-en; je m'en vay avec vous.
O quelle puanteur on sent en ceste place!
Je ne peux plus durer; sortons d'icy, de grace.
Sans doute on a chié quelque part prez de nous;

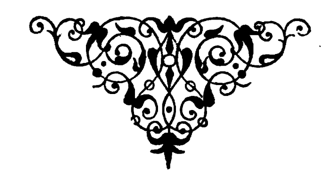
Sentez-vous, mon voisin ? — Fy! nous sentons bien tous.
C'est pour en suffoquer du mal de la matrice ;
Et tost décrochez-moy, il faut que je vomice !
Gloc, gloc ! Je n'en peux plus ; voila tout mon souper.
Je me trouve bien mal, faites moy reporter. »
— Elle change en couleur ! Du vin, laquest, Marie,
Et coupez son lacet ! elle est esvanouye ;
Enlevons-la d'icy, le moyen de durer ?
Page, apporte un flambeau ; viste, viens esclairer.
Les retraits que l'on vuide au plus froid de l'année,
La fange de Paris dessus le heurt portée,
L'odeur forte d'un bouc, d'un punais la fœteur,
Ne sentent point si fort que ceste puanteur.
Laissons-la reposer pour reprendre ses forces.
Le bal est bien contraire à tant de femmes grosses ;
La lueur des flambeaux, l'alaine des danceurs,
Donnant des maux de teste, esmouvent les humeurs.
Escoutez : elle plaint. Prestez un peu l'oreille,
Elle se veut lever ; tant de bruit la resveille.
— Et bien ; comment vous va ? prenez un peu de vin,
Nettoyez vostre cœur infecté de venin.
— Non ! ce ne sera rien, ma douleur est passée ;
Par ce vomissement je me sens soulagée ;
Mon estomach vuidé fait que mon appetit
Commence à revenir ; beuvons donc un petit,
Puis retournons au bal. Je ne tiens plus sur terre ;
Je veux aller dancer la volte de la guerre,

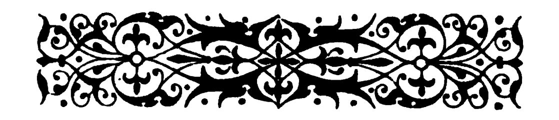
Estant du naturel de l'yvrongne Allemant,
Qui, vuidé de son vin, est plus guay que devant.
Quoy ! la collation n'est pas encores faite ;
Viste doublons le pas, pour avoir une boette.
Allez en prendre deux ; renversez le bassin.
Bon, je les vay cacher sous mon vertugadin.
Retournez pour avoir deux pots de confitures ;
Il ne faut pas donner ces bonnes advantures.
Et de ce marsepan, je n'en ay point gousté :
Rompez-en la moitié ; il faut estre effronté.
— Mais quoy? contentez-vous ; vous avez de quoy faire.
— Tout beau, ne dites mot, si vous voulez me plaire.
N'approchez plus si prez de la collation,
Ou bien on vous croira plein d'indiscretion.
Pour avoir une boette on prend beaucoup de peine,
A force de pousser on se met hors d'halaine ;
Pour moy, j'aymerois mieux mille fois en donner
Que d'aller dans la presse afin d'en buttiner.
Je ne sortirois pas (pour un cent) de ma place ;
La prendre sans donner, cela n'a point de grace,
Il faut estre modeste, ou l'on est à blasmer,
L'indiscret se fait voir et par tout renommer.
— Pour dire à Dieu, dançons un bransle de village.
— Madame, commencez ; ne faites point la sage.
Vous plaist-il que je meine? entrons dedans le rond,
Sus ; les poings aux costez ! regardez-moi le frond ;
Courage, allons par haut ; sans fainte qu'on tremousse !

Violons, arrestez-vous; ma robbe se destrousse,
Certes, je n'en peux plus; c'est assez pour mourir.
Au bransle de village on ne fait que courir,
Vous m'avez mise en eau; ma chemise est brassée.
Je vay me seoir sur vous puisque m'avez lassée. »
Debout on prend congé, l'on s'en va desjeuner.
« *Puisque le four est chaud, il nous faut enfourner.*
J'ay si grand appetit que je serois malade
Si je ne mange point de ceste carbonnade.
O Dieu que de patez, et que de venaison !
Faites-en porter un droit en nostre maison.
Carrabin, où es-tu? D'une façon subtille
Enleve ce paté caché sous ta roupille.
La belle et grosse andoüille et de bonne longueur !
Rien n'est si souverain contre le mal de cœur.
Est-ce de l'Oyselet, de Vion, ou de Troye ?
Une andoüille aussi longue entreroit jusqu'au foye.
Beuvons un coup de vin. Du nouveau? Non, du vieux,
Je prends en liberté ce que j'ayme le mieux.
A ta santé, mon cœur, et à ta bonne mine.
— *Je vous plege en la table ainsi qu'en la courtine;*
C'est trop resté ceans; sortons, prenons congé;
J'ay l'estomach bouché pour avoir trop mangé.
A Dieu, ma chere dame, à vous aussi, mes belles. »
Demain dés le matin, du bal toutes nouvelles,
On remonte en carosse, on se trie, on se prend,
Chacun à son desir ainsi comme il entend.

Les uns s'en vont à pied, à faute de monture;
Si chaste on en revient, c'est grand coup d'avanture.
De la table à la dance, et de la dance au lict,
Coulant ainsi le temps, du jour faisant la nuict,
Se comblant de plaisirs, sans soucis et sans cure,
C'est garder de tout poinct les regles d'Epicure.

Epicuri de grege porcum.





LA MORTIFICATION

SATYRE SECONDE.

Le monde se maintient par élemens contraires,
L'homme passe sa vie en diverses affaires,
Rien de stable icy bas, tout change en un moment,
Du profond de la mer jusques au firmament.
Le Ciel porte-flambeaux nous donne sa lumiere,
Puis estend un rideau pour se cacher derriere,
Et Neptune en courroux, semblant nous submerger,
Aussi tost adoucy, nous conduit sans danger.
L'année a ses saisons : l'Esté, l'Hyver, l'Automne ;
La pluye abat le vent, le chaud le froid talonne ;
Tantost bien, tantost mal, chaque chose a son tour ;
Tel glace de froideur, qui brusloit en amour.
Doncques, ma saincte sœur, prenons en patience,

Aprés avoir dancé, d'y faire penitence.
Le temps nous y convie et veut que nos pechez,
De nous par trop cheris, aux yeux ne soient cachez.
Il faut prendre un cilice, un cordon, de la cendre ;
A ce mondain amour l'on ne doit plus entendre.
Fichons nos yeux au Ciel, eslevons y nos cœurs,
Du monde et de la chair nous les rendrons vainqueurs.
La débauche est trop longue ; amendons nostre vie ;
De croupir aux pechez je n'en ay plus d'envie.
J'ay tous mes sens ravis, la meditation
Convertit mon amour en saincte affection.
Quittons ces salletez ; mal vit qui ne s'amende ;
D'un cœur navré d'amour faisons à Dieu l'offrende.
Quoy! voicy ma belle ame, elle vient devers nous.
— Bon jour, mes saincts desirs ; Dieu demeure avec vous !
— Belle ame, mon amour, qu'il vous tienne en sa garde ;
Vous comblant de plaisirs, d'un œil doux vous regarde.
Quel est vostre dessein? où voulez-vous aller ?
Dites-le-moy, de grace, et sans rien m'en celer.
— Sans mentir, j'ay desir d'aller à la confesse.
— Allons y de ce pas. — Mais je n'ay pas ouy messe.
— Et bien, j'en entendray encor une avec vous,
Mes desirs ; voulez-vous venir avecque nous ?
— J'aymerois mieux mourir de mort la plus subite
Que d'avoir refusé cet œuvre de mérite.
Allons où vous voudrez, sans plus nous amuser ;
Ce qui se fait pour Dieu l'on ne doit refuser.

Le bon-heur m'accompagne, et suis bien fortunée
D'une telle rencontre en ceste matinée.
— Où voulez-vous aller ? — Allons aux Augustins,
Ou bien aux Recolets. — Non, droit aux Celestins;
C'est un bon confesseur que ce frere Guillaume,
Il enjoinct seulement de dire un sept-Pseaume ;
Quand vous auriez commis mille pechez par jour,
D'inceste, d'adultere, aux deduits de l'amour,
Dites-les hardiment : pour vostre penitance
Il vous dit : Ma mignonne, ayez en repentance.
— O le bon confesseur ! certes, j'y veux aller ;
Je veux changer le mien, il me fait affoler,
Il me tient pour sa fille, et le nomme mon Pere ;
Mais il s'informe trop de la petite affaire ;
Il veut sçavoir comment, pourquoy, quand, en quel lieu,
Combien de fois par jour je m'adonne à ce jeu,
Si j'ay point trop d'humeur quand mon mary me baise,
Si dans la volupté je prends point trop mon aise,
Si je garde la regle et le lieu de Venus,
Si deux amis d'un coup j'ay point entretenus,
Et mille autres discours dépendans de la couche,
Qui font (contre son gré) l'eau venir à la bouche.
— Dieu ! c'est un importun ; c'est par trop s'enquerir,
Ceux qui n'osent le faire en veulent discourir.
Sçait-on pas bien que c'est ? A quoy tant de paroles ?
Je lui dirois : « Pater, quittons là ces frivoles,
« Escoutez mes pechez : j'ay juré maintefois,

« J'ay souvent transgressé de l'Eglise les loix,
« J'ay mesdit à dessein des dames de merite,
« J'ay pris trop de plaisir aux amours d'Hypolite,
« Je suis sujette au songe au milieu de la nuict,
« Et ne fais que resver sur l'amoureux deduict;
« Ainsi, toute en sursaut me trouvant esveillée,
« A force de songer ma chemise est moüillée. »
Hà! le songe m'emporte, il n'en faut plus parler!
Sus donc, ma saincte sœur, où devons-nous aller?
— Escoutez! voilà l'heure. Est-ce midy qui sonne?
Vrayment, il est trop tard; le bon jour je vous donne.
L'heure m'a bien surprise, il faut doubler le pas,
Afin que mon mary trouve prest son repas.
— Ma sœur, le rendez-vous dedans les Carmelites.
— Je m'y rendray sans faute, ou bien aux Jesuistes. »
O l'importun flageol! quelle devotion!
C'est pure hypocrisie, et non religion;
L'on diroit, à les voir courir de rüe en rüe,
Un rozaire en la main, baissant tousjours la veuë,
Sans masque, sans manchon et sans vertugadin,
La teste enguilminée ainsi qu'un Jacobin,
Deux pieds de crotte au cul, sous le bras un gros livre,
Baisant des grains benits, des medailles de cuyvre,
Des Agnus faicts en cœur, de satin brodez d'or,
Que c'est saincte Gertrude ou saincte Eleonor,
Tant par leur doux semblant leur ame contrefaicte
Paroist belle au dehors, au dedans toute infaicte.

Les voicy pour disner : tout tremble en la maison,
Frapper l'un sans subject, crier hors de raison,
Briser plats, casser pots, les jetter à la teste,
Tout retentir de bruit ainsi qu'en la tempeste.
« Quoy ! mon disner n'est prest? Il est midy sonné,
Dira ceste diablesse, aprés avoir tonné ;
Martine, courez tost ; allez à la fontaine,
Mettez le pot au feu : vray Dieu que j'ay de peine ! »
Et le pauvre mary qui n'ose sonner mot,
Assis auprés du feu, voit randoüiller le pot,
A jeun, las du procez, n'ayant ce qu'il desire,
Prend tout en patience et ne s'en fait que rire.
L'homme estoit trop heureux s'il n'eust eu pour tourment
Une femme à fleau par son embrassement.
Il eust passé les ans sans peine et sans tristesse,
Libre, exempt de douleur, esvitant la vieillesse ;
Mais Dieu, pour le punir, l'a contraint espouser
La femme, qui ne peust en paix se reposer ;
Car certes ce seroit chose rare en conqueste
D'y pouvoir rencontrer une femme sans teste,
Douce en son naturel, sans causer aucun mal
Au mary qu'elle estraint d'un lien conjugal.
Sans la femme et le vent qui soufflent sur la terre,
Jamais nous n'eussions eu peste, famine ou guerre.
Le serpent va sifflant, le fier lyon rugist,
Le sot oyson gazoüille et le cheval hanist,
La teurte se lamente et la mouche bourdonne,

La brebis va bellant quand seule on l'abandonne,
Le chien jappe tousjours, le loup ne faist qu'hurler,
Le pourceau naist grondant et le chat à meauler,
La mulle braist sans cesse, et la femme tempeste.
Ainsi ces animaux nous font mal à la teste.
Mais que fait la belle ame attendant son disner ?
Les Vespres l'on va dire, il s'en faut retourner ;
Elle boit deux bons coups, ayant mangé sa souppe,
Et du plus cuit du pot un lopin elle couppe,
Qu'elle masche, en tirant des dents et du poignet,
Comme un oiseau de leurre ou comme un tiercelet
Tire son desjeuner du bec et de la serre,
Ayant fait aux perdrix une sanglante guerre.
Elle soule, elle sort, se trouve au rendez-vous.
Du mesnage rien moins ; tout s'en dessus dessous :
Des chiens à sa despence, au bordel sa servante,
Son mary par desbauche une taverne hante.
Ainsi diversement, par le bien et le mal,
Chacun de son costé va droit à l'hospital.
La voicy revenir couverte d'une escharpe,
Au col une croix d'or, droit sur la contreuscarpe,
Toute mortifiée en la devotion,
Exempte de l'amour comme d'ambition.
Elle entre dans l'eglise et prend de l'eau beniste,
S'en aspergeant le front d'une façon subite ;
Puis se met à genoux vis à vis d'un pillier,
Où l'on void les amants tous les jours fourmiller,

Regarde d'un costé, tourne la teste arriere,
Pour voir qui va, qui vient, qui peut estre derriere,
Tousjours en action, de port, de bras, de corps,
Songeant souvent aux vifs en priant pour les morts.
En fin l'heure se passe en attendant sa saincte,
Qui d'un autre costé joüe une mesme fainte.
Lasse d'estre à genoux et d'un si long sejour,
Un jeune financier, luy donnant le bon jour,
La prend dessous le bras, la met hors de l'eglise,
L'entretient de l'amour et de mainte sottise;
Luy dit : « Belle aux beaux yeux, depuis combien de jours
Avez-vous resolu de quitter vos amours ?
Je ne vous cognois plus, je croy que c'est un songe.
Quel remord avez-vous qui dans le cœur vous ronge?
Quel cas de conscience a changé vostre humeur ?
Est-ce un enthousiasme ou divine fureur
Qui vous rend si songearde et si melancolique ?
Pour approcher de moy, serez-vous moins pudique ?
Vous cachez ce beau sein? Permets-moy d'y toucher,
Ma belle, je n'ay rien en ce monde plus cher.
— Laissez cela, Monsieur ; faites la penitence :
La mort vient quelquefois bien plustot qu'on ne pense.
C'est durant ce saint temps qu'on doit abandonner
Le monde et ses plaisirs, qui nous veulent damner ;
Adieu, Monsieur, adieu ; menez une autre vie.
— Iray-je avecque vous ? — Je n'en ay nulle envie ;
Allez vostre chemin ; Dieu demeure avec vous !

Voicy ma saincte sœur, elle vient devers nous.
Ma saincte sœur, bon jour, quelle longue demeure
Vous a tant fait tarder? Il y a plus d'une heure
Que je suis en ce lieu, seule en vous attendant ;
J'estois sortie en fin pour m'en aller devant.
— Belle ame, excusez-moy si je viens la derniere ;
De vous faire tarder je ne suis coustumiere ;
Mais, estant en chemin pour venir en ce lieu,
Celuy que vous sçavez, en me disant à Dieu
Et bon jour tout ensemble, au coing de nostre rüe,
Comme en prenant congé, tousjours la teste nüe,
M'a bien tenue une heure, en faisant un discours,
Qui m'a fait souvenir de nos vieilles amours.
Mais je ne cognois point ce jeune gentilhomme
Qui vient de vous quitter ; comme est-ce qu'on le nomme?
— Ma saincte, nos humeurs semblent sympatiser,
Deux gemeaux ne pourroient si bien fraterniser :
Car d'humeur, d'action, d'esprit et de courage,
Je vous suis de bien prez, et sommes d'un mesme aage.
Estes-vous en soucy, je sens du desplaisir ;
En aimez-vous quelqu'un, j'en brusle de desir.
Nos amours sont esgaux, esgales sont nos flames,
Tant un pareil lien enlace nos deux ames.
Or sus, en mesme temps qu'on vous parloit d'amour,
Ce jeune cavalier m'en donnoit le bon-jour,
Et tout ainsi que vous j'en ay fait peu de conte,
Si bien qu'il s'en retourne avec sa courte honte.

Car, pendant ce saint temps propre aux devotions,
Il faut mettre une bride à nos affections.
Au moins une fois l'an on se met en priere.
Un plaisir n'est perdu, pour un temps qu'on differe ;
Qu'en dites-vous, ma saincte ? est-ce pas la raison
De borner ses desirs, suyvant la saison ?
— Belle ame, sans mentir, c'est un trait de prudence
De courir au pardon quand on a fait l'offence ;
Tout n'est propre en tout temps, chaque chose a son tour ;
Aprés le chaud, le froid ; la nuict chasse le jour ;
Et puis Dieu ne veut pas la mort des pecheresses,
Il recognoist assez du sexe les foiblesses.
En quittant le peché pour embrasser l'honneur,
Nous pouvons esviter de son bras la fureur.
Mais sans dissimuler, n'est-ce point pour la somme
Que vous avez quitté ce jeune gentilhomme ?
A le voir par derriere ainsi trotter menu,
Je juge qu'il n'a pas encor son revenu.
C'est un jeune advocat attendant un office,
Qui vient vous visiter faute d'autre exercice.
J'ay veu son poil frisé ombrageant son menton,
Qui me fait croire au vray qu'il n'a pas un teston.
— Belle ame, qu'en dis-tu ? Je m'en donne carriere ;
Car tu juges un homme à le voir par derriere.
Si tu sçavois qu'il est, tu changerois d'advis,
Il est bon à la somme, aussi bien qu'au devis.
C'est un jeune commis, dés long-temps, aux finances.

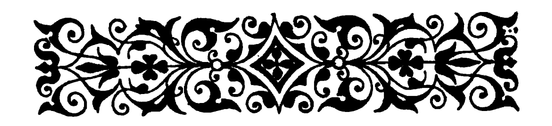
Je pourrois bien sur luy fonder mes esperances.
Et bien, pour dire tout, la croix de diamant
Que portent mes desirs, est-ce un present d'enfant,
Ou d'un jeune advocat à tort et sans pratique?
— Un tel donneur est rare en une republique.
Est-ce un de ses presens? Je ne le pensois pas.
Depuis quand le tient-elle espris en ses appas?
Deux ans sont jà passez qu'elle en a jouyssance.
— Mais changeons de discours; fuyons la médisance;
Allons aux Recolets, j'y veux faire un present
De deux beaux coussinets brodez d'or et d'argent.
Il faut donner ses biens, puisque Dieu le commande;
Je sacrifie à Dieu mes vœux et mon offrande.
— Belle ame, dites-moy qui vous les a donnez?
— Ce mesme financier. — Certes vous m'estonnez!
— Un jour, me venant voir, il mit sous ma courtine
Un beau manchon fourré d'une marte zibline.
Tout l'hyver je l'ay mis, et m'en parois au bal.
Il servoit de faveur pour courre au Carneval;
Maintenant qu'il fait chaud, je le trouve inutile
Et veux qu'en coussinets il serve à l'Evangile.
Je veux parer l'autel et monstrer en tout lieu
N'avoir autre dessein que de servir à Dieu.
J'ay du satin à fleurs, des velours à ramage,
D'Ariston, à la turque, et, par mon bon mesnage,
J'ay force point couppé, dentelles, passemens,
Clinquants d'or et d'argent de divers vestemens,

Qui m'ont long-temps servy, chacun selon la mode,
Desquels l'on peut parer mainte riche custode,
Faire des contr'autels, robbes de pouppelots,
Chasubles et rideaux, cimarres d'angelots,
Tablettes, coussinets, pieces devotieuses,
Et cent œuvres pieux d'ames religieuses;
Car, si l'on veut avoir un jour dedans le ciel
Une place à l'esgal de l'ange saint Michel,
Il faut dans les couvents prodiguer en largesses
Nos meubles, nos habits, nos thresors, nos richesses;
Et vous dis pour le vray qu'on peut sans offenser
Desrober son mary, tous ses biens despenser,
Appauvrir ses enfans, minuter leur ruine,
Afin d'entretenir des moines la cuisine,
Deust-on mesme à la fin loger à l'hospital;
Car la devotion ne reçoit rien d'esgal.
Fy des biens passagers! Aux ames bien-heureuses
Le Ciel est pour object, du monde incurieuses,
Sans soucy d'amasser tant de biens temporels.
Mondains, mondains, helas! helas! pauvres mortels,
Qui n'aspirez au ciel, pour aimer trop le monde,
La chair et les plaisirs, où tant de mal abonde,
Un jour bien ruddement vous en serez punis,
Contraints de supporter des tourmens infinis,
Qu'on prepare là-haut aux ames pecheresses
Qui ne veulent quitter tant de folles jeunesses.
Quoy! l'eglise est fermée! Est-il desja si tart?

Le service est-il dit? J'entends en quelque part
Chanter bien doucement: sans mentir, ce sont graces
Que ces bons Recolets chantent en leurs voix basses.
Allons-nous en soupper. Adieu jusqu'à demain.
L'heure m'a bien surprise; il faut doubler le train. »
L'une va d'un costé, l'autre enfile la rüe,
Suit les lieux escartez, de peur d'estre cognüe,
Contrefait son visage et le change si bien
Que de tout le passé l'on ne remarque rien.
Cependant tout le jour se passe en flannerie,
En faisant des discours pleins de badinerie:
Car il n'est rien plus foible, inconstant et leger,
Que l'esprit d'une femme encline à se changer.
On dit: Qui femme croit, et qui son asne meine,
N'est pas sans fascherie et ne vit pas sans peine.
Or, si l'on veut en paix jour et nuict reposer,
Il faut bien la cognoistre avant que l'espouser.

Extra Catones, intus Vatinii.





LA FOIRE DE VILLAGE

SATYRE TROISIESME.

Le beau char du Soleil qui la clarté nous porte
Ne sort pas tous les jours par une mesme porte:
Car, en quittant le Dain, le Verseau, les Poissons,
Il vient voir le mouton et les freres bessons;
Puis, par un doux aspect, il change en robbe verte
La cime des hauts monts de farine couverte.
Or, puisque cest hyver maintenant nous laissons,
Que la neige se fond, qu'il n'est plus de glaçons,
Qu'Apollon a quitté le cornu capricorne,
Que le mignard Zephir fait que la terre s'orne
D'un bigarré tapis et que l'on voit parez
De fleurs les beaux jardins et d'herbage les prez,
Que les chantres aislez vont saliiant l'aurore,

Que le doucet Zephir va baisottant sa Flore
D'une chaleur humide, amoureux de ses yeux,
Portant par les forests, par l'air et par les cieux,
Son haleine doucette, et, la rendant feconde,
En produisant des fleurs fait rajeunir le monde;
Que l'on voit les oyseaux faire l'amour en l'air,
Sur terre les humains, les poissons dans la mer,
Allons ! il est saison d'abandonner la ville;
La vie de campagne est plus libre et gentille.
Je hay les complimens ; j'aime la liberté ;
Passer le temps à rire en toute honnesteté,
En peignoir, en juppon, la gorge bien ouverte,
Folastrant sur un lict à demy découverte,
Pincer l'un, frapper l'autre, et faire à qui mieux mieux
L'amour soir et matin, de la bouche et des yeux,
En despit des jaloux et de la mesdisance,
Qui de blasmer autruy n'a jamais suffisance.
Et puis nos jeunes ans, qui boüillonnent d'ardeur,
Font que l'aveugle Dieu loge dans nostre cœur.
La rose et la beauté ne sont pas de durée:
Cueillez l'une au matin, au soir elle est fanée ;
L'autre passe aussi tost, alors ce temps perdu
Est de nous regretté sans nous estre rendu.
Sus, vivons librement, esvitons la tristesse ;
Que chaque serviteur conduise sa maistresse,
Il n'est pas tousjours temps d'estre en devotion,
Nostre vie s'escoule en diverse action.

Durant ce saint caresme on pleuroit son offence ;
Mais la feste est passée, adieu la penitence !
C'est l'allée aujourd'huy de saint Martin du Mont ;
Allons-y pourmener, les bons danceurs y sont.
Laissons là nos maris, esvitons leur presence,
Car de dire un bon mot envers eux c'est offence ;
Qu'ils facent bande à part, chacun de son costé,
Ou bien l'on vit en crainte et non en liberté.
Il est temps de partir, viste, qu'on se depesche ;
Il n'est que le matin pour aller à la fraische.
Chacun monte en carosse, et Dieu sçait les discours
Que l'on tient là dedans du joly jeu d'amours,
L'une assise sur l'autre et toutes pesle-mesle.
Un chacun se fait place ; un gros prés d'une gresle ;
L'un tient la main de l'autre et, luy serrant les doigts,
Luy faisant les doux yeux, la reduit aux abois ;
Puis discourant d'amour, panché sur la portiere,
Coule sa main en bas pour trouver la jartiere ;
L'autre tient sa maistresse, et, luy pressant le flanc,
D'ardeur et de prurit, luy fait couler le sang ;
Vn autre plus discret veut user d'une fainte,
Tient à l'une un discours de l'Escriture sainte ;
Poussant le pied de l'autre, il luy perce le cœur,
Si bien qu'en un instant il s'en rend le vainqueur ;
Puis, couvert d'un manteau, détachant l'esguillette,
Prend sa main et luy met au fond de sa brayette.
On n'y fait point d'estat d'un baiser simplement,

Aux champs tout est permis ; on y vit librement.
C'est pour passer le temps, il n'y a point d'offence :
Honny soit celuy-là qui tant de mal y pense !
Grand Dieu qui vois nos faits, qui découvres nos mœurs,
Qui juges nos conseils, qui cognois nos humeurs,
Qui guerdonnes les bons de juste recompence,
Qui punis les meschans quand ils font une offence ;
Soleil de l'univers à qui rien n'est caché,
Grand juge des humains, vengeur de leur peché,
Ce n'est pas pour tousjours que ta haute justice
Differe de punir ceste humaine malice ;
Car, quoy qu'avec les bons les meschans soient souvent,
Sans soucy de mieux vivre exempts du chastiment,
On les void poursuivis par la boiteuse peine,
Qui les attrape en fin avec ses pieds de laine.
Les voicy arrivez : chacune à son miroir
Se regarde, s'attiffe ; on leur rend le devoir,
On met bas la portiere, on les descend à terre,
D'un baiser savoureux les levres on leur serre ;
Chacun prend sa maistresse et seule la conduit,
Pour y passer une heure, en l'amoureux deduit ;
Puis on vient à la foire et lors on prend sa place
Pour y voir des danceurs le maintien et la grace.
Dans un orme rameux fourchu jusqu'au plus haut
Estoit un cabinet qui servoit d'eschaffaut
Pour placer les hauts-bois, que les valets de feste
Avoient pallissadé pour rendre plus honneste.

C'estoit prés de l'eglise, au milieu d'un carfour,
Où le peuple affluoit tant que duroit le jour.
Là, comme au rendez-vous, la gentille jeunesse
Passoit le temps à rire et follastrer sans cesse,
Qui de vouloir eust fait le soleil advancer,
Pour y pouvoir plustost le bransle commencer.
La fille du seigneur qui doit avoir la dance
Son esprit à rien plus qu'à ce bransle ne pense,
Et n'a d'autre desir que d'avoir ce bon-heur
D'emporter de la dance et le prix et l'honneur.
Durant ce passe-temps, des simples l'amusoire,
La finette s'escoule abandonnant la foire,
Entre dedans l'eglise et faint de prier Dieu,
Assignant son amy des yeux en autre lieu,
Qui sans la regarder s'evade par derriere,
Se rencontrans tous deux dans une cheneviere.
Chacun pense à son fait; les uns dedans le bois,
Les autres dans un pré, le font en villageois,
Pendant que le cocher sur le lict du carroce,
Bricolle une donzelle esprise à son amorce.
On veut se resjouyr, on se perd en plaisirs;
On s'abandonne au vice, on forcene en desirs.
Le dieu bouffy de vin et Cerez la fruictiere
Pour servir à Venus on ne met pas derriere;
Car on void sur la place, espars de tous costez,
Bouteilles, cervelats, jambons, langues, pastez.
Chacun à qui mieux mieux y fait la chere entiere :

Ses prophetes, ses saints, ses jeusnes, ses oracles;
Toutes nous vont preschant qu'il faut adorer Dieu,
Qu'il s'appaise et fleschit le servant en tout lieu,
Par prieres, presens, vœux et pelerinages,
Nous estant presenté sous diverses images.
Soyons donc pelerins, visitons les saints lyeux,
Ainsi qu'on nous apprend avoir faict nos ayeux :
Car ceste œuvre aux humains est pleine de merite,
Qui contre nos pechez envers Dieu nous profite.
Hypocrite couvert, je découvre ton cœur;
Ce grand Dieu clair-voyant rend mocqué le mocqueur.
Tenant ta langue en main, ton cœur est loin derriere;
Tu ressemble aux tombeaux pleins de salle poussiere :
C'est bien fait, il est vray, visitant un saint lieu,
Si tu ne faisois pas barbe de foire à Dieu.
Tes ayeux pelerins, dedans la Palestine,
Alloient au Saint Sepulchre en charité divine;
Ceste dame Paula visitoit les saints lieux,
Où Jésus-Christ fut né, qui parust à ses yeux;
Mais toy, couvert de fard, dissimulé dans l'ame,
Tu te dis pelerin pour seduire une dame;
Et vous, belle aux beaux yeux, esclave de l'amour
Qui brusle vostre cœur et la nuict et le jour,
Vous faites mille vœux pour paroistre plus sainte,
Et l'on juge à vos yeux que ce n'est qu'une fainte.
Cupidon est par tout; les temples de Venus,
Sont, comme en Cytherée, en France entretenus;

Vous allez visiter souvent Bonnes-Nouvelles,
Mais c'est un autre saint qui reçoit vos chandelles.
Il faut prendre un pretexte, et, pour couvrir son jeu,
Demain à Bon-Secours, aprez en autre lieu.
Pour n'avoir point d'enfans on se meurt de tristesse,
Il faut donc faire vœu pour aller à Liesse;
L'on cherche compagnie, on s'esgale d'humeurs,
Amy, cousin germain, le frere avec ses sœurs.
Ainsi tous d'un accord pour faire le voyage,
Chacun de son costé pourvoit à l'équipage :
L'une emprunte un carrosse et l'autre des chevaux;
L'un fournit de voltée et l'autre a mille maux
A trouver un collier garny d'une croupiere,
Pour un cheval d'emprunt qui trainoit de la biere;
Puis, faute de cocher, on se sert de Guillot,
Qui des pestiferez menoit le chariot.
Ainsi bien attelez de cœur et de courage,
La trouppe se dispose au saint pelerinage;
Mais, avant que partir, l'on fait provision
De bons pastez de bœuf sentant la venaison,
De langues, de jambons, de flacons, de bouteilles;
Car l'estomach à jeun est dégarny d'oreilles;
Et d'ailleurs ce bon meuble est tant requis par tout
Que l'on ne peut sans luy long-temps estre debout.
Or sus, les coffrets pleins de tant de bon mesnage,
Tous montez en carrosse, on part de bon courage :
L'une, devotieuse, enfile un chappellet;

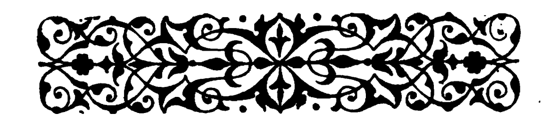
L'autre, par trop pressée, agence son collet;
L'un chante à faux-bourdon une chanson devote,
Mise nouvellement sur l'air de la gavotte;
L'autre, moins retenu, veut discourir d'amour,
Raconte ses beaux faits, tant de nuict que de jour,
A celle dont les yeux, par leur claire lumiere,
Font cacher le soleil au fort de sa carriere,
La nomme ses amours, son tout et son desir,
Qu'estant esloigné d'elle il meurt de desplaisir,
Puis, par un doux regard voulant charmer sa veuë,
S'efforce d'engendrer ainsi que la tortuë;
L'autre, s'appercevant qu'on fait l'amour des yeux,
Se gosse des mondains qui s'esgalent aux dieux,
Baissant sa veuë en bas, faint de dire ses heures,
Lisant de Cloridor les chastes advantures.
Arrivez au lieu saint, on fait provision
De ce qu'on trouve propre à la devotion,
De medailles, de croix, de cierges, de chandelles,
D'agnus-dei d'argent, de chappellets de perles.
Leurs vœux sont differents, car l'une y fait present,
Pour bien tost engrosser, d'un poupelot d'argent.
Chacun a son dessein : l'un pour le mariage,
L'autre pour y donner son fané pucellage.
L'une, pour le jaunice et les pasles-couleurs,
Au lieu d'une chandelle y veut offrir des fleurs;
L'autre, demy-brehaigne et de froide nature,
Veut faire emplir son ventre, ou c'est grande advanture;

Celle qui, trop feconde, engendre trop d'enfans,
Fait boucler l'uterus dix ans devant ses ans;
La vefve, avant le temps desirant du lignage,
Y va faire un present pour sortir du vefvage.
Partant, pour vray remede à guerir tant de maux,
L'on peut nommer ses vœux la selle à tous chevaux.
Il faut faire retour, de peur que de la bource,
A force d'espuiser, l'on n'asseche la source :
Car l'homme sans argent si loin de sa maison,
N'ayant de quoy disner, est sot comme un oyson.
Estant en son pays, on peut faire une vente
D'un pré, d'un maison; l'on trouve argent en rente
Pour courre le pays, pour aller voyager;
L'on prend un pot de vin d'un ratraict lignager;
Mais, estant esloigné du lieu de sa demeure,
Si l'on n'a de l'argent, on est à la mall'-heure.
Puis le chemin est long pour prendre le plus beau,
Si l'on desire aller à Fontaine-Beleau,
Et de-là voir Paris et Saint-Denis en France,
Où l'on void de nos roys la superbe despence,
Puis Saint-Germain Alez, et tous les autres lieux,
Que l'on pourroit nommer la demeure des dieux,
Tant ils sont enrichis de marbre et de peinture,
L'art qu'on y void dedans surpassant la nature.
Or sus on s'achemine, et Dieu sçait si l'Amour,
A l'aller tout pensif, se resveille au retour;
Ce ne sont que baisers, que ris, que mignardises,

Que serremens de mains, alliances, devises ;
Un chacun se declare, et les plus retenus
N'ont point d'autre penser qu'aux deduits de Venus.
Le jour est en espoir, la nuict en jouyssance,
Le ventre et l'appetit n'ont point de suffisance.
Bien boire et bien manger, puis, de la table au lict,
Passer ainsi sa vie en l'amoureux deduict,
Sans soin de l'advenir, hypocrite dans l'ame,
Faignant d'estre devot pour mieux couvrir ta flame,
Abusant des saints lieux et des devotions,
Pour offrir à l'amour des folles passions,
C'est attiser un feu dont la flame eternelle
Bruslera pour jamais ton ame criminelle.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.





LA POURMENADE

CINQUIESME SATYRE.

Or sus, puisque Phœbus advançant sa carriere,
Visite le Lyon, quittant bien loin derriere
Le Taureau primerain, et, d'un rayon ardant,
Les testes des humains d'un feu chaud va dardant;
Puis qu'en faisant son cours le chaud Phlegon heberge
Chez deux signes bruslans compagnons de la Vierge,
Qu'il crevace la terre en mille et mille pars,
Faisant que les espics, de tous costez espars
Par l'ardeur de son œil ondoyent sur la plaine;
Que le faucheur pantelle et de chaud et de peine,
Taschant d'amesnager les grains que la saison
Par son vigilant soin luy fournit à foison,
Allons nous pourmener; faisons partie ensemble,

Nous ferons librement tout ce que bon nous semble,
En despit du controlle et de tous les jaloux.
Il m'est permis de rire estant avecque vous.
Qui croit que l'on fait mal pour hanter sa parente
Ressemble à l'oyselet qu'une fueille espouvente :
Car s'ombrager de tout, croyant legerement,
C'est monstrer en public son peu de jugement.
Envoyez mon laquest au logis de ma belle
L'advertir qu'en passant nous la prendrons chez elle ;
Elle aime compagnie, et, d'une gaye humeur,
Dit le mot en passant sans offencer l'honneur ;
Et puis tout d'un chemin nous prendrons sa voisine.
Vostre carrosse est grand. — Qu'en dis-tu, ma cousine?
— Je veux tous vos desirs ; mais tant de mesdisans,
Tous ces poëtes menteurs, un tas de courtisans,
Quand ils n'ont peu corrompre un chaste mariage,
Crevant de desplaisir, ils vomissent de rage
Mille propos menteurs, encor qu'il n'en soit rien ;
Et puis on croit le mal bien plustost que le bien.
— Non, non ; n'y pensez pas ; il ne s'en faut que rire.
Pour n'en pouvoir jouyr, ils en veulent mesdire.
Quoy! prendre garde à tout? Hé! quel contentement
Auroit-on en ce monde? O le cruel tourment
De vivre en ce soucy, craignant la mesdisance,
Qui d'offencer autruy n'a point de suffisance!
Voicy venir ma belle ; elle vient nous trouver,
Elle aime autant et plus son honneur preserver

Et vivre en bon renom, sans qu'on mesdise d'elle,
Que ne peut desirer aucune damoiselle;
Mais toutesfois sans crainte elle passe son temps,
Ne faisant nul estat de tous ces mal-contens,
Qui n'ont aucun plaisir si ce n'est à mesdire
D'une chaste beauté qui n'ose les desdire.
— Cocher, qu'on se dépesche! Icy proche advencez.
Bon jour, belle, bon jour! tu nous a devancez.
Nous allions te trouver. Es-tu pas à tout faire?
— Je suis du tout à vous, car je n'ay nulle affaire.
Où va-t'on de ce pas? — Prendre ce cavalier
Dont il est tant de bruit. — Il est trop journalier,
Son humeur ne me plaist; tantost il aime à rire,
Quelquesfois tout resveur pas un mot ne veut dire.
—N'importe, il le faut prendre; il se repaist d'honneur.
Servons nous de sa bource et quittons son humeur.
— Allons donc vistement; je veux monter derriere,
Car le cœur me bondit quand je vay en arriere.
Vous gastez mon collet, Monsieur, tout doucement!
Il emporte ma houppe. O Dieu, que de tourment!
C'est assez pour mourir! Vous rompez ma dentelle.
— Laissez cela, Monsieur, laissez ceste donzelle.
— Il pile sur ma robbe. Et bien! vous moquez-vous?
Frappez dessus son dos, assommez-le de coups!
Vrayement je n'en peux plus! — Dà je n'y voy que rire.
Or sus j'ai pris ma place. Et bien, qu'en veut-on dire?
— Vous estes tout plaisant: à quoy bon tous ces jeux,

Pour gaster un collet et chifonner des nœuds ?
— J'aime à passer le temps sans offencer personne.
—Quand mes nœuds sont gastez je n'ay pas qui m'en donne.
— Mon cœur, pardonne moy. S'il ne tient qu'à cela
Que ne soyons amis, ma belle, touche là.
A ce soir de retour, sans mentir, je te jure
Que je t'en veux donner une autre garniture. »
Ainsi, tous pesle-mesle, on poursuit son dessain ;
On commande au cocher d'aller doublant le train.
L'on chasse à coup de foüet ; les chevaux de vitesse
Eslevent la poussiere et galloppent sans cesse ;
Alors, comme un tonnerre, on entend un grand bruit ;
Le peuple se recule et du peril s'enfuit.
L'on ne voit que du feu ; les chevaux en desroutte,
Prennent le mors aux dents et vont quïttant leur routte,
Si bien que le cocher tire à force de bras,
Saccadant ses chevaux pour les remettre au pas.
Mais le malheur permet qu'il se rompt une guide,
Que le cheval hors main se frottant se débride ;
Le cocher crie à l'aide ; on ne luy peut aider.
Chacun mesdite un saint pour s'y recommander ;
L'un tend les mains au Ciel, l'autre ouvre la portiere,
De crainte du peril se jettant en arriere ;
Tout retentit de cris ; on n'attend que la mort :
Car le carrosse estoit à deux pieds prez du bord
D'un vallon enfoncé dans une grande roche,
Qui fait fremir de peur si quelqu'un en approche.

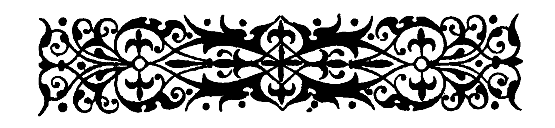
Alors ce grand soleil, conducteur des humains,
Qui de nostre salut tient la guide en ses mains,
Destournant le danger qui menaçoit leur vie,
Qu'Atropos en coupant son fil leur eût ravie,
Les met en liberté, les delivrant de peur
Qui les rendoit pasmez prez d'un si grand malheur :
Car du train de derriere il fit sortir les oches,
Qui les arreste court tout auprès de ces roches.
Deux pas plus de chemin, et carrosse et chevaux
S'en allaient fracasser en mille et mille sauts.
Preservez du danger d'un si grand precipice,
Au lieu d'aller offrir des vœux en sacrifice
Au souverain du Ciel, protecteur des humains,
Repentis du passé, vers luy tendans les mains,
Confessans leur peché pour monstrer une envie
Qu'ils avoient de quitter leur impudique vie,
Chacun reprend sa place. On oublie aisément
Un malheur quand il passe ainsi legerement.
A l'instant le cocher fait allonger sa guide,
Releve son carrosse et son cheval rebride,
Reprend le grand galop, esmouche ses chevaux
De la chasse du foüet, en despit de leurs sauts;
Puis aprés on arrive en un lieu de plaisance
Où respire l'amour, où Venus prist naissance;
L'on fait la pourmenade, on s'esgare, on s'enfuit,
L'une y prend une fleur, l'autre y mange du fruict.
C'estoit un beau jardin dans lequel maint parterre

Fait en compartimens dix mille fleurs enserre.
Les fruicts qu'en la saison on pourroit souhaiter
S'y cueilloient sur des nains qu'on avoit fait planter.
Sous une voûte estoient orengers qui verdissent
A l'abry des roux-vents dont ils se garantissent :
Car les froids rigoureux des aquilons mutins
Fanissent la verdeur des champs et des jardins.
On contentoit son œil en mainte longue allée,
Qu'un charme verdoyant ombrageoit de fueillée ;
De là dans un taillis l'on entroit à couvert,
Où l'on voit à l'entrée un cabinet couvert
De trosne et de charmeau, dont la verte fueillée
Attire des oyseaux une trouppe esveillée.
Là se traitoit l'amour, où mille passe-temps
Rendoient diversement les amoureux contens.
L'un par ses doux baisers entretenoit sa flame ;
L'autre y faisoit des vers en l'honneur de sa dame ;
L'un, estant tout pensif, ravy par les beaux yeux
De celle qui le tient comme esclave amoureux,
Se mire en sa beauté, souspire son martire,
Meurt mille fois pour elle, et n'ose pas luy dire ;
Les-autres à l'escart, se retirant du bruit,
Faignant d'aller chercher en quelque part du fruit,
S'estendent sur l'herbette et puis viennent aux prises,
A l'ombre du taillis, au vent de leurs chemises.
L'un est au pied d'un arbre et tient sur ses genoux
Celle dont le mary se mocque des jaloux,

Luy baise les tetons, ses beaux yeux et la bouche,
Puis savoure à longs traicts les plaisirs de la couche;
Chacun baise la sienne et meurt de desplaisir
Qu'il n'augmente en baisant de baiser le desir.
Les pages, les vallets, cocher, filles, donzelles,
Dedient à l'amour leurs services fidelles.
Les uns sous un degré, faute de trouver mieux,
Comparent leur plaisir au doux nectar des dieux;
D'autres, plus esloignez, à l'appuy d'un portique,
Contentent leurs desirs d'une façon lubrique.
Ainsi s'accroit le vice et pullule en tous lieux.
Si l'une fait du mal, l'autre ne fait pas mieux :
Car toutes vous serez, vous estes, ou vous fustes,
De fait, ou de puissance, ou de volonté, puttes.

Mala bonam malam esse vult, ut sui sit similis.





LE COUSINAGE

SIXIESME SATYRE.

ENNUYÉ *des procez, fatigué de querelles,*
Las de faire l'amour à ces beautez rebelles,
Pour chercher du repos me treuvant de loisir,
Pendant la mession un jour j'eus le desir
D'aller à la campagne, abandonnant la ville,
Où, pour n'estre officier, je restois inutille;
Estimant l'homme heureux de tout poinct, en effet,
Qui, libre, en sa maison sa residence fait,
Esvitant les soucis, les ennuis et les peines,
Les procez, les debats, dont les villes sont pleines.
Monté donc à cheval, je mets la plume au vent,
Oubliant le chemin où je vay peu souvent,
Sans dessein d'aucun lieu pour faire une visite.

D'un pas comme esgaré, mon esprit sans conduite,
Je marche à travers champs tant que permet le jour,
Despitant à par-moy les procez et l'amour,
Dont l'homme est affligé d'une peine infinie,
Qui, l'accablant du faix, luy abbrege la vie.
Mais, au soleil couché, de mon giste incertain,
Ne sçachant ou loger et craignant le serain,
Regardant loin de moy, j'apperçois un village
Que je pouvois gaigner si j'avois du courage.
Lors, treuvant un passant, sans beaucoup m'arrester,
En m'approchant de luy je le viens accoster,
Pour, ayant sceu son nom, apprendre sa demeure
Et loger au besoin, estant pressé de l'heure.
Remply de courtoisie, il m'offre sa maison,
Du village loingtain il me donne raison,
Me dit que le Monsieur est brave gentilhomme,
Qu'il est cognu par tout, que La Tille on le nomme,
Que, si je veux presser les flancs de mon cheval,
Qu'aprez avoir passé ce prochain petit val,
J'iray tout droit descendre (entrant dans le village)
Au pied de sa maison, peu loin de voisinage.
Le nom de ce Monsieur me rend fort estonné,
Et croy que le destin me l'avoit ordonné,
Tenant pour asseuré que toute chose humaine
S'attache à son decret comme à sa loy certaine :
Car, pressé de la nuict, du chemin esgaré,
Tantost prez d'une haye, ou dans un labouré,

Resolu de passer la nuict par trop obscure,
Affublé d'un manteau pour toute couverture,
En attendant le jour à l'abry d'un buisson,
Contre un arbre appuyé sur pieds comme un oyson,
Asseuré d'y gaigner le catharre et le rhume,
N'ayant jamais couché que sur un lict de plume,
Pensant-estre esloigné d'amis et de secours,
Forgeant seul à par-moy mille et mille discours
De rage et de despit, m'accusant d'inconstance,
Et par hazard j'estois prez de ma cognoissance.
Ainsi, de fatigué, je deviens bien joyeux,
Car de tous mes parens cil qui m'aimoit le mieux,
Et qui plus m'honoroit, estoit le gentilhomme
Du village apperceu, qui La Tille se nomme.
Alors, doublant le pas pour m'en aller souper,
Je pique mon cheval et le faits galloper,
Jugeant que mon cousin, d'une humeur volontaire,
Bien joyeux de m'avoir, me feroit bonne chere :
Car souvent, en procez, me venant visiter,
M'empruntant de l'argent pour les solliciter,
A l'adieu, par serment il m'obligeoit promettre
D'aller l'esté suyvant voir sa caze champestre,
Quoy qu'indigne de moy, n'ayant commodité
De bien m'y recevoir suyvant ma qualité;
Mais d'avoir le cœur franc et la volonté bonne,
Il le disputeroit contre toute personne.
Trois ans s'estoient passez rebatant ce discours,

Et moy, qui cognois bien de ce monde le cours,
Je jugeois qu'en effect tant d'offres de franchise
N'estoient que vanité, que propos de faintise,
Qui pouvant luy servir, il vouloit m'obliger;
Puis, de mon naturel ne croyant de leger,
Luy party j'oubliois toutes ces courtoisies,
Ses adieux affctez, ses vaines fantasies,
Pour ne penser à luy, quand il estoit absent,
S'il m'avoit au partir rendu tout mon argent.
Or, estant arrivé, treuvant la porte ouverte,
J'entre en la basse-court, de fumier bien couverte,
Jettant mes yeux par tout et d'amont et d'aval,
En criant : « Ho, valet! vien prendre mon cheval! »
Personne ne paroist, sinon qu'à la fenestre
Je vis je ne sçay qui qu'on ne pouvoit cognoistre,
Qui se cache aussi tost. A sa mine jugeant
Qu'au lieu d'un gentilhomme il croit voir un sergeant,
Je descends de cheval et le prends par la bride,
Allant au petit pas où le fumier me guide,
Pensant bien en moy seul que c'estoit grand hazard
Si j'estois bien souppé pour estre arrivé tard.
J'entre dans l'escurie, où je vis une vache,
Deux jumens, un poulain, qu'aussi tost je detache
Pour placer mon cheval auprés du ratelièr,
Que, faute de licol, je ne pouvois lier,
Si bien qu'estant contraint rester dans l'escurie
(Car ces jumens mettoient mon cheval en furie),

Je despitois ma vie et maudissois le sort,
Qui vouloit m'accabler sans me donner la mort.
En fin je voy de loin un gros vallet d'estable,
Qu'on eust creu (le voyant) faire amende honorable.
Tout tremblant, teste nuë, en s'approchant de moy,
Me fait un grand salut, estant bien en esmoy
Pour sçavoir qui j'estois. Me voyant, il s'estonne,
Me quitte, et, s'enfuyant, dit : « Il n'y a personne. »
Je creve de despit et me mets à jurer,
Car tous mes doux propos n'avoient peu l'asseurer.
Regrettant ma maison, j'accuse ma fortune,
Je souhaitte le jour, ou le clair de la lune,
Afin de me conduire et sortir promptement
D'un logis où j'estois venu sans mandement,
Accusant de sottise et blasmant d'inconstance
Celuy qui, trop leger, fondé sur l'alliance,
Vient sans estre mandé loger en la maison
D'un cousin, sans sçavoir s'il le treuverra bon.
Sur ce mot de cousin, une jeune fillette
Cachée auprez d'un four, derriere une charette,
Qui venoit m'escouter, pour au son de ma voix
Tascher de descouvrir et sçavoir qui j'estois,
Court droit vers le logis, quitte la sentinelle,
Crie : « Ouvrez ! mon cousin est là bas sans chandelle. »
La clarté survenant, mon cousin m'apperçoit ;
Bien joyeux de me voir, de bon cœur me reçoit,
Fait prendre mon cheval pour changer d'escurie,

Crie à l'un, puis à l'autre, estant tout en furie
De m'avoir fait tarder, n'ayant osé venir,
Craignant ses ennemis, qui pouvoient survenir;
Estant tousjours au guet de peur d'une surprise :
Car il avoit affaire à gens pleins de faintise,
Vrais renards en effect, sans aucune valeur,
Qui n'osoient pas paroistre où vont les gens d'honneur.
Ainsi, pour s'excuser se mettant fort en peine,
Il me fit un discours tissu de longue halaine,
Racomptant sa valeur, puis, pour couvrir son jeu,
Appelant un vallet pour allumer du feu.
Il me prend par la main, il m'embrasse et me baise,
Il jure qu'en effect jamais ne fut plus aise,
Qu'il reçoit de l'honneur sans l'avoir merité,
Que je l'aime par trop de l'avoir visité,
Et, brisant son discours, approchant de la salle,
D'où la poudre sortoit ainsi que d'une halle
(Car peu auparavant, pour mieux m'y recevoir,
On l'avoit balleyée, ainsi qu'on pouvoit voir
Par un tas de poussiere à la porte amassée,
Qu'un petit chambrillon surprise avoit laissée),
Je le prie à l'entrée ; il me prend par la main :
« Je resterois icy plustost jusqu'à demain,
Me dit-il, sousriant des yeux et de la bouche,
Que de manquer d'un point à l'honneur qui vous touche. »
Lors je baisse la teste et prends le pas devant,
Et luy de m'embrasser ainsi qu'auparavant.

Il met son chapeau bas, me presente un chaise,
Tasche par tous moyens de me mettre à mon aise,
Il appelle un valet propre à me debotter,
Il court (impatient) pour le faire haster;
Puis, me laissant tout seul, il va dans la cuisine,
Et donne ordre au souper; il mande ma cousine,
Qui pour mieux se parer change d'habillement,
N'ayant osé paroistre en peignoir simplement.
Elle arrive aussi tost, en cheveux, bien coiffée,
A pas lens et tardifs, ainsi comme une fée;
Lors je quitte mon siege et vay pour la baiser,
Meditant un discours afin de m'excuser
De venir importun luy donner tant de peine;
Mais aprés le baiser je sentis son haleine
Me saisir droit au cœur, qui me fit chanceler,
Estant comme affoibly contraint de reculer,
Pour trouver un appuy d'un siege ou de la table.
Lors j'apperceus entrer ce gros vallet d'estable,
Qui portoit d'une main un verre et son chapeau,
De l'autre une serviette, et le boucal plein d'eau,
Que je pris aussi tost pour bien rinsser ma bouche,
Pour excuse disant que c'estoit une mouche
Que j'avois avallée en vollant promptement,
Qui m'avoit affoibly jusqu'au vomissement.
Ainsi feignant mon mal, luy faisant ceste excuse,
Je caché son defaut par une telle ruse,
Et vous dis (sans mentir) que la bouche d'un mort

Ou l'odeur d'un retrait ne sentent point si fort.
Aprés les complimens, quand j'eus repris ma place,
N'ayant à qui parler, je fis mainte grimace :
Car, soit par trop de honte, ou par un sot respect,
Jamais de dire un mot ne se mit en effect.
Je me mis à songer, et regrettois ma vie,
Quand mon cousin entrant me dit : « Il vous ennuye?
Quoy! vous ne dites mot. Voulez-vous sommeiller?
Nostre souper s'avance, il faut se resveiller. »
Alors, hochant la teste, et m'efforçant à rire,
Je minute une excuse, et ne luy peux que dire,
Tant j'estois ennuyé, ne demandant qu'un lict
Pour passer ravassant le reste de la nuict.
Je sommeille, je baille et meurs d'impatience;
Mais de me retirer il n'est en ma puissance.
« Non, non, me disoit-il, il n'ira pas ainsi;
L'appetit vous viendra, nous souperons icy. »
Je fains d'estre malade. O Dieu! quelle injustice!
Me retenant par force, il accroit mon supplice.
En fin j'entends crier une poule, un oyson,
Qui, se sentans poursuyvre, entrent dans la maison.
La poule prend le vol, et, s'eslevant de terre,
Casse sur le buffet le boucal et le verre.
Nous de courir aprés. L'oyson, sans nul effort,
Pour le peché d'autruy se presente à la mort;
La poule va et vient, recule son supplice,
Premier que de souper nous faict faire exercice.

L'un saisist un baley, l'autre prend un scabeau,
Un autre, trop hasté, va heurter au tresteau
Qui soustenoit la table et trébuche en arriere,
Et la poule en passant s'escrase à son derriere.
La pauvre poule prise, en rendant les abois,
Se debat, en criant d'une mourante voix.
On luy coupe la gorge, on la plume en colere,
On la larde, on l'embroche avant que la refaire :
Car on voulut punir promptement son meffait
D'un verre et du boucal cassé sur le buffet.
Puis, l'heure du soupper estant bien loin derriere,
Il s'excuse envers moy sur une chambriere,
Longue en ses actions pour ses pasles-couleurs,
Qui retiennent ses pieds aussi bien que ses fleurs;
Puis, que son cuisinier est fier et grand yvrongne,
Qu'on n'oseroit haster, ou bien qui tousjours grongne;
Que son laquest se meurt, que son homme est absent,
Estant chez ses fermiers pour avoir de l'argent;
Que de tous ses vallets il n'a point de service;
Que son cocher faisoit l'amour à sa nourrice.
Ainsi du coq à l'asne, en quittant ses valets,
Il change de discours, il parle du palais,
De chevaux, de procez, d'oyseaux, de chiens, de bottes,
Qu'en hyver à Paris on gaigne bien des crottes,
Que l'argent en tout temps se treuve de saison,
Qu'il me fera manger d'une farce à l'oyson;
Puis, criant : « A soupper ! » il dit à ma cousine

Que pour faire servir elle aille à la cuisine.
Elle part aussi tost, et, passant prez de nous,
Par un humble salut, en ployant les genoux,
Monstre sa bonne grace au sortir de la salle,
Tordant le croupion comme cheval de malle.
Lors, prez de mon cousin estant sans dire mot,
A la premiere veuë on m'eust pris pour un sot,
Tant j'estois ennuyé de faire la grimace,
Assis, et puis debout, souvent changeant de place,
Pour divertir l'ennuy, qui me pressoit si fort
Qu'au lieu d'aller soupper je desirois la mort.
En fin j'entends du bruit; on vient couvrir sur table,
Les couverts sont placez par le valet d'estable,
On sert d'assez bel ordre. En premier lieu marchoit
Un berger, qui ses doigts à demy gras leschoit,
Qu'il avoit en portant trempez dans un potage,
Qu'il servoit de ses yeux, ainsi que du courage.
Le charetier suyvoit, qui portoit d'une main
Un oyson à la farce, et de l'autre un grand pain;
En suitte un chambrillon tremoussoit à la foule,
Bien aise de porter la courageuse poule
Qui donna tant de peine avant que de mourir,
En reculant sa mort à force de courir.
En aprez le vacher portoit une salade,
Dont l'huyle en son odeur me rendoit le cœur fade;
Le porcher, la serviette et le plat à laver,
Plus sot qu'un haneton qui commence à voler.

Lors on rangea les plats comme piquiez en file,
Se suyvans, comme Anglois qui sortent d'une ville.
On me met au haut bout, me tirant par la main;
Je veux m'asseoir plus bas, mais je m'efforce en vain.
Mon cousin prend sa place; auprez luy ma cousine,
Encor toute en sueur d'avoir fait la cuisine,
Premier que de se seoir faisant le compliment
Des yeux et de la bouche assez modestement.
Alors, pour gaigner place à seoir sa fille aisnée,
Qui honteuse restoit prez de la cheminée,
On tremousse du cul, se pressant tant soit peu,
Afin que tout de rang chacun fut prez du feu :
Car on laissoit exprez un costé de la table
Pour mieux ranger les plats par le valet d'estable.
Ainsi (comme un malade estant abandonné
Reste tout esperdu, son esprit estonné)
Je demeure confus, je croy que je sommeille,
Que j'advise un fantosme en sursaut qui m'esveille,
Me voyant sis à table et sans pouvoir manger,
Prendre un plat du haut bout pour au bas le ranger,
Sentir au bout des doigts la chaleur d'une assiette
Qu'un valet prez de moy frottoit d'une serviette,
Chacune ayant son timbre inesgal de blason,
Estant toutes d'emprunt de diverse maison;
Un chandelier rompu, dont la chandelle noire
Rendoit une lueur pour lire le grimoire;
Un chacun (sinon moy) se traittant à deux mains,

Plus viste qu'on ne chante au jour de la Toussaints ;
Un chien faire du bruit, jetter un plat à terre,
Un valet estourdy laisser tomber un verre ;
Un autre plus accort, qui se met en effet
De moucher la chandelle et l'estaint tout à fait,
La prendre devant moy pour oster la fumée
Et tout d'un mesme temps la remettre allumée ;
Et croyois au certain assister au sabat,
Estonné comme un liévre attrapé au rabat,
N'eust esté qu'on avoit espandu sur mes chausses,
Esteignant la chandelle, un plat tout plain de saûsses.
Lors on vient à l'excuse, et moy, comme en sursaut,
Ainsi qu'un plastrier tombé d'un lieu bien haut,
Je reviens en moy-mesme, et ris d'un tel mistere,
Puis que pour m'en fascher je n'y pouvois que faire.
On tance le valet, on le bastise un sot,
Et puis, à ma priere, on ne luy dit plus mot.
Je m'efforce à manger ; je couppe une fouache,
Du coin de ma serviette essuyant ma moustache.
Mon cousin me reforce et boit à moy de hait
Du sildre de son cru que l'on tire au fosset,
Fasché d'estre sans vin pour faire chere entiere ;
Puis pour s'en excuser blasme sa chambriere,
S'asseure au lendemain d'en avoir du meilleur
Une bonne bouteille à resjouyr le cœur,
Me disant : « Mon curé (que le bon Dieu conserve !)
N'est jamais despourveu d'un flaccon de reserve. »

Il m'approche la souppe et m'invite à manger,
Puis à boire d'autant il me veut obliger.
Les plats doublent leurs rangs, et font la contremarche,
Puis ainsi comme eschets ils ont diverse marche :
La poulle se coulloit de quartier en quartier,
Ainsi qu'une navette au travers d'un mestier,
Puis, demy-tour à droict, prenant son advantage,
Emoussoit le coûteau d'un valeureux courage.
Je ne sçay que manger, pour manquer d'appetit;
D'un plat de trois pigeons je prends le plus petit;
Puis, soudain le quittant, je me jette à la souppe.
Mon cousin un morceau de la poulle me couppe,
Que je mets sous mes dents, croyant, par un effort,
Le tirant à deux mains, demeurer le plus fort.
Ainsi, maschant à vuide, et faisant bonne mine,
Je donnois au grand diable et cousin et cousine.
Je me leve de table, et n'attends le dessert.
Mon cousin, estonné comme un homme sans vert,
Me tire par le bras, me remet dans ma chaise,
Et moy, pour m'excuser, je fains d'estre à malaise,
Que je ne veux qu'un lict pour aller reposer,
Que j'ay souppé sans fain, n'osant le refuser,
Puis, d'un humble salut luy disant bon prouface,
Je faits la reverence et m'oste de ma place.
Lors, estant sans mot dire et sans penser à rien,
Je treuve sous mes pieds mille crottes de chien,
Qui, me prenant au nez, me font quitter la salle,

Je souhaittois pour lors qu'on me troussast en malle,
Tant j'estois ennuyé par divers accidents,
Des yeux, du nez, des pieds, de la bouche et des dents.
En fin pour me conduire on prend une chandelle.
J'entre dans une chambre assez passable et belle,
On y brusle un fagot, on m'y prepare un lict
Pour passer en repos le reste de la nuict.
Mon cousin prend congé, puis, m'offrant son service,
M'oblige à n'espargner quelque chose qu'il puisse.
Lors je sens tous mes sens s'accoiser peu à peu,
Et pour me reposer je m'approche du feu,
Ressemblant au malade, aprés une faillance,
Qui petit à petit reprend sa cognoissance.
Ainsi qu'un voyageur bouleversé des vents,
Troublé de mal de teste et de vomissements,
Si la mer s'addoucist et calme son orage,
Il oublie ses maux et reprend bon courage,
En fin d'un œil plus sain, l'esprit moins agité,
Je contemple le lict où l'on m'avoit gisté,
Lict qui n'estoit de camp, mais une citadelle,
Car il estoit flancqué d'une grande escabelle
Et d'une chaise à bras, pertuisée au mittan,
Pour passer le canon qui pette par enhan.
Il avoit pour courtine un tapis de la salle,
Faisant jour par endroits, non pas de coups de balle,
Mais d'avoir soutenu les mittes et les vers,
Qui, couvrant ses deffauts, s'estendoit à l'envers.

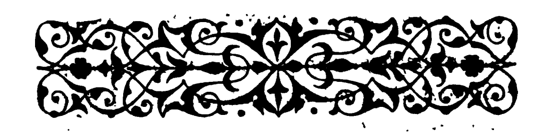
La couverte, un loudier, comme une platte forme
Estoit mis sur la couche extrémement difforme,
Car, pour un pied rompu, l'on s'aidoit d'un chouquet
Qu'on avoit emprunté du cuisinier Hacquet.
Dessus un escabeau je pris une serviette,
Qu'on avoit mise exprez pour servir de toillette ;
Je la plie en esquerre et m'en faits un bonnet,
Puis pour me devestir se presente un vallet,
Qui tire mon pourpoinct et me met en chemise ;
Lors, pressé de pisser, dessous mon lict j'advise
Un reschaut destiné pour servir d'urinal,
Fait de terre à potier de façon d'Orival.
Aprés avoir pissé, dans le lict je me couche,
Où tout incontinent je sentis en ma bouche
La poudre cracqueter qui m'agaçoit les dents,
Car ceste couche estoit vermoulluë au dedans ;
Qu'on n'osoit testonner, de peur que la paillace
Ne fit un souple-saut et tombast à la place.
Je m'estends dans le lict, je tasche à sommeiller ;
Mais soldats en campagne afin de m'esveiller !
Car l'on n'avoit encor bien estaint la chandelle
Que la puce et punaise, estant en sentinelle,
Ne m'advise aussi tost, et d'un : « Vous estes mort ! »
L'une pince ma fesse et l'autre au cul me mort.
J'ay beau, me deffendant, dire : « Amy de la garde ! »
Je tire mon rideau, s'il fait jour je regarde,
Pour sauter hors du lict, esvitant leur fureur.

Je vay à la fenestre et m'escrie : « Au volleur! »
Estant tout endormy, l'esprit plein de furie,
Je fus plus d'un quart d'heure en ceste resverie.
En fin, cherchant la porte afin de me sauver,
Le costé d'un buffet du pied je vay treuver,
Qui m'esveille en sursaut et me culbutte à terre.
Alors je cognois ceux qui me faisoient la guerre,
Et, pour m'en delivrer, sans faire plus de bruit,
Je passe tout debout le reste de la nuict.
Tost aprez, l'arondelle annonçant que l'aurore
Alloit rougir le ciel d'un taint qui le redore;
Les prez, les bleds, les bois, paroissans à mes yeux,
Ondoyez au souffler d'un zephyr gracieux;
Qu'Appolon se levant alloit prendre la peine
D'estendre ses rayons sur la fertile pleine,
Le courage m'accreust; je reprends mon pourpoinct,
Je mets la botte en jambe et me vets de tout poinct;
Je descends les degrez et droict à l'escurie
Je vay voir mon cheval, que je treuve en furie,
En humeur de couvrir une forte jument
Qui, tirant son licol, tendoit le fondement;
Et j'empoigne un baston, et, d'estoc et de taille,
J'estrille mes gallans jusqu'au ventre à la paille,
Qui vouloient ribauder dés la pointe du jour,
Leur faisant, et de prez, bien passer leur amour.
Puis, mon cheval sellé, je m'en vay dans la salle.
Mon cousin aussi tost de sa chambre devalle,

Me donne le bon jour, dit : « Il faut desjeuner ;
Puis un tour au jardin nous irons pourmener. »
Et moy, qui desirois partir en diligence,
Je fains l'heure advancée et plus tard qu'on ne pense ;
Je veux prendre congé pour retourner chez moy.
Il m'en veut empescher, et jure sur sa foy
Que disnerons ensemble ; en fin, pour mon excuse,
Il me contraint mentir en usant d'une ruse.
Lors je monte à cheval, bras dessus et dessous.
Premier que de partir il m'embrasse aux genoux,
Et moy, de mon costé, bien triste de visage,
Pour n'avoir point souppé ny dormy de courage,
Rendant le compliment, je l'oblige en effet
De croire que, pressé, je le quitte à regret.
Ainsi je pris congé, resolu d'asseurance
De ne tomber jamais en telle repentance :
Car, en fin qu'un cousin vous puisse recevoir,
On ne doit le surprendre, ains luy faire sçavoir :
Autrement on merite, au lieu de bonne chere,
A jeun et sans dormir la nuict passer entiere.

Quid rides ? mutato nomine de te
Fabula narratur.





LUCINE

OU

LA FEMME EN COUCHE

SATYRE SEPTIESME.

Deesse des travaux, secourable Lucine,
Vueille moy soulager par ta bonté divine.
Helas! je n'en peux plus; appaise mes douleurs.
Le ventre! les costez! les reins! hà! je me meurs!
— Madame! et levez-vous : prenez un peu courage;
Allons en vostre chambre. Hé! voyez son visage :
Comme il va pallissant! elle s'en va mourir.
Marie! venez tost, venez nous secourir,
Qu'on appelle la garde! Où est la sage-femme?
Qu'elle endure de mal! Bon courage, Madame.
— O Dieu! quelle trenchée! et que j'ay de tourment

Pour un simple plaisir qui passe en un moment !
— Sortons d'icy, ma Dame, et, sans plus de demeure,
Couchez-vous sur lict ; je prevois bien vostre heure.
Vostre fruict est bien bas, je sens bien au toucher
Que c'est dans peu de temps que devez accoucher.
— Mon mal se diminuë. Apportez une chaise,
Et me laissez un peu reposer à mon aise ;
Ce sont avant-coureurs qui ne font que passer.
Ma robbe est decrochée ; il vaut mieux me lacer.
Dieu, quelle maladie ! elle est par trop traistresse,
Encor un peu de temps, vous estiez sans maistresse.
Mais voicy compagnie ; il nous vaut mieux monter.
— C'est Madame Desveux qui vous vient visiter.
— Madame, Dieu vous gard', vous prenez trop de peine.
— Quoy ! vous treuvez-vous mal ? Vous estes hors d'haleine ;
Vous changez de couleur. Ne vous contraignez pas ;
Mettez-vous à vostre aise, et vous seyez plus bas ;
Songez à vostre affaire et prenez bon courage :
Car, premier qu'il soit soir, vous verrez du mesnage.
Afin d'estre plus libre, allez vous despoüiller ;
Jettez-vous sur un lict afin de sommeiller.
Avez-vous une garde ? Où est la sage-femme ?
L'accez veut vous surprendre. Adieu, ma chere Dame.
— Hà ! que je suis malade ! O Dieu ! je vay mourir.
Aller querir un prestre, il me faut secourir ;
Je ne peux plus durer. Madame Magdaleine,
Que j'endure de mal ! que je souffre de peine !

Les reims! le dos! je meurs! à l'aide! à mon secours!
Le mal est sans remede, il acheve son cours.
— Courage, ma maistresse, un peu de patience,
Il faut vous despoüiller : car je sçay d'asseurance
Que vous aurez enfant premier qu'il soit minuict.
— Cœur de mere, ma fille. — Et sauvez vostre fruict.
Il est fort bien placé; vos eaux se sont rompuës.
Jeanne, faictes son lict; nous nous sommes tenuës
Long-temps sans la coucher. — A l'aide! je me meurs!
— Ma fille, cœur de mere. — Endurez vos douleurs!
Allez querir sa sœur; faictes venir ma Dame.
Jeanne, appelez Monsieur pour venir voir sa femme.
Du vin, laquest! de l'huille. — Hà! c'est trop endurer!
Que de mal par l'endroit que je n'ose nommer.
— Conservez votre fruict; restez en ceste place;
Tenez; baisez cest os de beat pere Ignace.
Tout vient bien, ma maistresse. — A l'aide! quels eslans!
— Priez pour vostre sœur, qui ne fait point d'enfans.
— Prenez ma pierre d'Aigle; elle eslargit la porte,
Faisant soudain sortir le doux fruict que l'on porte.»
L'une court chez la mere, et l'autre chez la sœur;
L'un va querir de l'eau pour resjouïr le cœur.
Le mary, tout fasché, faisant la chatte-mitte,
Lit la vie et la mort de saincte Marguerite.
La mere au premier somme on resveille en sursaut;
La sœur, toute effrayée, hors du lict faict un saut,
Passe son cottillon, s'en vient sans corps de cottes,

Ses chausses sous le bras, au beau milieu des crottes;
Sur la teste une escharpe, un chappellet en main,
Sans voir derriere soy, viste, doublant le train,
Arrive en la maison tout à fait hors d'haleine,
Coiffée pour la nuict d'un gros bonnet de laine.
La mere suit de prez, pour soulager les maux
Que sa fille enduroit au fort de ses travaux,
Luy presente de l'huyle et de l'imperiale,
Avec un récipé de poudre cordiale.
Alors l'accez redouble, et, par un grand effort,
Le fruict qu'on attendoit se presente à bon port.
L'une dit : « C'est un fils ! » L'autre dit : « Une fille ! »
L'une en croit avoir deux, et l'autre, plus habile,
Dit : « C'est l'arriere-faix qui suit l'accouchement. »
« Tout beau ! ne dites mot, ou parlez doucement »,
Dit la garde pour lors, des deux bras rebrassée
Pour emplir un grand pot de l'ordure amassée.
Puis, en voyant l'enfant, l'une accuse sa voix,
Une autre : « A quoy tient-il qui ne jette sa poix? »
L'une : « Il est né coiffé ; c'est le portrait du pere ! »
L'autre juge au boyau les couches de la mere,
Et mille autres discours de grossesses, d'enfans,
De nourrices, de laict, d'heureux accouchemens,
Pendant qu'on fait boüillir le pot plein de merveilles,
De mauves, d'olibane et de roses vermeilles,
Pour resserrer les lieux par trop continuez,
Et de leur en-bon poinct tout à fait desnuez :

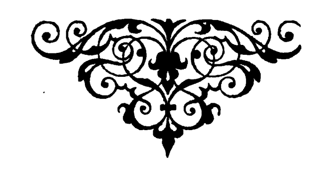
Car, par l'accouchement la peau devenant vuide,
Le ventre camelotte et tellement se ride
Qu'on pourroit y joüer à primus secundus,
Sans l'aide de la fueille aux cheveux de Venus.
Mais on fait d'autres jeux en bas à la cuisine,
Lors qu'on est empesché prez la dame en gesine :
Car, pendant qu'on s'amuse à fermer justement
La partie estenduë en son accouchement,
Un cocher, qui tenoit la clef de la nature,
Au bas d'une servante y faisoit ouverture.
Ainsi diversement chacun à son desir
Cherche à se contenter et suyvre son plaisir.
L'homme accuse les grands, la femme les desire,
Jugeant que les petits n'appaisent le martire :
Ainsy que la servante obligeoit son amy
A l'ouvrir davantage et non pas à demy.
Puis la Dame du lict, en tenant ses assises,
Aprez avoir changé quantité de chemises,
Reprend sa cognoissance, oublie ses travaux,
La joie d'estre en couche assoupissant ses maux.
Alors on luy fait voir l'enfant qui vient de naistre.
« Tenez : il va tout seul; on n'en peut estre maistre.
Voyez comme il gambille! O qu'il est beau garçon!
Riez, petit mignon, mon petit enfançon.
Et bien! qu'il est meschant! Ce sont tous maux de ventre.
Helas! tout beau! Dodo! Sus, que personne n'entre.
Daubez son petit cul; le mal s'apaisera.

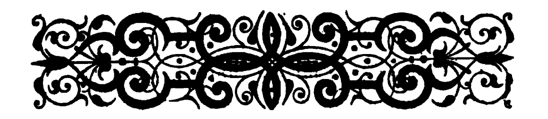
Papa, approchez-vous : mon fils vous baisera.
C'est de vostre façon, et voyez, je vous prie,
Comme il se fait entendre et tout beau comme il crie.
Gardez qu'il ne se greve : car sur-tout ce pacquet
Doit estre conservé, l'enfant est clair et net.
— N'ayez soucy de rien, ne changez point de place.
— Il ne s'appaise point. — Que voulez-vous qu'on face?
— Jeanne! fermez la porte; il vient icy du vent.
— Ce sont vos appetits; je vous l'ay dit souvent,
Madame, estant enceinte, avec vos nourritures
De fruicts cruds, de cerneaux, de cytrons et d'ordures,
Qu'un jour sentiriez bien, en payant doublement,
Ces trenchemens de ventre en vostre accouchement.
Tenez-vous en repos et vos deux jambes hautes.
Vous vous esventez bien; vous faites bien des fautes
Monsieur, prenez sa main; approchez vous du lict.
Vous coucherez tout seul vrayment pour ceste nuict.
Baisez un peu Madame, elle est mélancholique.
Vos beaux ieux ont causé ceste rudde colique.
Les hommes sont heureux : ils n'ont que du plaisir
Et n'ont qu'à souhaitter; ils font à leur desir.
Ils vont où bon leur semble, et leurs chetives femmes
Perdent, pour leur complaire, et leurs corps et leurs ames.
Ce sont Rogers bon-temps; ils n'ont soucy de rien.
Ont-ils faict, sont-ils saouls, à Dieu mon entretien!
Ma femme est accouchée, accollons sa servante;
J'en viendray bien à bout, ouy, certes, je m'en vante!

« Margot, comment t'en va? Tant tu as le corps gent,
« Je te veux achapter un demy ceint d'argent.
« Vrayment, tu es gentille; il faut que je te baise.
« Je veux te marier et te mettre à ton aise. »
Ainsi passent le temps, inconstants nuict et jour,
Par le change attisans le feu de leur amour,
Pendant que leurs moitiez, d'une ame trop loyale,
Ne veulent pas faucer une foy conjugale.
— Sortez d'icy, meschant! donnez ordre par tout.
De conter tous vos faits on ne viendroit à bout;
J'en sentirois du mal de me mettre en cholere.
Baisez, si vous voulez, ma jeune chambriere;
Je n'en suis point jalouse, il m'est indiferent.
Donnez-luy tous nos biens, vostre or et vostre argent.
Madame Magdelaine, helas! j'ay la colique!
— Monsieur, sortez d'icy, car Madame se pique;
Vous rengregez ses maux. Jeanne! apportez ce pot.»
Le pauvre Jean Bon-homme endure et n'en dit mot,
Donne ordre aux parements, dispose du baptesme,
Des flambeaux, des joyaux, pour honorer le chresme.
Confitures par tout; tavoyolles au vent;
Choisist pour son compere un qui soit president,
Fait placer sous le lict la douce cassolette.
Ce ne sont que parfums, qu'ambregris, que civette,
Qu'eau de naffe et damas, espanduë en excez
Pour adoucir le goust qui suit l'arriere-faiz:
Tant est pleine d'ordure une femme accouchée,

Quand la mer rouge passe et qu'elle est débouchée.
Qui veut doncq' en santé, nettement, vivre heureux,
Qu'il esvite à jamais les combats amoureux.

Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis
Corvorum....





L'AFFLIGÉ

SATYRE HUICTIESME.

L'ASTRE *est toujours cruel de l'homme à la naissance,*
Et verse abondamment sa maligne influence
Sur le chef des humains et les fait espreuvant
Tous les maux qu'en misere on endure en vivant.
Certes, depuis le jour malheureux et funeste
Qu'en naissant j'entrevis la lumiere celeste,
Il n'est point de malheurs, par le sort reservez
Pour punir les humains, que je n'aye espreuvez.
Voyez que c'est de l'homme, et combien la misere
Se plaist à l'affliger, envers luy trop severe ;
Voicy de ses humeurs le plus important trait ;
C'est icy qu'on peut voir son naturel portrait,
Il est vain, foible, fraisle en la bonne fortune,
Il est constant et fort quand elle est importune ;

Bref, l'homme et la misere, unis entierement,
S'accompagnent l'un l'autre en tout evenement.
L'homme vient en misere, et, le long de sa vie,
Se comble de soucis, de maux, de fascherie;
Et si l'on veut sçavoir quelle est l'humanité,
C'est l'homme miserable et plein de vanité.
Or des plus malheureux je suis l'unique exemple :
Car, si l'on vient chez moy, qu'on regarde et contemple
Mon sort, mon proceder, ma vie, mes objects,
Mes parens, mes amis, mes enfans, mes subjects,
Mon estre, mon parler, mes biens, mes exercices,
Mes plaisirs, mes honneurs, mes graces, mes services,
On verra que ces biens sont faicts pour m'affliger,
Qu'ils se prestent à moy pour de plus m'obliger.
Que me sert donc cest aise, aise si peu durable,
Si ce n'est pour me rendre aprez plus miserable?
Les maux, sans se lasser, m'accablent dessous eux,
Et sous l'ombre du bien me rendent malheureux,
Et de jour et de nuict, de moment, à toute heure,
Durant qu'en ces bas lieux je file ma demeure,
Je n'aspire à rien tant que d'attaindre à la mort,
Qui s'esloigne de moy par un malheureux sort.
Mon lict, sans prendre halaine, est baigné de mes larmes
On me croit, me voyant, fachiné par des charmes :
Rien que pleurs! rien que cris! je passe ainsi les nuicts,
Et souvent en sursaut m'esveillent mes ennuicts;
Et ce qui plus me fasche et m'esmeut davantage,

C'est que l'on m'abandonne et qu'on ne me soulage
Mes malheurs, mes douleurs, arrivez à tel point
Qu'un chacun les regarde et ne s'en fasche point.
Je sçay bien qu'en ce monde on n'a que des traverses,
Que l'on passe sa vie en labeurs et tristesses,
Que chascun sent son mal, chascun porte sa croix;
L'un souffre sans mot dire, et l'autre à haute voix;
Que nos maux domestics, nos mauvaises fortunes,
Doivent se consoler aux miseres communes:
Car l'un est entravé au lien malheureux
D'un rigoureux hymen, qui le rend langoureux
Plus qu'un esclave aux fers du Tartare severe,
Qui languit miserable en douleur et misere.
L'homme est bien malheureux qui se laisse abuser
Par la femme maligne et la veut espouser.
Elle faict des enfans, et puis, où bon luy semble,
Elle choisist un pere à qui le fils resemble.
Souvent elle se vend, et la necessité
Sert de voile et pretexte à sa lubricité;
Elle nous rend jaloux, et, d'un amour extresme,
Les sens trouble de l'homme et le met hors luy-mesme.
Lors, Argus deffians, voulons mettre en prison
La femme dont l'amour surpasse la raison;
Mais nulle tour d'airain, nulle porte fermée,
Ne peuvent captiver une femme mal née;
L'or brise les chasteaux, comme foudre les fend,
Et Danaé l'avare à tout faire se rend.

Est-il flamme impudique en l'humaine pensée
Qui ne soit par la femme aussi-tost exercée?
Semirame lascive un cheval embrassa;
L'autre sous un taureau Dedalle supposa.
Mais rien au pris de moy : car la hayne et la guerre,
Et toutes les fureurs qui saccagent la terre,
Les maux qui vont donnant aux mortels du souci,
Leur estre ont pris chez moy et leur nature aussi.
Si la femme est mauvaise, hé! quelle est la seconde?
La riotteuse haine en elle seule abonde;
Crainte, furie, horreur, despit, ambition,
Vengeance, inimitié et toute passion
Ont seance en son ame, et la plus genereuse
De machiner du mal est tousjours desireuse.
Je suis seul, en soucis, privé de mes enfans;
Petits je les aymois, je les chasse estans grands;
Je ne les peux plus voir; j'en suis en deffiance.
A Dieu journellement j'en demande vengeance.
Pour avoir paix chez moy, je les mets en procez.
Sa domination advance mon decedz;
Nul n'est de mon costé, mes serviteurs à gages
Sont contraints d'endurer d'elle divers outrages;
Je n'ose à qui parler. Sans doute les damnez,
Ou du moins les meschans au gibet condamnez,
Ont l'esprit plus rassis et n'endurent la peine
Qu'un bigame affligé d'une espouse hautaine.
O Dieu! que de mal'heurs, de pleurs et de tourments,

Où je treuve asservis tous mes contentements!
Pourquoy suis-je sous-mis à l'injuste puissance
Qu'un hymen geminé traisne dés sa naissance?
Ces ennuis continus m'accablent tellement
Qu'il n'est point de raison pour mon allegement.
Astres qui dominez dessus mes destinées,
Que n'affranchissez-vous le cours de mes années?
Jusqu'à quand voulez-vous rire de mes douleurs?
A jamais mes deux yeux se fondront-ils en pleurs?
Voulez-vous qu'à tousjours, ma liberté ravie,
Je sois comme un forçat le reste de ma vie?
Non, non; il faut mourir et finir mon tourment;
Il est long par excez, quoy qu'il soit violent;
J'y suis tout preparé, il m'ennuye d'attendre,
Je voudrois que mon cœur fust jà reduit en cendre,
Pour aller prendre place entre les bien-heureux
Et des soucis mortels n'estre plus desireux.
Il faut sans souspirer supporter ce naufrage,
Puis qu'à le bien prevoir je ne fus assez sage!»
Ainsi ces tristes mots prononçoit en pleurant,
S'en allant à son dueil luy-mesme preparant,
Roullant mille regrets au fond de sa pensée,
Des souvenirs passez dont elle estoit blessée,
Celuy qui, trop lassé de sentir ces douleurs,
Se voyoit succomber au fort de ses malheurs.
Lors, couché sur un lict, se pasme de foiblesse;
Le corps tout abbattu, l'esprit plein de tristesse,

Fait prevoir son malheur; alors les medecins,
Les parens de sa femme, et ses proches voisins,
Sont mandez au secours : on le voit, on l'assiste,
On ordonne, on le craint; chacun se monstre triste.
L'une pleure aux degrez, l'autre faint de pleurer,
L'autre consolateur du bien fait esperer;
L'une est auprez du lict criant : « Mon pauvre pere ! »
L'autre rechigne autant qu'un qui prend un clystere;
L'un y fait le dolent, l'autre y feint le fasché;
L'un y paroist sans freze, et l'autre destaché.
L'un jà pourvoit au bien d'une surintendance,
Taille, en couppe, en ordonne en supresme puissance.
A ce bruit, le malade, esveillé en sursaut,
Void, regarde, contemple, et puiz, d'un souple-saut,
Se jette hors du lict, ayant la face blesme
Ainsi qu'un escolier qui jeune le caresme;
Va droit treuver son coffre et voir s'il est fermé,
Le jour de son deceds n'estant encor termé.
Et tout ainsi qu'Opime, esclave d'avarice,
S'esveilla letargique et vit en exercice
Ses hoirs compter son or, ainsi ce malheureux
Voit sa femme et les siens de son bien curieux.
On le prend sous le bras, doucement on l'amene.
Malade, ainsi que sain, il est en la cadene.
Si ses enfans ont soin du cours de sa santé,
On le treuve mauvais, on le fait agité
D'extresme maladie, et que, par bon regime,

Aucun ne le peut veoir si ce n'est son intime.
On voit un factotum assis auprez du lict
Faire signe du doit qu'on ne face aucun bruit,
Imposer le silence, et, de façon austere,
Contrefaire un prieur du nouveau monastere,
Et par un ascendant avoir pris tel pouvoir
Que nul sans son congé son amy ne peut voir,
Qui, reduit à tel point de maligne influence,
N'a pas un confesseur propre à sa conscience.
L'homme qui n'aime rien au regard de l'argent
Sur la fin de ses jours se voit quitter souvent;
Son espouse à rien tant qu'à son trespas n'aspire,
Et croit, son mary mort, la fin de son martire.

Non uxor salvum te vult.
Miraris, cum tu argento post omnia ponas.





LE DEBAUCHÉ

SATYRE NEUFIESME.

DIEU, *les sages, Nature, avec un soin extrême*
Preschent l'homme à dessein qu'il rentre dans soy-mesme
Pour sçavoir quel il est et se cognoistre bien :
Car chez luy se rencontre assez bel entretien.
Ce doit estre son but et sa vraye science
Que d'acquerir de soy l'entiere cognoissance.
Ceste routte le guide au plus haut dans les cieux;
De l'homme l'homme apprend la nature des Dieux;
C'est là le vray miroër, c'est là nostre seul livre,
Où l'on peut lire ou voir si l'on est serf ou libre.
Ce miroer ne nous flatte en couvrant nos deffauts;
Ce livre estalle au long de l'ame les assauts;
Mais voicy nostre mal, mal, dis-je, ô cas estrange!
Que chacun voit un autre et de chez-soy s'estrange.

Nous sommes demy-Dieux, nous sommes immortels;
Il nous faut des encens, des parfums, des autels;
Rien au regard de nous; le tout est peu de chose;
L'homme ainsi comme Dieu en propose et dispose.
Il va, il vient, il court, sans borner ses desirs,
Inconstant et leger à suyvre ses plaisirs,
Insensé, sans arrest et qui ne se contente,
Faisant comme le bœuf qui la herche trainante
Veut quitter au cheval, la selle demandant,
Pensant le joug d'autruy plus suave et plaisant.
Ainsi, dans l'inconstance accusant ma fortune,
Asservi sous la main d'une mere importune,
Encor fils de famille et batteur de pavé,
Sans argent, sans credit, aux debtes entravé,
Bouffy d'ambition, d'amour, de frenesie,
D'orgueil, de vanité, de folle fantesie,
Je prends la clef des champs et sors d'un grand matin
Du logis du patron, sous le bras mon buttin;
Trois testons, deux ducats et dix solds dans ma bource,
Des souliez neufs aux pieds, pour aider à ma course,
Et vay tout d'une tire où me conduit le sort,
Desjeuner et disner à l'esguille du Nort,
Où je restay bien peu, car ceste hostellerie
Servoit de rendez-vous à la chiquanerie.
Là du bas Costentin les plus subtils plaideurs,
De Valongne, de Caen, de Vire les cardeurs,
Tenant privé conseil, vuidoient plus de matieres

Que le rideau des cieux ne ferme de paupieres.
Premier que d'en sortir, je fus sollicité
D'un certain procureur nommé Mendicité
D'estre son maistre clerc, me promettant bons gages,
Sans compter les profits qu'on a sur les villages
Quand on assiste aux pleds de beaucoup de seigneurs,
Presentans les adveux des riches laboureurs.
Car, soit en demandant ou qu'il faille deffendre,
Tousjours le present marche et merite le prendre.
Ainsi, me conjurant d'entiere affection
De vouloir accepter ceste condition,
M'estimant maistre clerc pour avoir d'abordade
Dit deux mots de latin meslant une salade,
Tente tous ses efforts afin de m'obliger
De rester avec luy, et, pour m'y engager,
Me monstre le butin serré dans sa bougette,
Où j'y vis à l'abord une vieille espoussette,
Un peigne, un curaureille, un mouchoir, deux rabats,
Une boette de plomb pleine de mort à rats,
Un paire de souliers, des gands, une escritoire,
De la poudre à peignerre, un petit decrottoire,
Un gras bonnet de nuict, des plumes, du papier,
Un vieux manchon fourré de lapin de clappier,
Un fusil, deux bizets, trois bottes d'allumettes,
Des ciseaux, un ganif, deux paires de lunettes,
Un sac de carolus de consultations,
Papiers etiquettez, force commissions,

Roulleaux de parchemin, racloirs pour les ratures,
Un petit manuscrit des bonnes advantures,
La forme d'un decret, le stille des procez,
Traitté des actions d'injures et d'excez,
De force, ou malefice, et d'actions natives,
De mixtes et de fait, d'utilles et dattives,
De dot, de bonne foy, de laigs, de testament,
Bref, pour le faire court, d'actions de serment;
Le parfaict sublimé de la chicquanerie,
Un extrait abregé de la pedanterie,
Et quelqu'autre ramas de plusieurs actions,
Missives et placets, propos, sollutions,
Qui sentoient le moisy, le rance et pourriture,
Ainsi qu'un collombier qui regorge d'ordure.
Tout cela ne me tente, et ses efforts sont vains;
J'espere mieux ailleurs, j'ay bien d'autres dessains.
Doncques, prenant congé, d'une humble reverence
Luy ayant dit adieu, je paye ma despence,
Et reprends mon chemin: car la nuict survenant
M'obligeoit au marcher plus viste que devant,
Pour crainte que j'avois de gister à l'aurore
Et servir de tesmoin quand Appolon l'adore.
J'arrive à la serane au bourg de Saint Martin,
Esperant en sortir le lendemain matin
Pour poursuyvre ma routte et gaigner la grand' ville,
Où l'on void les coquins se suyvre file à file.
Mais, changeant mon dessein, j'y restay quelque temps:

Car j'y treuvay logez blesches et charlatans,
Bohemiens, mattois, bons joüeurs de merelles,
Joüeurs de gobelets, putains et maquerelles,
Filles, femmes, enfans, laquests, pages, valletz,
Singes, magots, guenons, bœufs, vaches et mulletz,
Chariots de campagne à porter l'esquipage,
Bouteilles et flaccons, grands panniers de bagage,
Pots, poesles, chauderons, hanssarts, broches, landiers,
Trevets, seaux, garde-pots, estaux à vivandiers,
Chaslits et mattelats, castelongnes, marmittes,
Vaisselles de fer blanc, cruches et lechefrittes,
Barbets, dogues, mattins, griffons, petits turquets,
Serins canariens, sapajoux, perroquets,
Oiseaux de paradis, peaux de martre subline,
Huylles de bausme blanc et satins de la Chine,
Egrettes par bouquets, civettes, ambre gris,
Castors, musc de Levant, force beaux doz de gris;
Si bien que, curieux d'y voir ces ustencilles,
J'approche pour parler à l'une de leurs filles,
Qui me ravit le cœur du charme de ses yeux,
De libre que j'estois me rendant amoureux.
Jugez que c'est de nous et des choses humaines :
Nos maux sont tallonnez d'autres nouvelles peines.
J'avois abandonné mes parens, mes amis,
Esperant l'air plus libre en un autre pays,
Et voicy dès l'abord que j'entre en esclavage,
Forcé par un regard de fille de village.

Lors, admirant son poil, qu'Amour sembloit friser,
Ses levres de courail que j'esperois baiser,
Son taint tout ravissant, dont les rares merveilles
Rendoient honteux les lis et les rozes vermeilles,
Sa grace, son maintien, ses vives actions,
Son port, son en-bon-point, tant de perfections
Font qu'entre ses beautez, si rarement diverses,
Je veux idolatrer les flammes brunes-perses
De son bel œil rendant le mien tout esblouy,
Et lors luy dis ces mots comme s'il eust ouy :
« Mon bel œil, le seigneur de mon ame captive,
Puis qu'il despent de toy que je meure ou je vive,
Permets que je t'adore et qu'à jamais je sois
Chantre de ta loüange, esclave de tes loix. »
Puis, luy serrant la main, j'en approche ma bouche,
Songeant par ce baiser aux deduits de la couche.
Lors, d'une aigre douceur, se feignant à l'abort,
En destournant ses yeux, me veut donner la mort,
Et puis tout aussi tost, rasserenant sa face,
Me tenant par la main, me fait changer de place,
Et, montez dans sa chambre, assis sur un chaslit,
Je commence à m'ouvrir sur l'amoureux deduit.
Elle accuse son sort et plaint son infortune,
Me conte ses malheurs, sa mauvaise fortune,
Comme depuis six mois, suyvant ces charlatans,
Au despends de l'honneur elle perdoit son temps;
Qu'elle, fille de bien, vouloit changer de vie,

De rester avec eux n'ayant aucune envie;
Implore mon secours, m'oblige à l'amener,
Me promet, sauf l'honneur, ce qui se peut donner,
Mesle èn sa voix les pleurs, pour, d'une telle amorce,
Faire que je l'enleve ou d'amour ou de force.
Lors, bouillant de jeunesse et de vin et d'amour,
Bruslant, impatient de ne voir point le jour
De pouvoir l'enlever, je m'offre à son service,
Tout prest d'estre exposé pour elle en sacrifice.
Nous arrestons du temps propre à nostre depart,
Proche de la minuict, ny plus tost, ny plus tard.
Le rendez-vous donné derriere une escurie
Distante de cent pas de ceste hostellerie,
Elle y vient, je m'y treuve; elle a dessous son bras,
Un coffret dans lequel elle avoit mis deux draps,
Un morceau de coutil, un corset, deux brassieres,
Un demy-ceint d'argent, des gands et des jartieres.
C'estoit là son butin, c'estoit tout son vaillant
Qu'elle avoit peu gaigner à prester son devant;
Et moy dessus mon doz j'avois une bougette,
Mon espée en jartiere, en la main ma baguette.
Coullant le long des champs à l'abry des buissons,
Craignans d'estre couruz, de peur nous fremissons;
Mais, la nuict estant brune, elle aide et favorise
Nostre amoureux depart, nostre belle entreprise,
Si bien qu'au point du jour, conduits par Cupidon
Esclairant devant-nous des feux de son brandon,

Joyeux nous arrivons dans un petit village
Où jamais n'ont logé gentilhomme ny page.
Fatiguez de la nuict, du chemin et du temps,
Reprenans nos esprits pour les rendre contents,
Demandons à loger, feignant ma belle dame
Que je sois son mary et qu'elle soit ma femme,
Afin qu'à plus longs-traits je peusse savourer
Les deduits que l'Amour me faisoit esperer.
Doncques prenons logis tout au bout du village,
Escarté du chemin et loin du voisinage,
Pour en toute asseurance, et sans estre cognus,
Peussions nous exercer aux combats de Venus,
A dessein d'y rester le long d'une sepmaine.
Mais la femme, subtile et de malice pleine,
Qui ne songe qu'au mal, qui se plaist à tromper,
Qui faint de vous aimer pour mieux vous attraper,
Contrefait son maintien, deguise sa parole,
Des yeux et de discours rien plus que vous n'honore,
Vous nomme ses desirs, vous tient pour ses amours,
Dit qu'à vostre fortune elle donne ses jours;
Mais à mauvais dessein, afin que, mieux couverte,
Elle puisse aisément machiner vostre perte.
Ainsi fist ma rusée au sortir du coucher,
Aaynt tiré de moy ce qui m'est de plus cher,
Endormy de travail, las de trop longue veille,
Ivre de ses appas et d'excez de bouteille,
Estendu dans le lict, sans pouls, sans sentiment,

N'ayant, non plus qu'un mort, ny voix ny mouvement,
Viron sur le matin, quand Appolon honore
Du regard de ses yeux la jaunissante aurore,
Et que l'humidité de la nuict et des cieux
Vient assoupir nos sens et nous ferme les yeux,
Trousse quille et bagage et m'enleve ma bource,
Puis droit où je la pris s'en retourne à la cource,
Me laissant endormy sans songer à nul mal.
Fol est qui trop se fie à un tel animal!
O sexe vagabond, mais plustost un orage
Qui ne cause aux humains rien que perte et dommage!
Sexe par trop ingrat, un homme est malheureux
S'il ne peut esviter ton mal si dangereux.
O grand mal necessaire à l'humaine nature!
Pipeur object des sens, tout remply de pointure,
Volage et inconstant, qui change chaque jour,
Pour servir d'aliment au feu de nostre amour,
Ton ardeur trop tost prise est bien tost consommée;
Ton corps en est la paille, et ton cœur la fumée.
Bien sage est qui te quitte et qui mesdit de toy,
De ton sexe volage, inconstant et sans foy.
Mais n'en mesdisons plus : car, tant plus on y pense,
On recognoist son fard, sa legere inconstance;
Si l'on te pouvoit prendre et tenir en l'arrest
Ainsi que Flore prend Zephire dans un retz,
L'on s'en pourroit servir; mais tout autre est Zephire:
Il nous fait du plaisir, et tu faits du martire.

Ce grand peintre ancien qui dedans son tableau,
Pour ne pouvoir tracer des traits de son pinceau
La tristesse d'un roy, luy voilla le visage;
Ainsi, puis qu'on ne peut exprimer de langage
De la femme le dol, la fainte et les effects,
Je veux en me taisant voiller tous ses forfaicts:
Je l'estimois fidelle et sa foy ferme et stable,
Comme l'or qui detient un diamant estimable;
Mais ce n'estoit qu'un verre incontinent cassé,
Qui ne peut resister au vent qui l'a poussé.
Si le Ciel ou les dieux eussent logé dans elle
Une ame sans faintise et non pas infidelle,
Ainsi que je pensois qu'Amour y deust loger,
Elle eust cogneu sa perte en me voulant changer:
Car son humeur soudaine et pleine de caprice
N'eust pas eu le pouvoir d'esloigner mon service,
M'ayant ainsi quitté sans aucune pitié,
Emportant mon argent avec son amitié.
Jeune amant insensé, qui que tu puisses estre,
Qui sers à Cupidon et qui le prends à maistre,
Si ta maistresse n'est subjecte au changement,
C'est plustost par hazard que par son jugement.
Las! despourveu de sens, pouvois-je moins attendre
De ceste ame legere et si facile à prendre?
J'en accuse ma faute, et me repends d'avoir,
Croyant ceste legere, endormy mon devoir.
J'en demande pardon à vous, je m'en confesse,

Esprits qui mesprisez ces appas de maistresse.
Arriere donc l'amour de ce sexe maudit!
Je tiens pour mesdisant celuy qui n'en mesdit;
Je tiens pour inhumain celuy qui ne l'offence.
Contre un mal si commun commune est la deffence.
J'ay couru la fortune où ce sexe voulut;
Je veux aller chercher maintenant mon salut.
Quoy que je sois resté tout seul dans ce village,
Sans argent, sans amis, rechapé du naufrage,
Je me tiens bien-heureux, en ma simplicité,
D'avoir esté si peu sur ce flot agité;
Je reprends mon chemin, je vay, je me retire
Au plus secret d'un bois pour conter mon martire;
Je pleure ma fortune, accusant mes amours;
Je m'ennuye en moy-mesme, et veux finir mes jours
Hermite dans un bois, ou, dans un monastere,
Amender le passé par une vie austere.
Mon esprit agité roulle mille pensers,
Veut que j'aille mourir au milieu des deserts;
Seullet je m'entretiens; j'ay mille sindereses;
Je songe au temps perdu, je regrette mes aises,
Inconstant, vagabond, sans resolution,
Agité dans le cœur des peines d'Ixion.
En fin, las d'endurer, je resouz en moy-mesme
D'estre hoste de Pluton, ou de la Parque blesme,
Plustost que de rester en ce bas monde icy,
Sans amis, sans argent, en peine et en soucy.

Mais Dieu, qui ne veut pas que je me desespere,
Change mon desespoir en conseil salutaire
De dire adieu au monde, aux pompes, à la chair,
De renoncer à tout ce qu'on a de plus cher,
De choisir un silice, et, dans un hermitage,
Rendant graces à Dieu, couler ainsi mon aage.
J'embrasse ce conseil avec intention
De rechercher un cloistre à ma devotion
Pour m'enfermer dedans, y finissant ma vie,
Mon ame n'estant plus dans l'amour asservie.
Je mesprise l'amour, le monde et ses plaisirs;
Les dieux sont mes objects, les cieux sont mes desirs;
J'endure encor trop peu pour toutes mes offences.
Rien ne m'agrée tant comme les penitences;
Je veux aller nuds pieds pour macerer mon corps,
Passant le jour à jeun et la nuict sans repos,
Si bien qu'en cet extase, en cheminant sans cesse,
Les chemins me sont cours et la peine liesse.
En fin j'arrive au port, au port tant desiré,
Où je vois un clocher comme d'un prieuré.
Je m'informe que c'est, si c'est un monastere
De moines reformez, desquels la vie austere
Tesmoigne à tous venans, par prieres et vœuz,
Le mespris de la terre et le desir des cieux.
J'apris leurs noms, leurs vœuz, leur vie et leur demeure,
Gens vivant de l'acquits, et non de l'heure l'heure,
Songeants au lendemain, prevoyants l'advenir,

Prenans par tout, de peur de pauvres devenir,
Gens subtils et accorts desquels l'intelligence
Surpasse entierement toute humaine science,
Crains, aimez et cheris, favorisez des grands;
Doubles et deliez, gens sages et prudens,
Affeublez d'un manteau de douceur et simplesse,
Pour mieux couvrir leur ruze et cacher leur finesse.
Lors j'aperçois la porte; en approchant du lieu
Où mon vœu me conduit pour dire au monde adieu,
Je sonne à la clochette, et, d'une reverence
De la teste et des yeux, je monstre en apparence
Estre un vray penitent de mes pechez commis,
Resolu de quitter le monde et mes amis,
Pour y passer mes jours dedans ce monastere,
Changeant mes voluptez en silice et en haire.
Le portier me reçoit, et, d'un doux entretien,
Approuve mes desseins, m'estime homme de bien,
Me presente un rosaire, et puis dans sa cellule
Me monstre du couvent les statutz et la bulle.
Lors le desir m'accroit; tous mes sens sont ravis;
Je brusle, impatient, de peur de n'estre admis
Sous le saint estandart de ceste compagnie,
Esparse dans le monde et dans soy bien unie.
J'entray dedans la court, où je vis pourmenants
Deux vieillarts attentifs seullets s'entretenants,
Qui, par leurs actions des bras et des espaulles,
Paroissent minuter la surprise des Gaulles.

De deux pas en arriere en pensant reculer,
L'un d'eux m'appercevant commence à m'appeler,
Pour sçavoir qui j'estois : car, tousjours en escoutte,
Leur esprit sans repos se remplissoit de doutte,
De crainte qu'on ne sceust leurs mysteres couverts,
Leurs cautteleux desseins contre tout l'univers ;
S'informe, en me parlant, qui causoit mon voyage :
Si c'est le desespoir ou le pelerinage
Qui me guide les pas, qui me mene en ces lieux ;
Si je quitte la terre, aspirant dans les cieux ;
Si la devotion s'imprime dans mon ame,
Si de l'amour divin je ressents quelque flame ;
De quel pays je suis, si j'ay de bons parens,
Si ma famille est grande et si j'ay des moyens ;
Bref me sonde par tout, de regards, de parolle,
Me donnant maints destours et diverse bricolle,
Afin de me cognoistre et sçavoir si j'estois
Moine, couppeur de bource, advocat ou mattois.
Alors, m'approchant d'eux, je fais la reverence
Et commence un discours dessus la Providence,
Qui gouverne et regit toutes nos actions,
Qui modere et retient toutes nos passions,
Destin guidant nos pas qui nous mene et ramene,
De libre nous captive et nous met en la gesne,
Fleschissant toute chose, et, sous ses mouvemens,
Asservit nos humeurs et nos deportemens.
Car ce haut justicier de la machine ronde

Tourne et vire le cours et le decours du monde.
Rien n'est faict icy bas que premier dans les cieux
Il ne soit arresté dans le conseil des dieux ;
Tout est preveu là-haut, et l'humaine foiblesse
Manque sans le support de l'extresme sagesse
De ce grand Appolon, qui, respandant ses raiz,
Sur nous tousjours levé, ne se couche jamais ;
Nous depart ses douceurs, sa lumiere et sa grace,
Quand nous voulons quitter des iniques la trace.
Donc, esloigné du vice, et, pour vivre content,
Choisissant ma demeure au dedans d'un couvent,
Je luy dis mes desseins, le priant de m'admettre
Novice en attendant que je puisse estre prestre.
Aussi tost il m'embrasse, approuve mes dessains,
Me chante bien-heureux par dessus les humains,
Me conduict au dorteuil, me presente à ses peres
Pour me donner l'habit dont on revest les freres,
Admire ma ferveur, ma bonne intention,
Croit mon esprit bien propre à la devotion,
Puis, regardant mon frond (grand phisiognomiste),
Juge que je peux estre un jour bon casuiste.
Je me laisse conduire ainsi qu'il plaist à Dieu ;
Je n'ay plus nuls desseins que de vivre en ce lieu,
Quittant les vanitez et les choses terrestres,
Pour eslever mes yeux dans les grandeurs célestes.
On me mene en la chambre aux meditations,
Lieu propre à descouvrir mes inclinations ;

On me place en un coin, seullet et sans lumiere.
Enfermé là dedans, à genoux, en priere,
En silence, on m'enjoint d'y passer une nuict,
Meditant dans les cieux et sans faire aucun bruit,
Afin de descouvrir si d'une ame assez forte
Je pourrois mediter souvent de telle sorte.
Alors, estant tout seul, reprenant mes esprits,
Je songe au temps passé et me treuve bien pris.
Je regarde où je suis, en quel lieu je demeure,
Lieu propre et destiné pour mourir d'heure en heure:
Car cette obscurité, contraire à mon humeur,
Logeoit dans mon esprit les effroits et la peur;
Si bien qu'en me levant j'entrouvre une fenestre
Pour tascher de sçavoir quelle heure il pouvoit estre;
Mais j'apperceux, helas! mille horribles portraits
De monstres, d'assassins qui descochoient leurs traits,
Leurs fureurs, leurs venins, sur l'humaine nature.
D'un costé l'on voyoit des grands la sepulture,
Innocens massacrez, assassins eslevez,
Gens de sac et de corde en bosse relevez;
D'autre, on voyait despaint un metif olivastre,
Hideux, tout ulceré, le col tout plein d'emplastre,
Sur la langue duquel on lisoit en latin
La devise en roulleau du divin Aretin,
Et mille autres portraicts que la peur et la crainte
M'empescherent de voir, tant j'estois en contrainte;
Car fermant la fenestre, afin de ne rien voir,

Je songe à mon retour plustost qu'à mon devoir,
Minutant mon congé causé pour maladie,
Plustost que d'estre acteur d'esgalle tragedie.
Ayant passé la nuict sans pouvoir sommeiller,
L'esprit tout abbattu de l'excez du veiller,
Puis Appolon levé, lequel encor à peine
Estendoit ses rayons sur la fertile plaine,
Je sors du grand matin, aussi tost que le jour
M'eust esté annoncé par les cocqs d'alentour,
Et, pour avoir congé, je faints, pour mon excuse,
D'estre mal disposé, pour mieux couvrir ma ruse;
Que mon corps est debile, et mon esprit peu fort
Pour mediter long-temps sur les poincts de la mort;
Que je ne suis pas propre à la contemplative,
Pour estre accoustumé dedans la vie active.
Mais, ainsi comme un singe, à visage couvert,
Vestu d'un hocqueton et de rouge et de vert,
Retient son naturel que jamais il n'oublie,
Ainsi loge tousjours chez le fol la folie.
J'estois d'un naturel libre, prompt, sans arrest;
Mon esprit vagabond, à changer tousjours prest,
Pensant regler mes sens sous d'autruy la conduitte,
A peine y suis-je entré, que je songe à ma fuitte;
Aussitost demandé, mon congé m'est escrit.
La nuict avoit servy d'espreuve à mon esprit;
N'ayant trouvé dans moy pas un poinct de sagesse,
On reconnust bientost de mes sens la foiblesse.

Or sus, me voilà libre et prest de m'engager,
Tant j'ayme l'inconstance et tant je suis leger.
De sçavoir où je vay c'est bien un impossible:
C'est empoigner le vent et le passer au crible,
C'est voler dedans l'air, marcher dessus les eaux,
Les poissons voir au ciel, dans la mer les oyseaux.
Mais las! qu'est-ce de nous et des choses mortelles?
Tousjours à nouveaux maux naissent peines nouvelles.
Je quitte l'esclavage, et veux la liberté
Pour courre à mon plaisir, et je suis arresté.
Je fains, pour en sortir, debile ma nature;
Mais, à mon grand regret, c'est la verité pure.
O le sexe maudit! l'homme ment mille fois
Quand il veut s'asservir aux rigueurs de tes loix.
O sexe trop ingrat, de l'homme la misere,
Qui le comble d'ennuis, de honte et vitupere,
Qui la mer de jeunesse agite incessament!
J'ay suivy tes appas par trop legerement.
J'en ressens les effects: car au long de ma cuisse
Degoutte lentement une orde chaude-pisse.
L'ulcere jà formé tient sa place au dedans,
Mal plus fort à souffrir que la rage des dents.
O femme! dont l'amour, aux humains delectable,
Autant comme ta haine est souvent redoutable,
Tu aime en vitupere, et ceux que baiseras
Iront droit au sepulchre où tu les conduiras.
Tousjours la pauvreté, la douleur et la honte

Sont compagnes de ceux qui des femmes font conte.
Va ! miserable fille, au milieu des enfers.
Maudit soit celui-là qui s'enchaisne en tes fers !
Les garces pour jamais comme toy j'abandonne :
Dieu me fasse mourir si jamais j'y retorne !
Aux jambes puisses-tu loger tousjours les loups !
Que ton cul soit farcy de galles et de clous !
Pour amant puisses-tu embrasser quelque diable
Qui tousjours t'accompagne au lict et en la table !
Que Pan oye les vœux que j'espans contre toy,
Fille ingrate, maudite, inconstante et sans foy !
Ne te suffisoit-il d'enlever ma valise,
M'ayant laissé lassé, gisant nud en chemise,
Sans m'affliger des maux de tes embrassemens
Que tu avois gaignez par trop de changemens?
Impudique Lays, prestresse de Cythere,
Scaldrine à tous venants, Tisiphone, Megere,
Que tes lascifs baisers me causent de malheurs !
J'en ressens les effects en extresmes douleurs.
Mon cas estoit trop fier d'une telle conqueste,
Et comme un Espagnol, fumeux, portoit sa teste,
Enflé, gros, en estat de courage et de cœur ;
Partout se faisoit voir et superbe et vainqueur,
Fougueux et triomphant, tousjours prest de combattre.
Nul effort redoutant, rien ne pouvoit l'abattre ;
Mais ainsi qu'une cane on le voit maintenant
Sa teste rabaissée, à peine soustenant

Son oreille pendante, et reste sans courage,
Triste comme un oyseau qui muë son plumage.
Son taint incarnadin a perdu son esclat
Et ressemble au boudin crevé dedans un plat.
Il est aussi penaut qu'un jeune chat qu'on chatre,
Caché dans son fourreau, couvert de maint emplastre;
Il se met à couvert, ainsi qu'un lymaçon,
Et, quand il veut sortir, un rude caveçon
Saccade ses efforts, si d'arcer il essaye,
Estant mieux encordé qu'une vieille lampraye.
Je te jure et proteste, infame Cupidon,
Que je maudits ton arc, tes flesches, ton brandon,
Renonçant à jamais te faire aucun service,
Pour la douleur que j'ay de ceste chaude-pice.
Je retourne à Paris chercher un medecin,
Car mon mal me faisoit apprehender sa fin,
De crainte que j'avois que l'humeur mordicante,
Comme d'un alambic par le bout distilante,
N'enracinast l'ulcere envieillie au dedans,
Qui me pourroit causer de fascheux accidens.
Je treuvé Machimerde, expert en medecine,
Qui jugea bien mon mal, voyant ma triste mine.
« De l'encre et du papier, qu'on m'en face donner,
Me dit-il aussi tost; je veux vous ordonner :
Recipé un bolus de casse tres-amere
Pour vuider vos humeurs par le trou de derriere,
Que reitererez deux fois durant huict jours,

Car il ne faut si tost du pus tollir le cours;
Puis la decoction de nos froides semences
Prendrez deux fois le jour, suyvant mes ordonnances;
Tremperez vostre vin, ne ferez point d'excez;
Du genre feminin esviterez l'accez,
Et puis du pied à l'eau ferons une saignée
Pour arrester le cours de vostre gonorée.
Si cela ne suffit, ferons injection
Dans vostre priapus d'une decoction;
Puis prendrez quelques-fois de la therebentine
Meslée en du vin blanc, qui cause bonne urine.
Ainsi nous guerirons ce mal en peu de temps,
Adoucissant l'ulcere escorché au dedans. »
Ces recipez sont bons; je les mets en pratique;
Mais, las! le long du jour je sens mainte colique
Qui tranche mes boyaux d'une espée à deux mains;
Je jette mille humeurs et sales et vilains.
Bombinant du derriere et d'estoc et de taille,
Je croy faire corps neuf et vuider mes entrailles;
Deffait, pasle, abbatu, sans courage, sans poux,
Les bras farcis de galle et les cuisses de cloux,
Je fais, me refroignant, bien plus laide grimace
Que ne fait le dæmon que saint Michel terrace.
Lors ma douleur se passe et sens allegement;
Ma colique me quitte aprez ce vuidement.
Je reprends mes esprits; la force et le courage
Me font en peu de jours reprendre bòn visage.

Mon medecin content, je paye mes despends,
Disant adieu à l'hoste, et, sans rester long-temps,
Je sorts d'un purgatoire et de corps et de bource,
Aussi dispost qu'un Basque et plus viste à la cource,
Gaillard, frais esmoulu, leger de quatre grains,
Deschargé de cervelle et de bource et de reins.
Je tire vers la Cour pour y faire fortune,
Deussay-j'en la faisant y nazarder la lune.
J'accoste à l'arrivée un jeune Italien,
Que je creus aussi tost estre comedien.
Luy donnant le bon jour, nous faisons cognoissance,
Et me conte à loisir le lieu de sa naissance,
Qui l'entretient en Cour, qui paye ses despends,
Qu'il faut estre des siens pour bien passer le temps,
Qu'il a gages du roy et la faveur des princes,
Qu'il passe les estez courant par les provinces,
Et l'hyver à la Cour, visité des seigneurs
Pour voir representer les diverses humeurs
D'un Pantalon jaloux, d'une fine Isabelle,
D'un pedante dottour sçavant et sans cervelle,
D'un fougeux Mattamore et d'un subtil vallet,
D'un Harlequin dispost et d'un bouffon Fiquet;
Si je cherche party, qu'il s'offre à mon service
Pour me faire avoir place en ce noble exercice.
Mais moy, qui cognoissois la finesse, le fard,
Du subtil Florentin tres-expert en cet art,
Jugeant l'humeur françoise estre du tout contraire,

Qui differe en tout point de l'humeur estrangere,
Je luy baise les mains, et, par un compliment,
De geste et d'action je luy dis humblement
Qu'estant à son service, il tint pour asseurance
Que je serois jamais sous son obeïssance;
Que, s'il se rencontroit un jour l'occasion
De luy pouvoir monstrer l'entiere affection
Que j'ay pour le servir et combien j'ay d'envie
D'employer pour revanche et ma bource et ma vie,
Je luy ferois paroistre; et, luy disant adieu,
Nous brisons de discours en sortant de ce lieu.
Le François est trop brave et d'ame trop altiere
Pour quitter un devant et prendre le derriere.
Je quitte l'estranger pour me joindre au François.
Je veux sur le theatre y paroistre une fois;
Le conseil en est pris; c'en est faict, c'est ma gloire
De monstrer en public mon heureuse memoire.
Je m'addresse à la Fleur, le priant m'obliger
De m'admettre des siens, afin de me renger
Avec ses compagnons nommez les Bravez Lestes,
Qui charment un chacun de parole et de gestes.
L'on m'admet; aussi tost bras dessus bras dessous,
Et suis de tous pechez entierement absous;
Je preste le serment ès mains de Jean Farine
Qui d'un plat plein de fleur m'enfarine la mine,
En usant de ces mots: « Or sus! je te reçois
Pour estre à tout jamais comedien françois.

Tu courras avec nous l'une et l'autre fortune,
Bonne un jour, puis demain marastre et importune.
Je veux qu'en premier lieu tu sois tres-diligent
De garder à la porte et recevoir l'argent,
Et puis sur le theatre allumer les chandelles,
Ayant l'œil quand il faut donner des escabelles.
Voilà ton premier mois. Que si tu es soigneux,
La fortune avec nous ira de bien en mieux.
Va, donne ordre à la porte avant que l'heure presse;
Si non, tu ne pourras resister à la presse. »
Me voila chaudement; je suis bien à couvert;
Pour suyvre la vertu le chemin m'est ouvert.
A faire sa fortune il faut garder la porte:
Ainsi fit de son temps le renommé la Porte.
A peine y suis-je mis qu'à ruddes coups de poing
Chacun frappe en entrant et ne m'espargne point,
Car les plus fins, d'abord, s'aidoient de ceste fourbe
Afin que sans payer ils entrassent en tourbe;
Mais du tout ignorant ce stile et ce pattois,
N'ayant jamais hanté ny blesche, ny mattois,
Je cruz, sentant les coups, que c'estoit l'ordinaire
Pour juger si j'estois patient ou colere,
Ainsi qu'un affidé sent rouller sur son doz
Force bons coups de poing qui donnent jusqu'aux oz.
Puis, voyant la partie et trop longue et mal faite,
J'abandonne la porte et songe à ma retraite.
Lors tous mes compagnons viennent à mon secours.

De ceste populace on arreste le cours;
On met l'espée au poing, on frappe, on se retire;
Le monde, s'esmouvant, s'en esclatte de rire.
Un autre prend ma place et se rend diligent
Pour regagner la porte et recevoir l'argent.
Moy, tout moullu de coups, aussi battu que plastre,
Je faits mon rendez-vous derriere le theatre,
Estonné comme un lievre attrapé au rabat,
Plus triste qu'un berger qui revient du sabat,
Seullet, morne et pensif, durant la comedie,
Attendant pour ce faict que l'on me congedie.
Car j'en fus dégousté dés ce commencement,
Et tout prest d'en sortir aussi legerement
Comme j'estois entré, maudissant la malheure
D'avoir avec la Fleur faict si longue demeure.
Je m'assieds sur un banc, et contemple à loisir
Le meuble des acteurs, où je pris grand plaisir,
Et, non pressé du temps, j'en fis un inventaire
Que j'approuvé moy-mesme au lieu d'un secretaire,
Dont la teneur ensuit : Primo, sur un chaslict
Estoit un mattelatz, estendu sur un lict
Demy mangé de vers et peu garny de plume
Amassée en floccons, dure comme une enclume;
Chaslict de volupté, siege de Cupidon,
Chaslict tout consommé des feux de son brandon,
Chaslict qui trop chargé vomissoit sa paillasse,
Parsemant de festuz le milieu de la place.

Proche estoit un poignard, un pot, un gantelet,
Deux rudelles de charte, un fust de pistolet,
Une casse, une trompe, une vieille harquebuze,
Un plastrum qui portoit la teste de Meduze,
Un baston à deux bouts, un luth, un larigot,
Un tambour de Biscaye à resjouyr Margot,
Deux basses de violon, un dessus de guitterne,
D'un berger la houllette, une grasse lanterne,
Deux coiffes de cheveux, un masque enfariné,
L'habillement complet de Jean l'Embeguiné,
Des vers en manuscrit, les Amours d'Isabelle,
De Castor, de Polux et du fils de Semelle.
Et puis, jettant mes yeux le long de la paroy,
Je vis force affiquets dont je fus en esmoy,
Estonné de ce meuble et de si grands meslanges
De robbes, de juppons, d'habillemens estranges,
Car sur deux ratteliers on y voyoit pendus
Pourpoints, chausses, manteaux, ployez et estendus,
Cuirasses, pistolets, chappeaux, plumes, pannaches,
Halecretz, javelotz, bottes, souliers, gamaches,
Escharpes, couttelas, perrucques, violons,
Flaccons de cuir boüilly, boutteilles, morions,
Paremens de Bresil, de plumes rouges, vertes,
Peaux servans au dieu Pan, de poil toutes couvertes,
Et mille autres fratras pesle-mesle amassez,
Estendus l'un sur l'autre en monceaux entassez,
Hameçons à l'argent, meubles de comedie.

Puis, en disant adieu, Gautier me congedie,
Me fait trousser bagage, enlever mon butin.
Lors je donne à Quinaut Guarguille et Turlupin.
Mais, las! qu'est-ce de nous! Faut-il que la jeunesse
S'achoppe à tant d'escueils et s'agite sans ceste,
Inconstante en son choix, subjecte au changement!
Tu vas, tu viens, tu cours, folle, sans jugement,
Tu portes chasque jour tes volontez au change;
Aujourd'huy l'un te plaist, demain tu t'en estrange.
Comme un cameleon change aux nouveaux objects,
Ainsi ton esprit change au change des subjects.
Le monde ne m'est rien, ailleurs j'ay mon attente;
Il faut se retirer, c'est trop, je m'en contente.
Nostre chair n'est que foin, qui le matin verdit,
Et le soir devient sec, se froisse et se flestrit.
Mondains, ne mettons plus en nous nostre esperance,
Nous croissons pour aprés perir en decadence;
Puisque le temps passé nous est comme perdu,
Mesnageons nostre vie, ensuyvant la vertu;
L'homme qui sainctement à la vertu s'addonne
En fin de ses labeurs emporte une couronne.
Arriere tous pensers! ma seule intention
Est de vivre et mourir en la devotion.
Je renonce à la chair: ce n'est rien que misere;
Je me veux enfermer dedans un monastere,
J'y suis tout resolu: là me conduit le sort,
C'est-là mon seul refuge et salutaire port;

Pour finir mes malheurs, sans languir d'avantage,
J'ay choisi ceste route en craignant le naufrage.
On m'y reçoit sans peine, on m'admet simplement,
On me vest en entrant d'un rude habillement
Pour sonder si mon zele et si ma repentance
Estoit bien en effect autant qu'en apparance;
On me taste, on me sonde, on me fait endurer,
Afin qu'on peust sçavoir si j'y pourrois durer.
Je suis embeguiné; on me lie de corde,
On m'oblige à crier grace et misericorde;
On macere mon corps tout le long de la nuict,
On m'impose silence, on me defend le bruit,
On me clost la paupiere, on me ferme la bouche,
On m'estouppe le nez, et mon aureille on bouche;
Mes pieds sont sans usage et n'ont plus d'action;
L'object seul de mes sens, c'est la devotion.
Mais, ainsi qu'un magot ne change de nature,
Quelque déguisement qu'on mette en sa vesture,
Le singe est tousjours singe et masqué et couvert,
Fust-il vestu en page et de rouge et de vert,
Nay dans son naturel empraint en sa naissance,
Quitte l'or pour des noix avoir la jouyssance,
Ainsi fut-il de moy; car, du premier abort,
Me treuvant renfermé, je souhaittois la mort.
A peine delivré des miseres humaines,
Je suis prest d'y rentrer et prolonger mes chaisnes,
Car, tant plus je m'efforce à vouloir resister,

Ma nature me pousse à tout plustost quitter.
Alors on me fit voir comme ils faisoient justice ;
L'ordre observé entr'eux pour y punir le vice,
Quand l'un trop jovial avoit trop discouru ;
Au lieu d'aller au pas, quand on avoit couru ;
Si l'un fait en songeant des chasteaux en Espagne,
S'il a trop regardé la dame aux gands d'Occagne,
S'il s'informe pourquoy, s'il n'est obeyssant,
S'il n'est soupple de reins et propre à tout venant ;
On le guide en ce lieu, où je vis drollerie,
Car tous les compagnons, rengez en escurie,
Estoient embaillonnez et là rongeoint le frain
Pour avoir discouru, qui crioient à la fain.
L'un d'eux, embeziclé comme un genest ou barbe,
Me causa, le voyant, l'effect de la rubarbe ;
L'un, basté sur le doz, alloit à reculons,
Luy servant de crouppiere une botte d'oignons ;
Un autre, en barbuquet, sembloit aller à masque,
Tenant au lieu d'un livre un tabourin de Basque.
Donc je m'esclatte à rire et ne peus me tenir,
Voyant ces jeux d'enfant si bien s'entretenir ;
Deussay-je avoir le bast, le baillon et la sengle,
Je vay dire à l'instant tout ce que bon m'en semble.
Lors on me fait sortir ; on me prend par le bras ;
Je descends les degrez plus viste que le pas ;
On balleye aprez moy pour en chasser l'ordure ;
On me croit un démon sous l'humaine figure ;

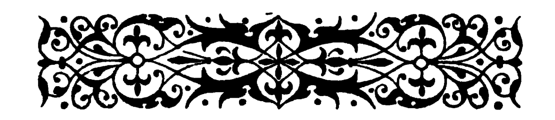
L'un me despoüille un bras, me donne mon pourpoint;
L'autre passe ma chausse et me vest de tout point;
On m'apporte un chappeau, on m'habille à la presse,
Je n'ay pas le loisir d'aller ouyr la messe.
Mon congé m'est escrit, il faut quitter le lieu,
Et, vallet de Marot, sortir sans dire adieu,
Sans sçavoir ou j'allois, n'ayant point de demeure
Où l'on me peust prester le couvert pour une heure.
Me voilà bien payé, me gardant de joüer.
Dieu sçache auquel des saints je me pourray voüer!
Mes habits sont usez; je n'ay besoin de bource;
Je n'ay mine d'argent, ny fleuve d'or, ny source.
Un esprit sans arrest ne tient point de milieu;
Mais un pesant fardeau l'arreste en ce bas lieu.
Encor qu'il soit orné des grands dons de nature,
Ses desseins sont rompus par la pauvreté dure;
De mesme est-il de moy, tout prest de mandier
La passade aux passans, n'ayant pas un denier.
Quand, poussé de jeunesse, on a fait un naufrage,
Il faut, quittant la honte, essuyer son visage.
Je suis maistre passé, j'entends bien ce mestié;
J'y vay d'un tel accent qu'à tous je faits pitié,
Demandant en soldat revenant de la guerre;
Puis, comme catholique exilé d'Angleterre,
Je faits le marmiteux et mandie en latin,
Afin d'estre assisté pour passer mon chemin.
Ainsi, sans y penser, remply de nonchalance,

Je me sens approcher du lieu de ma naissance.
Mon cœur s'en resjoüit; j'en respire un doux air;
Allant au petit pas, je m'estime voller;
Je foulle soubs le pied mes peines, mes traverses,
Mes incommoditez, mes fatigues diverses;
Je croy rentrer au monde, et, par un doux resveil,
Mes sens se delivrer d'un si profond sommeil,
Quand je voix les clochers, m'approchant de la ville
D'où je m'estois banny trop jeune et mal-habille.
Mais, las! ô cas estrange! un accident commun
Tourne mes ris en pleurs, rencontré de quelqu'un
Qui me dit: « Vostre perte, estant demesurée,
Ne se peut voir de vous suffisamment pleurée;
Il vous est impossible, en un si prompt malheur,
D'imposer le silence à si fraische douleur.
Vostre pere est deffunct; c'est pour luy que l'on sonne.
Il vous a regretté plus que toute personne. »
Alors tout affligé de deuil et de regret,
Je deteste la Parque et le Sort de son trait.
Le paternel amour me fait jetter des larmes,
Me donne dans le cœur d'angoisseuses allarmes,
Puis, rentrant en moy-mesme et pensant qu'on ne peut
Mieux braver le destin qu'en voulant ce qu'il veut,
Que j'offence mon pere, au lieu que je l'honore,
Si je le plore mort tout ainsi que je plore,
Comme s'il estoit mis dedans le monument,
Ne laissant rien de luy que des os seulement,

Que toutes ses vertus, sa vive renommée,
Ne rendissent son nom d'une gloire animée,
Je faits tarir mes pleurs et mets fin à mon deuil,
Pour aller donner ordre à le mettre au cercueil,
Loüer des vestemens pour aller au service,
Et voir si la Pallotte a sauvé son office.

Nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos.





L'IGNORANT

SATYRE DIXIESME.

Attentif à la messe, un jour, à Saint Eustache,
Un jeune cavalier relevé de pannache,
La botte blanche en jambe et la gaulle en la main,
D'un curedent de roze entretenant sa fain,
Me vit devotieux, à genoux, en priere,
Et, s'approchant de moy, me tire par derriere,
Me presse, m'interrompt, me prend à despourveu.
Lors riant il me dit : « Je ne vous ay pas veu
Depuis six mois en çà ; est-ce donc mon service
Qui ne vous est à gré ? Pour quel mauvais office,
Mon cœur, ay-je perdu l'honneur de vous hanter ?
Je veux souvent chez vous aller vous visiter
Pour plonger à loisir dedans les eaux saillantes
Du cheval Pegazin mes levres ignorantes,

N'ayant jamais dormant aucun songe conceu
Au sejour desiré du Parnasse fourchu ;
Car je me veux donner le long d'une sepmaine,
Pour tascher d'espuiser d'Helicon la fontaine. »
Moy, surpris en sursault, je le regarde aux yeux,
Charmé par ce recit de vers melodieux
Mot aprez mot tirez du Perse satyrique,
Et d'un salut muet je luy fis ma replique.
Alors plus je m'exquive et plus il me poursuit ;
Mais, pour respect du lieu et pour crainte du bruit,
En m'arrestant tout court, j'approche son oreille
Et luy dis, ennuyé : « Monsieur, à la pareille.
Donnez-vous patience, et jugez qu'en ce lieu
L'on vient pour ses pechez crier mercy à Dieu.
Demain vous me verrez prest à vostre service ;
Je ne peux maintenant vous rendre aucun office. »
Et, pour m'en esloigner, je luy baille un sonnet
Qui, faute de loisir, n'estoit pas mis au net ;
Mais lors, pointant sa barbe, et du bout de sa gaulle
Relevant sa moustache, il mit sur mon espaulle
Son bras pour m'embrasser, et, faisant des doux yeux,
Respond : « Hé ! quoy ? mon cœur, veux-tu m'estre envyeux
Du bon-heur de te voir ? Sans mentir, d'asseurance,
Je te cheris autant qu'homme qui soit en France,
Et quitterois content les princes et la cour,
Croyant te gouverner seul un' heure à mon tour. »
Justice, ô Appolon ! Fontaine Cabaline,

O Pirene, Helicon, faut-il qu'on assassine
Tes sacrificateurs! Pythie, jusqu'à quand
Seray-je à la mercy de cet asne arrogant?
Donnez-moy un licol, ou bien dans la riviere
Jettez-moy du Pont-neuf la teste la premiere!
Donc, pressé de sortir, il me suit pas à pas;
A me voir, on m'eust creu proche de mon trespas,
Morne, pasle et pensif, les yeux panchez à terre,
Triste comme un cadet qui revient de la guerre.
Luy, tousjours en humeur, s'enferre incessamment,
Et me faict des discours en l'air, sans jugement,
Qui ne font que frapper au tour de mon aureille,
Et croit, en les disant, de me chanter merveille;
Puis, se tournant vers moy: « Quoy! qu'en dis-tu, mon cœur?
Je te veux reciter ce que je sçay par cœur,
Une chanson nouvelle, une triste elegie,
Que je fis l'autre soir sur la mort de Lydie. »
Bref, depuis le matin jusqu'à midy sonné,
Il me mit à la gesne ainsi qu'un condamné,
Parlant incessamment et d'estoc et de taille,
Aveugle, en son discours ne disant rien qui vaille.
L'on supporte aisément un du tout ignorant;
Mais on ne peut souffrir un à demy sçavant.
Un sot en cramoisy donne bien moins d'affaire
Qu'un autre à demy sot et qui croit le contraire,
Car un tout ignorant, s'il ne vous entretien
Comme un demy-sçavant, il n'importune en rien.

L'un, se laissant mener, croit à simple parolle;
L'autre vous rompt la teste, et fait qu'on en affolle,
Fait mille questions, desire tout sçavoir,
Et qu'on se rit de luy ne peut s'appercevoir.
Comme le moucheron bourdonne à la chandelle,
Et, s'engluant au suif, y vient brusler son aisle,
Ainsi fit mon galland, car, discourant de tout,
Fit voir en peu de temps de son sçavoir le bout.
Tel estoit son discours sur la theologie,
Recitant du Sauveur la genealogie,
Que l'on chante en l'eglise en sa Nativité,
En disant quelques mots de sa divinité,
Conclud: c'est l'union nommée Apostatique,
Croyant estre commune avec Hipostatique;
Et, prennant l'un pour l'autre, alleguant ses autheurs,
Confondoit son esprit en mille et mille erreurs:
Car, cittant Athenæe en son Deipnosophiste,
Il disoit Apulée en son Gymnosophiste;
Au lieu de dire: Ignace escrit aux Traliens,
Il me disoit: Horace *escrit aux* Truliens;
Puis, entrant en humeur, s'eschauffant à bien dire,
Vous faict mordre la langue ou s'esclatter de rire,
Car, se plaignant du temps plein de corruption,
Il dit: « On ne voit plus d'entiere affection;
Chacun se dissimule; un chacun se desguise;
On est couvert de fard, on est plein de faintise.
Les hommes maintenant sont des pantaleons, »

Et croit, disant ce mot, dire cameleons ;
Puis il chante qu'Ovide, en sa Metempsicose,
Desment Pitagoras en sa Metamorphose ;
Que luy, tres-curieux d'antique monument,
Alla ces jours passez lire à saint Innocent
En porphire gravez d'assez beaux paragraphes :
Ainsi baptise-t'il des morts les epitaphes ;
Et, tenant par hazard un livre dans la main,
Demande si c'estoit un diurnal romain ;
M'oblige à luy monstrer, et lors, voyant le titre,
Fit aussi tost de moy un jugement sinistre ;
Car, lisant Lucifer et Calaritanus,
Me dit : « C'est le Démon d'Arrias Montanus, »
Me le rend aussi tost : « Je ne veux qu'il me tarde
Dans la main, disoit-il, Jesus Dieu nous en garde ! »
Il me parle d'histoire et du temps de nos roys,
En quel siecle finit la ligne des Vallois,
Me dit que Pharamond fut pere de justice,
Qu'il supprimoit par mort office et benefice,
Et, pour faire juger en tout son peu d'esprit,
Creut que Pepin portoit l'ordre du saint Esprit,
Et, pour parler de tout ainsi qu'un habille homme,
Que saint Jerosme avoit un chappeau rouge à Rome ;
Et, se tournant vers moy : « Je tiens d'un bon autheur
Que l'Ænée espousa Priscus le senateur.
C'est assez de l'histoire. Or sus, la medecine,
Est-ce un art ancien ? Je n'en sçay l'origine.

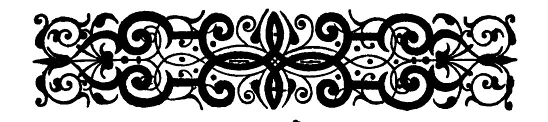
On dit des medecins, comme des mareschaux,
Qu'ils font souvent mourir les hommes, les chevaux.
Dieu ! qu'on souffre de mal d'avoir la frenetique,
Me dit-il, pensant dire avoir la nevretique ;
On sent à tous momens mille maux douloureux ;
C'est mourir en vivant, et vivre langoureux.
Le remede à ce mal est de prendre un cristaire. »
Dieu te garde, Æsculape et medecin d'eau claire !
C'estoit estre à la gesne et par trop endurer ;
Qu'on me chatre plustost, je ne peux plus durer.
Dieu ! quelle difference on voit de l'homme à l'homme,
Plus que d'un homme à beste ! Esope, on te renomme,
Car tu nous as laissé dans tes moralitez
Cent preceptes moraux contre nos vanitez.
Quand tu nous dis qu'un loup chez un tailleur d'images,
Estonné, regardant tant de divers ouvrages,
Vit la teste d'un homme ouvrée artistement,
La prend et la contemple et la tient longuement,
Luy dit : « Que la beauté emprainte en ta sculpture
Faict qu'un chacun te tient chef-d'œuvre de nature !
Mais le principal point deffaut entierement,
Car on ne treuve en toy ny sens ny jugement. »
Un esprit bien orné d'une sage prudence
Qui, discret, s'humilie et n'a point d'arrogance,
Est bien plus à priser que la beauté du corps,
Toute vuide au dedans, rien que monstre au dehors.
Tu nous despainds ce brave à la teste frisée,

Musqué, doré, fardé, bien plus qu'une espousée,
Qui cajolle sans cesse ainsi qu'un perroquet.
On feroit de sa langue au moulin un claquet.
En fin, n'en pouvant plus, tout prest de rendre l'ame,
Rencontrant en chemin une gentille dame,
Je prends congé de luy pour l'aller devancer.
Luy, suit tout aussi tost : « Hé ! c'est vous offencer,
Dit-il, si, vous quittant, par quelque bon office
Je ne vous tesmoignois mon tres-humble service.
Nous la prendrons tous deux chacun de son costé. »
« Cancre ! dis-je tout bas, soit mon asne botté. »
J'approche ceste dame et luy parle à l'oreille.
Luy, comme en soubs-riant : « De grace, à la pareille !
Ne vous gossez de moy, Madame, asseurez vous
Que je vous veux servir envers et contre tous. »
Elle se met à rire, oyant ce cajollage,
Et creut qu'il vouloit faire et la foy et l'homage ;
Puis, par un compliment, d'un humble baise-mains,
Afin de destourner ses importuns dessains,
Elle se faint presser afin d'entendre messe,
Luy donne son congé. Moy, remply d'allegresse,
La prends pour la conduire ; elle advance sa main
Et dit, nous separant : « La partie à demain ! »
Lors, des yeux refrongné, pallissant son visage,
Enfonce son chappeau, puis d'un morgue langage
Bourdonne entre ses dents je ne sçay quels discours.
« Quoy ! dit-il, suis-je un homme à mettre tous les jours ?

Moy qui suis d'ordinaire à courtiser les princes,
Qui faits maint ambassade en diverses provinces,
Qu'on s'ennuye de moy! J'en auray ma raison,
Je suis bien gentilhomme, et de bonne maison. »
De despit il nous quitte, et lors, sans luy mot dire,
Doublons nostre chemin et nous mettons à rire.
Puis je conduits madame et m'en repute heureux
Pour avoir esvité cet escueil dangereux,
Et la mene chez elle, offrant à son service
M'exposer tous les jours victime en sacrifice,
Car, sans ce pour-parler que me causa le Sort,
Outré de désespoir, je souhaittois la mort;
Et tiens pour asseuré que la guerre ou la peste,
Et les plus grands fleaux que le plus on deteste,
Ne peuvent nous pincer et nous affliger tant
Comme font les discours d'un sot asne ignorant.

Stultum omnino ferre quam semistultum facilius est,
Et ignarum omnino quam semidoctum.





LE GENTILHOMME

SATYRE ONZIESME.

MUSE, *permets que je face une monstre*
Du gentilhomme, escuyer par rencontre,
Car ses ayeux, ses peres incogneus,
L'ont separé de ces nouveaux venus;
Guide ma langue et me sois secretaire,
Pour buriner de ses faits l'inventaire,
Y faisant voir s'il a juste raison
D'y tant vanter son estoc, sa maison,
Et de se dire yssu de noble race,
Du vertueux esgaré de la trace,
Sans action, sans pouvoir, sans honneur;
Trenchant du brave et mousse de valeur,
Tous ses discours farcis de guerre active,
Mais en effect aimant la vie oisive;

Seulement noble en simple volonté,
Salle en ses mœurs, ignorant, effronté,
Qui ne sçait pas d'où provient la noblesse,
Tant son esprit est remply de foiblesse.
En ce vieil temps, quand nous prismes le jour,
Quand le corbeau ne hasta son retour
Pour annoncer une heureuse nouvelle
Au citoyen de l'antique nacelle,
Nous fusmes tous, en ce commencement,
Freres issus d'un pere esgalement.
L'un n'avoit point sur l'autre la puissance;
Chacun estoit noble dés sa naissance.
Qui donc a fait si divers les humains?
Qui peut causer les nobles, les villains,
Puis que chacun a pour mere Nature,
D'un mesme amour aimant sa geniture?
Pour quel mesfait un frere n'a-t-il part
A tant d'honneur qu'à son frere on depart?
Nature, usant de diverse matiere,
L'homme a formé d'inesgale maniere;
Du pur soleil les uns a composez,
Pour commander aux autres preposez;
La lune aussi luy sert d'autre meslange,
Pour faire voir qu'elle se plaist au change.
Ces seconds-cy sont pour servir les rois,
Pour maintenir en leur force les loix;
Le dur acier, le fer, de moindre estime,

Est employé quand un pauvre elle anime,
Un laboureur, un chetif païsant,
Un serviteur, ou bien un artisant.
Ainsi s'ensuit qu'au gré de la nature,
L'un est fait noble et l'autre est en roture.
Muse, tout beau! modere un peu ton cours;
Arreste-toi, abbaisse ton discours;
Dedans ce creux tant profond ne devalle;
Ne tourne pas plus avant ce dedalle.
Car, si tu veux une fois en partir,
Sans un fillet tu n'en pourras sortir.
Contente toy de nous monstrer l'audace
De ces vanteurs de sang, de chair, de race,
Gens sans vertu, faineants, vitieux,
Remplis de fast, sur tous ambitieux,
Qui n'ont en eux rien portant tesmoignage
D'une valeur et d'un brave courage.
Quoy de plus sot que par tout se vanter
Du bien d'autruy qu'on ne peut meriter?
A quel propos paroistre insupportable,
Pour n'avoir rien qui soit recommandable,
Tirant à nous de nos peres l'honneur
Qu'ils ont acquits par leur grande valeur,
Ne faisant cas de les suyvre à la trace
Pour meriter la noblesse de race?
Que diroit-on à celuy qui, sans yeux,
Croiroit à luy le voir de ses ayeux?

Seroit-ce pas une chose frivolle
De voir un begue, empesché de parolle,
S'en-orgueillir et paroistre vanteur
Pour avoir eu son grand pere orateur ?
Comme l'on voit esviter le supplice
Le criminel attaint d'un malefice,
Ayant recours au sepulchre des morts
Pour y sauver et ses biens et son corps,
Ainsi ces gens, sans honneur et sans gloire,
De leurs majeurs courent à la memoire.
Il est bien vray que j'estime à grand heur
D'estre sorty d'ancestres pleins d'honneur,
Quand on ensuit leur antique proüesse
Sans estre veu desroger à noblesse ;
Mais nous voyons bien souvent advenir
Que les enfans ne se veullent munir
De la vertu par leurs peres laissée,
Tant le bien faire est hors de leur pensée.
De plus j'ay veu d'un pere genereux,
Sortir un sot, un monstre vicieux.
Mydas, grand roy, laissa pleine richesse
A son seul fils, despourveu de sagesse ;
Ainsi tousjours d'un brave homme ne sort
Un fils vaillant, un courageux et fort ;
Mais, qui plus est, bien souvent leur noblesse
N'a d'autre but qu'une lourde paresse.
Les uns, vallets de quelque cavalier,

Coureurs de poulle aprez le poullailler,
Trainant l'espée au fourreau enroüillée,
Faux gibeyeurs quand leur poudre est moüillée,
Gens sans effet, tres-experts en tout lieu
D'y bien mentir, jurants le nom de Dieu,
S'ils n'ont jamais esté mis à la taille,
Pour n'avoir eu vaillant denier ny maille,
Tous leurs enfants et les descendans d'eux,
Par le credit acquiz par leurs ayeux,
Mangeant la poulle et piccorans sans cesse,
Croiront avoir acquiz une noblesse.
Alors, enflez de vaine ambition,
Remplis de gloire et de presomption,
Et d'une humeur arrogante et despite,
Sans faire estat des hommes de merite,
Vous les voyez, les autres mesprisant,
Effrontement prendre le pas devant.
Quelques-uns d'eux portent pour armes seulles
Des fleurdelys d'argent en champ de gueulles;
Et ce pendant on sçait leur parenté,
Et leurs ayeux n'avoir jamais porté
La fleurdelys, si ce n'est sur l'espaulle.
Car pour toute arme ils portent une gaulle
Pour vendenger les poires de leur clos,
Et, pour boucher les lieux qui sont declos,
La serpe en main, ils couppent de l'espine,
Et du genest pour chauffer leur cuisine.

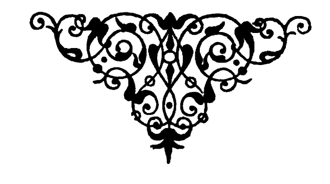
Et ce pendant ne parlent que d'assauts,
Mangeurs de choux, avalleurs d'artichauts,
Gueux morfondus et paignottes bravaches,
Tournent leurs yeux, relevans leurs moustaches,
Iront surprendre Amiens ou Calaiz,
Et, combattants, n'ont veu que des vallets :
Vrais casaniers, despaints dans nos yambes,
Qui n'ont en main que l'espée à deux jambes.
France n'a plus de noblesse en vertu;
Le gentil-homme, en clinquant revestu,
Piaffe au bal, gaussant dit des sornettes,
Et ses moullins sont vendus pour ses debtes.
Guerir la galle à quelque chien courant,
Carrabiner, battre le païsant,
Vendre un cheval, monter un mords de bride,
Lire Amadis *et les* Amours d'Armide,
Estre flatteur et sous gorge rouller
Un air de cour, mentir, dissimuler;
La botte en jambe, en casaque et roupille,
Battre du pied en roussin qu'on estrille,
Blasphemer Dieu, quereller ses voisins,
Prendre au collet et perdreaux et lapins,
Courre aux marchez, chercher les revendages,
Picquer l'avoine et sauver les villages,
Faire la peur au pauvre villageois
De luy bailler dix soldats à la fois,

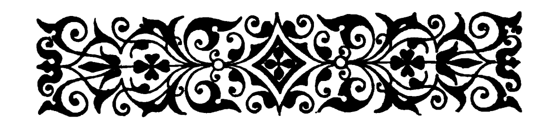
Trencher du grand et n'avoir dequoy frire,
Pour un disner servir à faire rire,
Porter manteau en forme de caban,
Dire : « Ils ont tort qu'ils n'ont pris Montauban ! »
Et n'avoir pris en sa vie une mouche;
Manger pain bis et parler pain de bouche,
Salle en chemise et porter grands rebras,
Soubs un portail faire le fier à bras,
Bransler le corps et tresser sa moustache,
Leurrer l'oiseau et porter grand pannache,
Mordre en riant et peser bien ses mots,
Dire : « Mon brave » et « Chouse » à tout propos,
Par faux sermens se plaire à menterie,
Conter des faits de pure vanterie,
De sçavoir bien bracquer un coullevreau,
De petarder ou blocquer un chasteau,
Prez l'ennemy creuser une tranchée,
Jetter saucisse, et, la teste baissée,
Donnant l'assaut, les soldats animer,
Fendre dedans, une bresche fermer,
Se rendre maistre et surprendre une place;
Ce sont tous traits de superbe et d'audace
Dont sont farcis un tas de haubereaux,
Qui n'ont jamais mangé que des naveaux;
Baissant leur fraize et domptant leur rotonde,
Pensent tous seuls estre nobles au monde.

Ils ont pieça pris la possession
Du premier pas en la procession.
Quand le curé veut presenter l'offrande,
Il faut qu'il face ainsi qu'on luy commande.
Le pain benist est porté sur leur banc;
Puis un chacun en prend selon son rang.
Si le porteur avoit, par oubliance,
Outrepassé leur estroitte ordonnance,
Dieu sçait comment les bastons sur le doz
Luy roulleroient pour addoucir ses oz;
Mais O *en chiffre est la seule noblesse*
Qui ne vaut rien, que comptant on delaisse.
Posez un poinct, puis un second suyvant,
C'est estre noble, honneste homme et sçavant,
Puis le tiers poinct aprez O *donne mille,*
Pour tesmoigner la noblesse estre utille,
Quand la vertu, la vaillance et le bien
Ensemblement luy servent d'entretien.
Bref, c'est en quoy consiste leur noblesse,
Que de frapper quand ils sont à la messe,
Prendre à credit, ne payer leurs vallets,
Ne faire estat de cour ny de palais,
Et, si l'on veut cognoistre un gentilhomme,
C'est en cecy qu'il veut qu'on le renomme :
La main levée à battre un villageois,
Faire obliger, quand il peut, le bourgeois

A luy fournir un habit d'escarlatte,
Afin qu'aux champs entre tous il esclatte.

Utcumque defecere mores,
Dedecorant bene nata culpæ.





LE POETE

SATYRE DOUZIESME.

Marquis, j'avois dessein de vivre solitaire,
Sans livres, sans escrits, oysif et sans rien [faire,]
Ainsi passant le temps dans les prez, dans [les bois,]
Suyvant mon seul instinct, sans coustumes, sans loix,
Laissant guider mes pas dedans l'indifference,
Sans soucy de sçavoir ce qu'on dit, ce qu'on pense :
Si nous aurons la guerre, ou si, manque de fonds,
Les labourans la Seine acheveront le ponds;
Si Calix est pillé, si l'on dirà la messe
Un jour dans la Rochelle ainsi que dans Liesse;
Si la flotte d'Espagne avoit force lingots;
Si la pesche au stocfix, aux thoms, saulmons, turbots,

Annoblira cest an les marchands de marée;
Si Venus en la cour des grands est adorée,
Ou si, comme en Levant, le peché parmy nous
Se commet sans rougir à la face de tous;
Si la force d'en-haut par edicts à douzaines
Courbe l'authorité de nos cours souveraines;
De cela ny de plus n'avoir aucun penser,
Sans sujet de hayr, d'aimer ou d'offenser;
Puis, mort, que tout perist au ciel comme en la terre,
Que Neptune et Vulcan roullassent leur tonnerre
Sur le chef des humains, ou que le firmament
Accravantast la mer dedans son monument,
Que les prez, les vallons, les bois et les montagnes
S'unissent au niveau des fertilles campagnes;
Sans regret du passé ny craignant l'advenir,
Car on dort longuement avant que revenir,
Et que, quittant la vie, il faut qu'on se propose
Qu'une fois pour tousjours on a la bouche close,
Qu'icy l'on est en bransle et sans aucun repos,
Sans espoir de fleschir la cruelle Atropos;
Esloignant mes pensers du songe chymerique,
Viser au bien present, et non au fantastique.
Mais un de mes amis qui faict estat de moy,
De mon humeur changée estant tout en esmoy,
Vint un matin me voir dedans ma solitude,
M'accusant de laisser dans ma poudreuse estude
Mes livres tous relants, demy-rongez de ratz,

Entassez l'un sur l'autre, en l'urine des chatz.
Lors, estant estonné, croit que ce soit un songe,
Ou que lassé de vivre, ou que l'amour me ronge,
Qui me cause changer de ma vie le cours.
Puis, me prenant la main me fit un tel discours :
« Amy, qui peut mouvoir le mespris de toy-mesme?
Qui te rend si chagrin, melancholique et blesme ?
As-tu regret de voir ces cajolleurs de Cour,
Ces porteurs de poullets, proxenettes d'amour,
Fanfarons de couchette emplumez de pennaches,
Qui, faute d'entretien, relevent leurs moustaches ;
Asnes à double estage, estropiez d'esprit,
Qui à peine leurs noms peuvent mettre en escript ;
Sots taints en cramoisy, qui, ny dans le college,
Ny dans l'academie, ou dedans le manege,
N'ont jamais pris party et ne sçavent rien mieux
Que dompter leur rotonde et mesnager leurs yeux,
Et dire en compliments quatre mots de routine
(Aussi n'ont-ils jamais eu le foüet qu'en cuisine),
Prendre les premiers rangs, attraper les honneurs,
Mesprisant la doctrine et probité de mœurs ?
As-tu regret de voir à l'encan les offices,
Et qu'on erige ainsi des idoles aux vices,
Abbaissant la vertu pour decourager ceux
Qui taschent d'imiter les hommes vertueux,
Pour faire que ces fols respondent les oracles
Et par tels jeunes saincts faire de faux miracles ?

Est-ce ce qui te fasche, ou bien si c'est encor
Que l'on voit ces Midas, portans oreilles d'or,
Immoler à Themis et marcher en pas d'asne,
Pourveu qu'ils soient couverts d'une longue sotasne?
Ou qu'aux charges d'honneur sera d'oresnavant
Le plus riche pourveu, et non le plus sçavant?
Qu'on perd l'huille et le temps à paslir sur la Muse?
Qu'on tient les doctes fols (la Muse nous amuse)?
Et qu'il vaut mieux aller, d'une sordide voix,
Dans un Louvre flatter les oreilles des rois,
Mentir dedans le cœur, dissimuler le vice,
Jusques aux mulletiers faire offre de service,
Respecter les huissiers, flatter les courtisans,
Servir les financiers, hanter les partisans,
Ces infames moyens, plustost que la seance,
Donnant à ces coyons l'entiere presseance?
« *O siecle, ô temps, ô mœurs! ô France! helas! pourquoy*
Ces blesches, ces chicots, s'eslevent-ils dans toy?
Amy, dy-moy, de grâce, est-ce ce qui t'offence?
As-tu regret de voir les chiens dans la despence,
Et qu'en ce temps present on oste aux beaux esprits
Les grades de l'honneur et les charges de pris;
Trop foibles sont leurs reins, leurs espaulles peu larges,
Afin de meriter les offices, les charges,
Et que l'unique advis, pour porter ces fardeaux,
Est d'estre auprez des grands flatteurs ou maquereaux?
Que la mode est d'apprendre en l'amour les mysteres,

Et sur parchemin vierge escrire caracteres;
Plier en galant homme aux prodiges du temps,
Tourner en libertin le doz à Dieu dix ans;
Machant le curedent, le pignon, la pistache,
Honteusement servir au besoin de Bardache?
—Rien moins, luy dis-je lors, un tourbillon de vent
Les fait en desfaveur boulleverser souvent.
Pour un grand fais il faut une espaulle puissante;
La fortune traistresse est aveugle et glissante,
Et n'est rien asseuré sous la cime des cieux
Que l'estat mediocre; et ces ambitieux
Sont pareils à l'ampoule en l'orage eslevée,
Qui, grossissant par trop, à l'instant est crevée.
Je borne mes desseins, maistrisant mes esprits,
Qui de haine ou d'amour ne sont jamais espris,
L'appetit d'en avoir ny la blafarde envie,
Qui des grands de ce temps tiennent l'ame asservie,
Ne logent point chez moy, j'ay tout ce que je veux,
Car, d'un esprit content, je veux ce que je peux.
Le corps sain, l'ame droite, et vivre en patience,
C'est mon livre où j'apprens la parfaite science,
La vie ouverte et franche, exempte des malheurs
Qui sont comme attachez aux glissantes grandeurs.
Aller flatter les grands, leur conter des merveilles
Et leur servir d'echo, d'ombre et de pentoreilles,
Leur fortune adorer, les suivre pas à pas
Au coucher, au lever, aux heures du repas;

Bonneter un valet qui refuse la porte,
Rester en l'antichambre en attendant qu'il sorte,
Gratter à la serrure et faire le coyon,
J'aymerois mieux cent fois avoir le morion.
Plus libre est le forçat qu'on voit tirer la rame,
Puis que, captif, il a la liberté de l'ame;
Ceux qui souffrent la gehenne, aux doigts les osselets,
Et leurs membres tirés dessus les chevalets,
N'endurent à l'esgal de ces bas amphibenes,
Sphinx doubles et couverts, frauduleuses hyenes,
Flatteurs qui vont filant mille mal-heurs aux rois.
France, tu n'as pour eux d'assez severes loix.
Juge donc quel despit saisit les braves hommes
De voir florir ces gens en ce siecle où nous sommes.
Pendant qu'un bel esprit languit dans les malheurs,
On les voit tout d'un coup guinder dans les honneurs:
Gens extraits la pluspart d'une basse origine,
Eslevez au fumier, nourris dans la cuisine,
Insolens en leurs dicts, arrogans d'action,
Qui feroient endurer les peines d'Ixion
Pour un seul pas devant, pour une preseance,
Si Dieu n'avoit borné l'excez de leur puissance.
« Donc, rentré dans moy-mesme, inspiré de Phœbus,
Puis qu'en France je vois pulluler ces abus,
Meu de juste douleur, mes muses courroucées,
Tarissant leur douceur, d'escrire sont lassées.
Et puis dequoy m'importe? A la mode du temps,

Il suffit de rimer à gens *avec* printemps.
Les poëtes sont defuncts, la poësie est estainte ;
C'est assez aux rimeurs de proser en contrainte.
Ronsard, c'est trop dormy! Des-Portes, es-tu mort ?
Garnier, Bartas, Regnier, vous fera-t'on ce tort
De quitter vos escrits, remplis de saints oracles,
Pour lire ces rimeurs qu'on tient faire miracles
D'escrire une elegie ou de faire un sonnet
Suyvant la passion d'un jeune sanssonnet
Desesperé d'aymer, qui perist de tristesse
En s'esloignant des yeux de sa folle maistresse,
Pensant par ce chef-d'œuvre un jour dedans les cieux
Meriter les lauriers qui couronnent les dieux?
On voit tous ces hiboux d'humeur chagrine et noire
Fourmiller chez les grands ainsi que gueux en foire,
Paroissants refroignez pour composer un vers,
Ayant la mine torse et les yeux de travers,
En frappant des deux pieds s'esgratigner la face,
Et mallades de saint faire laide grimace :
Vers forcé, mal poly, trop rude et peu coulant,
Qu'une fureur bacchique à peine va dollant,
Vers flasque et insipide et qui traisne les aisles,
Vers pour les gueridons et les chansons nouvelles,
Vers qui n'est pas d'un poëte, ains d'un chetif rimeur
Dont la veine est sterille et l'esprit sans humeur;
Vers bastard, reprouvé, qui prend son origine,
Sa mesure et son sens d'une orde camarine,

Non pas de la fontaine ondoyante en crystal
Du cheval Pegasin, duquel le pied fatal
Arrouse doucement ceste double montagne,
Puis, sortant d'Helicon, moüille ceste campagne
Où l'on voit les neuf Sœurs, castalide trouppeau,
Conduittes d'Appolon, leur celeste flambeau,
Trepigner et dancer parmy les doctes poëtes,
Sur un riche tapis esmaillé de fleurettes;
Vers qui les fait resver et se mordre les doigts,
Ronger l'ongle et le poil, les mettant aux abois.
Et vous, fils d'Appolon, dont les fraisches vallées
Coulantes mollement, n'estant jamais gelées,
Vous ouvrent à torrens les fontaines de vers
Pour descrire aux humains l'object de l'univers,
Et dedans le papier, en parlante peinture,
Tracer mieux qu'Appellez les traits de la nature,
Menard, Gombaut, Hardy, Malerbe, Saint-Amants,
Tenus pour demy-dieux chez tous les courtisans,
Avec combien d'efforts d'une luysante flame
Elancez-vous en haut les mouvements de l'ame!
Les François, sans flatter, le françois ont apris
Quand ils ont à loisir fueilletté vos escrits,
Qui s'espandent par tout, desquels tant de volumes
N'ont jamais sceu tarir la moindre de vos plumes.
Vostre Muse est divine, et vos vers immortels;
On leur doit comme aux dieux eriger des autels!
Si le Ciel permettoit que vostre renommée

Fust selon son merite entierement aimée
D'un prince vertueux ainsi qu'elle est de moy,
Vostre destin seroit tousjours avec le roy,
Commandant dans le char d'une riche fortune.
Au joüir la vertu se rend par trop commune.
On dit que les neuf Sœurs et leur prince Appolon
Font couler du Pegase, au fonds de leur vallon,
Un fleuve de sçavoir, qui s'infuse dans l'ame
De celuy qui, content, doucement le reclame;
Mais il faut estouffer ce simple et vieil abus,
Et bannir desormais Mnemosine et Phœbus
De la bouche divine et du cœur des poëtes,
Pour les ensevelir sous des tombes muettes,
Puisqu'on voit en la Cour leurs temples demolis,
Et leurs démons sacrez vivants ensevelis,
Si bien que maintenant l'oisiveté consume
Cent et cent beaux esprits pour la langue et la plume,
Qui, demeurans cachez en des antres profonds,
Pendant que des flatteurs, des plaisants, des bouffons,
Gouvernent chez les grands le timon de la barque,
Ne sont jamais cognus de nostre grand monarque.
Car le vice est monté maintenant à tel point
Qu'un poëte est comme un saint que l'on ne feste point.
Maudit, trois fois maudit, pervers siecle où nous sommes,
Où regne l'ignorance, et non les sçavans hommes!
Pourveu qu'on soit poudré, gauffré tous les matins,
Qu'en filant sa moustache on die : « Les destins! »

C'est assez; la faveur embrasse telles pestes,
Et pour les advancer tous les orbes celestes
Roullent incessamment; le soleil luict pour eux,
Et, pour voir à longs traits dormir ces paresseux
Enlacez dans les bras de l'aveugle Fortune,
La nuict prend sa clarté au lever de la lune.
Ils diroient volontiers que les dieux sont en tort
De les faire mortels, et si, d'un mesme accort,
Ils ne tiennent des cieux les barrieres décloses
Pour les laisser entrer, ou parsemer de roses
Le cours voluptueux de tous ces faineants:
Car le pavé n'a droit de porter des geants!
N'importe! si faut-il, chers nourrissons des Muses,
Découvrir et pincer les abus et les ruses
De tous ces gens fardez, cœurs à double ressort,
Esprits tourne-virants du costé le plus fort,
Qui cachent leur malice au fond d'une callotte,
Crediteurs d'un chacun, horsmis de la Pallote,
Qui les bouffit d'orgueil et de presomption;
Abondans en leur sens, remplis de passion;
Qui se meslent de tout, veulent tout entreprendre,
Veulent tout acheter, et leurs biens sont à vendre!
Un jour on fit la chasse aux fiers monopoleurs,
Peagers, publicains, usuriers, gabeleurs,
Fermiers, malletotiers et donneurs de memoires,
Sur-dons, pour-dons, que-rats rongeants aux pattes noires,
Qui du libre Bacchus nous arrachent les ceps,

Faisant languir le peuple en surhaussant les mets.
Chancres devore-monde, esponges alterées,
Ne serez-vous jamais par le col pressurées?
France, franche autrefois entre les nations,
L'esclave maintenant de ces corruptions,
Fourmille de vermine et plus qu'autre regorge
De ces loups carnaciers qui luy couppent la gorge;
Arrachant à l'agneau la laine sur le dos,
Luy succent tout le sang et la moëlle des os.
O que ces gens d'estat avoient chaudes allarmes!
En voyant des chardons, ils voyoient des gens-d'armes,
Tousjours l'esprit alerte et de corps empeschez.
La seule conscience à clair voit nos pechez.
Le sang leur boüillonnoit, et lors une saignée
Eust esté dans la chaude en temps bien ordonnée.
Tout fut rasserené, on reprend ses esprits;
On rapporte le meuble où chacun l'avoit pris:
Dieu fit visiblement d'un coup plusieurs miracles:
Car, quand ces læstrigons eurent veu tant d'obstacles
A leurs malins desseins, au peuple ruineux,
Abbatus de pouvoir, tout conspirant contre eux,
Leurs sens sont assoupis, ils perdent la parole,
Et paroissoient de marbre aussi froids qu'une idole.
Mais, le peril passé, hardis, advantageux,
Leurs yeux remplis de feux comme un foudre orageux,
Ils tonnent de menace et font que l'on ordonne
Qu'à payer les imposts l'on n'exempte personne.

« Quel desordre voit-on maintenant aux habits !
La penne et le satin sont communs aux petits,
Soubs l'escarlatte il faut la camisolle riche
En broderie à fleurs, ou bien, vilain et chiche,
On aime trop l'argent, on veut trop mesnager;
Se tirant du grand monde, on va loin se loger,
On est vray misantrope, on plaint sa nourriture,
Sa vie et son plaisir et sa simple vesture;
C'est vivre en esclavage et porter un fardeau.
Le cabbaret, les dez, la paulme et le bordeau,
Sont les quatre saisons de la jeunesse folle,
Son maneige, sa cour, son palais, son escolle.
Bannissant la science, arriere les vertus !
Ce ne sont que des sots qu'on en voit revestus.
O fols trop éventez ! jeunesse corrompuë !
Si tu voyois à clair la vertu toute nuë,
Las ! tu l'adorerois; tes esprits enchantez
Voudroient finir leur vie aux pieds de ses beautez.
Un jour, un jour viendra, dans le siecle où nous sommes,
Où tout est à l'encan, puisque les braves hommes
Et tant de beaux esprits doüez de bonnes mœurs
Languissent incognuz soubs le faix des malheurs,
Quoy que soyez extraits d'une illustre origine,
Bien couverts, bien vestus, bien sur la bonne mine,
Faute de prevoyance ayant trop despensé,
Direz : « J'ay plus vesqui que je n'avois pensé ! »
Et puis, manquant de fond pour avoir un office,

Pourmener à Saint Oüen sera vostre exercice,
Aller sur les sablons, joüer au cochonnet,
Quittant le chasteau-neuf, faire le simonnet,
Et, pour avoir aimé la dance et la cuisine,
Honteusement cachez, exercer la lesine.
Puis on verra couller les larmes de vos yeux,
Sans fleschir à pitié les hommes ny les dieux. »
Toi qui liras cecy, de l'ennuy ne te donne;
Je faicts la guerre au vice, et non à la personne:
Car mes vers sont picquants, qui peut-estre feront
Rougir les auditeurs et ceux qui les liront
D'un esprit alteré; mais une ame bien née,
Qui dés ses jeunes ans à Phœbus s'est donnée,
En puisant à longs-traicts au fleuve des neuf Sœurs,
Cognoit l'enthousiasme et ses doctes fureurs,
Qui saisissent un poëte en sa verve eschauffée,
Ne pouvant moderer sa divine bouffée.
Moy-mesmes je m'emporte, et, contre mon dessain,
Je ne peux m'estancher, ayant la plume en main;
Resolu de quitter Appolon et sa lire,
J'immolle à ses autels, et ne m'en peux desdire.
Despit de voir le vice enraciné si fort
Dans le cœur d'un chacun, grand, petit, foible et fort,
Tout estre à l'abandon, regner l'insuffisance,
Par un vœu solemnel j'observois le silence:
Car par aucun remede on ne doit esperer
Sur le vice abbattu la vertu s'eslever,

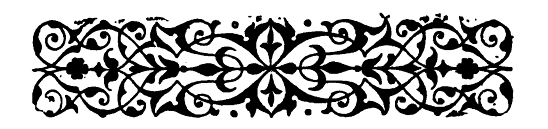
Vertu jadis commune au peuple de la France,
Dont l'antique Gaullois adoroit la puissance.
Les Charles, les Louys, de hauts desseins portez,
L'ont souvent fait sentir aux peuples surmontez;
Mais quoy, tout est perdu ! l'on va de pire en pire;
Un simple magistrat croit regir un empire;
D'ambition aveugle, est si presomptueux
Qu'il mesprise les bons et les plus vertueux,
Pour n'estre les mignons de l'aveugle Fortune,
Tousjours aux gens de bien marastre et importune,
Sans songer que souvent le destin et le sort
Laisse vivre le foible et va tuer le fort.
Tout est au dessous d'eux comme paille et poussiere;
La vertu ne vaut rien que pour faire littiere.
Bouffis d'ambition ! cela n'estonne point
Les sages, dont l'esprit se voit en mesme point,
Tousjours roide et tendu au montant de la gloire,
Assez content de soy remporter la victoire,
Franc et libre par tout, exempt d'ambitions,
Et qui sçait dominer les folles passions.
Sans haine, sans envie et sans aucun nuage,
Le sage a de nature un tranquille visage;
Il ne craint de fortune un accident divers,
Et si, pour l'esmouvoir, elle donne un revers,
Ou si ceste legere en grondant le menace,
En mesprisant ses coups, il luy crache en la face.
Ainsi c'est le subject qui suprime mes vers :

Car les bons on abbaisse eslevant les pervers.
Chacun publiquement professe l'ignorance;
Qui sçait dissimuler a trop de suffisance;
Puis, que sert jour et nuict de lire incessamment,
Et perdre en meditant trop inutillement
Tant de temps, tant de biens, tant d'huille et de bougie?
Car, pour le temps qui court, l'once d'effronterie
(Ainsi qu'en lettres d'or sur le Louvre est escrit)
Vaut mieux pour s'advancer qu'une livre d'esprit!
Pourveu qu'on sçache dire un mot de complaisance,
De la teste et des yeux faire la reverence,
Sçavoir le tricquetraq, la prime et le picquet,
Faire l'homme d'Estat en sottane et rocquet,
Sans doute on passera pour un tres-habile homme,
Qui tout au moins merite estre ambassade à Rome,
Et couché sur l'estat qu'on fait des pensions
Qui se donnent souvent aux petits compagnons.
Mais le juste Louys, le miroër de nos princes,
Donnera desormais tel ordre en ses provinces,
Relevant la vertu, que les plus grands des roys
Prendront pour leur patron sa justice et ses loix,
Estouffant l'ignorance et bannissant le vice
Pour mettre en sa splendeur la constante justice.
Grand Roi, si tu le faits, je predicts tes lauriers
Reluire à tout jamais en tes exploicts guerriers,
Ta gloire estre immortelle et vivre sans seconde,
Et si l'on croit encor (comme autresfois) au monde

Que l'on voit dans le ciel pluralité de dieux,
Tost seront erigez en mille et mille lieux,
Par les rudes payens, esmeuz de tes exemples,
A ta justice autels, sacrifices et temples!

Quod monstror digito prætereuntium,
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.





LE COURS

SATYRE TREIZIESME.

Or sus, mars est passé, voicy les premiers jours
D'avril le doux, sacré aux celestes Amours.
Tous les oyseaux en l'air, de diverse peinture,
Recognoissent en eux rajeunir la nature
Et de leurs gazouillis recommencent leurs chants,
Rejouyssans le ciel, les forests et les champs.
Les herbages, les fleurs, que nul hyver ne tue,
Reprennent leur bel œil; la terre en est vestue.
Humide auparavant, arrousée de pleurs,
Elle asseche son corps et le couvre de fleurs;
Cette douce saison se monstre glorieuse
De se voir triompher comme victorieuse
Sur ce vieillard hyver, tousjours injurieux
Par sa neige et sa glace et son temps pluvieux.
Amour prend le dessus, nostre nature esveille,
Eschauffe nostre sang, approche nostre oreille

De sa fleche acerée, et, trop subtil archer,
Son arc tousjours bandé, tout prest à décocher,
Nous enfonce au dedans, pressez de telle sorte
Que pour y resister nulle ame est assez forte.
Puis donc que tout nous rit, la jeunesse et l'amour,
Le ciel, la terre et l'eau, le feu, la nuict, le jour,
Madame, allons au Cours, allons voir si la rose
Que les rays du soleil ont ce matin declose
N'a point perdu son pourpre et son beau teint vermeil,
Qui tout autre surpasse et du vostre est pareil.
Et là nous pourrons voir en un petit espace
Cette rose effeuillée au milieu de la place,
Sa beauté, son odeur et son teint laissant cheoir
Dans un si peu de temps du matin jusqu'au soir,
Et pourrons appeller marastre la nature,
Qui fanit de la rose en un jour la verdure.
Et lors, par son exemple, en cette nouveauté
Nous cueillirons la fleur d'excellente beauté,
Qui ternit par le temps : car la verte jeunesse
Se change en un moment en mourante vieillesse.
Sus donc ! tous nos ennuis, nos soucis, bannissons
Par les airs ravissans de nos douces chansons.
Je veux prendre mon luth ; permets que je l'accorde,
Pour sonner tes vertus sur sa parlante corde.
Y mariant ma voix, tu m'orras fredonner
Une ode qu'Apollon m'a bien voulu donner,
Afin de la chanter, publiant vos louanges,

Jeunes douces beautez, qui surpassez les anges,
Et qui donnez aux dieux des sentimens humains,
Les forçans d'adorer l'ouvrage de leurs mains. »
Ces discours bien polis, ces paroles de laine,
Ce sont les entretiens de la troupe mondaine,
Qui va roullant le temps, sans dessein, sans sujet,
Tousjours diversement et d'inesgal objet,
Cherchant l'un, tantost l'autre, et, comme vagabonde,
Pour voir la volupté courroit au bout du monde,
Changeant de jour en jour, du soir au lendemain,
N'aymant que l'inconstant, le mobile et le vain.
C'est là le vray portraict de l'humaine nature.
Dans ce livre on y lit bonne et mal-advanture,
Dans ce miroir on voit les actes des mortels,
Qui font à leurs grandeurs eriger des autels.
Plusieurs vont formant l'homme, et moy je le recite;
Je le peins mal formé, tel qu'il est; je l'incite
A faire son devoir, et, s'il se pouvoit mieux,
Je le presenterois pour l'objet de nos yeux.
Mais meshuy c'en est fait, et nature est forcée,
Cuidant le façonner d'une artiste pensée.
C'est un objet volage et plain de changement,
Un sable sans arrest qui roulle à tout moment.
Le monde est inconstant; icy-bas tout y change;
Aujourd'huy l'homme est beste, et demain c'est un ange;
Tout y meut, tout agit, d'un mouvement divers,
Depuis le haut du ciel jusqu'au profond des mers.

La constance, en effet, n'estant pas autre chose
Qu'un bransle languissant qui jamais ne repose,
Nul objet n'est certain, mais trouble et chancelant;
D'ivresse naturelle il se vire en roullant.
Phœbus couvrant ses rais pour donner de l'ombrage,
Afin d'aller au Cours, une trouppe volage
De jeunes esventez bigarrez de couleurs,
De tous les rendez-vous postes avant-coureurs,
Ainsi que moucherons on voit dedans la ville,
En roquets, en manteaux, en casaque, en roupille,
Jaunes, verds, orangers, incarnats, gris et blancs,
Qui du chaud et du cours halettent des deux flancs,
Et, portant les poulets, usent de telle ruse
Qu'aucun ne les surprend degarnis d'une excuse.
Carrosses on attelle, on ne void que brillans;
Des dames les amis, les voisins, les galans,
Accostent la portiere, et, feignant la rencontre,
Après les complimens se mettent sur la monstre.
Prophane, esloignez-vous! n'approchez ces beautez;
Adorez les plustost comme divinitez.
Le ciel est desgarni; cette machine ronde
N'a plus de citoyens. Ils roullent en ce monde
Dans leurs chars triomphans, dorez et diaprez,
Visitant les forests, les campagnes, les prez.
Leur discours, c'est nectar; leur voix, c'est ambroisie;
Leurs regards, leurs pensers, excitent jalousie;
Ce n'est que majesté, qu'altesse, que grandeur;

Aaron grand prestre y est grand sacrificateur,
Benist les assistans, offrant maint benefice;
Themis y tient ses plaids, rend aux passans justice;
L'honneur est en son lustre et la vertu reluit,
Comme la poussiniere au milieu de la nuict;
Aristote et Platon et toute la sagesse
Y vont comme à l'escole instruire la jeunesse.
Mille discours moraux, politiques, chrestiens,
Servent aux pourmenans de communs entretiens.
Les uns, passant le pont, voyant sur la montagne
Des chasteaux commencez pour loger Charlemagne,
Chantent : « Quoy ! ce vieillard, du sepulchre oublieux,
Veut-il dedans le ciel eslever en maints lieux
Le marbre et le porphyre, et, ja demy-mort, tasche
D'y fendre les rochers, où l'on travaille à tasche?
Bien que pour son plaisir un milier de maçons
Taillent toute la pierre en cent mille façons,
Riche d'ans et de biens, pourtant il faut qu'il meure
Pour habiter au ciel sa derniere demeure.
Quand on possederoit des Arabes heureux
Et des simples Indois les thresors planturcux,
Quand on auroit des rois d'Assyrie la pompe,
Un avare n'est riche, et son argent le trompe.
Qui du peu se contente, il vit honnestement.
L'unique et vray thresor, c'est le contentement;
Les sacs eticquetez, lourde et fascheuse somme,
Tant s'en faut qu'ils soient biens, sont les malheurs de l'homme. »

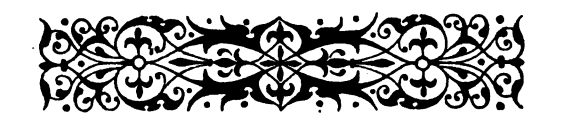
Puis un autre respond : « Que t'en semble, mon cœur ?
Mon unique thresor, ton œil est mon vainqueur.
Je ne souhaite rien qu'une vermeille rose
Qu'on voit sous ton minoy dessus ta levre eclose.
Dieux ! quel contentement ! quel ravissant plaisir
Quand vous me permettrez un baiser à desir,
Me penchant renversé sur vous, de telle sorte
Que vos yeux demy-clos vous feignent demy-morte ! »
L'on va, l'on vient, l'on passe, on bat les grands chemins,
Les uns par Sainct-Sever, ou par les Capucins.
Six chevaux au carrosse, à plein fouet on les pousse.
Les cavaliers bourgeois suyvent montez en housse ;
La terre est estonnée et s'affaissit du poix ;
Les dames en humeur chantent à haute voix
Des nouveaux airs de cour, et n'ont d'autre pensée
Que de leurs cavaliers rendre l'ame blessée.
Toutes un parapoudre esbranlent en la main,
Le sable s'eslevant des chevaux au grand train ;
Le cours parabolise à nostre fin derniere,
Car on est tout couvert de cendre et de poussiere,
Et, d'y courre souvent si j'estois curieux,
J'aurois une bezicle à conserver mes yeux.
Mais, belles, taisons-nous ; voicy la presidence.
Au passer, de nos yeux faisons la reverence,
Et, suivans pas à pas, orrons par leurs discours
S'ils parlent de procez ou s'ils parlent d'amours.
Cocher, arreste un peu ; va doucement derriere :

Tes chevaux sont en nage et couverts de poussiere.
Escoutons ! Taisez-vous ; j'entends bien cette voix.
Ils parlent de jardins, de prairies, de bois ;
Que les grains sont fleuris, la terre bien couverte,
Que les prais de Grammont ont pris leur robe verte.
« Voyez la belle haye. O quelle douce odeur
Rend l'espine fleurie ! Hé ! la vive verdeur
Qui paroist dans ces prais ! Voyez les margueriettes,
Les bluets, les jaunets, les petites fleurettes.
Nature leur est mere et les pousse en croissant.
Voyez cet églantier de roses rougissant. »
Leurs discours sont communs. Qui n'en peut autant dire ?
Les actions des grands bien souvent nous font rire.
Deschaussez leurs patins, mettez-les en pourpoint,
Voyez-les audedans, qui ne vous voyent point ;
Qu'on mette robe à part ; vous trouverez, en somme,
Qu'un conseiller d'estat est fait comme un autre homme.
Minutons leur retour : « Je crains fort le serain.
La partie est remise à revenir demain.
Il s'en va desja tard ; puis nous souppons en ville.
Mais voyez aprés nous ces carrosses de file.
Panchez-vous pour les voir. Non ; gardez ce bel œil,
Ma belle, car voilà l'éclipse du soleil.
—Mon Dieu, doublons le pas. Est-ce point la comette ?
Je crains le mal des yeux ; certes j'y suis sujette.
— Cocher, un coup de fouet ; allons à la maison.
De faire son retour il est temps et saison. »

Chacun chez soy revient y passer la serée;
On se suit pas à pas, comme chasse-marée.
Ainsi coulant le temps en pure oysiveté,
La volupté fait bresche à mainte chasteté:
Car souvent les plaisirs, la hantise des hommes,
Seduisent une fille, en ce siecle où nous sommes.
On voit la goutte d'eau caver pierre et rochers;
La lierre, au long aller, entre-couppe les fers.
Dieu! quels contentemens! quels deduits ordinaires!
Combien ces pourmenoirs vont devidant d'affaires!
Quel chemin de vertu! quels reglemens de mœurs!
Comment tous ces coureurs vont courant aux malheurs!
Quel honneste exercice, en ceste belle escolle,
Professe tous les jours vostre jeunesse folle!
Le temps, qui tout descouvre, un jour leur fera voir
Leurs fautes, leurs malheurs, qu'ils ne peuvent prevoir,
Leur esprit fasciné par l'amoureuse amorce
Empoisonnant leurs cœurs de contrainte et de force.
Pour moy, je n'ayme rien que cette liberté,
La reine de mon cœur, unique deïté,
Et passe heureusement le courant de ma vie,
Esvitant les soucis de la melancholie;
Je suis tousjours gaillard, sain, dispos et joyeux,
De l'or ou de l'argent nullement soucieux;
Je noye les ennuys quand je bois à plein verre,
Sans soin de m'informer d'Espagne ou d'Angleterre.
Rafraichissant mon vin aussi froid qu'un glaçon,

Aprés avoir bien beu, je chante une chanson.
Tousjours auprés de moy on voit dessus ma table
Charon le philosophe et Montagne admirable,
Qui ne me cellent rien, m'estant tousjours ouverts.
Et puis, prenant mon luth, par maints accords divers
J'esloigne de mes sens l'ennuy, le soucy grave,
Qui l'envie ou l'amour dedans nos cœurs engrave.
J'ayme le temps present, sans soin du lendemain ;
Le bien dont je jouys, je l'ayme à pleine main.
Hé! vain ambitieux, avare insatiable,
Tes estats, tes thresors, te rendent miserable.
Pauvres dans la richesse, hé! ne sçavez vous pas
Que ce n'est rien qu'horreur l'inopiné trespas,
Et qu'un jour, agitez de quelque maladie,
La Parque coupera le fil de vostre vie?
Car dedans les grandeurs vous et moy nous mourrons,
Et, quittant tout au monde, esloignez, nous irons
Dormir sans resveiller dans une fosse obscure,
Comme l'a decreté la divine nature.

Scilicet omnibus,
Quicunque terræ munere
Vescimur, enaviganda unda,
Sive reges, sive inopes,
Erimus coloni.



LE CONTENT

SATYRE QUATORZIESME.

Dans les mondains plaisirs mon ame accoustumée,
Suyvant par cy-devant une ombre, une fumée,
Pour un fruict desiré ne cueilloit que du vent
Et dans un faux objet prenoit contentement ;
Mille estranges travaux, plus d'incroyables peines,
Cent espoirs incertains, mille douleurs certaines,
L'agitoient sans cesser, et, quand l'un finissoit,
L'autre, sans donner treve, un mal recommençoit.
Je bruslois de desirs, d'ardeur, d'impatience,
De maux, d'ennuis soufferts ; ma longue experience
Rendoit de jour en jour mon feu plus allumé ;
Mais tant plus je brûslois, moins j'estois consumé.
Deslié maintenant, une beauté nouvelle,
Doux objet de mes sens, veut que j'approche d'elle,

Et, ces amours mortels de mon cœur bannissant,
Pour eux je ne sois plus foible ny languissant.
Ha, Dieux! pauvres mortels, que malheureux nous sommes!
Combien de passions vont agitant les hommes!
Quels travaux, quels perils, que de maux en un temps
Aux esclaves d'Amour servent de passe-temps!
J'esloigne loin de moy toutes les pourmenades;
J'ay quitté de tout poinct les douces serenades,
Ces torrens de musique au milieu des basteaux,
Ces ravissans deduits de nos nymphes des eaux.
Jeunes gens pleins de feux, l'esperance est meschante
Qui par ces doux apas doucement vous enchante;
D'un faux masque couvert, elle trompe et deçoit
Cil qui la va suyvant et qui sot la reçoit.
Le sage ou le prudent, qui jamais ne s'y fie,
Prevoit de longue main que le cours de la vie
N'est rien qu'incertitude et pure vanité,
Ne fondant son espoir qu'en cette verité.
Mais ce malheur nous suit, car la verte jeunesse
Ne jette point les yeux sur la morne vieillesse
Et ne croit pas tomber dans un triste méchef,
Quoy qu'il luy soit pendant deux doigts prés de son chef;
Despourveue de sens, debile et miserable,
Ne peut considerer que l'heur est peu durable.
Abusez de tout poinct, pauvres, ne sçavez pas
Que la mort, prés de nous, nous guide pas à pas,
Que le destin fatal et que la Parque noire

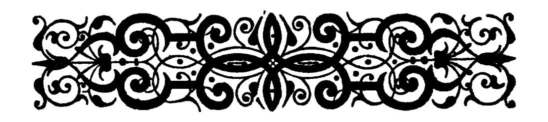
L'enfant comme un vieillard aussitost meine boire
Dans les flots estouffans de ce fleuve oublieux,
En tout temps, sans delai, nous sillant les deux yeux :
Car les papes, les rois, les grands foudres de guerre,
Ainsi comme vachers sont renversez à terre ;
Despouillez de grandeurs, de sang, de vaines, d'os,
Viennent tous pesle-mesle au throsne de Minos.
Pourquoy donc en soucis escouler nostre vie,
Puisqu'en un seul moment elle nous est ravie ?
Car l'impiteuse mer engloutit le marchand ;
Le soldat vomit l'ame au coup d'un fer trenchant ;
L'advocat turbulent dans les procés se mine ;
L'alchimiste, imprudent, ne souffle que famine :
Son esprit sablonneux, privé du doux sommeil,
Le reduit au bissac pour chercher le soleil ;
Son feu, dans un fourneau, sous l'alambic de verre,
Eclypse le soleil et met la lune à terre.
L'amoureux desseché, d'un cœur tout languissant,
Les yeux tout abbatus et le teint jaunissant,
Palpitant, agité d'une amoureuse envie,
Coulle sans y penser le plus pur de sa vie,
L'espoir qui la deçoit l'empeschant de sentir
Le mal qui le conduit au trop tard repentir.
Bref, le sage voit bien qu'il n'est chose qui vive
Qui souffre tant de maux que la race chetive
De tous ces empeschez, esclaves de douleurs,
Qui vivent de fumée et meurent en malheurs.

Pour moy, je tiens mon heur, je possede mon aise,
J'incague de l'Amour les flammes et la braise,
Les palais des grands rois, la cour, ses vanitez,
Ses faveurs, ses grandeurs, ses superfluitez,
Et tous les grands thresors de l'Arabie heureuse,
La perle de haut prix de l'Inde plantureuse,
L'insatiable ardeur de gaigner, d'acquerir,
Qui tient l'homme alteré, sans pouvoir le guerir,
Et qui, pour s'enrichir, met sur la mer Egée
De riches lingots d'or mainte grand nef chargée;
Le pourpre, l'escarlatte et ces hauts appareils,
La suitte des plaideurs, leurs devoirs nompareils,
Leurs respects, la cherté introduitte aux offices,
La peine que l'on a d'entrer aux benefices,
Tout cela ne me touche, et les fuis tellement
Que je n'ay pas le cœur de les voir seulement;
Car, puisque nostre vie est sans nulle asseurance,
Qu'au milieu des espoirs on meurt sans jouyssance,
Qu'attendant ces desirs on arrive au trespas,
Qu'on ne boit, qu'on ne mange, estans passez là bas
(Nostre grange en partant pleine de grains laissée,
Nos celiers pleins de vins, sont hors nostre pensée),
A quoy tant de tourmens? Pourquoy tant desirer?
Les desirs sont fleaux pour l'homme martyrer.
Bien armé de tout poinct de la philosophie,
Targué de la vertu, mon corps se fortifie
Contre ces passions et tous ces accidens

Qui, logez dedans nous, accourcissent nos ans.
Sans peur et sans effroy de chose qui survienne,
Que le ciel perissant les abysmes devienne,
Que la mer se deborde audevant de nos yeux,
Ou que la terre basse escalade les cieux,
Tout m'est indifferent, pourveu que j'aye un verre,
A l'ombre d'une treille, où, couronné de lierre,
Je noye les ennuis, les procez, le soucy,
L'ire, l'ambition, et les amours aussi.
Pour richesses, grandeurs, pour tout bien, je desire
A mon corps clair et net santé qui ne s'empire,
A l'esprit liberté, jugement et raison,
Et, pour comble de biens, la paix dans ma maison.

Frui paratis, et valido mihi,
Integra cum mente, nec
Turpem senectam degere
Nec cithara carentem.





SATYRE DU TEMPS

A THÉOPHILE.

La reputation que ta veine feconde
Sur l'aisle de tes vers a porté par le monde,
Le bruit de ton humeur, qui plaist au plus censeur,
Ta conversation, qui n'est rien que douceur,
Ta façon de parler, ta franchise, et l'emphase
Que ton style divin fait paroistre en sa phrase;
Ton esprit, qui de tout parle indifferemment,
Esprit accompagné du plus beau jugement
Et du sens le plus net dont jamais la nature,
Prodigue à t'enrichir, orna sa creature,
Esprit hermaphrodite, esprit qui se fait voir
Dans ses doctes escrits vray demon de sçavoir;
Ceste discretion qui faict que l'on t'estime
De la faveur des grands possesseur legitime,

Et mille autres vertus dont un decret fatal
Força pour toy le Ciel de t'estre liberal,
Enfin m'ont obligé de t'adresser ces lignes,
Encor que de tes yeux je les cognoisse indignes,
Et qu'il soit mal seant à moy, petit rimeur,
De te representer en ces vers mon humeur.
Mais, forcé du despit que j'ay de voir la trace
Qu'un tas de rimasseurs a frayé sur Parnasse,
Champignons avortez des humeurs d'une nuict,
Que Moine et l'Ignorance accouplez ont produict;
Honteux, dis-je, de voir son onde diaphane
Assouvir les chaleurs de leur gosier profane,
De remarquer leurs pas en sa poudre imprimez,
Qui de çà, qui de là, confusement semez,
J'ay pris l'occasion et le temps de t'escrire
Contre ces rimailleurs, pour nous donner à rire,
Et, bien que je te sois un autheur incogneu,
Te faire voir ma veine et mon esprit à nu,
Te monstrer qu'en mon cœur je n'ay point de reserve,
Et que je suis, sans plus, mon caprice et ma verve,
Parle à ma fantaisie et tasche seulement
Que le sens de mes vers soit pris facilement,
Que mes conceptions de chacun soient receues,
Comme je les cognois facilement conceues,
Et, sans rien emprunter de grec ny de latin,
D'italien, d'espagnol, et moins de florentin,
Sans desrober d'autruy figure ny methode,

Suivant mon sens commun, je travaille à ma mode.
Je ne blasme personne, et laisse, en t'imitant,
Chacun libre à parler du suject qu'il entend.
Non que jè sois si fol, surpris de l'apparence,
Que je ne sçache bien discerner l'ignorance;
Mais, comme je voudrois n'estre jamais repris,
Aussi ne crois-je rien digne de mon mespris.
Je trouve tout bien fait, et seulement j'accuse
Celuy-là qui ne trouve aucun digne d'excuse,
Qui mesdit sans esgard, et croit, en mesdisant,
Mesdire estre une loy qu'il aille authorisant.
Ainsi sa vanité d'un bon vers ne fait conte,
Ainsi les bons esprits rougissent de sa honte,
Et souvent, obligez par la discretion,
Sont contraints de forcer leur indignation,
Dire tout autrement que leur esprit ne pense,
Esclaves du devoir ou de la recompense.
Mais moy, qui ne censure et ne m'attache à rien,
Ennemy des flatteurs, qui ne soit mal ou bien,
Libre je te diray, conservant ma coustume,
Quel venin maintenant enfle mon aposthume,
Et, soulageant un peu les maux qu'elle m'a faicts,
De mon allegement produiray les effects.
Je te rapporteray ce qu'on dict de la Muse,
De la veine et du sens où chaque esprit s'amuse;
La gloire ou le mespris qu'un jugement divers
Donne les yeux fermez aux plus aimables vers,

Et comme ces rimeurs, bastards de la fortune,
Se rendent odieux à leur voix importune
Et puis, t'ayant fait voir comme ils parlent de tout,
Je les feray tomber autrement que debout.
J'abhorre leurs escrits, et ne puis, THÉOPHILE,
Au stile de la mode accommoder mon stile ;
Leur façon me desplait, leur jargon m'estourdit,
Car de parler françois ils n'ont pas le credit.
Ils n'ont jamais succé la mouëlle d'un livre,
Pour en orner, faconds, le papier ou le cuivre ;
Bref, ne sçavent si non, de lambeaux ramassez,
Faire, en quatre ou cinq ans, cent vers rapetassez.
S'il advient que quelqu'un leur fasse lire une ode,
Ils diront : « Ces vers là ne sont pas à la mode ;
Ceste phrase est trop lasche, et plus communement
Je n'ay trouvé cela propre à mon sentiment.
Ce vers a mauvais son ; ceste cacophonie
De sa juste cadence estouffe l'harmonie. »
Et s'en void de ceux là qui souvent, estonnez,
Comme des jeunes ours, sont conduits par le nez ;
S'en retournent honteux et leur ame confuse,
Maudissant mille fois le mestier de la muse,
Et, sans espelucher qui les aura repris,
Applaudissent encore un injuste mespris ;
Leur diront grand mercy des leçons qu'ils apprennent,
Quoyqu'ils en sçachent plus que ceux qui les reprennent ;
Si qu'enfin vous verrez, à leur suasion,

Qu'il faudra que nos vers sentent l'occasion,
Imitans les rabbas dont le temps s'accommode.
On crie dans Paris les chansons à la mode,
Et conclus qu'attendant encore deux hyvers,
Les esprits sembleront les rabbas et les vers.
Ils disent que MALHERBE *empoule trop son stile,*
Supplement coustumier d'une veine infertile,
Et qu'ayant travaillé deux mois pour un sonnet,
Il en demeure quatre à le remettre au net;
Que ses vers ne sont pleins que de paroles vaines
Et de la vanité qui boult dedans ses veines;
Qu'il est plat pour le sens et la conception,
Et, pour le faire court, pauvre d'invention.
*Ils blasment, desgoutez, l'*Iris *de* DELINGENDES,
Disant qu'il estoit bon pour faire des legendes,
Et que, trop familier, vulgaire et complaisant,
Pour se rendre plus doux il parle en paysant;
Disent que SAINCT-AMOUR *ressemble le tonnerre,*
Tantost voisin du ciel et tantost de la terre;
Que les vers de HARDY *n'ont point d'esgalité,*
Que le nombre luy plaist plus que la qualité,
Qu'il est capricieux en diable, et que L'ESTOILLE
Prend un peu trop de vent, qu'il enfle trop son voile,
Qu'il se hazarde trop, et que, mauvais nocher,
Il ne cognoist en mer ny coste ny rocher;
Ils disent, quant à moy, que je n'ay point d'estude,
Que tantost je suis doux et tantost je suis rude;

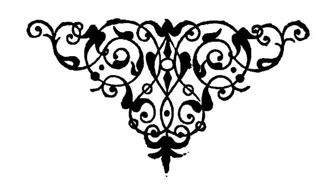
Que RONSARD *est pedant, et que tous les autheurs*
Qui furent de son temps n'estoient qu'imitateurs;
Qu'ils ont tout desrobé d'Homere et de Virgile
Et n'ont pas seulement espargné l'Evangile.
Mesme ils disent de toy que ton esprit malsain
S'extravague souvent au cours de son dessein;
Que GARNIER *sent le grain reclus, et que* PORCHERE,
Mercenaire au profit, met sa muse à l'enchere;
Que SIGONNE, REGNIER *et l'*ABBÉ DE TYRON
Firent à leur trespas comme le bon larron:
Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal faire,
Impuissans aux effects de l'amoureux affaire,
Semblables à celuy qui, sur un eschaffaut,
Avec un cœur contrit, leve les yeux en haut,
Et promet que, s'il peut eschapper du supplice,
De sa vertu premiere il reprendra la lice,
Fera mieux que jamais, visitera l'autel
Du bien-heureux Saint Jacque, honneur de Compostel.
Bref, ils glosent de tout, disant qu'un secretaire
Doit faire sa missive et du surplus se taire,
Ne parler point de vers, et, sa plume au talon,
Causeur, suivre plustost Mercure qu'Apollon;
Disent que MALEVILLE, *avecque sa* Clythie,
Divin, metamorphose une rose en ortie;
Jappent aprez RACAN, *envient son renom,*
Trouvant son vers barbare autant comme son nom;
Que GOMBAULT, *embrassant la façon d'Italie,*

Pour son Endymion *a délaissé Thalie ;*
Que Nasse *est un censeur, et qu'il n'est satisfait,*
Tant il est plein de vent, que de ce qu'il a fait,
Vit comme un philosophe et sçavant se repute,
Capable de resoudre une docte dispute.
Rien n'esvite leurs coups ; ils disent que Bartas
La terre avec le ciel emmoncelle en un tas,
Qu'il veut parler de tout et que sa poësie
Est aujourd'huy, sans plus, toute rance et moisie.
Bref, que diray-je plus? Il faut dire : Il allét,
Je cré, Francés, Anglés, il disét, il parlét;
Qu'un vers soit bien tourné, qu'il soit double en sa rime :
Autrement auprez d'eux vous n'aurez point d'estime.
Ils inventent des mots, des regles, des leçons,
Et ne font que baver comme des limaçons.
Si quelqu'un tant soit peu s'esgare de cet ordre,
Il est un ignorant, ils trouvent où le mordre,
Et, fut-il tout esprit, tout feu, tout eloquent,
S'il ne fait ainsi qu'eux, il est pris quant et quant.
On s'en joue, on s'en rit, et, comme une pelote,
Il est leur passe-temps et leur sert de marote.
Ils veulent qu'un berger s'explique ainsi qu'un roy,
En termes bien conçus, maximes de leur loy,
Qu'on ne change jamais la fureur de leur stile,
Qu'on parle d'un grand feu comme d'une scintille,
Et, sans considérer le sens ny le project,
Qu'on suive un mesme ton de suject en suject.

En mon particulier je ris de ce qu'ils disent,
Reprouvant cette loy que les sots authorisent.
Chaque sorte de vers demande un stile à part,
Selon la gravité qu'un suject luy depart.
Sot le musicien dont la notte est pareille!
Puisqu'un son varié contente mieux l'oreille,
Tantost la flutte est propre, et tantost le haut-bois;
Le cerf du premier coup ne rend pas les abois:
Il court, il se repose; ainsi la poësie
Diverse, esgaye plus l'humaine fantaisie.
Se contraindre par trop, c'est trahir le mestier,
Et, pour plaire à des sots, sortir du bon sentier,
Emmaillotter ses vers, leur donner des entraves,
Enchaisner nos esprits avec eux comme esclaves,
Estropier le sens d'une conception
Et croistre à nos despens leur reputation.
Jamais un bon esprit ne suivra leur manie
Et ne tendra le col dessous leur tyrannie.
Voilà ce qu'il m'en semble, et voilà les propos
Dont ces corbeaux parlans troublent nostre repos.
Je sçay qu'ils blasmeront ma louable entreprise;
Mais je me riray d'eux, si quelque autre la prise,
Et puis, ayant parlé de MALHERBE *et de toy,*
Dois-je trouver mauvais qu'ils mesdisent de moy?
Non! non! je les attends; c'est où je les demande,
Certain que de leur faute ils payeront l'amende,
Et qu'avant que le jeu se puisse despartir

Par armes, ils n'auront que le seul repentir.
J'ay parlé de la sorte afin que tu descouvre
Que tous les bons esprits ne sont pas dans le Louvre.
Que s'il se trouve icy quelque mot repeté,
Pardonne, je te prie, à la necessité;
Embrasse ma deffence, espouse ma querelle;
Faïllir legerement, c'est chose naturelle.
Reçois discretement les fruicts de mon pouvoir,
Et ne m'accuse point avant que de me voir;
Reçois les, THÉOPHILE, *attendant que ma plume*
D'un plus noble travail enrichisse un volume.

FIN.





NOTES

Page 1. La première épigraphe du titre est d'Horace, sat. I, IV, v. 1, 3, 5. La seconde est de Perse, sat. I, v. 62.

P. 3, v. 6. *Latrie :* culte.

P. 5, v. 13. *Ma querelle :* mon inhumaine, celle avec qui je suis en conflit amoureux.

P. 6, v. 3. *Pionnes :* Serait-ce le même mot que *Pivoines* ou ivrognesses en patois normand ?

P. 9, v. 4. *Monsieur Resval* : Ce nom a-t-il été mis là uniquement pour la rime, ou pour faire supposer que c'était le nom un peu défiguré de Courval ? ou enfin serait-ce le vrai nom de l'auteur ?

Id., v. 22. *Esterdeur*, mot normand, vient d'*esteurdre :* pétrir, manier.

P. 11, v. 9. *Marsepan :* massepain.

P. 12, v. 16. *Troyes* est encore renommée pour sa charcuterie, mais Vion et L'Oyselet ?

P. 13, v. 7. Horace, épit. I, IV, v. 16.

P. 17, v. 3 et 4. Il existait à Rouen, au XVII[e] siècle, un couvent des Augustins, fondé en 1309; un, des Recollets, en 1621 ; un, des Célestins, en 1430.— Cet indice et beaucoup d'autres font voir que l'auteur était Normand, peut-être même Rouennais.

P. 18, v. 14. Les Carmélites furent établies à Rouen en 1609. Les Jésuites y vinrent fonder un collége dans l'hôtel du grand Maulevrier, sous les auspices du cardinal de Bourbon, en 1592 Expulsés en 1594, ils revinrent en 1604, jusqu'en 1762.

P. 24, v. 16. Le texte portait *sublime* dans une édition et *subline* dans une autre. J'ai cru devoir restituer le mot *zibline*, qui était évidemment dans la pensée de l'auteur.

P. 26, v. 17. *Extra Catones*, *intus Vatinii*. Vatinius était un romain que ses vices rendirent odieux.

P. 29, v. 3. *C'est l'allée de Saint-Martin du Mont*. Parmi les lieux de pèlerinage qui environnent Rouen se trouve Saint-Michel du Mont, la Trinité du Mont, le Mont-aux-Malades; mais je ne connais pas Saint-Martin du Mont.

P. 32, l. 16. Je ne sais où a été pris cet axiome, que les vers précédents attribuent à Épicure.

P. 34, v. 15. Il faut lire barbe de *fouarre*, c'est-à-dire de paille. On ne sait trop d'où vient cette expression :

Faire, comme l'on dit, à Dieu barbe de paille,

qui signifie se moquer de Dieu.

Id., v. 18. Sainte Paula, descendante des Scipions et des Gracques (347-404), abandonna son palais pour vivre et mourir dans une pauvre chaumière à Bethléem.

P. 35, v. 1. Le prieuré de Bonnes-Nouvelles, anciennement Notre-Dame du Pré, est encore le lieu d'un pèlerinage et d'une assemblée fort suivis des Rouennais. Cette église est située dans le faubourg Saint-Sever, sur la rive gauche de la Seine.

Id., v. 4. Il en est de même de Notre-Dame de Bon Secours, dont l'église, réédifiée il y a peu d'années. se voit à l'est de Rouen, sur le sommet de la côte Sainte-Catherine, et domine toute la vallée de la Seine.

Id., v. 6. Notre-Dame de Liesse se trouve dans l'Aisne, près de Laon.

Id., v. 15. Ce Guillot était probablement le voiturier qui menait les malades à l'Hôpital des pestiférés, situé au lieu de santé dans le faubourg Cauchoise. On le nomme actuellement l'Hôtel-Dieu.

P. 36, v. 2 et 3. Les cantiques se chantaient et se chantent encore sur des airs mondains.

P. 38, v. 14. Horace, Odes, l. III, o. II, v. 31.

P, 39, v. 5. *Phlégon :* un des coursiers qui traînaient le char du soleil, pris pour le soleil lui-même.

P. 43, v. 7. Les *Oches :* c'est le même mot que *hoche;* il signifie ici la pièce qui attache le carrosse à l'avant-train.

P. 44, v. 3. Ces *nains* sont des arbres fruitiers qu'on empêche de grandir en les taillant.

Id., v. 12. *Trosne :* troësne.

Id., v. 14 et 15. Imité de J. Clopinel, dit de Meung, lequel a écrit dans le roman de la Rose, vers 9576 et 9577 :

Toutes estes, serez ou fustes
De faict ou de volunté putes,

ce qui lui valut, de la part des dames de la cour, une cruelle fustigation.

P. 45. Imitation de la satire X de Regnier.

P. 47, v. 4. *La Mession :* les vacations des cours et tribunaux, qui alors avaient lieu au temps de la moisson : *messio.* — L'auteur faisait-il partie du barreau ou de la magistrature?

P. 48, v. 17. La Tille est le nom du seigneur et peut-être aussi du village. On trouve le Thil près les Andelys.

P. 56, v. 17. L'édition de 1626 porte : qu'il *fermoit* de ses yeux....; celle de 1645 donne une leçon préférable, que nous avons adoptée.

P. 57, v. 1. *Piquiez*, ou mieux piquiers, soldats armés de piques.

P. 58, v. 18. *Fouache*, ou fouace, *alias* fougasse, espèce de galette. Rabelais parle des *Fouaciers* (marchands de fouaces) de Lerne.

Id., v. 20. *Hait*, ancien mot dont on a conservé le composé *souhait,* qui offre une signification analogue.

P. 59, v. 23. *Bon prouface : Bene proficiat*, souhait de bonne santé.

P. 61, v. 3. *Chouquet :* billot en bois, mot du patois normand.

22

P. 61, v. 12. Il y avait une fabrique de poteries grossières à Orival, près Elbeuf.

P. 63. L'épigraphe latine est tirée d'Horace, 1re satire du livre I, v. 69.

P. 66, v. 25. La légende de sainte Marguerite est un poëme en vers français qui se trouve dans presque tous les livres d'Heures et qu'on lisait aux femmes en mal d'enfant.

P. 67, v. 19. *Sa poix :* c'est le *meconium*, premiers excréments que rejette le nouveau-né, et qui ont la couleur et la consistance de la poix.

P. 71, v. 4. Horace, satire VIII du Ier livre, v. 37.

P. 73, v. 24. *Fachiné :* fasciné.

P. 75, v. 10. *Riotteuse :* querelleuse.

P. 78, v. 14. Horace, satire 1re du Ier liv., v. 84.

P. 80, v. 22. L'*Esguille du Nord* est évidemment une auberge de Rouen ; je n'ai pu la retrouver.

P. 81, v. 24. Ce *fusil* et ces *bizets* sont tout simplement un briquet en fer et deux silex ; il y manquait de l'amadou.

P. 82, v. 23. Saint-Martin du Vivier, près Rouen, peut-être, ou quelque autre Saint-Martin, dans la direction de Paris.

P. 83, v. 1. *Blesche :* mot d'argot, qui signifie colporteur, vagabond.

Id., v. 8. *Hanssart :* couperet, mot normand.

P. 87, v. 2. *Viron :* environ, patois normand.

P. 89, v. 20. *Synderèse :* remords de conscience.

P. 97, v. 20. Ce vers et les 18 suivants sont imités de Regnier. Voir p. 164 de l'éd. Lacour. — Paris, Jouaust, 1875, in-12.

P. 102, v. 20. *Mattois :* fourbe, mot d'argot.

P. 104, v. 20. *Gamaches ;* guêtres.

P. 105, v. 3. *Gautier-Garguille* s'appelait Hugues Guéru, et *Turlupin*, Henri Legrand. Voir Jal, *Dict. Critique.*

P. 107, v. 7. *Gants d'Occagne :* gants enduits à l'envers

d'une composition d'huile de senteur et de gomme adragante, et parfumés ensuite.

P. 107, v. 18. *Barbuquet* ou *barbute :* espèce de capuchon ou de domino, cachant en partie le visage.

P. 108, v. 6. Allusion à l'épître XXVIII de Clément Marot, où il raconte au Roi comment son valet, après l'avoir volé complétement, prit son meilleur cheval et n'oublia rien fors à *lui* dire adieu.

P. 110, v. 6. La *Palotte* ou Paulette était le droit que les officiers de judicature et de finance payaient au Roi, pour conserver leur charge à leurs héritiers. Le nom de cet impôt vient de Charles Paulet, qui en fut l'inventeur et le premier fermier. Le second fermier s'appelait Palot, d'où l'appellation de *Palotte*.

Id., v. 7. Horace, v. 3, 4 et 5 de l'ode XXXIV du I[er] livre.

P. 111. Cette satire, où il est question du pont Neuf, de Saint-Eustache et de Saint-Innocent, c'est-à-dire du cimetière des Saints-Innocents, doit avoir été écrite à Paris. On y trouve des imitations flagrantes de la satire VIII de Régnier.

P. 116, v. 14 et suiv. *Le Renard et le Buste*, fable d'Ésope, imitée depuis par La Fontaine.

P 124, v. 3. *Paignotte* : lâche, de l'Italien *pagnotta*.

Id., v. 15 et suiv. Plagiat d'un passage des satires d'Auvray.

P. 127, v. 3 et 4. Vers 35 et 36 de la IV[e] ode du IV[e] livre d'Horace.

P. 128, v. 8. Ce vers donne la date de la satire XII[e]. Le pont de bateaux de Rouen, établi sur pilotis, fut fait en 1626; il n'existe plus depuis une quarantaine d'années.

Id., v. 12. Le *stocfix :* la morue; c'est le mot anglais *stockfish*.

P. 132, v. 18. *Orandum est ut sit mens sacra in corpore sano.*
(Juvénal, sat. X, *in fine*.)

P. 133, v. 5. *Osselet :* instrument de torture. Os de pied de mouton qui serre un nœud coulant qu'on passe au pouce ou au poignet du patient.

P. 133, v. 7. *Amphibène* ou plutôt *amphisbène :* serpent à deux têtes.

P. 137, v. 16. Voir la note sur le vers 6 de la page 110.

P. 138-139. Entre le dernier vers de la page 138 et le premier de la page 139 se trouve, dans l'édition de 1845, le passage suivant :

Aussy, pour dire vray, c'est gaster le mestier,
Porter la riche pourpre et vivre en tavernier,
Debitant en mesquin poiré, vin, sidre, biere,
Et compter tous les soirs avec sa chambriere ;
Charcuiter du salé, vendre des saulcissons,
Et de tout un village achapter les boissons
Pour les revendre au pot, au guichet, à la porte ;
Asseoir dans une cave, y danser une volte,
Y prendre du petun, faire nopces, banquets,
Pour gaigner les impots, ce sont salles acquests :
C'est avilir l'honneur. Hé quoy ? tous ces messires,
Hauts et puissants seigneurs, pour regir des empires,
Ravallent-ils si bas leurs superbes grandeurs !
Ils soutiennent l'Estat et se font revendeurs.
Qui suivra leurs conseils ? Si, pour un poinct de guerre
Ou pour entrer en ligne avecque l'Angleterre,
Ou pour traiter d'accord avec les Rochelois,
Ou pour abandonner ces mutins Hollandois,
Le Roy les mande un jour et veuille à leur prudence
Soumettre entièrement les affaires de France,
Que dira-t-on là-haut ? Les conseillers d'Estat
De tous ces callotiers ne feront nul estat.
Informez au certain de tous leurs revendages
Et du sordide gain de tant de tripotages.
Est-ce à ceste vertu qu'on instruit les enfans ?
Est-ce une instruction pour les rendre sçavans ?
Peres qui les gastez, par amour, en jeunesse,
Petits, ce sont vos jeux ; grands, chagrin et tristesse !

P. 139, v. 26. Le jardin de l'abbaye de Saint-Ouen était, dès cette époque, ouvert aux promeneurs.

Id., v. 27. David Ferrand, qui a inséré dans sa *Muse normande* une pièce assez comique sur le *cochonnet*, n'a point dit où se trouvaient les Sablons, théâtre de ce jeu de boules. — Je suppose que c'était au bord de la Seine, en face de l'île de la Mouque.

P. 140, v. 1. On trouve dans la *Constance*, comédie de Larivey, acte V, scène vi, *simonie* dit facétieusement pour *cérémonie*. Faire le simonet signifierait donc faire le cérémonieux. Mais, si le Châteauneuf servait de prison pour dettes, faire le simonet signifierait *se cacher*, *disparaître* au sortir de prison.

P. 144. Le Cours longe la rive gauche de la Seine, en face de Rouen, en remontant, depuis l'entrée du faubourg Saint-Sever. Il a été planté sur un terrain qui appartenait antérieurement aux religieux de Grammont.

P. 145, v. 7 et suiv. Paraphrase de la charmante odelette de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose, etc.,

t. II, p. 117 du Ronsard que j'ai publié chez Jannet. Paris, 1857-1867. 8 vol. in-12 elzévirien.

P. 147, v. 12. Le *cours* signifie ici la course.

P. 148, v. 5. *La Poussinière :* nom vulgaire de la constellation des Pléiades.

P. 149, v. 10 *Saint-Sever*, faubourg de Rouen, sur la rive gauche de la Seine. Le monastère des *Capucins* était situé à Sotteville, au sud-est de Saint-Sever, en remontant la rivière.

Id., v. 17. *Parapoudre :* éventail.

P. 150, v. 5. Le Cours n'occupait qu'une faible partie des prés de Grammont.

Id., v. 8. *Margueriettes*, prononcez *margriettes :* nom normand de la paquerette : *Bellis sylvestris minor*.

P. 152. v. 20 et suiv. Citation peu exacte des vers 9 à 13 de de l'ode xiv, liv. II d'Horace.

P. 157, v. 10. Encore une imitation du trait final de la sat. x de Juvénal.

Id, v. 14. Horace, vers 20 et suivants de l'ode xxxii du Ier livre.

P. 158, l. 2. Théophile de Viaud, né à Clérac en 1590, mort à Paris, en 1626. Ses œuvres ont été publiées en 1856, par M. Alleaume, dans la bibliothèque elzévirienne.

Cette satire curieuse, longtemps attribuée à Courval Sonnet, est réellement de Nicolas Bezançon, ainsi que l'a prouvé M. Ed.

Tricotel, qui l'a enrichie de notes curieuses, en la publiant dans ses *Variétés bibliographiques*. (Paris, J. Gay, 1863, in-12.)

P. 162, v. 6. Ce jugement sur Malherbe ne manque pas de justesse.

Id., v. 14. Jean de Lingendes, né à Moulins, mort jeune, en 1616. Outre son poëme pastoral d'Iris, il a écrit des vers qui se trouvent dans les recueils du temps. M. Avisard, de Moulins, en prépare une édition.

Id., v. 18. *Sainct-Amour*. M. Tricotel pense qu'il faut lire *Sainct-Amant*. Il y a toutefois un Saint-Amour qui figure dans les chansonniers de cette époque.

Nous ne nous arrêterons point à relever les noms des écrivains mentionnés dans la satire; ils se trouvent dans toutes les biographies. Comme Hardy, l'auteur de nombreuses pièces de théâtre; L'Estoile, dont les vers sont seulement dans les recueils du temps; Garnier le Tragique, bien oublié aujourd'hui; Porchères, élève de Malherbe, un peu son parent; Sigogne, poëte licencieux; l'abbé de Tyron, c'est-à-dire Philippes Desportes; Malleville, Racan, Gombault, sont bien connus.

M Tricotel m'apprend que Nasse a traduit en prose l'*Art d'aimer*, d'Ovide. (Lyon, Lautret, 1622, in-12.)

Du Bartas est l'auteur de la *Semaine*, poëme biblique, où, parmi beaucoup de fatras, se trouvent de beaux et bons vers.





TABLE

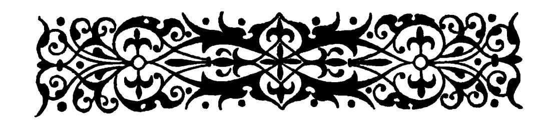


Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

SEPTEMBRE 1876



LE CABINET
DU
BIBLIOPHILE

PIÈCES RARES OU INÉDITES

ÉDITIONS ORIGINALES

Le Cabinet du Bibliophile se compose de pièces rares ou inédites, intéressantes pour l'étude de l'histoire, de la littérature et des mœurs du XV[e] au XVIII[e] siècle. Il comprend aussi les éditions originales de ceux de nos grands écrivains dont le premier texte présente des différences notables avec le texte définitif. Le double intérêt de rareté et de curiosité que présentent ces publications leur assigne une place dans le cabinet du bibliophile, dont elles forment la bibliothèque intime.

Le nombre de ces publications est illimité. Elles paraissent successivement, sans un ordre déterminé, et à mesure qu'il s'en rencontre qui semblent dignes d'être reproduites. — Chacune d'elles, indépendante de toutes les autres, peut être achetée séparément. Le seul lien qui existe entre elles est dans la pensée de former pour les amateurs une collection qui réponde à leurs goûts et à leurs besoins.

On peut voir, par le catalogue ci-après, que les poëtes peu connus du XVI[e] et du XVII[e] siècle sont appelés à occuper une place importante dans la collection.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

(*Impression.*) Les volumes sont imprimés sur très-beau papier vergé de Hollande, et recouverts en parchemin factice replié sur doubles gardes. Ils sont tirés le plus souvent à 300 exemplaires. Chaque publication porte, du reste, le chiffre exact et le détail du tirage, et tous les exemplaires sont numérotés.

(*Exemplaires de choix.*) Il est tiré également quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman. Ces exemplaires étant toujours les premiers vendus, les personnes qui voudront se les assurer devront nous les demander à l'avance.

(*Exemplaires sur vélin et sur parchemin.*) Les amateurs qui désireraient des exemplaires sur vélin ou sur parchemin sont priés de nous en prévenir. Ils trouvent toujours, soit sur un catalogue joint au dernier volume paru, soit sur le catalogue général de notre librairie, l'indication des ouvrages en préparation, et peuvent ainsi nous envoyer leurs demandes avant que l'impression soit commencée.

(*Souscripteurs.*) Il est donné avis de la publication de chaque volume à toute personne qui en manifeste le désir. Les amateurs qui souscrivent à toute la collection reçoivent les volumes dès qu'ils paraissent.

(*Prix.*) Le prix des volumes varie ordinairement de 5 à 10 fr. pour les papiers vergés, et de 10 à 20 fr. pour les papiers Whatman et les papiers de Chine.

EN VENTE.

PROSE.

Le Premier Texte de La Bruyère (1688), publ. par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 10 fr.

Le Premier Texte de La Rochefoucauld (1665), publ. par F. de Marescot. 1 vol. 7 50

La Chronique de Gargantua (s. d.), premier texte du roman de Rabelais, publ. par Paul Lacroix. 1 vol. *Épuisé* . . . . 5 »

La Chronique de Gargantua et de Pantagruel (s. d.), publiée par Paul Lacroix. 1 vol. . . . 8 »

Le Disciple de Pantagruel, publié par P. Lacroix. 1 vol. 7 50

Amusements sérieux et comiques, de Dufresny (1705), publ. par D. Jouaust. (Idée première des *Lettres Persanes.*) 1 vol. . . . . 6 »

Lettres Turques, de De Saint-Foix (1744), publ. par D. Jouaust. (Imitation des *Lettres Persanes.*) 1 vol. . . . . 6 »

Maximes de Madame de Sablé (1678), publiées par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 5 »

Lettres et Poésies inédites de Voltaire, publ. par V. Advielle. 1 vol. . . . . 5 »

L'Enfer, satire « dans le goût de Sancy », d'Agrippa d'Aubigné (XVIe siècle), publiée pour la première fois, d'après le recueil de Conrart, par Ch. Read. 1 vol. . . . . 9 »

VERS.

La Puce de Madame Desroches (1610), publ. par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 8 »

Satires de Dulorens, édition de 1646, avec un *portrait authentique* de l'auteur. Publié par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 12 »

Épuisé. Ne se vend qu'avec la collection.

Poésies de Tahureau, publiées par Prosper Blanchemain. Tome Ier : *Premières poésies* (1554). 8 »

— Tome II : *Sonnets, Odes et Mignardises* (1554). . . . . 10 »

Élégies de Jean Doublet, Dieppois (1559). 1 volume. . . . . 8 »

Le Traicté de Geta et d'Amphitryon, traduit du latin en vers français par Eustache Deschamps (XVe siècle), publié par le Mis de Queux de Saint-Hilaire. 1 vol. . . . . 5 »

Les Marguerites de la Marguerite (1547), publ. par Félix Frank. 4 vol. . . . . 40 »

Le Printemps, stances et odes, de d'Aubigné, publié par Ch. Read. 1 vol. . . . . 8 »

Œuvres de Louise Labé, publiées par Prosper Blanchemain. 1 vol. . . . . 12 »

Poésies de Courval Sonnet, publiées par Prosper Blanchemain. Tome I : les *Satyres*. . . . . 9 »

SOUS PRESSE :

Poésies de *Courval Sonnet*, tomes II et III.

— de *Maynard*.

— de *Marie de Romieu*.

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338, A PARIS

Octobre 1876.


OCCVPAT PORTVM
IOV AVST

22

POÉSIES

DE

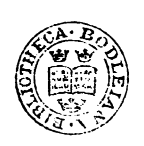
COURVAL SONNET

TOME III

SUITE

DES EXERCICES DE CE TEMPS





PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXVII

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

COURVAL SONNET

TOME III

SUITE DES EXERCICES DE CE TEMPS

CABINET DU BIBLIOPHILE

Nº XXII

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 350).
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

No 41

OEUVRES POÉTIQUES

DE

COURVAL SONNET

PUBLIÉES PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

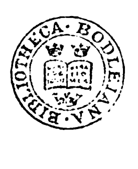
TOME TROISIÈME

SUITE

DES EXERCICES DE CE TEMPS

CONTENANT PLUSIEURS SATYRES CONTRE LE JOUG NUPTIAL
ET FASCHEUSES TRAVERSES DU MARIAGE





PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII



AVERTISSEMENT

Les six premières des satires qui suivent ont été publiées originairement sous ce titre : *Satyre Ménippée, ou Discours sur les poignantes traverses et incommodités du mariage, où les humeurs et complexions des femmes sont vivement représentées*, par Thomas Sonnet, sieur de Courval, docteur en médecine, natif de Vire en Normandie. Elles ne formaient d'abord qu'une seule pièce, que l'auteur se contenta de diviser en six morceaux, et où il ne changea guère que les premiers vers, ainsi conçus dans l'origine :

Muses qui habitez le sommet du Parnasse,
Espurez mes esprits, rendez calme et bonasse

Tous mes sens, agitez d'un querelleux procez,
Qui de vostre Hélicon m'a faict perdre l'accez, etc.

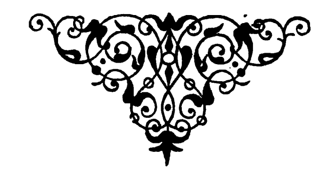
L'ouvrage était précédé de :

1° Une Dédicace à très-noble et vertueux gentilhomme Gilles de Gouvets, sieur de Mesnil-Robert et de Clinchamp, savant personnage qui avait, dit Sonnet, fait dresser en sa maison et terre de Clinchamp une bibliothèque des livres les plus rares qui se soient imprimés à son époque. — Ce bibliophile du XVI[e] siècle avait été marié, mais Courval le déclare exempt, par les rares vertus de sa femme, des *espineuses traverses* qui menacent généralement les époux.

2° Un Avis au lecteur, dans lequel il présente son œuvre de début comme une petite frégate destinée à reconnaître le port et à donner une idée d'une flotte qu'il a chargée de diverses sortes de marchandises poétiques, avec laquelle il désire ancrer dans le havre des esprits français, déclarant, au reste, qu'il n'a pas eu pour but de censurer le mariage in-

stitué de Dieu, mais seulement ceux de ce temps, qui la plupart se font par l'ambition, pour les richesses ou pour la volupté.

3° Enfin, plusieurs pièces de poésie que nous avons presque toutes conservées.



SVITTE

DES EXERCICES DE CE TEMPS,

Contenant plusieurs

SATYRES

Contre le Ioug Nuptial et fascheuses trauerses du Mariage.

Par le S. D. C. V.



A ROVEN,

Chez GVILLAVME DE LA HAYE, tenant sa boutique dans l'Estre nostre Dame.

M. DC XXVII.



A TRES-NOBLE ET VERTUEUX GENTILHOMME

GILLES DE GOUVETS,

Sieur DE MESNIL-ROBERT et DE CLINCHAMP.

SONNET

HEUREUX Mesnil-Robert, heureuse l'influence
Et l'astre fortuné qui dominoit aux cieux
Lorsque tu veis le jour! Mars te feist genereux,
Et Mercure t'offrit sa plus douce eloquence.

Pallas te feist present de ceste grand' prudence
Qui en tes actions te rend si vertueux;
Minerve te donna le desir curieux
D'avoir de tous les arts parfaicte intelligence.

O favorable aspect! O bening ascendant,
Qui, lorsque tu naissois, alloit comme influant
Mesmes perfections à ta noble famille!

Tu vois ton docte fils, ce genereux CLINCHAMP,
Lequel à tes valeurs heureux va succedant,
Faisant renaistre en lui ta doctrine fertille.

1608 S. DE COURVAL.

A MONSIEUR DE COURVAL

SUR SA SATYRE CONTRE LE MARIAGE

STANCES

N'OUVREZ plus desormais vos portes amoureuses,
Femmes qui decevez les ames malheureuses
De ceux que vous rendez trop laschement vaincus,
Puisqu'on trouve en ces vers un docte apprentissage
D'eviter le malheur qui rend en mariage
Et la femme impudique et les hommes cocus.

Vous ne nous ferez plus porter comme des bestes
Le joug dessus le col, des cornes sur les testes.
Nostre cœur maintenant autrepart est porté ;
Vos beaux yeux, qui trompoient nos ames insensées,
Sont ceux qui pour jamais remenent nos pensées
Dans l'asseuré sejour de nostre liberté.

Circés de nos esprits, Syrenes de nos ames,
Qui, sous l'appas trompeur de vos sorcieres flames,
Allumez tout le feu qui esteint nos esprits,
Vos charmes autrefois ont tenté mon envie ;
Mais, voyant en ces vers l'humeur de vostre vie,
J'ay vos glaçons en haine et vos feus à mespris.

Courval depeint si bien, sous sa divine plume,
Vostre amere douceur, vostre douce amertume,
Vos plaisirs malheureux et vos plaisans malheurs,

Vos syrtes, vos destroits, vos devoyantes voyes,
Que ce qui nous estoit un paradis de joyes
Nous semble maintenant un enfer de douleurs.

Pour perdre tous les Grecs qui gaignerent l'Asie,
Nauple planta de nuict une torche ennemie
Sur le haut d'un rocher d'escueils environné.
Vostre œil, pipant ainsi nostre raison volage,
Nous attire en la mer du fascheux mariage,
Qui rend la femme heureuse et l'homme infortuné.

Pour l'extresme beauté de celle que j'adore,
Qui luit sur vostre sexe ainsi comme l'Aurore
Parmi l'obscurité des flambeaux de la nuict,
Je tairay vos humeurs et vos mœurs tout ensemble,
Pour dire en un beau mot qu'un homme est, ce me semble,
Bien sage qui vous laisse et bien fol qui vous suit.

1608 L'EPERONNIERE.

AU MESME

QUATRAIN

QUICONQUE ce satyre ennemy des beautez
Lira sans passion, sans haine, sans envie,
Pourra bien remarquer qu'on peut passer sa vie
Sans encourir d'Hymen les douces cruautez.

1608 JEAN SONNET,
Advocat, frere de l'Autheur.

AU SIEUR DE COURVAL

MEDECIN

SUR SA SATYRE

SONNET

Rome vanta jadis trois doctes satyriques
Qui, censeurs, sceurent bien entre les vieux payens
Remarquer et fouetter les vices de leurs temps
Par leurs vers pleins d'aigreur et de poinctes cyniques.

Courval, chez les François chrestiens et catholiques,
Où le vice paroist encor plus, tu retiens
Le style et le sçavoir de ces trois, et nous viens,
Excellent medecin, donner des vers caustiques,

Contre l'humeur pechant du sexe feminin,
Qui oncq' en se vengeant ne te sera benin;
Et n'ayant vers leur sexe usé de courtoisie,

Les Muses n'iront plus leurs beaux vers t'inspirant;
Mais tu mords seulement des plus sottes la vie,
Les honnestes cheris et les vas honorant.

1608 J. Le Houx, *advocat*.

AU SIEUR DE COURVAL

SIXAIN

Mon frere, qui vous meut de blasmer tant hymen,
Le remede asseuré, l'unique dictamen
Qui peut guarir les coups de l'enfant de Cyprine?
Ha! je vois bien que c'est vostre esprit trop hautain,
Lequel veut despiter l'Archerot inhumain
Eschauffé des rayons d'une flamme divine.

1608 Damoiselle Esther Sonnet,
Sœur de l'Autheur.

AU SIEUR DE COURVAL

CONTRE UN COCU

Lequel, fasché de se voir peint en ceste satyre, a medit de ses vers.

Si c'est l'humeur d'un vray satyre
De bien reprendre et de bien rire,
Celuy qui reprend tes écris
N'a point gaigné d'estre repris,
Pourcequ'il est depuis naguere
Cogneu satyre du vulgaire.
Le different est qu'en ce faict
La Muse satyre t'a fait;
Mais cetui-cy qui te diffame,

L'estant à cause de sa femme,
Sa femme, Courval, que je croy,
L'a mieux fait satyre que toy.
Car, luy faisant dessus la teste
Porter la corne à double creste,
Doit-il donc pas estre tenu
Pour un vray satyre cornu ?

1623 ANGOT, L'ESP'RONNIERE.



SIX SATYRES

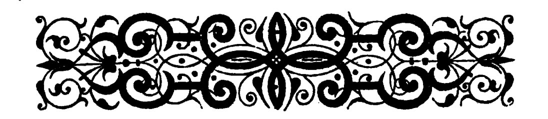
PUBLIÉES D'ABORD EN UNE SEULE

SOUS LE TITRE DE

SATYRE MÉNIPPÉE

OU

DISCOURS SUR LES POIGNANTES TRAVERSES
ET INCOMMODITÉS DU MARIAGE
OU LES HUMEURS ET COMPLEXIONS DES FEMMES
SONT VIVEMENT REPRESENTÉES.



CONTRE LE JOUG NUPTIAL et fascheuses traverses du mariage.

SATYRE PREMIERE.

MUSES, *qui habitez dans l'antre Pieride,*
Rendez libres mes sens et ma langue fluide,
Serenez mes esprits agitez d'un procez
Qui de vostre Helicon m'a fait perdre l'accez.
O Divin Apollon, faites moy cette grace
Que du Pinde sacré je reprenne la trace,
Que j'ombrage mon chef d'un laurier immortel
Et que je sacrifie à vostre sainct autel,
Que je hume à longs traicts de vostre eau cabaline,
Qui des poëtes saincts eschauffe la poictrine !
O Phœbus ! donne moy que je chante en ces vers
Les mal-heurs, les ennuis, les accidens divers,
Lesquels vont traversant ceux qui par mariage
Soubs les loix d'un hymen se mettent en servage.

O rigoureuse loy ! loy dont la cruauté
A ravy des humains la douce liberté !
Liberté qui nous fait exposer nostre vie
A cent mille perils, crainte d'estre asservie !
Liberté qui nous met le fer dedans la main,
Nous arme de courroux, quand un prince inhumain
S'efforce l'opprimer, si que, pour la defendre,
On a veu des citez et des villes en cendre,
Et maint empire encor on a veu mal-heureux
Pour cette liberté qu'on tient fille des Dieux.
Si donc la liberté du Ciel nous est donnée,
Pourquoy l'engageons nous soubs les loix d'Hymenée ?
Pourquoy, fols, insensez, voulons nous sans raison
Nous rendre, malheureux, de nous mesme en prison ?
Pourquoy, pleins de fureur, ainsi que frenetiques,
De nos mains voulons nous nous enferrer de piques ?
Hé ! pourquoy voulons nous, stupides, indiscrets,
Nous mesmes nous jetter captifs dedans les rets ?
Nous forgeons les chaisnons qui captivent nostre ame,
Nous allumons le feu qui nostre cœur enflamme,
Nous preparons la glus qui nous vient empestrer,
Et le rets nous tissons qui nous vient en-rether ;
Nous beuvons l'aconit et le napelle blesmes,
Que nous avons pilé et destrempé nous-mesmes ;
Nous mesmes nous dressons les charmes circéens
Qui charment nos esprits et enchantent nos sens ;
Cyclopes mal-heureux, nous martellons le foudre

Qui brise nos desirs et les reduit en poudre;
Bref, nous sommes autheurs de nos propres malheurs,
Quand soubs le joug d'hymen nous engageons nos cœurs.
O joug, servile joug! ô joug plus miserable,
Joug cent fois plus fascheux et plus insupportable
Que celuy des forçats, qui, de crime entachez,
Languissent sans repos, à la rame attachez!
Joug qui va surpassant les peines journalieres
Qu'endurent aujourd'huy, dans les creuses minieres,
Les pauvres Indiens, vendans leur liberté
Au marane espagnol, qui, plein de cruauté,
Les contraint jour et nuict, en extreme misere,
De tirer l'or du creux d'une sombre carriere.
Si quelqu'un d'eux se pleint, soudain au chevalet
Ses os sont disloquez couplet aprés couplet,
Ou bien ils sont contraints d'endurer l'estrapade,
Qui leur destord les bras d'une rude tirade.
Ces tourmens ne sont rien; ce sont roses et fleurs,
Balancez au niveau des severes rigueurs
Qui du nopcier Chaos ont pris estre et naissance.
Les foudroyans esclairs ne font tant de nuisance
Aux moissons de Cerez; les vents plus orageux,
Les autans empestez, ne sont si dangereux
Et les froids aquilons ne font tant de dommage
Aux fleurs du gay printemps, comme le mariage
Fait du mal aux humains, nous comblant de malheurs,
Fanissant tout soudain l'esmail des belles fleurs

De nos ans printaniers, changeant, par mainte escorne,
Nostre doux Gemini en un froid Capricorne,
Nos plaisirs en douleurs, en tristesse nos ris;
Il vient changer, fatal, nostre heureux paradis
En un horrible enfer, un gouffre de miseres,
Un deluge d'ennuys, un foudre de coleres,
Un torrent de malheurs, un océan de maux;
Arsenal de chagrin, magazin de travaux,
Le poinct, le racourcy, l'epitome, à bien prendre,
Où les lignes d'ennuys se viennent toutes rendre;
Un Montgibel fumeux de boüillonnans souspirs,
Dont les chaudes vapeurs chassent les doux zephirs
De nos contentemens, pour former un orage
Lequel va dissipant les plaisirs de nostre aage;
Un menteur charlatan qui nous va decevant,
Soubs le masque trompeur de quelque beau semblant;
Un cauteleux aspic, dont la douce piqueure
Nous endort plaisamment du sommeil d'Epicure.
Sommeil voluptueux, dont le triste réveil
Nous conduit en douleur au funeste cercueil.
C'est l'amer gobelet du fin apoticaire,
Lequel, pour déguiser une ruberbe amere
Ou le rude agaric, couvre d'un succre doux
Le breuvage apresté, craignant à tous les coups
Que la fiere rigueur de ce fascheux breuvage
Ne face au languissant bien tost perdre courage.
Mais il n'a pas si tost avalé la liqueur

Qu'il sent dans l'estomac un frissonnant horreur.
C'est le trompeur flageol du cauteleux Mercure,
Qui endort les Argus plus subtils de nature
Par les appas trompeurs d'un son melodieux,
Qui charme les esprits et leur sille les yeux;
Un vray faux monnoyeur, qui baille pour monnoye
Un or adulteré, que pour bon il employe,
Sçachant son faux alloy desguiser dextrement,
D'un eclatant metail le couvrant finement;
Mais ce n'est que billon et pure piperie,
A la touche on cognoist quelle est la tromperie;
A la couppe, au cizeau, on descouvre ce mal,
Et que son or n'est rien qu'un billonné metal.
De mesme les attraits que l'hymen nous presente
N'est que pour decevoir d'un espoir nostre attente.
Les fifres et tambours et les gays violons,
La musique, le luth, le bal et les chansons,
Les flambeaux allumez, les jeux, les mascarades,
Les folastres bouffons, les ris et les aubades;
Tous ces vents de plaisirs sont les avant-couriers
De nos tristes mal-heurs et de nos destourbiers.
Tout ce grand bruit nopcier prognostique un orage
Qui nous va menassant d'un estrange ravage.
Ainsi que nous voyons, lors que l'austre moëtteux
Bourdonne parmy l'air, presage, tempestueux,
Un orage prochain, une future pluye,
De foudres et d'esclairs le plus souvent suivie,

De mesme ce grand bruit et murmurant caquet
Des parens assemblez au nuptial banquet
Sont les signes certains et asseurez augures
Des orages suivans et tempestes futures,
Prestes à saccager ces pauvres amoureux,
Engagez aux filets de ce dieu captieux,
Qui les va repaissant de soupirs et de larmes,
Et leur brasse à la fin de cruelles alarmes.
Cet hymen neantmoins semble un jardin plaisant,
Où la rose boutonne et le lis blanchissant,
Et mille belles fleurs de cent couleurs diverses,
D'incarnat, pourpre, vert, jaunes, grises et perses,
Bordé d'un passement de crystalins ruysseaux,
Dont le murmure doux endort les animaux;
Où les mignards zephirs de leur suave haleine
Parfument tout le lieu d'une odeur souveraine,
Plus douce mille fois que le musq indien,
L'odoreux ambre gris, le baume ægyptien.
En un mot, ce jardin semble proprement estre
Un petit racourcy du paradis terrestre.
Mais, tout incontinent qu'on s'advance au milieu
Pour contempler de prés la beauté de ce lieu,
On ne s'apperçoit point qu'entre ces verts feuillages,
Ces beaux compartimens et allignez bordages,
Ces ruisseaux argentez, ces berceaux arondis,
Entre l'odeur des fleurs de ce doux paradis,
Parmy tous ces attraits et mignardes blandices,

Sont cachez au dessoubs d'estranges precipices,
Pleins de chardons picquans et d'espineux haliers,
Où se perdent d'hymen les plus fins escoliers,
Lesquels, se proumenans dans ces salles plaisantes,
Couvertes à l'entour de feuilles verdoyantes,
Tombent tout aussi tost dans ces abysmes creux,
Pensant cueillir des fleurs de ce parterre heureux.
Lors ils ont beau crier : Secours ! misericorde !
Ils sont pris tout ainsi que renards à la corde.
Ces mignons frisottez, qui font tant les matois,
A ce piege estant pris, sont aux derniers abois;
Fussent-ils raffinez jusqu'au dernier Mercure,
Ils sont contraints bastir leur triste sepulture
Dans ces antres obscurs, où ils sont prisonniers,
Et mis entre les mains de tres-rudes geoliers.
C'est, pour fin, un marché qui n'a que le front libre,
Portant en son abord, pour marques et pour tymbre,
Un dedale cretois plein d'obliques destours;
De meandreux replis, qui font perdre le cours
Du chemin, qui sembloit à l'abord si facile,
Se monstrant au sortir fascheux et difficile.
On ne s'en peut tirer, ô trop rigoureux sort !
Que par le dard cruel de l'indomptable mort.
C'est le seul peloton, le fil et la cordelle,
Qui de ce labyrinth nous passe en la nacelle
Du nautonnier Charon, seul unique secours
Des pauvres mariez, qui languiroient tousjours

Dans le dedalle obscur du fascheux mariage,
Qu'on peut plustost nommer gouffre de male rage.
C'est pourquoy à bon droict Hyponacte disoit
Que deux jours bien-heureux seulement il trouvoit
Sous ce joug espineux : le jour des espousailles,
Et le jour qu'on faisoit les tristes funerailles.
Ces deux fleurs vont naissant entre mille chardons,
Qui nous vont traversant de picquans esguillons;
Ces roses nous cueillons à travers tant d'espines
Que leur plaisante odeur ne les peut rendre dignes
De tant se travailler pour en vouloir jouyr,
Puisqu'avec tant de mal s'en acquiert le plaisir;
Et, comme a bien chanté quelque docte poëte,
Mariage n'est rien qu'un horrible tempeste,
La grotte æolienne, orque des tourbillons,
Ocean de douleurs, grain aux vagueux sillons,
Forge de tous ennuys, fusil de toute rage,
Dont s'allume le feu qui nous brusle et saccage.
Non, ce n'est rien qu'un feu sous la cendre voilé,
Sous l'aigneau courtisan un renard recelé,
Un borgne clair-voyant, un gausseur Harpocrate,
Un charme despitant tous les jus d'Hyppocrate,
Un ris sardonien, un fiel hymetéen,
Une neige poissarde, un succre absinthien,
Vray courrier d'Atropos, postillon de vieillesse,
Boutique de Pluton, abysme de tristesse,
Canal d'affliction, alambic de mal-heurs,

Source d'adversité, fontaine de douleurs.
Mais quelqu'un me dira que dans cette satyre
Je descry les tourmens et le cruel martyre,
La tempeste, l'horreur, le perilleux danger,
Qu'encourent les humains qui sous le joug nopcier
Captifs sont asservis, sans prouver par histoires
Ces journaliers effets de toutes ces miseres.
Je respondray soudain au lecteur curieux
Que, s'il falloit nombrer les amans mal-heureux
Qui souz les loix d'hymen se sont mis en servage,
J'espuiserois plustost le Pactole ou le Tage,
Plustost je nombrerois les peuples escaillez,
Tous les hostes de l'air aux habits esmaillez,
Et plustost, et plustost, je descrirois le nombre
Des celestes flambeaux qui, durant la nuict sombre,
Brillent au firmament, lors que le grand flambeau,
Sa carriere bornant, se plonge dedans l'eau;
Bref ce seroit courir aprés un impossible,
Et rendre par ces vers l'impossible possible.
J'oseray neantmoins, afin de contenter
Le lecteur curieux, au vif representer
Cinq ou six grands heros aux armes indomptables,
Que le nopcier Hymen a rendus miserables.
Ce puissant Hercules, cet indompté guerrier,
Ce tu'-géant Thebain, qui osa le premier
Attaquer au combat les monstres de la terre,
Qu'il terrassa, vainqueur, comme un foudre de guerre,

Environnant son chef de mille lauriers vers,
Tesmoins de sa valeur par ce large univers,
Cependant, ô destin ! Hymen, ce dieu folastre,
Aidé de l'Archerot, rendit son cœur molastre.
Soudain qu'il fut captif dans les lacs amoureux,
Il n'entreprist jamais un acte genereux;
Soudain qu'il fut atteint des brandons de Cyprine,
Sa guerriere valeur tomba comme en ruine,
Le laurier de son front devint sec et flestry,
Son cœur effeminé fut tout allangoury.
Si tost qu'il espousa la belle Dejanire,
On veit au mesme temps flestrir son vert empire;
Il devint mal-heureux, et le jaloux cerveau
De sa femme le mit dedans l'obscur tombeau:
Car, ayant imprimé en sa teste frivolle
Que son Hercule aymoit et caressoit Iole,
Fille d'un Eurithus, roy des Œchaliens,
Dejanire en fureur rechercha les moyens
De s'en pouvoir venger, ayant l'ame saisie
Et le cœur enflammé d'ardante jalousie.
Or advint-il qu'un jour le centaure Nessus,
Ayant voulu forcer, prés le fleuve Evenus,
Cette Dejanira, dont Alcide en cholere
Descocha sur Nessus une fleche legere
Teinte au sang du dragon dont le venin cruel,
Par la playe espanché, rendoit le coup mortel;
Ce Nessus donc, atteint d'incurable blessure,

Voulut, avant qu'entrer dedans la sepulture,
Se venger, s'il pouvoit, du grand Alcmenien,
Estant, s'il en fut onc, expert magicien.
Or, ayant descouvert qu'une jalouse rage
Tenoit Dejanira en un cruel servage,
Brasse subtilement une feinte traison
Pour tirer du Thebain promptement sa raison.
Il fait secrettement appeler Dejanire,
Luy disant qu'il sçavoit qu'un estrange martyre
Et qu'un jaloux chagrin luy bourreloient le cœur,
Voyant que son mary, plein d'ardante fureur,
Trop ingrat, avoit fait n'aguere amour nouvelle,
Caressant jour et nuict Iole la pucelle;
L'asseure, s'elle veut ensuivre son conseil,
Luy donner un secret qui n'a point son pareil
Pour esteindre le feu et l'impudique flame
Qui alloit consommant Hercule jusqu'à l'ame.
Dejanire, entendant ce gracieux discours,
Desireuse de voir arracher ces amours
Du cœur de son mary, consent à l'entreprise.
Il luy monstre en secret la fatale chemise
Qui auroit tel pouvoir, ainsi qu'il asseuroit,
Que cil qui plein d'amour sur soy la porteroit
Ne seroit desormais inconstant et rebelle
A sa chere moitié, mais constant et fidelle;
Que, si son cher espoux avoit d'autres amours,
Ce seul secret pourroit en arrester le cours.

Or voyons quel mal-heur ceste promesse enfante.
Nessus luy donne alors là chemise charmante,
Dont le fil venimeux et le magique sort
Precipitoient soudain les amans à la mort.
Dejanire, en son cœur qui trop jalouse brusle,
Ceste chemise envoye à son mary Hercule.
Si tost que le Thebain l'eut mise sur son dos,
Il devint insensé, n'ayant aucun repos.
Il couroit jour et nuict ainsi que frenetique,
Ou comme un fier taureau que le tan mord et picque.
Il se jette en fureur dans un bucher ardant.
Ceste jalouse ainsi priva son cher amant
Et de vie et d'esprit. O fatal mariage !
Cil qui avoit dompté d'un genereux courage
Les monstres plus cruels de ce grand univers,
Par ce fatal hymen, gist ores à l'envers.
Cil qui avoit vaincu le pourceau d'Erimante,
Le monstre Lernéen à teste renaissante;
Bref, celuy qui avoit, par deux fois six labeurs,
Eslevé son renom entre tous les vainqueurs,
Est maintenant dompté par les mains d'une femme.
O hymen trop pervers ! ô rigoureuse flamme !
Je mets au second rang ce grand Agamemnon,
Qui par armes avoit eternisé son nom
En mille lieux divers. Ce vaillant capitaine,
Ce grand prince gregeois, sentist bien tost la peine
Et les cruels assauts de ce joug espineux,

Pour s'estre emprisonné dans les lacs amoureux,
Pour avoir trop aymé sa chere Clytemnestre
Et s'estre captivé dans le nopcier chevestre.
Il sentit les effets de sa temerité,
Pour avoir sous hymen lié sa liberté.
Il ne peut eviter qu'à son retour de Troye,
Au royaume noircy sa dame ne l'envoye.
De sa femme il sentit la trop bourrelle main
Luy ouvrant l'estomac d'un poignard inhumain,
Aidée à cette fin de son paillard Ægiste,
Qui, pour la secourir, vint vers elle bien viste.
Dieux ! quelle cruauté, quelle estrange rigueur,
De voir Clytemnestra poignarder son seigneur,
Son espoux, son mignon ! O sinistre hymenée !
O joug par trop cruel ! ô fiere destinée !
Et que diray-je plus de ce fascheux lien ?
Tairay-je le mal-heur du grand roy Thracien,
Du lascif Tereus, dont le cœur plein de flamme
Brusloit pour sa Progné, qu'il choisit pour sa femme,
Epris de ses beautez, charmé de ses beaux yeux,
Qui le rendit en fin chetif et mal-heureux?
Car, soudain que Progné entendit la nouvelle
Du tort qu'on avoit fait à sa sœur Philomelle,
Sçachant que Tereus, plein d'ardante fureur,
Avoit violemment ravy la tendre fleur
De sa virginité, cette fiere lyonne,
Plus cruelle cent fois que n'est une gelonne,

Esgorge son Ithis, son tendrelet enfant,
Et par menus lambeaux ses membres va couppant,
Les fait mettre à boüillir et servir sur la table
A son maistre d'hostel comme un mets delectable,
Ayant sceu dextrement cette chair apprester,
Afin que son mary eust desir d'en gouster.
Il mange, ô sort cruel ! ô sinistre adventure !
Son pauvre enfant Ithis, sa chere geniture.
Il demande son fils sur la fin du disner,
Commande à ses valets qu'on eust à l'amener.
Progné dans un grand plat en apporte la teste,
En luy disant : « Meschant, tu as mangé le reste.
Va ! cruel ruffien, perfide ravisseur,
Nostre enfant a payé le tort fait à ma sœur. »
Tereus, à l'instant, plein de fureur et d'ire,
Mettant l'epée au poing, commence à la poursuivre
Par les bois plus espais et les herbeux pastis,
Pour punir ce forfait et venger son Ithis.
Mais, ainsi que l'on faint, changée est Philomelle
En un doux rossignol, Progné en arondelle.
Ainsi usa Medée à son espoux Jason.
Après qu'il eust conquis la Colchide toison,
Elle occit ses enfans devant les yeux du pere.
Est-il rien plus cruel que de voir une mere
Teindre au sang de ses fils ses maternelles mains ?
Peut-on jamais ouyr actes plus inhumains ?
Qui cause ces effects, sinon le mariage,

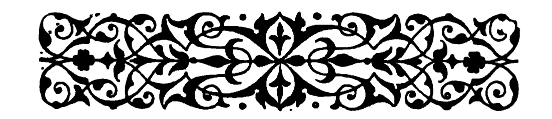
Qui nous enfle le cœur d'une boüillante rage?
Quel mal-heur arriva à Claude l'empereur
Pour avoir, ja vieillard dénué de chaleur,
Espousé follement la belle Messalaine?
Ceste insigne putain se monstra si vilaine
Que d'aller jour et nuict courir par le bordeau
Pour, lascive, chercher quelque plaisir nouveau,
Estant en ses amours si ardente et lubrique
Qu'elle fut estimée une putain publique.
Ceste louve, effrontée en sa lubricité,
Proposa certain prix et gage limité
A qui plus le feroit, se vantant, glorieuse,
D'avoir en ce mestier esté victorieuse
Sur les autres putains, ayant en une nuict
Receu vingt courtisans en ce plaisant deduit.
Quel plus aspre tourment, quel plus cruel martyre,
Auroit peu affliger ce prince en son empire?
Quel plus grand deshonneur luy eust peu arriver?
Hé! quel plus grand mal-heur eust-il peu éprouver?
Les trois plus durs fleaux : famine, peste et guerre,
N'eussent tant affligé son royaume et sa terre.
D'où viennent ces mal-heurs, que d'un hymen amer?
Hé! qu'il fait dangereux voguer sur ceste mer!
Il vaudroit mieux rocher devenir prez Sypille,
Que fist à son espoux l'infidelle Erifille.
Son mary, entendant l'ambicieux dessein
Du grand Polinicez, capitaine thebain,

4

Qui le vouloit mener à la guerre thebaine,
Mais sçachant des devins, pour chose bien certaine,
Que, s'il alloit au camp, son destin l'asseuroit
Que dedans sa maison jamais ne reviendroit;
Parquoy, pour eviter du fier destin la trame,
Se cache dans un bois, deffendant à sa femme
De ne point descouvrir le lieu où il estoit;
Ce fin Polinicez, qui peut-estre doutoit
Qu'il ne se fust caché, demande à Erifille
Où estoit son mary, l'asseurant qu'à la file
Tous ses gens s'assembloient pour se trouver au camp,
Et qu'il falloit trouver son mary sur-le-champ.
La perfide, en riant, dit qu'elle est ignorante
Du lieu là où il est; Polinicez la tente,
Luy offre pour present un riche collier d'or,
La priant instamment et suppliant encor
Luy faire tant de bien, de faveur et de grace,
Que de luy declarer et le lieu et la place
Où son craintif mary s'estoit allé cacher,
Afin que ses soldats eussent à le chercher.
La perfide, à ce coup, sans davantage attendre,
Luy dit qu'au prochain bois il s'estoit allé rendre
Dedans un antre obscur, de mousse tout couvert,
Bordé de grands palmiers, dont le fueillage vert
Donnoit ombre à ce lieu secret et solitaire,
Servant à son espoux de cachette ordinaire.
Il est prins et mené en guerre, où il mourut.

Par sa femme, ô destin ! la mort il encourut.
Hé quoy ? voudrois-je bien en ce papier descrire
Les sinistres mal-heurs qu'un hymen peut produire ?
C'est un large ocean, sans fonds, rive ny bord.
Il vaut mieux le laisser, et rentrer dans le port.
J'aurois plustost trouvé, au sein de la nature,
Du cercle rondissant l'égalle quadrature,
Secret tant recherché des geometriens,
Ou l'elixir caché des corps ætheriens ;
Plustost je trouverois, par un art tout chimique,
Des metaux transmuez la parfaite pratique,
Que de pouvoir, lecteur, en ces vers raconter
Tous ceux qu'un fier hymen a fait precipiter
Aux pieges de la mort. Quittons donc ces exemples,
Et changeons du sujet, afin que tu contemples
Cy-aprés les ennuis, peines, soucis, douleurs,
Qu'endurent les amans qui, pour estre d'humeurs
Et de temperamens directement contraires,
Languissent sans repos en ces prisons nopcieres.





CONTRE-AFFECTION et repugnante diversité des temperamens, humeurs et complexions des mariez, sources de leurs querelles et mauvais mesnage.

SATYRE DEUXIESME.

TRAGIQUE *Melpomene, enfle icy mes poulmons*
Pour chanter les esclairs, le foudre, les brandons,
Des querelleux discords, debats, noises, tempestes,
Qui des soldats d'Hymen vont saccageant les testes.
Ma Nymphe, commençons par les temperamens
Qui, pour estre divers, causent mille tourmens
Aux amans asservis au joug du mariage,
De contraires humeurs formant un grand orage.
De la diversité de leurs complexions
Naissent le plus souvent mille dissentions,
Leurs humeurs rarement ont mesme sympathie,

Entre eux on void souvent semblable antipathie
Qu'entre le loup cruel et le paisible aigneau,
Entre le levrier et le craintif lapreau,
Les sifflans scorpions et larmeux crocodilles,
Les ravissans faulcons et plongeantes bourilles,
Les pepians poullets et rapineux millans,
Les charongneux vautours et delicats phaisans,
Entre les chats-huans et jasardes corneilles,
Les gourmands espreviers et chastes tourterelles,
Entre les chardronnets et grivelez mauvis;
La mesme antipathie est aux amans ravis
Et portez dans le sein du fatal hymenée,
Où ils sont tourmentez comme une ame damnée,
Pour la diversité des contraires humeurs
Qui des deux mariez des-unissent les cœurs.

Le Sanguin.

Peut-estre le mary sera chaud et humide,
D'humide radical, aërien et fluide,
Qui le rend abondant en spermatique humeur,
De nos digestions quinte-essence et liqueur,
Laquelle remplissant les prostates glandules,
Où estant reserrée ainsi qu'en des cellules,
S'efforce de sortir pour carresser Cypris,
Spumeuse, regorgeant de fretillans esprits,
Esprits qui sont portez du cœur par les arteres,
Du foye nutritif par les veines portieres,

Du cerveau par les nerfs, au muscle cremaster,
Qui, joignant aux vaisseaux spermatics, va porter
Ces boüillonnans esprits aux feconds testicules,
Pour estre conservez dedans les vessicules,
Comme au vray magazin des plaisirs amoureux,
Arsenal qui fournist de matiere et de feux.

La Flegmatique.

La femme d'autre part sera fort flegmatique,
Froide, mal-temperée, et d'humeur caquexique,
N'aura rien desplaisant que ce plaisant deduit,
Luy tournera le dos tout au long de la nuict,
L'appellera vilain, lubrique, des-honneste,
Refroignera son front, en luy tournant la teste.
Le mary amoureux, fasché de ce refus,
Carresse la servante et fait de son confus.
De-là mille debats, de-là mille querelles,
Si la femme oyt le vent de ses amours nouvelles.
Le mary est contraint bien souvent de quitter
Sa maison pour un temps, taschant à eviter
La tempeste et le bruit de sa jalouse femme,
Laquelle est toute glace, et luy n'est rien que flamme.
Quel plaisir peut avoir l'infortuné mary?
Sa femme haït l'amour, et a le cœur marry
S'il en recherche une autre aux esbats de Cyprine,
Luy qui est amoureux et d'une humeur sanguine.

La Sanguine et le Flegmatique.

Ce n'est rien que cela, c'est bien autre mal-heur
Quand la femme, au contraire, est d'une chaude humeur,
Et lors que son mary est froid et flegmatique,
De l'incarnation n'entendant la rubrique,
Ny les accouplemens du lascif Aretin,
S'amusant seulement à taster le tetin,
Ou, s'il passe plus outre, il ne fait rien qui vaille :
Car son sang froidureux et congelé travaille
A sortir des vaisseaux spermatics enfermé.
Sa femme, d'autre part, a le cœur consommé
D'une extreme chaleur, cherchant un doux clystere,
Clystere spermatic, qui son humeur tempere.
Que fera le mary sec, ethique et sans fleur ?
Pourra-il de sa femme esteindre la chaleur,
Qui rampe dans ses os et boult en sa moüelle,
Luy consomme le cœur, le foye et la cervelle ?
Il a beau s'efforcer ; si peu qu'il a d'humeur
Renflamme encore plus son amoureuse ardeur,
Tout ainsi qu'un peu d'eau va redoublant la fievre
Du malade alteré, et bien souvent l'orfevre,
Pour accroistre l'ardeur de son cuysant fourneau,
Y espand dextrement des goutelettes d'eau.
Bref, le lasche mary, pour sa froide impuissance,
Ne peut pas assouvir ce gouffre de semence.
De ce Lerne renaist un hydre de mal-heurs,

Comblant le lict nopcier de tragiques horreurs.
La femme, à qui l'amour eschauffe la poitrine,
Et dont le sang fertil jallit, boult, se mutine,
Ne pouvant plus long-temps telle ardeur endurer
Et de si peu d'humeur ses chaleurs temperer,
Voyant que son mary plus souvent la chatoüille
Du bec que de la queuë, et que point il ne foüille
Au fond de sa garenne avecques son furet,
Est contrainte choisir quelque amoureux secret
Pour amortir ce feu, esteindre ceste flamme,
Qui gangrene ses os et consomme son ame.
Il faut, il faut chercher quelque nouvel amant,
Jeune, frais et gaillard, roide de son devant,
Jovïal, vigoureux, d'humeur vrayement sanguine,
Pour estre dornavant son mignon de courtine.
Quel mal-heur au mary, quel plus vilain affront
Que de luy voir germer des cornes sur le front?
Peut-estre les demons, le prenans pour leur frere,
Le voudront emmener dans l'infernal repaire.
Les satyres bouquins, au front have et chenu,
Les faunes et sylvains, voyans son front cornu,
Estimeront qu'il est comme eux quelque satyre,
S'approcheront de luy pour gausser et pour rire;
Comme un monstre, de tous au doigt sera montré,
Estant par le chemin d'un chacun rencontré.
Sa femme, d'autre part, l'abhorre et le deteste,
Le mesprise, le hayt, le fuyt comme la peste,

N'ayant point d'autre soin que de bien s'atiffer
Se friser, se farder, en habits piaffer,
Pour plaire à son mignon, sans soucy du mesnage.
O cruelle rigueur ! ô estrange servage !
Que l'homme est aveuglé qui se laisse tromper
A ce maudit hymen, qui nous vient à piper !
Le pauvre mary meurt en extreme martyre,
Il languist peu à peu, et si ne l'ose dire.
Il deteste, en son cœur, et le jour et l'hymen
Qui premier l'arresta dans ce fascheux lien.
Je croy que son tourment est assez meritoire
Pour l'empescher mourant d'aller en purgatoire.
Tout droit en paradis il ira, vray martyr,
Ou comme un penitent, pour bien se repentir.
Peut-on excogiter plus dure penitence
A un pauvre mary que voir en sa presence
Sa femme effrontement carresser ses mignons,
Dissiper tous ses biens pour leur faire des dons,
Et, qui plus est, n'oser murmurer ou se plaindre,
Ains ce mal en son cœur receler et contraindre ?
Son cœur est tout enflé de souspirs et regrets
Qu'au fond de l'estomach il cache et tient secrets;
Il n'ose de travers jetter la moindre œillade;
Il contrefait le sain et a le cœur malade;
Une gesne, un ennuy, luy bourrelle le cœur;
Il ne vit qu'en mourant et ne meurt qu'en langueur,
Ne sçait de ses enfans ceux qui sont legitimes

Pour heriter ses biens, ô detestables crimes !
Somme, il est si comblé de tristesse et d'ennuy
Qu'il invoque la mort pour son dernier appuy.
Voyez en quel danger hymen nous precipite ;
Voyez combien de maux aux humains il excite !
Les gages dont il paye au soir ses serviteurs
Ne sont rien que tourmens, que peines et labeurs.
Mal-heureux qui luy sert d'escorte et de conduite !
Mal-heureux ses vassaux, mal-heureuse sa suitte !
Symbolisant d'humeur à ce magicien,
Ce superbe Pharon, monarque ægyptien,
Qui pour gages donnoit au soir les estrivieres
A ses valets recreus des peines journalieres,
Ainsi en fait hymen et son maudit amour,
Que, pour avoir servi, tant de nuict que de jour,
Ne donnent à la fin, pour toute recompense,
Que mille vains travaux, sans aucune esperance
D'y pouvoir obtenir un moment de repos,
Mais un soin eternel qui ronge jusqu'aux os.
S'il y a pour trois jours de calme en mariage,
Il y aura trois mois de tempeste et d'orage.
Muses, laissons icy toutes digressions,
Et poursuivons le fil de nos complexions.

La Colerique.

Si la femme est d'humeur purement bilieuse,
Elle aura le cœur haut et l'ame ambitieuse,

Brusque, prompte, soudaine en toutes actions,
Inconstante, legere en ses opinions,
Vanteuse en ses discours, babillarde, mocqueuse,
Aspre à ses ennemis, prodigue et courageuse,
L'esprit vif, prompt, subtil, fastueux, arrogant,
Fier, hautain, eslevé, quinteux et remuant.

Le Melancholique.

Le mary, de sa part, sera melancholique,
Humeur directement contraire au colerique.
Cette diversité de contraires humeurs
Fera naistre entre eux deux un monstre de douleurs.
Sa femme, qui aura l'humeur presomptueuse,
Voudra estre en habits magnifique et pompeuse;
Eprise d'un orgueil qui luy boufist le cœur,
Luy enfle les poulmons du vent d'une grandeur,
Voudra pour piaffer par sus toutes paroistre,
Combien que de bas lieu elle ayt sorti peut-estre;
Voudra pour ses habits entrer effrontement
En toute compagnie et parler hautement;
Contraindra son mary, d'une façon rebelle,
A luy fournir habits à la mode nouvelle,
Sans prevoir si premier il aura le moyen
De soustenir long-temps un si grand entretien,
Sans sçavoir si ses biens, sa terre ou son village
Pourront entretenir ce superbe equipage;
Voudra des cotillons d'un taffetas changeant,

De velours, de damas ou satin esclatant,
Qu'il convient enrichir de tant de broderie,
De bandes de satin, pour la piafferie.
Ce n'est encore rien : il faut mille affiquets,
Bagues, chaines, carquans, ceintures et bouquets,
Des bourses au mestier, de belles picadilles,
D'un relief esclatant de bordures gentilles,
Les beaux gands parfumez, les esmaillez coutteaux,
Et d'un azur bruny les damasquez ciseaux;
Les miroërs façonnez de glace de Venise,
L'esventail dentelé, les rabats à la Guise;
Tant de chaisnes de gée et tant de bracelets,
De perles, de grenats et de riches collets,
Tant de manteaux plissez d'une estoffe bien teinte;
Quand la dame est aux champs ou lors qu'elle est enceinte
Tant de moulles frisez, de perruquez cheveux
Retors et annelez en mille et milles neux;
Les toillettes de nuict et les coiffes de couche,
Brassieres de satin, quand Madame est en couche;
Sans oublier encor les coëffes de velours,
La robbe de damas avec tous ses atours.
Mais ce qui plus la met en cervelle et en peine,
C'est qu'il luy faut avoir des rabats à la Reine,
Rabats à poinct couppé, ouvragez, dentelez,
Empesez, rayonnez, canelez, houppelez;
Des rabats à la neige et à la fanfreluche,
De beaux manchons doublez de martre ou de peluche.

Il faut en outre avoir de superbes patins
D'un velours cramoisi, ou de mignards multins
D'un marroquin violet, couleur jaulne ou pourprine,
Et en teste porter coëffe à la Jacobine;
Et mille inventions et autres nouveautez,
Mille façons d'habits d'heure en heure inventez,
Qui, pour naistre à la cour, source de l'inconstance,
Ont plus de changement qu'Euripppe en apparence
N'a de flus et reflus, qui, sept fois tous les jours,
Flotant et reflotant, a son cours et decours.
Ainsi la nouveauté des habits de la France
A son flus et reflus sans aucune asseurance.
Le mary qui n'est point bouffi d'ambition,
Contrariant du tout à sa complexion,
Avare, ne voudra à sa femme permettre
Ces somptueux habits, ains tasche à la remettre
Par ses prudens discours au sein de la raison,
Luy disant qu'elle veut ruiner sa maison;
Luy remonstre en douceur qu'il ne peut satisfaire
A luy fournir habits si pompeux d'ordinaire.
De-là naist le discord et la division:
Car sa femme, estant née à la presomption,
Fera la sourde aureille à toutes remonstrances,
Continuant tousjours en ses folles despenses,
Sans respect du mary, sans crainte de charger
De debtes sa maison ou sa terre engager,
Ayant l'esprit enflé d'une vaine arrogance,

Où son humeur hautain la pousse de naissance.
Si le mary ne veut fournir or ou argent,
Soit qu'il soit usurier, avare ou indigent,
Soit qu'il vueille empescher ses fumeuses boutades
Ou retrancher du tout ses superbes bravades,
Soit qu'il vueille abaisser son arrogant caquet,
C'est alors, c'est alors qu'il est mis au roüet;
C'est alors qu'on l'assaut de picquantes reproches :
« Vilain, je ne veux plus que de moy tu approches !
Pourquoy es-tu venu, infidelle trompeur,
Pour espouse choisir une fille d'honneur,
Si tu ne veux d'habits l'entretenir honneste?
Vilain avare, on deust te fracasser la teste,
On devroit en tous lieux par mespris te siffler.
Si tu permets encor ma colere s'enfler,
Je te feray sentir ce que peut une femme
Extraicte de bon lieu. Ferois-tu bien ce blasme
A mes nobles parens, par ta grand' chicheté,
Que d'abbaisser l'estat deu à ma qualité ?
Dy moy, double vilain, suis-je point aussi digne
D'avoir de beaux habits comme nostre voisine,
Qui brave tous les jours en habits fort pompeux,
Bien qu'elle n'ayt sorty de si nobles ayeuls
Comme estoient mes parens, qui d'une race antique
Ont tins les premiers rangs dedans la Republique ?
Son mary neantmoins luy fait journellement
Porter sans qualité un riche vestement.

Je dois à meilleur droict braver autant comme elle,
Qui porte sur le front le nom de damoiselle.
Tu voudrois cependant, avare malheureux,
Retrancher en villain mes habits somptueux.
Quoy? penserois-tu bien, pour ta veillaquerie,
M'empescher de braver? C'est une mocquerie!
Si tu l'avois songé, je te ferois sentir
De ta salle avarice un fascheux repentir.»
C'est au pauvre mary à porter la cuirasse
Et le pavois de Job, à si rude menasse,
Comme le seul objet où les traits plus poignans
D'une femme en fureur se vont tous decochans.
C'est la butte et l'escueil où les plus grands orages,
Les foudres d'un desdain et les boüillantes rages
Des flots d'une rigueur viennent à se heurter.
On le voit jour et nuict mal-heureux supporter
Mille et mille tourmens, des travaux mille et mille,
Pour accroistre, s'il peut, sa race et sa famille
En plus grands revenus. Mais il travaille en vain,
Car l'orgueil de sa femme et son humeur hautain,
Ses habits somptueux et sa despence folle,
Rendent de ses labeurs l'esperance frivolle.
O mal-heureux aspect! ô astre trop fatal,
Qui dominoit alors qu'au lien conjugal
Ce mary fut conjoint à cette ame rebelle,
Qui, pour estre d'humeur colerique et cruelle,
Voudra superbement au logis commander,

Mastiner son mary, de prés le gourmander,
Si bien qu'il n'osera eslever sa paupiere
Ou hausser le sourcil à si rude guerriere
Qu'il ne soit à l'instant d'injure galoppé,
Et en ses actions jusqu'au filet drappé,
Combien que son humeur arrogante et mutine
Vueille mettre, à braver, sa maison en ruine!
O desastré mary! ton trop boüillant desir
Te fait, plein de douleur, repentir à loisir.
Quoy? penserois tu bien à sor humeur complaire?
L'entreprise seroit trop vaine et temeraire.
C'est un ennuy sans bout, sans limite un tourment,
Sans mesure un labeur, sans fin commencement,
Qui va renouvelant, ainsi comme la roche
D'un Sisyphe aux enfers, ou la rouë qui tout proche
Tourmente un Ixion, ou le foye renaissant
Du voleur Promethé, qu'un vaultour ravissant
Becquette jour et nuict, ou des sœurs Danaïdes
Le labeur infiny des tonneaux tousjours vuides,
Ou les trop vains souhaits d'un Tantale alteré,
Qui de soif dans les eaux sans cesse est martyré.
Ainsi vont renaissant les tourmens et les peines
De ceux qui sous hymen vont espuisant leurs veines
Et de sang et d'esprits, pour complaire, ô destin,
A l'humeur imparfait du sexe feminin!
Mais laissons ces discours, ô Muse curieuse,
Et poursuivons le fil de l'humeur bilieuse.

Achevons en deux mots de conter au lecteur
Le reste des effets de ceste fiere humeur,
Humeur, comme j'ay dit, qui, trop prompte et active
Rend la femme sur tout aspre et vindicative,
Ne respirant rien tant que se pouvoir venger,
Si quelque mesdisant a voulu l'outrager
Ou censurer ses mœurs, ou soit que sa voisine
Ne l'ait point visitée en faisant sa gesine;
Soit qu'estant à l'eglise, au service de Dieu,
On ayt baissé son banc ou changé de son lieu;
Soit que, par un pasquin ou mordante satyre,
D'elle ou de ses parens ou ayt osé mesdire;
Soit qu'on l'ait attaquée ou piquée à l'honneur.
Cela la met soudain en estrange fureur,
Forçant son cher espoux, d'une douce nature,
A venger ce mespris et punir ceste injure.
Quelquefoys le mary, qui pese sagement
Au poids de la raison ce soudain mouvement,
Taschera d'appaiser ce foudre de cholere,
Qui brusle à petit feu le cœur de sa geoliere.
Il pense par le temps ceste rage dompter,
Luy laissant remascher son frain, pour luy oster
Ceste humeur qui la met en fougue et en cervelle;
Luy remonstre en douceur, puis qu'elle est damoiselle,
Qu'un esprit relevé, qu'un cœur tres-genereux,
Panche mille fois plus au pardon qu'un peureux;
Que les craintifs, qui ont une ame roturiere,

Sont cent fois plus cruels qu'une noble et guerriere :
Tesmoin ce grand Cesar, ce Romain empereur,
Plus enclin au pardon qu'à vengeance ou rigueur.
Mais il remonstre en l'air, il bastit dessus l'onde,
Il raisonne un rocher : car sa femme, feconde
En humeur coleric, soit à droict, soit à tort,
Veut venger cet affront qui la tourmente fort.
Si son espoux ne veut embrasser sa querelle
Et à ses passions prester soudain l'aureille,
Un discord tout nouveau renaist en la maison ;
Ceste femme en courroux jettera sans raison
Mille et mille brocards d'une langue cruelle
A son pauvre mary, l'appellant infidelle,
Craintif, lasche, poltron et sans ressentiment,
Ladre, qui ne ressent ceux qui cruellement
L'offensent sans respect et son antique race.
« C'est dommage, craintif, cent fois qu'on ne te passe
Les pieds sur l'estomach, de permettre en oyson
De si lasches affrons sans en tirer raison !
Serois-tu bien, helas ! si ladre de nature
D'endurer sans revenche une telle imposture ?
Dieux ! quelle lascheté ! quelle poltronne humeur
S'empare maintenant du centre de ton cœur !
O ame de connil, ô courage de lievre,
Tousjours accompagné d'une peureuse fievre,
Qui peut peindre en ton front tant de timidité?
Qui causa dans ton sang tant de stupidité ?

Veux-tu, lasche, à la peur sacrifier ta vie,
Comme jadis faisoient les peuples de Libye?
Veux-tu laisser finir ta gloire et ton renom,
Engager ton honneur comme un craintif poltron?
Hé quoy! voudrois-tu bien, miserable, permettre
Qu'on nous vienne offenser, et l'injure remettre?
Auras-tu bien le cœur de me voir gourmander
A mille mesdisans sans siller ny gronder?
Je priray mes parens, qui, de cent bastonnades,
Me vengeront de ceux qui me font des bravades. »

Lecteur, voicy un mal qui vient renouveler
La peine au pauvre Job, et bas luy fait caler
La voile en ce destroit, imitant le pilotte
Qui, voyant sur Thetis ses vaisseaux et sa flotte
Battus cruellement des aquilons venteux,
Baisse ses voilles bas, s'exposant, hazardeux,
Au courroux de Neptun, tout enflé de l'orage,
Plustost que resister à sa boüillante rage.
Ainsi fait ce mary, tres-prudent et accort,
Qui, pour sage éviter un funeste discort,
Sçait baisser à propos les voiles du silence,
Sans vouloir repartir à si rude arrogance.
A sa femme il permèt de vomir sa fureur
Et desbonder les flots de sa fiere rigueur.

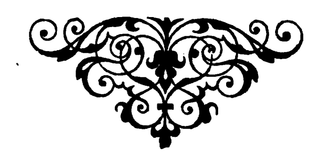
Mais il combat en vain avec sa patience;
Il est dompté du flux de sa perseverance,
Il est contraint, vaincu par importunité,

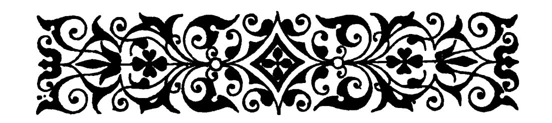
D'acquiescer craintif, contre sa volonté,
Au fougeux appetit d'une femme en cholere,
Qui en fin le conduit au gouffre de misere,
Le pousse, ô fier destin! par ses ambitions,
Au centre de mal-heurs, où les afflictions
Viennent directement terminer et se rendre.
Il faut, bon-gré, mal-gré, sa querelle entreprendre:
Soit à droict, soit à tort; par force ou trahison;
En duel, par appel; par mort ou par prison.
Il faut se revancher de l'injure mordante,
Et que sans plus tarder son mary s'en ressente;
Il faut battre ou tuer ces faiseurs de pasquins,
Lesquels ont blasonné ses sœurs ou ses cousins,
Offensé son honneur d'une langue indiscrete.
Infortuné mary, il faut que tu t'appreste,
Contre ton naturel doux, courtois et humain,
A mettre promptement les armes à la main,
Pour venger cet affront. Si c'est un gentil-homme,
Faut se battre en duel hazardeux d'homme à homme.
S'il arrive (ô rigueur!) qu'en ce combat douteux
Il tuë ou soit tué, quel mal-heur à tous deux!
Si sa partie à droit, d'une espagnolle lame,
Aux ombres stygieux fait descendre son ame,
Quel desastre, hé! bons dieux! quel plus grand desespoir,
Quel plus grand creve-cœur pourra sa dame avoir,
Ayant, par son orgueil et superbe nature,
Mis son fidelle espoux dedans la sepulture,

Qui peut estre a laissé plusieurs petits enfans,
Dont le plus grand d'entr'eux n'aura attaint six ans,
Orphelins, sans support, privez de leur cher pere
Par l'humeur arrogant de leur cruelle mere?
Si d'avanture aussi il tuë et soit vaincueur,
Il ne peut éviter un funeste malheur.
S'il est pris, il perdra honteusement la vie,
Estant par un bourreau sur l'eschafaut ravie;
Ou bien il donnera, comme evesque des champs,
La benediction de son pied aux passans,
En hazard de garder les trouppeaux à la lune,
Comme un berger de nuict, chose bien importune.
S'il franchist ce destroit, il perdra ses moyens,
Laissant, pour appointer, ses enfans indigens.
Contemplez donc, lecteur, en combien d'infortunes
Tombe un pauvre mary pour les quinteuses lunes
D'une femme enragée et pleine de fureur,
Quel desastre mal-heur, quelle tragique horreur
Produit ce fier hymen, ce cruel mariage,
Vray tyran des humains, le bourreau de nostre aage.
Muse, c'est trop tardé sur ce tableau d'humeurs.
Il faut ailleurs mes-huy employer tes couleurs.
Si quelque place au blanc reste dedans la toille,
Tire, pour abreger, par dessus un grand voille:
Car qui voudroit du tout ce grand tableau remplir,
Pinceaux, huille et couleurs viendroient à defaillir.

Nettoye tes pinceaux pour derechef pourtraire
Un tableau tout nouveau, qui puisse satisfaire
Au lecteur curieux et son œil contenter.
Il faut premierement au vif representer,
D'un traict bien adoucy, le plan et les ombrages,
Les racourcissemens, les reliefs, les paisages,
De ce joug espineux, de ce fatal lien,
Plus estroit mille fois que le nœud gordien.
Nous avons jà dépeint les humeurs qui, diverses,
Causent aux mariez mille et mille traverses;
Figurons donc le choix par les affections.
Si femme vous prenez pour ses possessions,
Ou si vous l'espousez pauvre et necessiteuse,
Ou laide en cramoisi, difforme et desdaigneuse,
Ou si vous recherchez une exquise beauté,
De toutes vous aurez mainte incommodité.
Une rare beauté la rendra soubçonneuse,
Superbe les moyens, la laideur odieuse.
La pauvre vous contraint d'endurer mille maux,
Peines, ennuis, soucis et angoisseux travaux.
Or il faut maintenant, par diverses satyres,
De chaque eslection raconter les martyres,
Et, puis que le sujet de chacune est divers,
Chacune doit avoir sa satyre et ses vers.
Commençons au hazard des cocuantes cornes,
Et aux jaloux soubçons, mal-heurs, affronts, escornes,

Où s'expose l'amant qui, d'amour transporté,
A choisi pour espouse une extrême beauté ;
Et puis nous descrirons la cruelle misere
Du sot cocu jaloux, la fable du vulgaire.





LE HAZARD DES CORNES, auquel s'expose celuy qui espouse une belle Femme, avec la misere du Cocu jaloux.

SATYRE TROISIESME.

L'INFORTUNÉ *mary qu'en ces vers je descris*
Importune le ciel de pitoyables cris,
Tant sont grands les malheurs qui tyrannisent l'ame
Du pauvre marié espousant belle femme.
Il n'a aucun repos ; une jalouse peur
Le bourrelle sans fin et luy glace le cœur ;
Il tremble, il suë, il craint, il frissonne sans cesse,
S'il void un courtisan parler à sa maistresse ;
Nuict et jour il l'espie, il est tousjours au guet ;
Il l'œillade, il la suit, soubçonnant qu'un muguet
Ne luy face l'amour, la voyant si tres-belle ;
Ce qui le rend songeard, et le met en cervelle.

Car, comme Juvenal a doctement chanté,
Tres-grand est le debat entre la chasteté
Et l'extréme beauté, et rarement on trouve
Un visage accomply qu'aussi tost on n'esprouve
Qu'il cache dans le sein un impudique amour,
Se voyant caressé, tant de nuict que de jour,
De mille et mille amans, qui, d'un pipeur langage,
Luy font rompre le nœud du nopcier mariage,
Et brescher laschement sa gloire et son honneur,
Pour l'exposer en proye aux desirs du vaincœur.
Quel remede à ce mal? Beauté est une ruche,
Dont l'odoreux piment, la coudre et la lambrusche,
Tirent de toutes parts les mousches et bourdons,
Sans le charivary des poësles et chaudrons.
Beauté, diray-je encor, est une autre panthere,
Dont la plaisante odeur attire d'ordinaire
Les autres animaux, qui tous la vont suyvant,
Allechez de l'odeur qui d'elle va sortant.
De mesme une beauté est aux yeux tant aymable,
Son amoureuse odeur nous est si aggreable,
Qu'un chacun court aprés, eschauffé d'un desir
D'en cueillir par amour le souhaitté plaisir.
Bref, il n'est rien si fort, rien si sainct, ou si sage,
Qui ne soit attiré par un mignard visage.
Le saint homme David, le sage Salomon,
Et le fort des plus forts, l'invincible Samson,
Ont tous esté domptez d'une beauté exquise:

Plus rare est le sujet, davantage on le prise.
Beauté est un aymant qui attire le fer;
Les cœurs plus endurcis s'en veulent approcher.
C'est un brillant soleil qui brusle les courages,
Un piege decevant tout remply de cordages,
La glus et l'ameçon des plus subtils esprits,
Où ils sont engluez, amorcez et surpris.
Voyant une beauté qui d'aymer nous convie,
Il n'est homme si mort qui ne revienne en vie,
Il n'est cœur si glacé qui n'en soit enflammé,
Cerveau si aceré qui n'en soit entamé,
Hermite si devot, voyant ses beautez ores,
Qui n'en perde soudain ses grosses patenostres.
C'est la lyre d'Orphée et le luth d'Amphion,
Qui trainent les rochers aux airs de leur chanson.
Ainsi les durs rochers et les ames marbrines,
Les cœurs plus empierrez et les dures poictrines,
Sont attirez en fin de l'air delicieux
D'un visage mignard, qui enchante nos yeux,
Et nous tire aprés soy par les larges campagnes,
Par les bois plus touffus et les aspres montaignes.
Mesmes ce grand Jupin, devenu amoureux
Des beautez d'icy bas, en a quitté les cieux,
Pluton laissé l'enfer pour ravir Proserpine,
Mars mis ses armes bas pour caresser Cyprine,
Et sa lyre Apolon poursuivant sa Daphné,
Neptune son trident en mer abandonné

Pour aller courtiser sa mignonne Amphitrite,
Mercure son flageol pour sa nymphe Carite.
Tous de cette beauté regardent l'orient;
L'aiguille de nos cœurs, touchée à cet aymant,
Vers ce polle luysant leve tousjours sa pointe;
A un si beau sujet chacun donne un atteinte.
Bref, l'importunité de tant de coups divers
Mettent à la parfin une femme à l'envers,
Qui, de sa part, estant d'autre chaleur touchée
Que celle de Phœbus, se voyant recherchée
De tant de serviteurs, de mignons perruquez,
De jeunes Adonis, poudrez, frisez, musquez,
Propres, lestes, gaillards, en habits magnifiques,
Et qui sçavent d'amour les ruses et pratiques,
Les passages, les traicts et les doctes leçons
Du livre paphien : les uns usent des dons
Et de riches presens; les autres par priere,
Charmez d'une beauté si rare et singuliere,
Tascheront de gagner une place en son cœur,
S'elle fait la revesche et use de rigueur.
Mais la longueur du temps et la perseverance
Bouleversent en fin ce rocher de constance,
Et la font succomber au plaisir amoureux,
Sentant de l'archerot les brandons et les feux,
Le ver tousjours au cul, et la puce à l'oreille
Qui la pique souvent et son ame resveille
Pour luy faire gouster les gracieux discours

Et les mignards baisers de ces mignons d'amours;
Estant à les cueillir plus prompte et plus soudaine
Que n'est une jument oyant cribler l'avaine,
Ou un jeune escolier au son de son quartier,
Qui dans la bourse bruit ès mains du voiturier:
Tant a de force en nous la vive batterie
Des canons du discours vers une ame cherie,
Des dons d'une beauté qui, pleine de douceurs,
D'un regard de ses yeux captive tous les cœurs:
Yeux la forge d'amour, où s'acerent les flesches
Qui font dedans nos cœurs mille cruelles bresches;
Yeux qui cachent le feu capable d'enflammer
Les cœurs plus englacez, les conviant d'aymer;
Yeux qui, chargez de traicts, vont à la picorée
Des ames et des cœurs, pour en faire curée
A leur discretion. Et vouloir l'empescher,
C'est vouloir un grand pin des ongles arracher;
C'est aux sourds enseigner la nombreuse musique,
Aux aveugles monstrer des peintres la pratique:
Car plustost on verra les celestes flambeaux
Abandonner leurs cours, plustost dedans les eaux
Se nourrira le feu contraire à sa nature,
Plustost le corps vivra privé de nourriture,
Plustost le chaud esté se verra sans moissons,
Le printemps sans ses fleurs, l'hyver sans ses glaçons,
Que d'empescher jamais une meschante femme
D'accomplir ses desseins, sentant d'amour la flamme.

Depuis qu'elle a lasché la bride à ses desirs,
S'abandonnant du tout en ses lascifs plaisirs,
Il n'est mary si fin que fine elle n'affine.
S'il a quelque soubçon, elle esvente la mine.
Lors qu'elle a prins plaisir avec son serviteur,
Ce jour mesme au mary elle use de douceur,
Luy taste le menton, luy frize les cheveux,
Luy baisotte le front et la bouche et les yeux,
D'un souspir addoucy contrefait la sucrée,
La pudique, la chaste et femme resserrée,
Feignant d'avoir l'amour et ses jeux à mespris,
Et detestant sur tout les esbats de Cypris.
Alors le sot mary s'estime un vray Helie,
Ravy dedans les cieux, ayant femme accomplie
Et parfaite en beauté; mais le faulcon niais,
Le tiercelet de sot, ne sçait de quel biais
Ny de quelle façon les femmes leur feu celent,
Et de quels vains appas leurs marys ensorcelent,
Charmans subtilement d'un philtre mielleux
Les esprits plus jaloux et les plus soubçonneux.
Si le mary rusé, par ses subtiles ruses,
Descouvre ses amours, elle aura mille excuses
Capables de tromper le mary plus rusé,
Plus madré, plus accort, plus fin et advisé;
Tant ce sexe pervers apporte d'artifice
Pour bien couvrir son jeu et masquer sa malice,
Se servant à propos de mille inventions,

Mille traicts desguisez, mille deceptions.
Du depuis que l'amour en son cœur a prins place,
Il n'est plus de besoin de fueilletter Boccace,
Bouquiner l'Amadis, consulter l'Aretin,
Rechercher les secrets composez par Courtin,
Pour sçavoir du mestier les ruses et finesses.
L'amour enseigne assez ses subtiles addresses;
Il rafine l'esprit pour user finement
Du passement du pied, du secret maniment
De la main de l'amant; il enseigne les formes
Des caracteres peints selon les astronomes;
Il donne les advis des habits de faquin,
De poullier l'amant dedans un manequin
En habit desguisé, et, si cela n'accorde,
Se servir à propos des eschelles de corde;
Prendre assignation au dictame amoureux,
Sans encre, sans papier, d'un seul traict de ses yeux;
Et, si l'on est contraint d'envoyer d'aventure
Le poullet à l'amant, bien couvrir l'escriture
De sel ammoniac destrempé dedans l'eau,
D'ambre gris et mercur, ou du secret nouveau
De l'alun emplumé, joint au sang de rubettes,
Pour du poullet esclos couvrir les aislerettes;
L'envoyer bien caché dedans un baston creux,
Ou bien dans des pastez fort artificieux;
Tantost les envoyer dedans des confitures,
Tantost dans un drageoir, ou aux entrelasseures

D'un beau bouquet de fleurs, secret assez caché,
Estant du seul amant à la dame arraché;
Tantost les envoyer dans des pommes de cire,
Tantost dans un œillet; quelquefois sans escrire
Faire entendre à l'amant ses discours bien couvers,
Repris tout à rebours et cousus à l'envers,
Le temps, l'heure et le lieu, pour en toute franchise
Jouyr de leurs amours sans crainte de surprise;
Mesnager à propos l'absence de l'espoux,
Pour l'employer du tout en leurs esbats plus doux.
Les yeux, vrays messagers et truchemens de l'ame,
Sont les fins maquereaux pour exprimer la flamme
De nos conceptions, dessignans sans soubçon
D'un traict bien decoché une assignation.
C'est le cadran des cœurs, dont l'aiguille et la montre
Marquent fidellement l'heure d'une rencontre;
Bref, les yeux sont d'amour les poullets les plus fins,
Œilladez dextrement, non pas à toutes fins,
Et mille inventions que l'amour leur suggere,
Que, crainte d'enseigner, je suis contraint de taire,
De peur que quelque jour, par les charmes vaincu
De ce fatal hymen, on ne me fist cocu.
Je ne mets donc icy que les ruses grossieres
Dont usent aujourd'huy les dames boscageres.
Non, Muse, tu ne dois descouvrir les façons
Plus subtiles de l'art; quitte donc ces leçons
Des charmes de l'amour, et poursuis ta carriere,

Pour du mary cocu figurer la misere.
Si le mary jaloux la tient comme en prison,
Luy deffendant exprez sortir de la maison,
C'est alors, c'est alors qu'une bruslante envie
L'invite de sortir pour chercher compagnie.
Voyant que son mary sans sujet ny raison
La retient au logis pour un jaloux soubçon,
Et cognoissant qu'il est de ce jaloux plumage,
Cela renflamme encor son amoureuse rage
Et luy fait rechercher des moyens tous les jours
De tromper son jaloux par nouvelles amours.
Il a beau l'espier : toutes les sentinelles,
Tous les cent yeux d'Argus, toutes les citadelles,
Tous les plus forts dongeons, ne pourroient empescher
Que le diable subtil n'entre dans son enfer,
Pour hardy luy tailler de la besongne entiere
Qu'on nomme à cul levé et à serre croupiere.
C'est donc vrayment en vain que le mary jaloux
Veut retenir sa femme et empescher ses coups :
Tant plus il luy tiendra les resnes un peu hautes,
Luy pressant trop le mords, plus il commet de fautes,
Semblable à l'escuyer lequel, pour trop serrer
La bride à son cheval, le contraint de cabrer.
Qui bien sagement veut une femme conduire
Doit imiter sur tout un patron de navire,
Lequel, oyant les vents de toutes parts souffler,
Escumer l'Ocean, ne sçachant où singler,

Fait descendre, advisé, du navire les voilles,
Laissant rame et tymon aux ondes plus cruelles,
Pour ceder pour un temps aux courroux de Neptun,
Plustost que resister à ce vent importun :
Son vaisseau va flottant à la mercy des vagues,
Au hazard d'encourir les venteuses borasques.
De mesme le mary doit sagement laisser
Sa femme en liberté, sans tant la harasser,
Exposant son vaisseau aux vents du cocuage,
Puis qu'il despend du tout des loix de mariage.
Cocu et marié se suivent de si prez
Que, lors qu'on parle d'un, l'autre s'entend aprés.
Je les mets donc tous deux en la categorie
De la relation, faisant allegorie
Et rapport principal aux traicts d'une beauté
Qui soubs le joug nopcier, remply de cruauté,
Nous tient comme forcats attachez à la rame.
Voyez donc quel mal-heur d'espouser belle femme !
Il pense s'esjoüyr dans le lict conjugal
Avec cette beauté; cependant un rival,
Un galuret frizé, un mignon de couchette,
Luy plante finement des cornes sur la teste,
Le fait vray marguiller de sainct Pierre aux Bœufs,
Ou de sainct Innocent confraire bien-heureux.
Sa femme, d'autre part, comme une autre Diane,
En fait un Acteon; tandis qu'elle se baigne
Et se plonge dans l'eau des plaisirs cypriens,

Luy met, changé en cerf, une meute de chiens,
De mesdisans mocqueurs, pour luy faire la chasse
Et le faire abbayer à une populasse.
Qui a veu quelquefois un mal-heureux renard
Dans le piege attrappé, tout honteux et coüard,
Agassé, piaillé de guays et de corneilles,
Il void nostre cocu estonné à merveilles
De se voir agassé et mocqué en tous lieux,
Baffoüé, mastiné, sifflé jusques aux gueux.
Il est plus descrié que la vieille monnoye;
Chacun le monstre au doigt en passant par la voye;
La honte et le desdain luy fait baisser le front,
Voyant de toutes parts chacun luy faire affront.
On luy demande bas s'il n'entre point en fiévre,
Que dommage seroit qu'il fust changé en lievre,
Que les cornes au front luy conviennent si bien
Qu'idolle il servira au temple Delien,
A l'autel Ceraton, tout façonné de cornes,
A l'honneur des cocus qui recevoient escornes,
Et mille autres brocards que l'on luy jette au nez,
Qui luy font endurer les peines des damnez,
Le rendent tout pensif, triste et melancolique,
Le front tout bazané, jaunastre et icterique,
Pasle, morne, plombé, cacochime, mal fait,
Cueilly, fené, ridé, hydeux et contrefait,
Visage d'appellant, une mine bastarde,
Plus baveux et crasseux qu'un vray pot à moustarde.

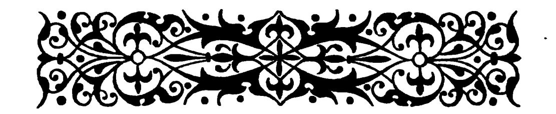
D'un beau Ganimedes et Narcis qu'il estoit,
Il semble un Thersites en ce fascheux destroit,
Plus sale et refrongné qu'un usurier avare,
Terreux, affreux, hideux, comme un second Lazare
Ressuscité des morts: tant a de force en nous
La tristesse qui vient d'estre cocu jaloux.
Bref, il semble, à le voir, un nocturne fantosme,
Have, maigre et deffait, ainsi qu'un saint Jerosme.
D'un paradis heureux de douce liberté,
Il entre en un enfer remply d'obscurité,
En des ennuys sans fin, en des jours sans lumiere,
En des nuicts sans sommeil, au comble de misere,
Le pourtraict racourcy des plus aspres tourmens
Qu'une jalouse peur donne à nos sentimens,
N'y ayant rien çà bas qui tant nos sens bourelle,
Tirasse nos esprits d'une gesne cruelle,
Que lors que nous perdons et les biens et l'honneur;
Cruelle cruauté, rigoureuse rigueur,
Qui rend nostre cocu matagrabolisé,
L'entendement perclus, l'esprit desvalizé,
Plus estonné cent fois que les fondeurs de cloches,
Ou les loups attrapez aux pieges et amorces.
C'est un vray saint Mary, le patron de saint Pris,
Qu'une fiere beauté a laschement surpris.
S'il sçait bien qu'il est sot, et mal heureux l'endure,
Il est un vray martyr; s'il ne sçait l'encloüeure,
Un jobez tres-parfait, un pur saint Innocent,

Un busard, un niais, qui point ne se ressent;
Mais on tient les martyrs estre plus ordinaires
Sous le nopcier hymen: c'est pourquoy nos prieres
S'addresseront à eux plustost qu'aux innocens,
Qui, pour estre privez de cervelle et de sens,
Ne souffrent les ennuis et la peine cruelle
Qu'endurent les cocus qui ont plus de cervelle.
Ils sont plus sensitifs aux traicts d'une douleur
Que ces pauvres niais qui vivent sans honneur.
Laissons donc ces buzards pour parler du martyre
D'un avisé cocu, qui sans cesse souspire.
Comme tout esperdu, il ne sçait que penser,
De quel costé tourner, ny sur quel pied danser,
A qui avoir recours, de quel bois faire flesches,
Quel baume recouvrer pour guarir tant de breches
Et de coups acerez qui luy navrent le cœur;
Bref, il en est logé chez Guillot le songeur;
Il tient, comme l'on dit, le loup par les aureilles,
Et ne sçait à quel saint presenter ses chandelles;
Il n'a recours en fin qu'aux larmes et aux pleurs,
Afin d'esventiller ses cuisantes douleurs.
Il deplore, attristé, la faute qu'il a faite
D'avoir choisi pour femme une putain parfaite,
Invoquant, conjurant six genres principaux
De ces cacodemons qui sont dedans les eaux,
Qui habitent les airs, dans le feu, sous la terre,
Incubes, feu-volans, postillons de tonnerre,

Pour estre les tesmoins de sa calamité,
Criant, desesperé, en cette extremité:
« Desastre infortuné, desastrée infortune!
O astre trop pervers, ô quatriesme lune
Qui dominoit au ciel alors que je fus né!
O tetrigone aspect, ô poinct infortuné,
O ciel, ô terre, ô mer, esclairs, tonnerre, foudre!
Couvrez, engloutissez, noyez, mettez en poudre
Ce pauvre mal-heureux! Venez, tigres felons,
Lyons, ours, leopards, et vous affreux dragons,
Vous paistre de mon corps; de mon sang qu'on s'enyvre,
Puis que cette beauté, en qui je soulois vivre,
N'est plus qu'une putain! Non! non! je veux mourir
Plustost que voir l'honneur de ma maison perir! »
O dure cruauté, ô destin deplorable!
O espoux affligé, ô amant miserable!
La fable et le Zany du populaire vain,
La butte, le sujet et le Pasquin romain,
Où les traicts plus poignans de toute calomnie
Se viennent descocher en toute compagnie!
Quel pavois aceré, rondache ou fort boucler
Pourroit parer ces traicts, puis qu'il trouve en l'esclair
Des brillantes beautez de sa perfide dame
Le foudre rougissant qui saccage son ame?
S'il a quelques enfans, il voit qu'à toutes mains
On leur va reprochant qu'ils sont fils de putains.
Peut-estre sont-ils faits de dix ou quinze peres,

Comme ceux d'Harlequin : estranges vituperes !
En fin, cil qui s'allie à une grand' beauté
Court risque d'estre sot : cela est arresté.
Il peut bien s'asseurer, si sa femme on suborne,
Qu'il entre de Libra dedans le Capricorne :
De libre qu'il estoit, il se rend prisonnier,
Et se figure au front une lune en quartier.
S'en garde qui voudra ; quiconque la prend belle
Est en hazard d'avoir une corne en cervelle.
C'est l'advertissement des bouchers bien appris,
Qui, conduisans leurs bœufs par les ruës de Paris,
Craingnans blesser quelqu'un si quelque bœuf s'esgare,
Vont criant aux passans : « GARE LA CORNE, GARE ! »





LE DESGOUST, soubs lequel sont compris les ennuis, chagrins, fascheries et inquietudes qui traversent l'ame de celuy qui espouse une femme laide, et des malheurs qui s'en ensüivent.

SATYRE QUATRIESME.

Si vous la prenez laide en passé cramoisi,
Vous aurez au logis tousjours un pain moisi,
Un pain sans appetit, un pain qui vous desgouste,
Fascheux à digerer, dont la noirastre crouste
Cause à vostre estomach un desir de vomir,
Un lasche desvoyement, un estrange dormir
Plein de songes hideux, representans à l'ame
Le difforme pourtraict d'une si laide femme.
Quel plaisir aurez-vous prés de ce laideron,
Qui de son seul regard rebouchera l'espron
De vos plus chauds desirs, et fera que la pointe
De vos affections n'aura plus nulle atteinte?

Si vostre naturel vous met trop en humeur,
Il faut, bon gré, mal gré, attendre l'espesseur
De la prochaine nuict, crainte que son visage
Si difforme et si laid n'affoiblist le courage,
Et n'amortist le feu de vostre chaude ardeur.
Pensant prendre plaisir, vous mourrez en langueur
Prés de ce noir charbon, ceste femme hideuse,
Qui enroche les cœurs ainsi qu'une Meduse.
Quel tourment, au mary bien pressé de la faim,
N'avoir pour s'assouvir que ce rigoureux pain,
Plein de paille, areneux, si rude et si estrange
Qu'en fin il est contraint d'avoir recours au change
Et chercher autre part un pain pour ragouster
Ses appetits perdus et sa faim contenter.
S'il est tres-desireux des esbats de Cythere,
Il ne peut s'assouvir de si maigre ordinaire.
L'amour le force donc à laisser le pourtraict
De sa femme qui n'a ny grace ny attraict,
Pour aller courtiser une si belle face,
Dont les attraits mignards, le maintien et la grace,
Et les trompeurs appas, l'ont soudain alleché,
S'estant venduë à luy peut estre à bon marché,
Pour n'avoir acheté que le cul de la beste,
Qui vaut en ce mestier beaucoup mieux que le reste ;
Si bien qu'il est content d'avoir à si bas pris
Une jeune beauté qui fait honte à Cypris,
Desirant à jamais sacrifier sa vie

A l'autel des beautez d'une si chere amie,
S'esclaver dans les rets de ses divins cheveux,
Et captiver son ame aux cachots de ses yeux.
Toute nuict en ses bras avec elle il follastre,
S'estant de ses beautez rendu comme idolastre;
Il se mire au crystal d'un visage si beau,
Qui semble un cygne blanc prés de son noir corbeau.
Sa femme, d'autre part, comme lune eclypsée
Des rais de son Phœbus, se voyant mesprisée
Et decheuë en ses droicts, remplist l'air de ses cris,
Et de larmes ses yeux; sçachant qu'une autre a pris
Sa place et maintenant jouyst des embrassades,
Des amoureux baisers, des douces accollades
De son parjure espoux, qui la fait souspirer,
S'arracher les cheveux et se desesperer,
Voyant que son mary, adultere infidelle,
Trop lascif entretient une jeune pucelle,
Relique du convent de Dame du Moulin,
Qui destourne le cours de l'eau de son moulin,
Qui chomme plus souvent, si bien que sa tremie
N'a receu de long-temps semence ny demie,
Laissant aussi tomber en friche son terroüer,
Tout aride et tout sec, pour aller cultiver
Celuy de son voisin, beaucoup plus aggreable,
Plus plaisant au labeur, plus gras et delectable,
Arrivant rarement, sans miracle nouveau,
Qu'on voit quelqu'un s'yvrer du vin de son tonneau,

Qui n'est jamais si doux, alleguant pour excuse
Qu'il est trop vieil percé : ô la plaisante ruse!
En somme, l'escuyer est du tout desgoutté
De monter la cavalle, ayant d'autre costé
De superbes coursiers, de bons genets d'Espagne,
Qui fait que de piquer sa mazette il desdaigne,
Propre tant seulement pour un vil palfrenier,
Non pas pour un galant et adextre escuyer.
En fin il est contraint laisser sa haridelle,
Qui ne dort, comme on dit, tousjours en sentinelle,
Ou bien sur le rosty; mais monstre aux actions
D'avoir tousjours aymé la folie aux garçons,
Et le jeu de Millan, semblable à ceste pierre
D'Abeste en Arcadois, qui à jamais enserre
La chaleur qu'une fois elle a pris en naissant.
Ainsi ce noir charbon conserve un feu cuisant
Au profond de son cœur, allumé de naissance;
Et puis le vermisseau de la concupiscence,
Et le demon charnel soufflant dedans ces feux,
R'enflamme en un instant ce brazier amoureux.
Ne faut donc s'estonner si une humeur jalouze
Consomme plein d'ardeur le cœur de cette espouze
Et luy fait esventer mille souspirs ardens.
Souvent rage de cul passe le mal des dents.
Ce n'est donc sans sujet si on l'entend se plaindre,
Ores par mille attraits inviter et contraindre
Son desgouté mary aux esbats amoureux;

Mais en vain, car il est une glace à ses feux.
Elle a beau desguiser en saulce delicate
Sa mal-plaisante chair, si son mary en taste;
Elle a beau l'exciter pour le mettre en humeur,
Ayant ailleurs versé sa cinquiesme liqueur,
Jusque au fonds de la lie, et joüé de son reste
Si bien qu'au conquerrant il ne peut faire feste :
Ce qui la fait mourir mille fois sans mourir,
Vivoter languissante, et vivante languir,
Lançant à tous momens un foudre de colere
Contre son fier mary, l'appellant adultere,
Ores l'adoucissant de mielleux discours,
Pensant le destourner de ses folles amours,
Qui la rendent sans fruict, sterile, seiche et maigre,
Et qui le plus souvent en humeur luy font perdre
Mainte bonne esclusée à faute de musnier,
Et les saulces qu'ailleurs verse son cuisinier.
Mais ses sucrez discours, ses paroles de crime,
Sont des coups au mary fourrez de vieille escrime,
Des chimeres en l'air, des cocsigruës en mer :
Car il ne peut jamais son laid visage aymer,
Charmé ailleurs des traicts d'une beauté exquise,
Qui fait qu'il ne veut plus avec elle avoir prise,
Assouvir ses desirs, contenter ses desseins,
Communiquer son droict, produire ses tesmoins.
Elle a beau appeller, ou presenter requeste,
Son arrest aura lieu qu'il ira à l'enqueste

Ailleurs où il voudra, qui met en cet endroit
La dame au desespoir, ayant perdu son droict.
C'est alors qu'Erynnis, la mere de discorde,
Chasse de leur maison la paisible concorde,
Pour allumer le feu de la division
Et souffler les autans de la sedition,
Lesquels germent entr' eux une jalouze rage,
Pestes de vrays amants conjoints par mariage,
Gangrene de l'amour, chancre de l'amitié,
Fontaine de mal-heurs, source d'inimitié,
Inimitié qui rend une femme infidelle,
Taschant par tous moyens de rendre la pareille
A son friand mary, lequel, tout degousté,
Ailleurs qu'en son endroit cherche sa volupté,
Luy faisant volontiers le reproche semblable
Que fist un certain loup, trouvant dans une estable
Quelques frippons bergers qui mangeaient un agneau,
Quand il leur dit: « Messieurs qui pillez le troupeau,
Hé! quel bruit feriez-vous si ainsi, en cachettes,
Je faisois maintenant ce que hardis vous faites? »
Ainsi diroit la dame à son parjure espoux,
Qui feroit neantmoins comme luy de bons coups,
Si elle avoit moyen, pour son change luy rendre.
S'il achete la chair, il la contraint d'en vendre,
Mais difficilement! Mal-heur est que beauté
Defaut souvent à cul de bonne volonté.
Quel remede à couvrir ce defaut de nature?

Nostre laide a recours à l'art de la peinture,
Composant quelque fard pour se plastrer le front,
Sa face desguiser comme les garces font,
Allambiquant des eaux pour laver son visage
De lys, de nenufar, de concombre sauvage,
De feves, de boüillon et de jus de limons,
Graine de psyllium, semence de melons,
Pour effacer du teint les taches apparentes,
Ores dressant un fard de drogues differentes,
De tartre calciné et d'alun zucarin,
De gome-tragacant joint à l'unguent citrin,
De poudre de boras, de canfre et de ceruse,
D'huille de talc, de ben et myrrhe dont on use,
De sel ammoniac, de nitre et sel gemmé,
D'un peu de blanc de plomb et d'alun emplumé;
Puis, pour peindre la jouë en couleur bien vermeille,
Representant au vif la couleur naturelle,
Nostre laide sçait bien de santal rouge user,
D'orcanette et bresil pour la bien desguiser;
D'espagnol vermillon, en eau alumineuse,
Pour rendre une couleur vermeille et gratieuse.
Nostre laide, en aprez, pour rendre ses cheveux
Grossiers, gras, mercurez, noirastres et lenteux,
A mille inventions se monstre tres-active,
Se servant dextrement de certaine lexive,
De la fleur de genest, capilli-veneris,
Polypode, quercin, stecas et berberis;

De la cendre qui vient des racines d'Hyerre,
Des razures de boüis, et de fiel de terre,
Mellisse, catherac, escorce de lupins,
Pour rendre ses cheveux plus deliez, plus fins,
Jaunastres, chastenez, ou de couleur citrine,
Semblables aux cheveux de la douce Cyprine,
Frisez, crespillonnez, frizotez, crespillez,
Ondelez, perruquez, retors et annelez,
Cendrez, poudrez, musquez de poudre violette,
Benjouin et storax, ambre gris et civette,
Si qu'allant par la ruë elle laisse en passant
De son chef parfumé un odeur doux-flairant.
En somme, il fait bon voir l'idole revernie
Et replastrée à neuf, la face bien garnie
D'artifice et de fard de subtiles façons,
Et d'attraits desguisez pour gagner des mignons.
Mais en vain tous ces fards : ce subtil artifice
Ne peut si bien couvrir de nature le vice
Qu'il ne paroisse en fin; elle a beau s'atiffer,
Pinceter ses sourcils, se farder, piaffer,
Faire bien les doux yeux, aller à l'escarmouche
Des ames et des cœurs, bailler l'eau à la bouche,
Tenter tous les moyens de gaigner un amant
Pour rafraichir ce feu qui brusle son devant,
Exciter l'appetit, marcher à la J'en cherche,
Pour attirer quelqu'un qui d'amour la recherche ;

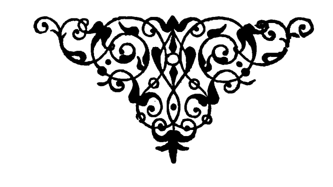
Mais personne n'en veut, encore que son teint
Jaunastre et bazané soit subtilement peint.
Sa hideuse laideur luy sert d'une defence;
Aucun n'est si ozé de prendre l'asseurance
Que d'assaillir ce fort : c'est un ferme rampart
Qui va descourageant le Cyprien soldart
De livrer un assaut à si fascheuse bresche,
Ou descocher dedans son amoureuse fleche.
C'est un masche-coulis : le haut garde le bas,
Et empesche d'aller aux amoureux combats.
Helas! que fera donc la pauvre infortunée,
Qui n'eust jamais pensé cuire en cette fournée?
Quel ayde, quel secours, pour apaiser ce feu
Qui la va consommant et brusle peu à peu
Le centre de son cœur d'une amoureuse flamme,
Qui luy fera bien tost sans secours rendre l'ame?
Courage! il faut trouver quelque bon passavant,
Quelque faquin valet ou palfrenier puant,
Flairant, sentant de loin le parfum de l'estable
Ou l'odeur du bouquin fascheux et detestable;
Quelque gros halfessier et lourdaut amoureux,
Muny assez d'humeur pour esteindre ses feux.
Nostre laide à la fin trop lasche s'abandonne
A un pauvre valet qui tres-bien la bouchonne;
Sous le ventre et par tout il l'estrille à plaisir,
Assouvissant ainsi son amoureux desir

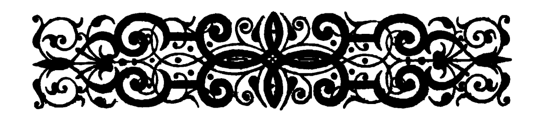
Entre les bras puants d'un garçon d'escurie,
Qui sçait bien appaiser sa plus chaude furie
Et refrener un peu cette amoureuse ardeur
Qui redouble son pouls et la met en humeur,
L'invitant desormais de labourer sa vigne.
Mais ce garçon, voyant cette laideur insigne,
Ne veut plus travailler en si laid attelier
S'il n'est tres-bien payé. On a beau le prier,
Il ne veut plus joüer sinon argent sous corde.
La dame, oyant cela, contrainte luy accorde
Des gages tous les mois, afin d'entretenir
Son cul de volupté et ce jeu maintenir.
Voyez comme tousjours la laideur on deteste!
Pensant vendre sa chair, il faut qu'elle en achete.
Un malotru valet, un coquin palfrenier,
Pour luy donner plaisir se veut faire payer.
Quel mal-heur, hé! bon Dieu, quel estrange mesnage!
O desastré mary, ô fascheux mariage!
Ils sont contraints tous deux, estrange affliction,
D'acheter de la chair pour leur provision.
Espoux infortuné, ta Meduze hideuse,
Ta laide en cramoisi, ta noirastre crasseuse,
Te crayonne aussi bien sur le front un croissant
Qu'une extréme beauté que l'on va courtisant.
Ton ame neantmoins n'en est point plus jalouse,
N'ayant jamais aymé une si laide espouse,

Pour avoir autre part mis tes affections,
Source de tant de maux et de divisions.
Voyez donc quel danger d'espouser femme laide!
Tous deux sont à l'emprunt, tous deux cherchent de l'aide.
L'un ayme une putain, et l'autre un palfrenier;
L'un le fait au bordeau, l'autre prez d'un fumier;
L'un le fait hardiment, l'autre le fait en crainte;
L'un le fait librement, et l'autre par contrainte;
L'un le fait en secret, et l'autre ouvertement;
Tous deux prennent plaisir au pris de leur argent;
Tous deux sont en hazard, aux bordeaux et estables,
De gaigner par argent le royaume de Naples,
La duché de Surie, au coin des refondus,
L'isle de Claquedent, au climat des perdus,
Sans oublier encor la comté de Baviere,
Marquisat de Tremblé, Pelade et Boutonniere.
Considerez, lecteur, quelles successions,
Royaumes, marquisats, duchez, possessions,
Heritent ces amans, vrais soldats de Cyprine,
Lesquels vont s'abysmans au gouffre de ruine!
Qui cause ces mal-heurs au desastré mary,
Qui peut-estre mourra de verrolle pourry,
Sinon d'avoir choisi une si laide femme,
Qui le contraint brusler au rais d'une autre flamme?
Pour avoir espousé un visage hideux,
Il se void à la fin chetif et mal-heureux,

Privé de tout plaisir, veuf de toute liesse,
Captif dans les liens d'une laide maistresse,
Qui soubs le joug nopcier le tient enchevestré,
Ne pouvant que par mort en estre depestré;
Et croy que, si encor la coustume estoit telle
Qu'entre les Chaldéens, dont l'espouse nouvelle
Estant conduite au soir au logis de l'amant,
Le prestre devant tous alloit lors allumant
Le feu nopcier sacré, qui ne devoit esteindre
Qu'on ne veist à l'instant leur mariage enfreindre,
Si que les mariez avoient la liberté
De se remarier en toute seureté
Ailleurs où ils voudroient, la flamme estant esteinte,
Nostre ennuyé mary, sans aucune contrainte,
Eust tost jetté de l'eau pour ce feu amortir
Et dissoudre ce nœud qui le fait repentir,
Ayant lasche espousé une si laide chevre,
Dont les noires vapeurs luy causent une fievre
Qui le fait horribler et frissonner de peur,
Considerant de prés sa difforme laideur,
Laideur jugez combien luy doit estre odieuse,
Puis qu'une grand' beauté en trois jours est fascheuse.
Mais le gros buffle est prins, comme on dit, par le nez.
Le sort en est jetté à chance et dez tournez.
Ce n'est pas jeu d'enfant, chapitre de reprise.
Depuis que soubs ce joug nostre ame se void prise,
Elle peut s'asseurer que cet engagement

Nous doit accompagner jusques au monument ;
Le repentir est vain ; toutes belles excuses
Ont les pasles-couleurs ; pour neant mille ruses
S'imaginent aprés. Il faut franchir le pas
Sans dire, en souspirant : « Las ! je n'y pensois pas. »
Mais laissons ces amans deplorer leur servage
Pour conter au lecteur un autre mariage.





TYRANNIQUE SERVITUDE à laquelle se submet et s'engage celuy qui espouse une femme riche, et de plus haute extraction que la sienne.

SATYRE CINQUIESME.

Si vous l'espousez riche et pleine de moyens,
Extraicte de haut lieu et de nobles parens,
Vous vous perdez du tout, vous tombez en un Scylle,
En un Charybde affreux, un Syrte difficile.
Vous pensez, l'espousant, avoir bien du plaisir,
Et vous n'espousez rien qu'un fascheux desplaisir;
Vous pensez, l'espousant, vivre en toute liesse,
Et vous mourez vivant accablé de tristesse;
Vous pensez, l'espousant, comme un autre Ixion,
Embrasser plein d'espoir une riche Junon,
Et vous n'espousez rien qu'une venteuse nue,
Qui broüille vos esprits et sille vostre veue,

Ne pouvant rien sortir d'un tel accouplement
Que centaures d'ennuys, que monstres de tourment.
L'espousant, vous pensez espouser une femme,
Et vous n'espousez rien qu'une superbe dame
Qui vous gourmandera comme un vil serviteur
Et vous fera mourir en extréme langueur.
De libre vous voila tombé en esclavage,
Et vostre liberté court un piteux naufrage
Sur l'ocean enflé des vents de sa grandeur,
Qui vous abysmeront au gouffre de malheur.
Vous pensez, comme on dit, braver en pleine foire,
Chargé d'or et d'argent, comme on vous fait accroire;
Vous pensez, l'espousant, avoir tout à souhait:
Vous errez au calcul, vostre compte est mal fait.
Amy, vous vous trompez; vous comptez sans vostre hoste
Vous compterez deux fois. Voguant sur ceste coste,
Vous pensez butiner les thresors du Levant,
Pippé d'un vain espoir qui vous va decevant;
Mais vous ne gaignez rien que reproches piquantes,
Dont on va repaissant vos trop folles attentes.
Vous verrez quelquesfois cette femme en fureur
User en vostre endroit d'une estrange rigueur.
S'il advient par hazard qu'un important affaire,
Où elle ayt interest, vous ayez voulu faire,
Soit ou pour recevoir le raquit provenant
D'une rente amortie à elle appartenant,
Ou soit que ce rembours à braver tu despence,

Lors elle te repart d'une fiere arrogance :
« Quoy, maraut, penses-tu de mon bien disposer?
Est-ce le seul sujet qui t'a fait m'espouser?
Et quoy! voudrois-tu bien, gueux à platte besace,
Qui faquin es sorty d'une si basse race,
Selon tes appetits disposer maintenant
De mes commoditez, et trencher du Rolant,
Portant habits pompeux de soye à chiquetades?
Je t'empescheray bien de faire ces bravades
Aux despens de mon bien, te serrant de si prez
Le mords que tu n'auras moyen de mordre aprez.
Vas t'en en Canada pescher aux escrevisses,
Et ne viens point icy reprocher tes services.
Tu es un gentil sot; je t'ay fait trop d'honneur
De t'avoir espousé et donné ma faveur.
Tu n'avois, mal-heureux, que la cappe et l'espée,
Comme un adventurier, lors que tu m'eus trompée.
Sans moy, pauvre maraut, vivre tu ne pourrois;
Tu es donc trop heureux de me servir cent fois.
Pour toy j'ay refusé cinquante gentils-hommes,
Issus de fort bon lieu, qu'à present je ne nommes,
Lesquels me recherchoient pour mes nobles parens,
Mon exquise beauté, ma richesse et mes biens;
Tu devrois donc baiser à toute heure la place,
Où je pose mes pas, t'ayant fait tant de grace
De t'avoir seul choisi entre tant d'amoureux,
Esprise follement d'un amour mal-heureux,

Et pipée aux attraits de tes douces blandices,
Tes appas deceveurs, tes subtils artifices,
Dont fin tu t'es servy pour gaigner sous l'hymen
Ma grace, mon amour, et jouyr de mon bien.
C'estoit à mes moyens qu'on usoit de caresse :
On courtisoit mon corps pour avoir ma richesse ;
Ce n'estoit point à moy que s'addressoit l'amour,
C'estoit à mes escus que l'on faisoit la cour.
« Mais, las! pauvre abuzé, tu n'es pas où tu penses ;
Je t'empescheray bien de faire des despences
Et tourner si souvent les dez à mes despens,
Banqueter tes amis ainsi que tu pretens,
Trencher du liberal en toute compagnie,
Ayant de mes escus la bourse bien garnie ;
Joüer, boire d'autant, folastrer en tous lieux,
Piaffer tous les jours en habits somptueux.
J'auray tost arraché ceste folle esperance,
Te tenant de si prez l'argent et la finance
Que tu n'auras moyen d'accomplir tes desseins.
Si tu m'y veux forcer, tes efforts seront vains ;
Je sçauray bien dompter cette fougue espagnolle,
T'ostant, avec l'argent, le cœur et la parolle. »
Qui demeure esperdu, immobile, estonné?
C'est le pauvre mary, plus que s'il eust tonné,
Estourdy du batteau et camus à merveilles ;
Cette tempeste oyant si prez de ses aureilles,
Il est tout hors de luy, son esprit travaillé

Demeure tout confus, se voyant ravallé,
Du haut du firmament d'une belle esperance,
Au centre plus profond de toute defaillance.
Ja desja il pensoit estre aux quatre élemens,
Et au cube carré de ses contentemens,
Sous l'equinoxial foisonnant d'abondance,
Au cercle apogean d'une riche puissance,
Au solstice eslevé de toute volupté,
Et au point vertical d'heur et felicité.
Ja il pensoit avoir gagné la riche flotte
De l'Inde ou du Peru, comme un expert pilotte,
Un subtil escumeur, un pyrate ruzé ;
Mais il se trouve en fin sottement abusé.
Pensant avoir trouvé la pierre aux alchimistes
Et les riches lingots des fins Paracelsistes,
Pour s'estre marié pour les biens richement,
Il ne remporte rien qu'un grand contemnement.
Ses fourneaux, son metail, sont tournez en fumée ;
Sa jeunesse à souffler en vain s'est consommée,
A souffler, plain d'amour, mille souspirs ardens,
Pour de sa riche femme obtenir les moyens.
Pensant en bon argent transmuer son mercure,
Il le void transformé en mespris et injure.
Voyant à coups de bec sa femme l'outrager,
Voudroit bien, s'il pouvoit, d'elle se revencher ;
Mais il n'ose gronder ny dire une parolle,
Qu'il n'ait tout aussi tost le retour de son roolle ;

S'il passe plus avant et la vueille offenser,
Et en ses actions trop prompt la traverser,
Ou, de colere esmeu, il use de main mise,
Lors il est menassé d'estre mis en chemise,
Renvoyé au bissac en chausses et pourpoint.
Puis ses parens sont là, lesquels ne manquent point
De Rolans, Fierabras et de trenche-montagne,
Qui luy feront bien tost mesurer la campagne,
Ou bien luy tailleront des jartiers d'incarnat.
Ainsi sera payé le bravache soldat,
Pour merité loyer et digne recompence
D'avoir pour l'espouser consommé sa substance.
Mal-encontré mary, qui pensoit avoir pris
Une femme en ses lacs! et elle l'a surpris,
Luy tenant de si prez le pied dessus la gorge
Qu'à peine il peut user des soufflets de sa forge;
Le renge sous ses loix la baguette à la main,
Luy faisant bien ronger et remascher son frain;
Ores le maniant à diverses passades,
A courbettes, à bonds, voltes et ballotades.
Sa dame est l'escuyer; il n'est que le poulain,
Bridé, sanglé, piqué, comme un retif vilain,
Le caveson au nez, le mords tousjours en bouche,
De crainte qu'il ne soit trop fougueux ou farouche;
Le rendant à la main plus souple et obeissant
Que n'est à son regent le plus craintif enfant.
Il est plus malheureux mille fois qu'un corsaire,

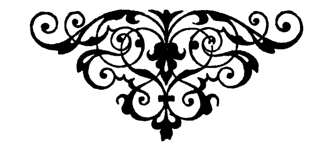
Prisonnier sur la mer en extréme misere,
A la rame attaché, pour luy faire sentir
De tous ses larrecins un triste repentir ;
Estant contraint souffrir les rudes escourgées
D'un comite cruel aux humeurs enragées ;
Si dans le galiot quelque faute il commet,
Au profond de la mer tout soudain on le met.
De mesme est ce mary attaché à la rame
Des fougueuses humeurs de sa superbe dame,
Qui le force obeïr à ses complexions
Et ployer sous le joug de ses affections,
Luy faisant avaler en un jour plus d'injures
Qu'une truye en un an ne boiroit de laveures.
Ce sont les nerfs de bœuf de ce comite fier
Dont la femme souvent pratique le mestier
A l'endroit du mary tombé en esclavage
Dans les creuses prisons de son hautain courage,
Luy tenant des propos beaucoup plus rigoureux
Qu'un comite inhumain au forçat mal-heureux.
« Impudent ! oses-tu eslever ta paupiere
De ta presomption contre ta nourriciere? »
Dira cette superbe à son mary captif,
S'il fait trop le fascheux, le rebelle, ou retif.
Il est contraint d'obeyr, d'endurer et se taire,
Enchaisné aux cachots de si rude geoliere,
Qui luy tiendra ces mots : « Ha ! petit avorton,
Potiron d'une nuict, trop foible rejetton ;

Ha ! petit vermisseau, qui rampes de nature,
Qui au monde t'ay mis comme ma creature ;
Oze-tu maintenant contre moy t'eslever,
Toy qui, comme vassal, dois de moy relever?
Tu as le nez trop court pour avoir l'asseurance
De m'oser attaquer ou me faire nuisance ;
Autrement je ferois sur ta teste orager
Une gresle de coups, si tu l'osois songer.
Retire toy, coquin ! hors de devant ma face.
Je le dis, je le veux, et me plaist qu'on le face !
Je ne veux plus t'ouyr tempester en sergent,
Pensant par ce moyen tirer de mon argent ;
Tu as donc beau fouguer et user de menasse,
Car ce n'est pas pour toy que ces œufs on fricasse.
Mon argent et mon bien sont voüez autre part
Que pour entretenir un esventé soldart.
Tu as, pauvre estourdy, fort mal pris tes mesures,
Tu peux bien autre part chercher tes adventures. »
Quoy ! ce pauvre mary pourra il supporter
Ce foudroyant esclat, et ferme y resister?
Non, non ; il ne pourroit, non plus que la rosée
De l'aurore estival, aux rayons exposée
Du delien flambeau, lequel va dissipant
Cet humeur matinal au midy s'eslevant ;
Ou bien, diray-je encor, non plus qu'aux monts d'Indie
Les petits pigmeens à la rude bondie
Des grües et vautours, lesquels tout à la fois

Les enlevent en l'air, deux à deux, trois à trois;
De mesme le mary n'a non plus de puissance
De soustenir l'effort et la fiere arrogance
De sa femme en couroux qu'un meschant petit nain,
Ou la caille à l'endroit du faucon inhumain.
C'est contre les geans entreprendre l'escrime,
Et ronger du serpent l'esopienne lime.
C'est vouloir opposer la pointe d'un freslon
Pour arrester le choc d'un ferme bataillon,
C'est un tres-dur rocher contre le tendre verre,
De vouloir resister à ce foudre de guerre.
La nature a donné à tous les animaux
Moyen de se defendre encontre tous assaux;
Elle a voulu doüer d'une prompte vitesse
Les lievres trop craintifs, si quelqu'un les oppresse;
Elle a voulu donner des crochets au sanglier,
Des cornes au taureau, au cerf et au belier;
Aux serpents une queuë et aux pigeons des aisles;
Aux herons un grand bec, aux vautours et aux aigles;
Aux mouches l'aiguillon pour nous esguillonner:
Aux femmes tout ainsi elle a voulu donner,
Trop foiblettes de corps, la langue pour defence,
Leur rempart asseuré et leur ferme asseurance,
Leur grand palladium, leur donjon et leur fort,
Leur refuge dernier, leur unique support.
Leur langue est leur carquois, leur fureur leurs sagettes,
Pires cent mille fois que ceux des Massagettes,

Dont les coups acerez ne donnent que la mort,
Et les leur tuent l'honneur ou le blessent bien fort.
Le mary laisse donc siffler cette couleuvre,
Sçachant que son venin tant seulement demeure
A la gorge et aux dents : ainsi le noir venin
Et le poison mortel du sexe feminin
Ne gist tant seulement qu'en leur langue meschante,
Laquelle est mille fois plus aiguë et trenchante
Qu'une lame d'acier, qu'un poignard aceré,
N'estant homme si fort, constant et asseuré
Qui, frappé de ses traicts, ne perde la constance,
Se voyant gourmandé par cette fiere engeance,
Vergongné, mastiné d'un si vil animal,
Animal imparfait, qui n'est né qu'à tout mal;
Animal importun, superbe, plein de rage,
Effronté, mesdisant, inconstant et volage;
Animal simulé, tout confit en trahison,
Hypocrite, fardé, sans esprit ny raison.
O sexe lunatic, ô femme trop fantasque,
Plus cruelle aux humains que l'inhumaine Parque,
Que la fiere Atropos, tant seulement couppant
Le filet de nos jours! et toy tu vas trenchant
De ton fatal ciseau, ta langue envenimée,
Aussi bien que le corps, l'heureuse renommée.
Contemplez donc, lecteurs, et deux fois contemplez
Combien sont mal-heureux ceux qui sont enroolez
Aux prisons de l'hymen sous dame si puissante,

Extraicte de haut lieu, en richesse abondante ;
Vous pauvre d'autre part, d'un lieu vil et abjet,
Vous rendant son vassal et obeissant subjet,
Son valet, son garçon, son laquais et son page,
Detenu prisonnier en turquesque servage,
Ayant pour l'espouser vendu la liberté,
Pour un petit de bien servement acheté.
Quiconque voudra donc qu'esclave on le mastine
Fera bien d'espouser femme riche et mutine.





LA TRISTE ET DURE PAUVRETÉ, mespris et contemnement où tombe celuy qui espouse une fille pauvre et de plus basse qualité que la sienne.

SATYRE SIXIESME.

Si vous l'espousez pauvre en toute pauvreté,
Vous tramez un filet qui vous tient enreté
Aux prisons où tousjours vostre ame endure et souffre ;
Vous mesme vous creusez et l'abyme et le gouffre
Lequel doit engloutir vos plaisirs plus plaisans,
Pour vous laisser après mille soucis cuisans,
Qui usent vos esprits d'une lime rongearde
Et rendent vostre humeur fantastique et songearde,
S'alambiquant du tout à chercher le moyen,
Fuyant la pauvreté, d'amasser quelque bien,
Pour nourrir vos enfants, vostre train et famille,
Qui vous fait supporter des gesnes mille et mille ;

Arrivant bien souvent, contre toute raison,
Qu'on verra plus d'enfans en moyenne maison
Qu'aux maisons de ces grands, riches et opulentes,
Qui manquent d'heritiers pour posseder leurs rentes.
Si pauvre vous avez des enfans à foison,
Cela redoublera le trop cuisant frisson
De leur gagner du bien, vostre femme estant pauvre,
N'ayant d'or ny d'argent enrichy vostre coffre,
Pour n'avoir apporté que le cul et les dents,
Qui requierent tous deux de tres-grands entretiens.
Il faut de volupté que son cul on nourrisse,
Et que la faim des dents de pain on assouvisse,
Qui est au pauvre espoux un os dur à ronger,
Et le fait de despit à toute heure enrager,
La teste secoüaut auprés de sa compagne,
Comme un barbet moüillé ayant pesché la cane;
Et, n'est que de sa part il a quelque moyens,
Il ne pourroit nourrir sa famille et ses gens,
Pour avoir follement, plein de flamme amoureuse,
Espousé sans argent une necessiteuse,
Pipé par les attraits d'une fresle beauté,
Qui le tient maintenant en grand' captivité.
Car, combien qu'elle fust pauvrette et disetteuse,
Ne laisse neantmoins d'estre fort glorieuse.
Faut-il, helas! faut-il qu'un peu de volupté
Ayt fait à si bas pris vendre la liberté
De ce pauvre mary, ayant pris alliance

En lieu vil et abjet, sans aucune esperance
D'avoir quelque secours, en ses necessitez,
De si pauvres parens, sans bien ny qualitez,
Tous gens de bas alloy, d'une chetive race!
Faut-il qu'une beauté, qui tout soudain s'efface,
L'ait tant fait oublier et esgarer de sens,
D'avoir ainsi souillé l'honneur de ses parens,
Sa race, sa maison, laschement profanée
Soubs les rustiques loix d'un si pauvre hymenée!
Hé quoy! diray-je encor, faut-il que ces espris
Par les rays d'un bel œil ayent esté surpris,
Charmez et amorcez, ensorcelez encore,
D'un œil vrayement d'aspic qui ses plaisirs devore,
Pour luy faire adorer soubs le nopcier lien
Une seule beauté, veuve de tout moyen,
D'amis et de parens, une bien pauvre fille,
Qui ravalle si bas l'honneur de sa famille!
Ses plus proches parens le quittent d'amitié,
Ayant pris, sans conseil, pour sa chere moitié
Une fille qui n'a qu'un visage agreable,
Pauvrette, sans parens, sans moyens, peu sortable
A son antique race et à ses qualitez,
Ce qui rend ses parens contre luy despitez.
Ayant retrogradé de la dixiesme sphere,
Et du haut cercle astré brillonnant de lumiere
Où ses nobles parens avoient haussé son nom
Et gravé la splendeur de son fameux renom,

Pour lasche s'abaisser jusqu'au centre de Rée,
Qui rend par cet hymen sa race mal-heurée.
Voyant donc ses parens ainsi le contemner,
Cela luy fait aussi de sa part desdaigner
Sa femme, ja content de son mignard visage,
Desdain qui germe entr'eux un tres-mauvais mesnage.
Si la pauvrette veut au logis commander,
Son mary tout soudain la voudra gourmander,
Luy disant : « Penses-tu estre dame et maistresse,
Et commander ceans ainsi qu'une princesse?
Je te renvoyeray bien aux champs, à tes moutons.
Nous n'avons pas esté toy et moy compagnons;
Tu n'estois rien sans moy qu'une simple haridelle,
Et je t'ay fait porter l'habit de damoiselle.
Tu n'as rien apporté que le cul seulement;
Tu n'avois, quand tu vins, qu'un pauvre vestement,
La robbe de blanchet comme une villageoise,
En teste un couvre-chef à la mode viroise,
Et, enflée aujourd'huy du levain de mon bien,
Te voyant sur le dos ce superbe entretien,
Tu me veux commander, combien qu'on t'ait fait naistre
D'un atome leger et presque d'un non estre.
Ta memoire et ton nom gisoient comme au tombeau;
Naistre et ressusciter je t'ay fait de nouveau,
Esclorre je t'ay fait de la poussiere et cendre
D'une grand' pauvreté, pour heureuse te rendre,
Comme un nouveau phenix renaissant peu à peu

Des cendres de son corps consommé par le feu;
Neantmoins, comme un paon, tu estalles tes aisles,
Tu veux trencher du pair avec les damoiselles.
Croy que j'abbaisseray ton arrogant caquet,
Te faisant mettre bas la coiffe et l'affiquet.»
Lors la femme repart, esprise de colere :
« Penses-tu que je sois comme une chambriere?
Tu as beau detester tous les quatre elemens,
Ton espouse je suis malgré tes juremens.
Il faut doux comme laict avaller ce breuvage,
Puis que l'hymen nopcier nous joint par mariage.
Bien que je fusse pauvre et sans commodité,
Chacun me recherchoit pour ma rare beauté;
Un regard de mes yeux, un seul traict de ma face,
D'un Scythe le plus fier eust peu gaigner la grace;
Je ne pouvois manquer de trouver bon party,
Ayant de cent beautez le visage assorty.
« Quoy! penserois-tu bien que j'eusse esté perduë
Si espouse chez toy je n'eusse esté renduë?
Mon visage parloit pour moy, et mon corps gent
Me pouvoit acquerir des maris sans argent.
Ne me reproche point, par colere ou menace,
Que mon estre j'ay pris d'une trop basse race,
Pour oser contre toy faire comparaison.
Femme tu ne devois me prendre en ta maison
Si tu ne desirois m'avoir pour ta compagne.
Pauvre, je ne veux point qu'un mary me desdaigne.

Pourquoy m'espousois-tu pour ainsi m'outrager?
Qu'heureuse j'eusse esté d'espouser un berger
Plustost qu'un tel tyran de nature cruelle,
Qui me tient en prison comme une criminelle,
Me gourmande, me bat, ainsi qu'un chien mastin!
O trop barbare espoux! ô cœur diamantin!»
Infortuné mary, qui eust dit qu'une gueuse
Qui n'avoit que le cul eust esté si fascheuse?
Qui eust jamais pensé qu'une qui n'avoit rien
Que la seule beauté, le rustique maintien,
De discours arrogans eust voulu te rebattre,
Et joüer la Medée ainsi qu'en un theatre?
Tu pensois, l'espousant, estre mieux respecté,
Mieux servy, mieux obey, pour sa grand' pauvreté.
Tu sçais où tu en es; tu en as belle lettre;
Tu ne devois jamais pour ton espouse admettre
Une fille si pauvre, alleché d'un desir
Qui te fait acheter un trop cher desplaisir.
Tousjours sa pauvreté te fait baisser la teste,
Et son fascheux caquet te tourmente et moleste.
Sous silence je tais tant de soucis cuisans,
Tant de soin d'amasser du bien à ses enfans,
Tant de nuicts sans repos et tant d'inquiétudes,
Tant de jours en travail, fascheuses servitudes,
Tant d'ennuis, de chagrins, fruicts de la pauvreté,
Qui tiennent ses esprits aux prisons arresté.
N'estant point advancé, du costé de sa femme,

D'argent ni de moyens, cela luy gesne l'ame.
Il est plus tourmenté qu'un Sisyphe aux Enfers,
Sentant de pauvreté les plus rigoureux fers.
Le soin le va rongeant; sa femme le travaille;
Ses parens depistez luy livrent la bataille.
Voilà le foudre horrible et les triples fléaux
Qui luy font endurer de tres-rudes assaux;
Mais ce qui plus des trois le gesne et le bourrelle,
C'est de voir commander sa femme en damoiselle,
Superbe, aller par haut, braver effrontément,
S'enfler pleine d'orgueil, respondre arrogamment,
N'estant rien si fascheux ny tant insupportable
Qu'une pauvre enrichie. O chose detestable!
Estrange changement, que de voir un serpent,
Qui naguere trainoit sur le ventre rampant,
S'eslever haut en pieds, et, d'une humeur hautaine,
Braver les animaux qu'il rencontre en la plaine!
O monstre contrefait, ô changement divers!
Nature, que je croy, opere de travers,
En metamorphosant un cœur d'humble bergere,
Nourrie entre les champs, le chaume et la fougere,
En un courage enflé plein de presomption,
Pour morguer son mary à la moindre action.
Hé! Dieu, quel changement, quelle estrange coustume,
Quel amer gobelet, quelle horrible amertume,
De voir ceux qui n'ont rien apporté au logis
Commander pleins d'orgueil! De honte j'en rougis;

Je frissonne d'horreur de voir une coquine
Gourmander son mary d'une façon mutine,
Si bien qu'il est contraint par un baston noüeux
D'arrester quelquefois son caquet ennuyeux
Et rabaisser un peu son audace effrenée ;
Puis, estant, comme elle est, de pauvres parens née,
Cela le rend encor plus prompt à la renger,
N'ayant aucuns parens qui la puissent venger.
L'un pleure, et l'autre bat ; l'un fougue, et l'autre crie.
Voyez qu'un pauvre hymen donne de fascherie !
Quels doux predicamens ! L'un est en action,
Qui tempeste, qui bat, et l'autre en passion
A recevoir les coups en extrême agonie.
Quel disdiapasson ! quelle rude harmonie !
Quelle musique ! Hé, Dieux ! quel discordant discort
Entre ces mariez, quelle mourante mort,
L'un se plaignant des coups qu'à grand tort il endure,
L'autre de pauvreté tres-rigoureuse et dure,
Qui l'a reduit si bas qu'il est presque indigent,
Pour avoir espousé sa femme sans argent !
Et, voyant bien qu'elle est cause de sa misere,
Cela luy fait lascher sur elle sa colere,
Desgorger sa fureur, chargé de tant de soin,
Tant d'enfans, et l'argent luy faillir au besoin !
Puis mesnage est pesant (comme l'on dit) en diable,
Ayant l'appetit grand, le foye insatiable,
Avide l'estomach, si tres-longues les dents

Qu'il serait bien requis, pour tous ses entretiens,
Saouler ses appetits, à sa faim satisfaire,
D'avoir de l'Espagnol la bourse pecuniaire,
Dans laquelle l'on void reverberer souvent
Les rayons jaunissans de cet or qui nous vient
De l'Inde, ou du Peru, des isles Philippines,
Mexique et Calicut, où sont les riches mines;
Sous l'atome duquel, la forme et les rayons,
Le grand Jupin voulut descendre en ces cantons;
Sans lequel nos amours se tournent en furie,
Sans lequel on nous fuit, attains de ladrerie.
Depuis que nous voyons l'argent, nostre cher cœur,
Prendre congé de nous, tout se tourne en langueur,
Nos plaisir en douleur, et nos ris en tristesse,
Et, bref, la pauvreté est une rude hostesse.
C'est une maladie où tous les medecins
N'entendent rien du tout, bien que rusez et fins.
Non; pauvreté n'est rien qu'une paralisie,
Un dormir lethargic, qui tient l'ame transie,
Tous les nerfs engourdis, ostant le sentiment
Des actions du corps, avec le mouvement;
Ce metail est l'esprit qui donne à nos arteres
Le vital mouvement et appaise ses fievres.
C'est ce qui donne aux nerfs un esprit animal,
Envoyé du cerveau par l'argenté canal
De l'espine du dos; c'est ce qui donne aux veines
La chaleur et le sang, sont ces vives fonteines,

C'est le cerveau, le foye et le cœur des humains,
C'est la vie et le sang de nos plaisirs mondains;
C'est le premier mobile et la dixiesme sphere,
Qui donne à nos plaisirs la roüante carriere;
C'est ce qui faict mouvoir la roüe et les ressors,
Le secret des secrets, et l'accord des accords.
Argent est le pivot, l'arcboutant et le pole;
C'est ce puissant Atlas, qui de sa forte espaule
Va soustenant le ciel de nos contentemens;
L'elixir resultant de tous les elemens
Des plaisirs d'icy bas; ciel dont les influences
Departent à nos cœurs mille resjouyssances;
Vray soleil des humains, qui esclaire nos yeux;
Sainct ange Raphaël, qui nous guide en tous lieux;
Divin charme-soucy, oste-soin, chasse-peine;
De toutes voluptez la source et la fontaine!
C'est pourquoy nous lisons qu'un certain jour les dieux,
Pour monstrer leur grandeur, sortirent orgueilleux
Des planchers azurez, portant dedans leur dextre
Les armes et trophée où chacun est adextre.
Le dieu tonnant Jupin son clair foudre monstroit,
Et l'invincible Mars sa lance en main branloit;
Ce devoreur d'enfans, ce vieil songeard Saturne,
Fist monstre d'une faux, et d'un trident Neptune;
Mercure un caducée, une lyre Apollon;
L'arc, la trousse et les traicts l'archerot Cupidon;
Son vignoble Bacchus, et Cerés ses campagnes,

Le dieu Pan ses forets, les Muses leurs montagnes,
Hercule sa massue, et Pallas son pavois,
Sa coquille Venus, Diane son carquois.
Mais, tout incontinent qu'ils eurent veu la terre
Ouvrir ses larges flancs, dans lesquels elle enserre
Tant de riches thresors, ils furent tout espris
D'un desir de joüir de ce metail de pris.
De cet or jaunissant chacun veut qu'on luy donne;
Le puissant Jupiter en dore sa couronne,
Son throsne et son palais, et sa cuirasse Mars,
Sa picque et son espée, et Cupidon ses dars,
Neptune son trident, son caducée Mercure;
Apollon en dora sa blonde chevelure,
Pallas sa forte lance, et Cerés ses moissons,
Et le reste des dieux s'en sert en cent façons.
Voyez combien pour l'or Berecinthe on honore!
Pour ce riche metail chacun des Dieux l'adore.
Il est donc plus puissant que ne sont tous les Dieux.
Il dompte les humains, il penetre les cieux,
Il brave les Enfers, il charme le Cocyte,
Le Stix, le Phlegeton; le Cerbere il despite.
Quiconque est donc privé de ce puissant agent
Avec les Quinze-vingts peut dire, sans argent,
Qu'il a perdu chetif toute joye en ce monde,
Et qu'il tombe aveuglé en la fosse profonde
De toute pauvreté, s'il n'est illuminé
De ce brillant metail aux mines affiné,

Dont la privation est une estiomene,
Un chancre à nos esprits, à nos corps la gangrene.
Voyez donc quel mal-heur au mary mal-heureux,
D'espouser, aveuglé, femme pour ses beaux yeux,
Sans amis, sans argent, pauvrette et disetteuse!
Et n'est-ce pas creuser la fosse malheureuse,
Laquelle doibt enfin ses plaisirs engloutir,
Pour luy laisser aprés un tardif repentir?
Que reste à cet espoux, sinon soucy pour page,
Chagrin continuel pour vallet de bagage,
Peines, ennuys, soucis, pour hommes et vassaux,
Pour laquais et goujats mille espineux travaux,
Et pour maistre d'hostel tousjours nette cuisine:
Voila comme le train d'un pauvre hymen chemine.
C'est peu que tout cela, ce ne sont rien que jeux;
C'est bien autre malheur s'ils sont pauvres tous deux.
Mais, lecteur, je ne veux profaner ma satyre,
Pour lasche m'amuser à pourtraire et descrire
Les malheurs d'un hymen populaire et abject.
Souz silence je tais un si ample subject;
Je ne veux point chanter, en ces vers satyriques,
L'hymen infortuné des estats mechaniques:
Car ce seroit la soye au fleuret meslanger,
Le chanvre avec le lin, et l'or au fer ranger.
Je laisse les mal-heurs de cette populace,
Qui de maux souz ce joug souffre une milliasse,
Pour t'advertir, lecteur, des perilleux dangers,

Des bancs et des escueils de ces nopcieres mers,
De ces vents orageux, ces tempestes grondantes,
Ces borasques, ces flots, ces vagues escumantes,
Prestes à submerger, abysmer et noyer
Ceux qui vont naviguant cet ocean nopcier.
A grand'peine l'on peut esviter le naufrage,
Faisant voile en la mer du fascheux mariage;
On court tant de perils, de risques et hazards,
De vents, de flots, d'escueils et corsaires pillards,
Qu'à grand'peine l'on peut flotter en asseurance
Entre tant de dangers rangez en ordonnance
Pour tascher à tous coups de perdre et abysmer
Nostre flottante nef au profond de la mer.
Hé! quelle est cette mer, sinon le mariage?
Quels sont ces aquilons qui excitent l'orage,
Que la diversité de nos complexions,
Qui sur cet ocean meuvent cent tourbillons?

Hé! quels sont ces escueils qui brisent le navire La Belle.
Par un choq perileux, que le cruel martyre
D'une extreme beauté qui nous plante à plaisir
Des cornes sur le front en soulant son desir?

Quels sont ces flots cruels, ces ondes boüillonnantes, La Colerique.
Que l'humeur choleric des femmes arrogantes?

Quel est ce gros broüillas et la sombre noirceur La Laide.
Qui obscurcist les airs, que l'insigne laideur

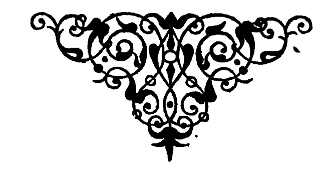
D'un front tout bazané d'une horrible Meduze,
Qui d'un charmeur discours vostre jeunesse amuse?

La Riche. *Quels sont ces escumeurs, corsaires rigoureux*
Que l'on va rencontrant sur ces flots escumeux,
Que le courage enflé d'une femme opulente,
Qui dedans ses prisons cruelle vous regente
La baguette à la main, vous faisant endurer
Les tourmens que feroit un corsaire sur mer?

La Pauvre. *Quel est le chaud le froid et la faim importune,*
Que l'on souffre voguant sur ce vaste Neptune,
Loin de terre escartez, sinon la pauvreté,
Espousant sans moyens femme pour sa beauté?

Contemplez donc, lecteur, combien la destinée
Nous trame de dangers sur la mer d'hymenée!
Quel pilote asseuré, quel expert nautonnier,
Quel hardy matelot, quel ruzé marinier,
Se voudra embarquer en mer si orageuse,
Pleine de tant d'escueils? Quelle ame hazardeuse,
Quel esprit aveuglé, plein de temerité,
Voudra faire flotter sa chere liberté
Sur un tel ocean, tout escumant de rage,
S'il ne veut s'exposer au peril de l'orage?
Et, bref, tous les destroicts de l'ocean du nord,
Ou ceux qui vers le sud ont un funeste abord,

Celuy de Magellan vers le vole Antarctique,
Ou cil de Gibraltar dessous nostre ourse Arctique,
Ne sont point aux nochers si fascheux à passer
Comme il est dangereux une femme espouser.





A MADEMOISELLE ***

MA MAISTRESSE.

STANCES

Imprimées en 1610, à la suite de la *Satyre Ménippée*.

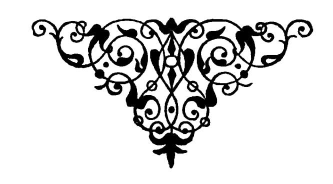
Ma chere ame, mon tout, je me viens excuser
Si j'ay osé blasmer tout le sexe des femmes.
Non! non! mon cœur, ce n'est qu'aux impudiques dames
Que mes cyniques vers se doivent adresser.

J'ay tousjours respecté les chastes Damoiselles;
Poussé de ton amour et de la verité;
Je n'ay donc par ces vers nullement merité
D'encourir ta disgrace et des autres pucelles.

Plustost, mon cœur, tu dois m'aimer plus ardamment
D'avoir choisi pour but une telle matiere,
Qui fait ta chasteté briller par son contraire,
Comme en l'obscurité brille le diamant.

Plus le suject est beau et rare en son essence,
Plus j'en suis desireux; ainsi ta chasteté,
Comme un rare suject, me retient enreté
Dans les rets amoureux de ton obeïssance.

Sans toy, chere beauté, je ne veux ny puis vivre;
Sans toy dedans mon corps ne peut battre mon cœur;
Tu es l'esprit vital qui le tient en vigueur
Et le doulx air qui faict que mon polmon respire.



CENSURE DES FEMMES

SEPTIESME SATYRE

AVERTISSEMENT.

La satyre qui suit a été originairement publiée à part sous ce titre : THIMETELIE, ou Censure des femmes, en laquelle sont amplement descrites les maladies qui arrivent ordinairement à ceux qui vont trop souvent à l'escarmouche soubs la cornette de Venus (Paris, Millot, 1609, in-8). Elle était précédée d'une dédicace en prose et de trois pièces de vers que nous croyons devoir reproduire.



A MONSIEUR

DU CRIOULT LE JEUNE

Mon confrere, Docteur en medecine.

Monsieur,

L'AMITIÉ que nous avons contractée ensemble depuis le temps que j'ay eu l'heur de vous cognoistre, et les devis familiers que nous avons euz l'un avec l'autre touchant les maladies qui arrivent ordinairement à ceux qui font trop souvent voile en Cypre pour sacrifier à la Paphienne, m'ont incité de vous dedier ce petit eschantillon desdictes maladies, et vous supplier, comme mignon d'Apollon et nourrisson d'Esculape, luy servir d'antidote, de theriaque et preservatif contre le venin des mesdisans, desquels vous pouvez arrester les fureurs et fumeuses boutades, leur donnant pour contrepoison une purgation d'helebore, pour descharger leur cerveau lunatique et despravé, qui les pousse, comme insensez maniaques, à desgorger une Iliade de calomnies contre ceux qui se meslent d'estaler leurs étoffes poëtiques au plain marché de la France. L'esperance que j'ay que vous appaiserez tous ces fascheux symptomes et preser-

verez ce petit poëme du noircissant venin de la calomnie me dispensera de vous tenir plus long discours pour vous asseurer que je suis,

Monsieur,

Vostre serviteur tres-affectionné,

COURVAL, *medecin.*

AUDIT SIEUR DU CRIOULT.

STANCES.

DOCTE fils d'Apollon, nourrisson d'Esculape,
Qui fais par ton sçavoir qu'un malade r'eschappe
Et se sauve des traicts de la cruelle mort,
Deffends ainsy, Crioult, des fleches de l'envie
Ces vers auxquels on veut par force oster la vie
S'ils ne sont secourus de ton aide et support.

Tu pourras ordonner un bon electuere
Pour servir d'antidote à la poison amere
Et au fiel escumeux des mesdisans pervers,
Ausquels tu donneras quelque fort cathartique
Pour purger leur cerveau perclus et lunatique
Qui leur fait tant vomir de venin sur mes vers.

ΑΘΑΝΑΤΩΝ ΣΤΕΦΑΝΟΣ ΜΟΥΣΩΝ ΑΜΑΡΑΝΘΙΝΟΣ ΑΙΕΙ.

AU SIEUR DE COURVAL,

Docteur en medecine,

SUR LA *TIMETHELIE*.

STANCES.

COURVAL, excuse-moy si je n'ose en ces vers
Me jetter comme toy sur ce sexe pervers,
Craignant l'ardent courroux du bel œil qui me tue :
Car, si tost qu'il me voit oppressé de douleur,
Il s'oppose à ma flamme et retient ma fureur
Lorsqu'à le detester ma muse s'evertue.

Parle moy d'attaquer un monde d'ennemis,
De me rendre au procez obstinément soubmis,
De souffrir les travaux de l'enfer effroyable :
L'ennemy, les procez, les infernaux debats,
Ne me sont point, Courval, tant à craindre icy bas
Que la fiere beauté qui me rend miserable.

Mais toy qui l'an dernier m'as sauvé du trespas,
Lorsque je languissois malade entre tes bras,
Loin des douces beautez de ma pauvre maistresse,

Si tu peux me guerir de la fiebvre d'amour,
Je fis contre ce sexe un poëme l'autre jour,
Qu'à l'instant je ferois mettre dessus la presse.

ANGOT L'ESPERONNIERE

SUR LES ŒUVRES POETIQUES

DU SIEUR SONNET,

Docteur en medecine.

ODE.

O douce muse de ces vers
Qui faictes voir à l'univers
Les traverses du mariage,
Vous monstrez bien à toutes mains
Qu'hymenée est un chariage
De tous les ennuis des humains!

Le travail, l'incommodité
Et des soings la fecondité
Qui suyvent le train d'Hymenée,
Sont si bien figurez en vous
Que, pour n'estre en eux enchaisnée,
L'ame y trouve un subject fort doux.

Car, en y voyant les ennuis
Qui durant les jours et les nuicts
Les maris travaillent sans cesse,
On apprehende tant ces fers
Qu'espouser mesme une princesse,
On croit d'espouser les enfers.

Car un si grand nombre d'erreurs,
D'abus, d'arrogance et d'horreurs
Logent au courage des femmes
Que souvent les pauvres maris
En deviennent à doubles trames
Un Atride auprés d'un Pâris.

Ainsi, pour le dire en deux mots,
Devenus caillettes et sots,
Les maris vivent auprés d'elles
D'un sort vuide de tout bon-heur,
Tant par ces femmes infidelles
Ils ont perdu l'aise et l'honneur.

Mais il est bien vray que parfois
Hymenée assemble en ses loix
Le sort de quelques bonnes femmes.
Aussi tous n'en sont pas fournis;
Ains je pense que telles dames
Sont de la race du phœnis.

O vous qui, charmez des appas
Dont Alcine guide au trespas
Les fols amoureux de ses charmes,
Venez icy lire en ces vers

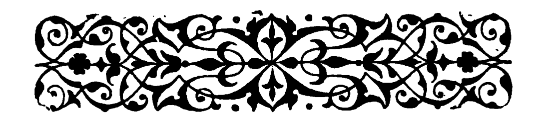
Le fard, le malheur et les armes
Dont vos esprits vont de travers,

Vous y verrez l'aspre douleur,
L'erreur, la perte et le malheur
Qui suivent les ames immundes,
De qui les terrestres desirs,
Vollans à troupes vagabondes,
Forment leurs maux en leurs plaisirs.

SONNET, oracle de vertu,
Qui, de gloires tout revestu,
Combats les erreurs et le vice,
Quel beau triomphe et quel bonheur
Ne sont deubs comme un sacrifice
A tes vers si remplis d'honneur?

DE DEIMIER.





CENSURE DES FEMMES

SATYRE SEPTIESME

SUS, ma muse, au travail! C'est trop pris de relasche.
Il faut recommencer où finissoit ta tasche.
Reprends donc ton pinceau pour peindre brusquement
Sur ton nopcier tableau un racourcissement
Des malheurs, maladies et traverses fascheuses
Qui procedent du hant des putains amoureuses :
Car des femmes de bien je n'entends point parler;
Leur pudique maintien les fait tousjours briller
Parmi l'obscurité, ainsi qu'une lumiere
Qui esclatte par l'air, quand dessous l'hemisphere
Le delien flambeau va son tour commencer.
Je prieray seulement les chastes m'excuser

Si, blasmant les putains, tout leur sexe je blasme,
Bien que le tout s'adresse à l'impudique femme.
Je sçay qu'on me dira que, sans exception,
Je blasme en general, et sans distinction
Le sexe feminin. A quoy, pour repartie,
Je dis que nous voyons la plus grande partie
De ce sexe meschant le tout en emporter,
Qui fait qu'au general je me veux rapporter.
Que tu causes du mal, malheureux Promethée !
Ta main est à bon droict sur Caucase attachée,
Pour avoir, effronté, ravy le feu divin.
Les dieux, pour te punir d'un si grand larrecin,
T'envoyerent çà bas, pour tourmenter ton ame,
Maladies et travaux et l'engeance de femme !
Mais, de tous ces trois fleaux, celui qui plus nous nuit,
C'est la femme, animal des grands dieux introduit
Pour punir les humains icy bas sur la terre
Et leur faire à jamais une cruelle guerre.
Ce sexe sont les fers, les gesnes et cordeaux,
Les cachots, la prison et les cruels bourreaux
Qui des cieux irritez exercent la justice,
Pour punir les humains addonnez à tout vice ;
Ce sont les instrumens, les foudres punisseurs,
Qui vengent des grands dieux les boüillantes fureurs.
Il semble toutefois que c'est la bonté mesme,
La chasteté, l'honneur, la sagesse suprême,
La gloire, l'ornement de tout le genre humain,

Le comble des souhaits et le bien souverain,
Le plaisir des plaisirs, delice des delices,
La douceur des douceurs, blandice des blandices,
La cresme et l'elixir de toute volupté,
Et le centre parfaict d'heur et felicité.
Mais ce ne sont (lecteur) que pipeuses syrenes,
Qui ont moitié du corps comme formes humaines,
Et tout le reste n'est qu'un poisson monstrueux,
Qui nous vient decevoir sous un front gracieux.
Leur cœur n'est rien que fiel, rien que miel leur visage,
Qui soubs un calme doux presage un grand orage;
Soubs la vermeille fleur de leur teinct amoureux
Se traine bien souvent le serpent cauteleux;
Soubs la vive clarté de leurs flames jumelles
Et dans l'esclair brillant de leurs chaudes prunelles
Se cache la fureur du foudre rougissant,
Qui d'un mal-heur prochain va l'homme menassant.
Et comme on voit l'esclair preceder le tonnerre,
Qui sur nous quelquefois sa cholere deserre,
De mesme, aprés l'esclair eslancé de leurs yeux,
Tombe soudain sur nous leur foudre impetueux
De mal-heurs infinis, comme verolle, chancres,
Qui brisent nos amours et les mettent en cendres.
Et bref, sous la beauté, la grace et les attraits
Des femmes sont cachez serpens, foudres et traits.
Elles sont à bon droict comparées à ces temples
Des noirs Ægyptiens, lesquels si tu contemples

Seulement par dehors, rien n'est si somptueux;
Mais dedans on n'y void qu'un cocodril affreux,
Rien qu'un bouc ou un chat, un singe, une cicoigne.
De mesme on est trompé au nez et à la troigne,
A l'extréme beauté du sexe feminin,
Qui porte, sous un front mignard et adonin,
Un idole de bouc puant de paillardise,
Un larmeux cocodril tout remply de feintise,
Un cendreux chat de Mars, dont l'ongle ravisseur
Grifferoit un amant en sa chaude fureur,
Et un singe inconstant, patron de l'inconstance
De ce sexe inconstant, sans foy ny asseurance.
Je dis encore un coup ce sexe mal-heureux
Estre bien comparé au cocodril larmeux.
S'il veut piper quelqu'un, lors il jette des larmes,
Pour donner puis aprés de cruelles alarmes
A ceux-là qui, deceus par ses larmoyans yeux,
Se laissent engloutir à ce serpent hideux.
Tout de mesme les pleurs et les souspirs des femmes
Ne s'espandent sinon que pour tromper nos ames.
Leurs souspirs simulez, leurs hypocrites pleurs,
Sont les vrais instrumens et les foudres vengeurs
De leur ardent courroux, sont les rudes machines,
Les ministres certains de leurs cruelles haines,
Sont les ruses, les traicts dont la femme se sert
Pour mettre sa traison et sa haine à couvert;
Si que, par tel moyen, il n'est ny Dieu ni diable

Qui ne soit appipé et rendu miserable.
La femme est un venin gastant les facultez,
Engourdissant les sens, changeant les qualitez
De nos temperamens, si qu'un melancholique
En devient furieux, fougeux et cholerique,
Et l'amoureux sanguin tout fantasque et retif,
Pasle, morne, plombé, triste et contemplatif;
Le phlegmatic changé en humeur bilieuse.
Voyez donc si la femme est pas une charmeuse,
De metamorphoser nos quatre qualitez,
Pour les renger du tout selon ses volontez:
Elle corrompt nos sens tant internes qu'externes,
Amusant la raison par mille balivernes,
L'imagination et la memoire aprés.
Puis, aux autres venant, ainsi que par degrés,
Elle obscurcist les yeux, elle gaste l'ouye,
Corrompt nostre odorat, et, chose non ouye,
Elle oste l'appetit, le goust elle amoindrit.
La vieillesse avançant, elle fait qu'il s'aigrit;
Elle oste le plaisir du toucher delectable,
Engourdissant les nerfs qui le rendent palpable.
Somme, l'homme excessif aux esbats de Cypris
Encourt tous ces malheurs; mais ce n'est rien au pris
De cent afflictions, de mille maladies,
Que nature aux amans a tramées et ourdies:
Comme les cruditez, palpitement de cœur,
Debilité de nerfs, des jointures douleur,

Syncope, mal caduc, qu'on nomme epilepsie,
La vertige, l'incube et la paralysie,
Le catherre fluant, le spasme convulsif,
La letarge et caros des nerfs stupefactif,
L'aimorrhagie du nez, la froide apoplexie,
La migraine, schynance et jaune caquexie,
Foiblesse d'estomac, colique, inflation,
Le scyhrre bilieux joint à l'obstruction
Du foye et des poumons, la crachante phtysie,
L'hypochondre venteuse et pasle hydropisie,
L'extréme puanteur de la bouche et des dens,
Le visage abbatu, les yeux cavez dedans,
La podagre cruelle, et goutte schiatique,
Le mal melancholic, la douleur nephritique,
Le chancre caverneux, livide, noircissant,
La lasche gonorrhée au venin blanchissant,
Qui, sans cesse coulant des vaisseaux spermatiques,
Debilite nos corps et les rend tous ethiques :
D'où naist l'alopetie, ou cheute de cheveux,
Le tintement d'ouye et la foiblesse d'yeux,
Le satyriasis, ou tendu priapisme,
Et la verolle encor, de tous malheurs l'abysme.
  Bref, la femme fanist les fleurs de la santé,
Enfarine le front, rend l'esprit hébété,
Le corps lasche, pesant, terrestre et cacochyme,
Pour avoir effleuré l'elixir et la craime
De l'humeur radical, le sang et les esprits

Au sperme contenus, thresor de si grand pris
Qu'il est de nostre corps comme la quinte-essence,
Qui de nos quatre humeurs resulte et prend naissance.
Le sperme blanchissant est donc le vray ciment
Qui la santé du corps conserve entierement.
Maintenant la chaleur humide et radicalle
Donne aux nerfs la vigueur et la force totalle.
Si la femme nous fait dissiper cette humeur,
Qui seule tient du tout nostre vie en langueur,
On peut dire à bon droict qu'elle accourcit la vie,
Puis qu'au jeu de Cypris la substance est ravie
Qui la tient en vigueur; changeant nostre printemps
En un naigeux hyver par ses vains passetemps,
Elle gaste la fleur de la verte jeunesse,
Deflore la beauté, advance la vieillesse;
Elle ride la peau, rend le front farineux,
Jaunit nostre beau teint, le plombe et rend squameux.
J'entends quand par excez ce mestier on pratique,
Dans un bordeau lascif, avec femme publique,
Non pas quand on l'exerce en toute volupté
Dans le lict conjugal avec une beauté
Fidelle à son amant, pudique, honneste et sage,
Qui peint aux yeux l'honneur et la crainte au visage;
Avec laquelle on peut user moderément
Des esbats de Cypris, sans aucun détriment.
Mais les femmes qui sont par trop libidineuses
Sont aux hommes cent fois pires et dangereuses

Que le cheval Sejan, qui rendoit en tous lieux
Ceux-là qui le montoient chetifs et malheureux.
Quiconque a trop monté ce sexe plein d'encombre
Encourt tous ces malheurs dont j'ay deduit le nombre,
Et mille et mille encor que, s'il falloit conter,
J'entreprendrois plustost de pouvoir arrester
La course des torrens que les pouvoir comprendre.
Plustost je conterois les cygnes de Meandre,
D'Athenes les hybous, et tous les escadrons
Des mouches de l'Egypte, ou bien des moucherons
De Pize ou des Luquois, les scargots de Sardaigne,
Les sautereaux de Cypre et les genets d'Espagne.
Laissons donc ce discours aux medecins expers,
Et poursuivons l'humeur de ce sexe pervers :
Disons avec saint Jean, surnommé Chrysostome,
Que de tous les malheurs la femme est l'epitome,
Qu'elle est de l'amitié naufrage perilleux,
Domestique danger, tourment fallacieux,
Un mal tres-necessaire et peine inevitable,
Plaisante affliction et mal-heur souhaitable,
L'enfer de nos esprits, le paradis des yeux,
Lymbe de tous ennuis, tombeau des amoureux,
Purgatoire asseuré des bourses plus serrées,
Où elles sont du tout ès fourneaux espurées
De ce sexe amoureux, dont le feu devorant
Aussi bien que nos corps nos biens va consommant.
Escoutez Salomon, qui nous dit et asseure

Qu'il ayme beaucoup mieux eslire sa demeure
Au milieu des forests, entre les fiers lyons,
Les serpens venimeux, les ours et les dragons,
Plustost qu'en la maison d'une femme meschante,
Qui de son noir venin la plus chaste ame enchante.
On ne peut de ses rets non plus se retirer
Que l'oyseau pris au glu se pensant dépestrer.
Toute meschanceté, toute ruze et malice,
Est petite au regard du subtil artifice
De la feinte traison du sexe feminin;
Le nappelle n'est point un si cruel venin,
Le smilax sommeilleux, la froide mandragore,
L'estouffante ciguë et le toxique encore,
Qui rend par ses effets l'homme tout furieux,
Ne sont, pour leurs venins, si tres-pernicieux
A nous chetifs humains qu'une meschante femme,
Laquelle avec le corps fait souvent perdre l'ame.
Euripide disoit que ce sexe imparfaict
Pour la necessité seulement estoit faict,
Afin d'entretenir nostre humaine nature
Et de luy nous servir ainsi que de monture;
Ou, comme à passer l'eau de barque nous usons,
Des femmes au besoin ainsi nous nous servons;
Mais, du torrent d'amour ayant passé la rage,
Nous renvoyons bien loin la nacelle au rivage,
Sans la priser en rien que par necessité.
De mesmes nous usons, par importunité,

Des femmes, pour passer le torrent de ce monde,
Remply de tant de flots de volupté immonde
Qu'à grand peine l'on peut passer sans naufrager;
Et le vaisseau souvent fait l'homme submerger.
L'homme est donc à bon droict accort, prudent et sage,
Qui peut passer à nud ce fleuve tout à nage,
Sans se servir, s'il peut, du feminin bateau,
Qui peut au moindre vent nous renverser dans l'eau.
O vaisseau dangereux! ô barque perilleuse!
Heureux qui peut passer la riviere orageuse
De l'empire mondain sans s'embarquer sur vous
Et monter vostre esquif, qui nous hazarde tous!
Nous y sommes contraints; necessité nous force:
Car tous de bien nager n'ont l'adresse et la force.
Il faut, bon-gré mal-gré, sur ce sexe monter,
Qui nous fait bien souvent perdre et precipiter.
Encore si l'esquif, barqueret ou nacelle,
Ne servoit qu'à un seul; mais ce sexe infidelle,
Inconstant et leger, s'abandonne souvent
Au premier qui demande à passer le torrent
Des amoureux plaisirs, ainsi qu'au bord de Seine
Nous voyons à Paris une flotte certaine
De vaisseaux attendans, avec leur batelier,
Si quelque courtisan, marchand ou escolier,
Conseiller, president, ou tel qu'on voudra prendre,
Viendra, pour passer l'eau, dans leur barque descendre,
Afin de le guider soudain à l'autre bort

Et luy faire payer argent du passe-port.
De mesme nous voyons tant de bonnes commeres,
En servant de bateau, se rendre mercenaires
Et mettre leur honneur, comme on dict, à l'encan,
Pour gaigner une cotte ou un riche carcan,
Une bourse au mestier, des gands en broderie,
Une bague, un collier, ou autre braverie.
Ainsi, pour piaffer et s'assouvir d'amour,
Le bateau feminin fait maint tour et retour,
Tantost de-çà, de-là, de rivage en rivage,
Pour servir aux amans en l'amoureux passage,
Et, soit que par hymen quelqu'un ait achepté
Un vaisseau pour luy seul, à sa necessité,
Pour traverser d'amour la riviere escumeuse,
Si est ce quelquesfois que la barque amoureuse
Se rend commune à tous, guidant journellement
Cil qui s'offre à passer en payant promptement.
A bon droict donc disoit le pere de famille,
Auquel on reprochoit d'avoir donné sa fille
A un sien ennemy, qu'il n'eust sceu faire mieux
Pour se pouvoir venger de son plus grand hayneux
Que luy avoir donné sa fille en mariage,
Afin de l'engager en un cruel servage,
Tourmenter son esprit en tout genre d'excez :
Car on tient qu'une mulle, une femme, un procez,
Ont esté de tout temps trois dangereuses bestes,
Qui, jointes en un corps, font un hydre à trois testes,

Dont, l'une estant couppée, aussi tost renaistront
Deux ou trois en son lieu, qui tousjours reviendront.
Desracinez l'erreur d'une femme obstinée,
Cent et cent renaistront dans son ame addonnée
A la meschanceté : c'est sans fin un labeur.
Avez-vous un arrest qui vous semble bien seur,
Vous estes estonné que vous voyez renaistre
Mille nouveaux procez prenant essence et estre
De vostre arrest donné. C'est cet unique oyseau
Qui renaist de sa cendre, ou un gay renouveau
Qui tousjours reverdist; bref procez n'a fin nulle.
Avez-vous pour monture une fantasque mulle,
Que vous ayez forcée à passer un destroit,
C'est à recommencer dés le premier endroit;
C'est un travail sans fin, sans limite une peine,
Qu'une mulle, un procez, une femme mondaine,
C'est un hydre testu, qui meriteroit bien,
Pour le vaincre, trouver le prince Alcmenien.
Encore d'un procez, d'une mulle ombrageuse,
On peut tirer raison; mais de femme amoureuse
Nul homme, eust-il des dieux la force et la faveur,
Ne se peut pas vanter d'en estre le vaincœur.
Les charbons allumez donnent des estincelles,
L'impureté de l'eau les lentes escroüelles,
L'infection de l'air la peste et les bubons,
La terre les aspics et sifflans scorpions;
Mais ce sexe pervers, cette maudite engeance,

Ne produit rien que feu de la concupiscence,
Qu'un torrent putrefait d'impudiques desirs,
Qu'un air tout corrompu de lubriques souspirs,
Qu'un corps plein de serpens, de voluptez mondaines,
Regorgeant de poison, de mesdisances vaines;
Circés qui vont charmant les esprits des humains,
Acherontides sœurs qui portent en leurs mains
Les coulevreux retors et les torches flamblantes
De la division; qui, comme Corybantes,
Courent sans nul repos après la volupté,
Sans jamais s'assouvir de la lasciveté,
Plus lasses, comme on dit, que saoulles de Cyprine,
Qui espuise le sang et nos esprits ruine.
Mais quelqu'un me dira que la femme entretient
De nostre individu l'espece et la soustient;
Qu'elles nous ont conceus et mis tous en lumiere,
Fournissans, de leur part, le sang et la matiere
Dont nous sommes nourris dans leur ventre neuf mois;
Partant, que c'est mal faict de jetter tant d'abois
Contre ce sexe heureux qui nous a mis au monde.
Mais, lecteur, c'est en vain que la femme se fonde
Sur ces vaines raisons pour defendre son droict.
Car nous voyons souvent, en maint et maint endroit,
De l'espine pointuë une fleur belle esclore,
Et du rosier picquant la rose qui decore
Nos jardins esmaillez, et des herbiers puans
Naissent journellement les beaux lys blanchissans.

Femme, ne soyez donc pour cela glorieuse :
Le nappelle puant, herbe fort venimeuse,
De sa tyge produit une agreable fleur.
Vous ne devez donc point tant enfler vostre cœur,
Car de vous nous naissons comme fleurs odorantes
Que l'espine produit et les herbes puantes,
Sans tirer rien de vous que le nourrissement,
Qui vous sert puis aprez pour le contentement.
Que seriez-vous sans nous, sinon arbres sterilles,
Fresles joncs inutils, fougeres infertilles?
Sans nous vous ne pourriez jamais produire fruict.
Nous vous causons ce bien qui souvent nous destruict :
Car, en vous fecondant, la vitalle semence
S'escoulant de nos corps, les met en decadence.
L'homme, en se consommant, soy-mesme se produit.
Femmes, je ne sçay donc quel erreur vous conduit
De dire que de vous nous empruntons nostre estre :
Au contraire, c'est nous qui vous donnons le naistre,
Lors que, par le moyen des esprits animaux,
Vitaux et naturels, conduits par six vaisseaux,
C'est à sçavoir deux nerfs, deux arteres, deux veines,
Qui tous, remplis d'esprits puisez de leurs fontaines,
Et versés au coït dans le champ feminin,
Puis meslez en aprés avec le sang benin,
Agissent pour former la matiere confuse
Dont est fait l'embryon auquel l'ame est infuse,
Creée en un moment des mains du Tout-Puissant.

Ce que donc les esprits de l'homme vont formant
Ne s'entend point icy de forme essentielle,
Laquelle vient du ciel, mais bien materielle.
Je ne veux pas pourtant nier, comme menteur,
Qu'en soy la femme n'ait une humide chaleur
Qui excite l'agent à tirer une forme
De la masse confuse et la matiere informe;
Mais l'agent est toujours plus que le patient.
Femmes, vous ne prestez que l'ouvroir seulement
Où travaille l'agent à former ses ouvrages;
Vous fournissez le lieu, et nous les personnages,
De cet acte divin de la formation,
Qui seul à l'homme est deu pour sa perfection,
Qu'il puise entierement de la divine essence.
Femmes, rabaissez donc vostre fiere arrogance,
Car nous seuls possedons l'heur que tant vous vantez.
Et rien vous ne formez que des meschancetez,
Semblables en humeur à l'astre de Saturne,
Dont l'aspect ne produit que monstres d'infortune.
Salomon mesme a dit que l'homme mal-faisant
Meritoit beaucoup mieux que femme bien-faisant;
Qui monstre assez combien leur puissance est petite,
Puis que l'homme au mal-fait gaigne plus de merite
Qu'une femme n'en peut obtenir au bien-fait:
Car de mauvaise cause il ne sort bon effait.
Rien que meschanceté ne sort de leur boutique,
Et rare est le bien-fait qu'une putain pratique.

C'est miracle nouveau que de l'impureté
Puisse naître et sortir la nette pureté.
Job, ce parfait mirouër de toute patience,
Ne peust estre vaincu en sa ferme constance
Par ce ruzé Satan; pour le persecuter,
Sa seule femme en fin le sceut vaincre et dompter,
Le fist presqu'offenser, murmurer et se plaindre,
Ce que Satan sur luy n'avoit onc peu atteindre.
La femme est pire donc que Satan imposteur,
Qui, pour tourmenter Job, n'en peut estre vainqueur.
Par la femme peché fut introduit au monde;
Par elle nous tombons en la fosse profonde
Des pieges de la mort. Peut-on imaginer
Un mal plus dangereux que la mort nous donner?
Et bref, si je voulois raconter par histoires
Les guerres, les debats, les meurtres, les miseres,
Les desastres sanglants, les tragiques horreurs,
Les cruels assassins, les traisons, les malheurs,
Par la femme excitez, tantost en l'Amerique,
En Europe, en Asie, et par toute l'Afrique,
Somme, en tous les climats de ce large univers,
Et mesmes jusqu'aux lieux n'agueres descouvers,
Ce discours sembleroit plustost une Iliade,
Une longue Eneïde, ou une Franciade,
Qu'un petit abregé, un raccourcissement,
Lequel j'avois promis tout au commencement.
J'aurois plustost nombré tout le sable d'Aulonne,

Et les feuilles des bois qui tombent en autonne,
Que de pouvoir compter tous les malheurs divers
Et les maux qu'a produit un sexe si pervers.
Les capharez rochers, le chant des Amiclides,
Les syrtes sablonneux et les gloutons caribdes,
Ne sont, pour leurs perils, si fort à redouter
Que les femmes nous sont à craindre et eviter.
Je n'entends point pourtant parler des vertueuses;
Ce discours seulement s'addresse aux vicieuses,
Aux lascives putains, qui, pour joüer du cu,
Gaignent le plus souvent le teston ou l'escu,
Afin de piaffer et se faire paroistre
Aux lieux plus frequentez où l'on se fait cognoistre,
Comme à l'eglise, au bal et banquets somptueux,
Tournois, courses de bague et theatriques jeux,
Aux marchez, assemblées et festes de village,
Où libres on les void joüer leur personnage,
Le front couvert de fard pour gaigner des mignons,
Et prendre dans leurs rets tousjours nouveaux poissons;
Ou bien à ces putains, tant hors qu'en mariages,
Qui, riches de moyens, entretiennent à gages
Quelque bel Adonis, jeune mignon de cour,
Pour leur donner plaisir et les saouler d'amour,
Qui quelquefois sera caché dans la ruelle
D'un lict, tousjours au guet, en crainte et en cervelle,
Sans tousser ni cracher, peur d'estre descouvert
Soit du mary jaloux ou de l'amant couvert.

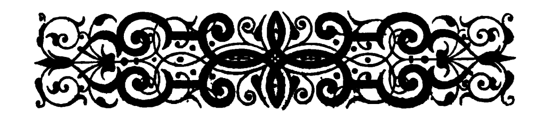
Ainsi la riche dame, ou bien mademoiselle,
Aura pour ses plaisirs son amant plus fidelle,
Qui, durant les jours gras, la conduit aux balets,
Ayant exprez devant envoyé ses valets
Pour aller descouvrir le lieu et la fenestre
Où brusle le falot, pour advertir leur maistre,
Qui sous les bras conduit sa dame dans le bal,
Où se trouve à propos le jaloux corival,
Qui luy fera danser la volte ou la courante,
Et au sortir du bal reconduira l'amante,
Et, sur elle exerçant les portraits d'Aretin,
Gagne le bas de soye ou l'habit de satin,
Les jartiers dentelez, l'escharpe en broderie,
Pour contenter d'amour le cul de sa cherie,
Par le moyen duquel il brave et s'entretient
En habits fort pompeux, sans desbourser argent.
Ce n'est donc, cher lecteur, qu'à ces femmes publiques
Et secrettes putains, non aux dames pudiques,
Que s'adressent mes vers : car pour rien leur honneur
Je ne voudrois toucher en plaisant bouffonneur.
Je sçay bien quel honneur on doit porter aux femmes
Qui n'ont le cœur attaint des impudiques flammes ;
Je sçay qu'on ne sçauroit assez les respecter.
C'est pourquoy dans mes vers je les veux exempter
Et guarantir du tout du satyrique orage.
Leur visage est femelle, et masle leur courage,

Et bref leur naturel ne symbolise point
Avec l'humeur de ceux qu'en ces vers j'ay depeint.
Ma muse, que fais-tu? Tu gastes ton ouvrage;
Tu voulois seulement peindre un petit paysage
Tout à plan racourcy sur ton nopcier tableau,
Pour luy servir de champ, et tu veux de nouveau,
Au lieu d'un racourcy, peindre une piece entiere
Selon le naturel. Je sçay que la matiere
Restant en quantité te donne du regret;
Mais en lieu si contraint, sur le champ d'un pourtrét,
Quel peintre industrieux pourroit toute l'estendre,
Veu que tout l'univers ne la pourroit comprendre?
Laisse donc ce subject pour t'employer ailleurs
Contre les usuriers et paillards deceveurs,
Contre les berlandiers et les gourmands yvrongnes,
Ces nez rubicondez et ces bacchiques trongnes;
Contre un tas de villains, riches, avares gens,
Qui languisssent de faim auprez de leurs moyens;
Contre le fard trompeur des lasches damoiselles,
Qui replastrent leurs fronts, durcissent leurs mamelles,
Revernissent leur sein, leur peau vont couroyant,
Alignent leurs sourcils, leurs cheveux vont poudrant,
Vermillonnent leur joüe, encroustent leur visage,
Repolissent leur cuir, pour desmentir leur aage.
Je veux reprendre encor les habits des François,
Qui changent tous les jours de façons, plus de fois

Qu'un Prothée inconstant de formes et figures,
Ou le cameleon de diverses peintures;
J'espere mettre au jour tous ces tableaux divers,
Depeints au naturel du pinceau de mes vers.



EPITAPHES OU TOMBEAUX



EPITAPHES OU TOMBEAUX

Imprimés à la suite de la SATYRE MÉNIPPÉE en 1608.

EPITAPHE

De noble et puissant seigneur LOYS DE BORDEAUX, *sieur du Lieu et d'Estouvy, Baron de Coullonces, Chevalier de l'Ordre du Roy et Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances.*

STANCES.

CY gist, ô fier destin, soubs ce tombeau poudreux,
Le plus digne seigneur qu'on ayt veu soubs les cieux:
C'est ce grand de Bordeaux, l'abregé et le centre
Où toutes les vertus se venoient terminer,
Vertus qu'on doit plustost admirer que louer.
Plus louer que chercher, mediter que comprendre.

J'oseray neantmoins d'un artiste ciseau
Graver en lettres d'or sur son marbrin tombeau

Les deux rares vertus, la valeur, la prudence
De ce sage Nestor, lequel sçavoit si bien
Joindre Minerve à Mars qu'il n'entreprenoit rien
Qu'il n'obtînt par valeur ou par sa bien-disance.

La France en veit l'effect au service des rois,
Charles ayant servy et Henry maintefois.
Sous Charles il monstra sa guerriere vaillance
Aux champs de Moncontour. Sous Henry, puis aprés,
Il fut jusqu'en Beard en ambassade exprés
Vers le roy navarrois pour sa grande eloquence.

Non, non! il n'est point mort; ses vertus le font vivre.
La France a son renom, le Beard son bien dire,
Moncontour sa valeur, ses effects, sa bonté;
Les Virois ses bienfaicts; son amitié, sa dame;
Collonces a son corps; le Ciel a pris son ame,
Et le marbre ses faicts garde à l'eternité.

TOMBEAU

Sur le trepas de M. THOMAS ANFFRIE, *sieur de Clermont, mon oncle, lieutenant general du Vicomté de Vire, en faveur du sieur de Gaillon, son fils.*

ACCOUREZ, mignons d'Astrée, apportez les cyprés au tombeau de celuy qui portoit les lauriers dans vostre barreau; c'est au docte Clermont, l'oracle des avocats, le phœnix des jurisconsultes

et l'asile des affligez, lequel gist en ce tombeau. La mort a bien des perfections, puisqu'elle a vaincu la perfection mesme, et les perfections ont bien peu de vie, puisqu'elles se donnent à la mort. Que dis-je? la mort ne l'a peu vaincre; son esprit vit au ciel, et sa gloire sur la terre; son renom demeure espandu par l'univers, son eloquence au barreau et sa doctrine en ses escrits. Il n'y a rien de mort en luy que l'envie de ceux qui vouloient l'imiter sans le suivre et qui le suivoyent sans l'imiter. Sa bonne vie nous doit esjouir de sa mort, et sa mort nous doit faire regretter sa vie. Passant, n'enviez point son bonheur; il ne vous porte point d'envie, s'estant contenté de mourir aprés avoir borné la carriere de sa vie d'un aage septuagenaire, tout comblé d'honneurs et chargé de benedictions. Bref, la pureté de ses merites l'a rendu à sa perfection et à la vie eternelle. A Dieu donc, passant, ne pleure point avec les yeux mortels son ame immortelle, et honore en ta vie les merites de Thomas Anffrie, sieur de Clermont.

SUR LE MESME.

STANCES.

Clermont repose icy, ce Clermont dont la gloire
S'eternise à jamais au temple de Memoire,
Memoire qui d'oubly conserve ses vertus,

Memoire qui luy sert de marbre et de porphyre,
Où ses faicts engravez on verra tousjours luire,
Ne pouvant par le temps jamais estre abattus.

Il a plaidé trente ans dans le barreau virois,
Tant qu'un malheur fatal le priva de la vois.
Alors on recongneust qu'un soleil d'eloquence
S'en estoit eclypsé, car soudain la splendeur
Du barreau s'obscurcit, ainsy comme la fleur
Qui fanist, n'ayant plus de Phœbus la presence.

Ce phœnix en son lieu nous laisse un phœniceau,
Qui decore aujourd'hui le virien barreau.
Non, Clermont n'est pas mort, car il vit en sa cendre;
Non, il ne peut mourir cependant que Gaillon
Conserve ses vertus, sa memoire et son nom,
Que tous les marbres vains ne pourroient pas comprendre.

TOMBEAU

Sur la mort de MAISTRE FRANÇOIS HUILLARD,
sieur de Laumonderie, tres-excellent medecin.

La mort, qui le croira? a donc vaincu la vie,
Mettant dans le tombeau le sieur Laumonderie!
Ce docte medecin qui combattoit la mort
Luy mesmes à la mort enfin s'est laissé poindre.
Celuy qui empeschoit ses traicts de nous atteindre
A suby la rigueur de son cruel effort.

Ceste traistresse mort, pour mieux nous attraper,
A voulu de son dard cruellement frapper
Celuy qui par son art maintenoit nostre vie.
Malades languissans, esperez-vous guarir,
Puisque la mort a faict ce medecin mourir
Qui vous garantissoit des traicts de son envie?

Le nautonnier Charon, par un fatal destin,
Fasché de voir souvent ce sçavant medecin
Empescher les humains d'entrer dans sa nascelle,
A la Parque se plaint, invoque son secours,
La suppliant couper des ans le fresle cours
A ce fils d'Apollon pour venger sa querelle.

La Parque, ayant ouy de Charon la clameur,
Luy promet aussitost son ayde et sa faveur
Contre ce medecin qui, par sa theorique,
Non seulement vouloit les humains exempter
De passer l'Acheron, mais luy vouloit oster
Aussi bien qu'à Charon le droict de sa pratique.

Elle est donc resolue avec son noir cizeau
D'envoyer promptement dedans l'obscur tombeau
Ce docte medecin qui gardoit nostre vie.
O cruelle Atropos! o Charon rigoureux!
Helas! vous avez mis sous ce tombeau poudreux
L'appuy et le secours de toute sa patrie.

Quoy! penserois-tu bien, o inhumaine Parque,
Et toi vieil nautonnier de l'infernale barque,
De vie avoir privé ce sçavant medecin?

Non! vos efforts sont vains: car tousjours la science
Qu'il laisse aprés sa mort et son experience
Le font vivre à jamais en depit du destin.

Il vit donc maintenant dans le ciel bien-heureux,
En terre il vit aussi par ses faits vertueux;
Il est mort sans mourir; sa gloire est immortelle.
Car, tandis que le monde en son estre sera,
Tousjours de son sçavoir un chacun parlera
Malgré le fier Charon et la Parque cruelle.

TUMULUS

In obitum M. JOANNIS SONNETTII PINSONNERII,
patris mei, urbis Viriensis clarissimi patroni.

Obiit ergo sanctæ recordationis.

ILLE, ille Joannes SONNETTIUS PINSONNERIUS, vir aureis, non segnioris venæ, dignus temporibus! is absque titulo, eulogio, lapide, notescet usque posteris ipsis, et, quia vitam meruit, ejus perennabit memoria. Quidni hoc? Hominis os, hominis mens, et illud tersum et hæc consulta; dum advivit annos septuaginta, multum sane et multis præsto patronusque adest apud Viriam, nempe ubi Normannicæ Themidis redduntur quotidie oracla. Tertius Cato e cœlo lapsus, dum tot annos non exor-

bitat a via recti, dum potentes, dum tenues pari jure ligat, dum neutris oneri, dum Neustriæ suæ honori est, ecce in cœlestem Hierusalem cum sanctis, æternum victurus, sublimari meruit, id optantibus ac deprecantibus qui undequaque vel ex seno milliario ad ejus funus et insepultam sepulturam catervatim accurrerunt, tanti viri, tanti patroni, tam bene de cunctis merentis SONNETTII obitu celeriter exaudito.

SUR LE MESME TRESPAS

Dudit sieur DE LA PINÇONNIERE, *mon pere.*

SONNET.

ARRESTE-TOY, passant, contemple, je te prie,
L'honneur des advocats gisant droit en ce lieu,
Des vefves le soustien, ayant l'honneur de Dieu
Tousjours devant ses yeux durant toute sa vie.

Il estoit l'ornement de toute la patrie,
Paroissant en vertu ainsi qu'un luisant feu
Qui brille parmi l'air, quand la nuict peu à peu
A de son noir manteau l'hemisphere obscurcie.

Ne t'estonne donc point si le peuple virois
Respand un ocean de larmes ceste fois,
Si la vefve se plaint, si le barreau souspire,

Si la justice en dueil desplore son support,
Son phare et son flambeau qui la vouloit conduire.
Passant, sçais-tu pourquoy? LA PINÇONNIERE est mort!

AUTRE SONNET SUR LE MESME.

CE n'est pas sans subject, puisque soubs ce carreau
Gist ce docte advocat, ce torrent d'eloquence,
En sagesse un Caton, un Scevole en prudence,
La gloire et l'ornement du virien barreau.

Honnore donc, passant, de fleurs ce sien tombeau;
Tu luy feras honneur jonchant en abondance
Des roses et des lis, pour marque et souvenance
Qu'il estoit de vertus un flairant renouveau.

Va-t'en donc, cher passant, les yeüx remplis de larmes
Et le cœur de souspirs, raconter les alarmes,
Les funebres regrets, la tristesse et le dueil

De ce peuple virois, voyant que sa lumiere,
Son astre, son soleil, son cher La Pinçonniere,
S'estant eclypsé d'eux, gisoit dans le cercueil.

AUTRE SONNET PLAINTIF

SUR LADICTE MORT DE MON PERE.

PLEUREZ, mes tristes yeux, versez une riviere
De larmes et de pleurs, puisque mon pere est mort.
Celuy-là qui estoit mon plus ferme support
Est maintenant enclos dans une obscure biere.

Qui eust jamais pensé que ceste Parque fiere,
Ceste noire Atropos, qui par un cruel sort
Couppe aussitost le fil du foible que du fort,
Eust ja de ses vieils ans limité la carriere.

Va, Parque, c'est tout un ; puisqu'il vit bien heureux
D'un eternel repos en la voute des cieux,
Tarissez-vous, mes yeux, serenez-vous, ma face.

Mon pere n'est point mort, bien que sans mouvement ;
Il repose endormy dans ce creux monument,
Et son ame est au ciel, qui jouist de la grace.

SUR LE MESME.

Οὐδὲ ποτὲ κλέος ἐσθλὸν ἀπόλλυται οὐδ' οὔδε αὐτοῦ,
Ἀλλ' ὑπὸ γῆς περ ἐὼν γίγνεται ἀθάνατος.

Son los et son renom ne tient rien du mortel ;
Souz terre il est couché, mais il est immortel.

EPITAPHE

De vertueuse Dame MAGDELEINE LE CHEVALIER D'AIGNEAUX, *ma mere.*

STANCES.

QU'ON ne s'efforce point d'un marbre parien
D'eslever un tombeau à ceste honneste dame.
Non, non, il ne faut point que le cuivre on entame :
Elle est assez gravée au cœur des gens de bien.

Issue elle n'est point de quelque race vile,
Mais du sang genereux des braves Chevaliers,
De ces doctes Aigneaux qui furent les premiers
Qui par leurs beaux escrits illustrerent la ville.

Quel tige, quel estoc, tant soit-il annobli,
Pourroit de ces Aigneaux passer la renommée ?
Leur gloire en l'univers est tellement semée
Que le long cours des ans ne la met en oubly.

La deffuncte estoit donc de ceste noble race,
Race noble en vertu, imitant ses ayeulx,
Ayeulx qui ont planté leur renom dans les cieux,
Cieux qui l'ont conservé dedans leur vague espace.

Que pouvoit-il sortir d'une si noble plante,
Si non d'en voir germer un admirable fruict,
Fruict assez recogneu par son divin esprit,
Esprit qui rien que beau ne produit et n'enfante ?

Voyons donc maintenant reussir les effaits,
Les effaits reussir d'une si belle cause,
Cause qui ne produit que des effaits parfaicts,
Parfaicts vrayment effaits, parfaicte estant leur cause.

On void les elemens subtils, purs et legers,
Du centre s'eslever à la circonference.
Ceste Dame guindoit en haut tous ses pensers,
N'aspirant qu'à l'honneur qui vient de la science.

On l'a veu par effect consacrant ses enfans
Dés l'instant du berceau à la docte Minerve,

Jugeant tres-sagement que le sçavoir conserve
Nostre nom immortel malgré le cours des ans.

Ceste Dame jamais ne fut ambitieuse
De voir aux dignitez ses enfans les premiers;
Mais mille fois plustost elle estoit desireuse
De voir dessus leur front d'Apollon les lauriers.

Elle aymoit la vertu, elle abhorroit le vice,
Cherissoit son mary, respectoit ses parens,
Honnoroit ses amis, aydoit aux indigens,
Servoit aux orphelins de fidelle tutrice.

S'il faut brusler son cœur du feu de charité,
Ceste Dame surtout en estoit enflammée;
Les pauvres sçavoient bien qu'au temps de la cherté
Elle appaisoit l'aigreur de leur dent affamée.

S'il faut son ame orner de toute pieté,
Servir Dieu, l'honnorer, avoir tousjours sa crainte,
Ceste Dame en son cœur l'avoit si bien emprainte
Que ses plus chers desirs n'estoient que sainctеté.

O que la charité qu'on exerce en vivant
Envers le mendiant ou pauvre qui endure
Merite beaucoup mieux qu'au jour de sepulture
Qu'à regret de nos biens l'heritier va donnant!

Vivante elle fist donc les pauvres revestir,
Sans attendre à sa mort et funebre memoire;
Vivante de ses biens voulut leur departir;
Morte, Dieu luy depart les thresors de sa gloire.

Hé! qui pourroit nombrer mille perfections
Et mille autres vertus qui honnoroient sa vie?
Plustost on compteroit de l'esté les moissons,
Et les fleurs qu'au printemps decorent la prairie.

Muse, arreste-toy donc; tu serois temeraire,
Ton luth seroit trop bas et trop foible ton chant.
Apprenez donc tous deux, muse et luth, à vous taire,
Car, la pensant louer, vous l'irez desprisant.

SONNET PLAINTIF

SUR LA MORT ET MALADIE DE LADICTE DAME.

Je n'eusse pas pensé, docte Epidaurien,
Qu'ayant par grand labeur penetré ta science,
Tu m'ays au grand besoin laissé sans assistance,
Permettant qu'au tombeau soit enclos tout mon bien.

Je n'eusse pas pensé, ô fameux Galien,
Qu'ayant de tes secrets sceu quelque cognoissance,
La Parque eust neantmoins, malgré la resistance,
De cent remedes vains couppé le fort lien

Dont l'estre maintenoit de ma mere la vie.
L'ayant, ô sort cruel! de ce monde ravie,
Que me sert Hippocrate et son divin cerveau?

Que me sert-il d'avoir sa science choisie,
Puisque je n'ay pas peu guarir l'hydropisie
Qui enfin a conduit ma mere en ce tombeau.

QUATRAIN SUR LA MESME.

La Mort, ayant despit que je sauvois la vie,
Par mon art, à ceux là lesquels alloient mourant,
Voulut, pour se venger, enclore au monument
Celle qui en naissant me l'avoit departie.

QUATRAIN PROSOPOPIATIQUE

A L'AME DE LADICTE DEFUNCTE.

En vain, ma mere, en vain icy-bas je m'amuse
De penser par mes vers te bastir un tombeau :
Pour ce faire il faudroit Desportes et Belleau,
Baïf, Bartas, Ronsard, Apollon et les Muses.

REGRETS FUNEBRES

Sur la mort de THOMAS MESGUET, *sieur* DE VAUBESNARD, *lequel, s'estant embarqué sur l'Océan pour aller aux Terres Neufves, fut, par l'envie des mariniers, jeté au profond des ondes.*

STANCES.

VAGABONDE Thetis, faut-il que tu enserres
Enserré dans tes flots le corps de Vaubesnard,
Vaubesnard, qui estoit un courageux soldart?
Soldart? non; mais un Mars, le foudre de nos guerres.

Las! Parque, falloit-il en l'avril de ses ans,
Ans tout pleins de vigueur, luy accourcir la vie,
Vie, helas! qu'il eust mise en servant sa patrie,
Patrie ayant besoin de tels hommes vaillans?

Neptune, falloit-il dans tes humides flots
Esteindre ce flambeau au poinct de son aurore,
Ce bel astre virois, qui commençoit encore
A jeter ses rayons et respandre son los?

Il avoit l'esprit vif et le cœur genereux,
Genereux, plein d'honneur, desireux de la gloire,
Gloire où vont aspirant les hommes courageux,
Courageux mesprisans le lasche populaire.

Il estoit tres-puissant et robuste de corps,
Corps agile, dispos et d'une belle taille,

Taille pour resister aux martiaux efforts,
Efforts qu'il eust monstrez quelque jour en bataille.

Bref, tant plus Vaubesnard a de perfections,
Tant plus aprés sa mort y a de jalousie
A qui aura son corps. Thetis s'en est saisie,
Craignant qu'un jour Tellus n'en ornast ses sillons.

Sans ses perfections il ne seroit point mort;
Sa valeur feist germer une jalouse envie
Au cœur des nautonniers d'attenter à sa vie,
Trop lasches, redoutans de ses vertus l'effort.

Perfides matelots! ô desloïale engeance!
Quel tort vous avoit fait ce jeune Vaubesnard?
Quel crime avoit commis ce genereux soldart
Pour le jetter en mer? Vous craigniez sa puissance.

O navire fatal où s'embarqua sur mer
Ce valeureux Mesguet! o fatal equipage,
Rames, voiles et mail, antennes et cordages,
Rochers, prouë et tillac, puissiez vous abysmer!

Passant, pri' Dieu pour luy, combien que son tombeau,
Son tombeau soit basty au profond de la mer,
Mer qui garde ses os pour le ressusciter,
Ressusciter un jour plus parfaict et plus beau.





AUTRES

EPITAPHES OU TOMBEAUX

**Imprimés pour la première fois en 1622,
à la suite des Œuvres satyriques.**

Sur le tombeau de noble homme JEAN-BAPTISTE DE VASSY
sieur du GAST LA FOREST.

PASSANT, qui que tu sois, arreste icy tes pas
Pour lire d'un heros la vie et le trespas:
C'est du vaillant Le Gast, de cette illustre race
De Vassy la Forest, dont la gloire et le nom
A par actes guerriers espandu son renom
Par la France et ailleurs en mainte et mainte place.

Le Gast, estant issu de ce sang genereux,
Au sortir du berceau se monstra valeureux,
Car Bellonne en naissant luy enfla le courage,
Afin de l'asseurer aux martiaux effaits;
Cyprine orna son front de mille amoureux traicts,
Pour joindre la beauté à son guerrier visage.

Ce belliqueux le Gast, voyant la France en paix,
Ne pouvant exercer sa valeur desormais,
Se retire à Calais, qui, pour estre frontiere,

Avoit pour garnison grand nombre de soldars
Commandez par de Vic, ce fils aisné de Mars,
Où le Gast mit au jour sa vaillance guerriere.

Sa grace, sa valeur, sa race, sa maison,
Soudain le font connoistre à ceste garnison ;
De Vic mesme, admirant sa valeur militaire,
L'honnore d'une enseigne, afin de signaler
Sa valeur, qu'il voyoit les autres exceller,
Ainsi qu'un haut sapin les houx d'une briere.

S'il est bien reconneu des soldats à Calais,
On l'admire à Paris, au Louvre et au Palais.
Le Roy, les courtisans et toute la noblesse
En un brave duel cogneurent sa valeur
Contre un fier Rodomont, dont il se rend vaincueur,
Monstrant en ce combat sa prompte hardiesse.

Dans Dieppe il tesmoigna son courage guerrier,
Par armes delivrant un baron prisonnier
Avec tous ses chevaux, ses armes et bagage.
Il force à cet effet la garde et la prison,
Traverse un regiment, brave la garnison,
Et, les armes au poing, se fait libre passage.

Ce traict brave et hardy, et presque sans pareil,
L'esloigne de la Cour et du roy son soleil,
Qui se sent offensé d'une telle entreprise.
Ce malheureux bonheur le fait lors retirer
Vers la Flandre, où il sceut incontinent tirer
Profit de sa disgrace en maintes vaillantises.

Il ne fut pas longtemps dans le terroir flamant
Qu'il se fait signaler pour cavalier vaillant
Dans le camp des estats, sous le comte Maurice,
Qui, admirant les faicts de ce guerrier françois,
Resolut l'employer aux plus braves exploicts
Et ouvrir à ce Mars une guerriere lice.

Il conneut les effects de son cœur belliqueux
En maint siege de ville et combat hazardeux,
Et principalement lorsqu'il pensa surprendre
La ville de Venlo, ayant pris le hazard
Luy mesme d'attacher à la porte un petard,
Ce qu'il executa sans plus outre entreprendre.

Car, estant descouvert des soldats de dedans,
Qui ja bordent leurs murs avec les habitans,
Il se retire adonc, sans poursuivre sa pointe ;
Mais tousjours il monstra en ce brave dessein,
Vaillamment entrepris aux yeux du souverain,
Que son cœur martial estoit exempt de crainte.

Le Prince des Estats, enfin considerant
Qu'un chef si valeureux, si brave et si galant,
Ne devoit de son roy longtemps estre en disgrace,
A nostre grand Henry escrit en sa faveur,
Luy contant les exploits que ce guerrier sans peur
En la Flandre avoit faicts, pour le remettre en grace.

Le Roy, ayant receu la lettre des Pays-Bas
Par laquelle il entend les genereux combats,
Entreprises, assauts et actes de vaillance,

Exercez par ce Gast par tout le pays flamant,
Accorde son retour, crainte qu'en le perdant
Il ne perdist un chef tres-utile à la France.

Il quitte donc la Flandre, et s'en vient en Artois
Baiser les mains du Roy, qui, benin et courtois,
En grace le remet, sa faute luy pardonne,
Voyant son front orné de lauriers triomphans,
Cueillis par sa valeur dans les Belgiques champs,
Exerçant le mestier de Mars et de Bellonne.

S'il faloit quelquefois dextrement manier
Le genet espagnol aux yeux d'un escuyer,
Il emportoit le prix sur tous ceux du manage ;
S'il falloit bien dancer, se trouver aux balets
Qui se font à la Cour, ou tirer des fleurets,
Il n'avoit son pareil en cet apprentissage.

S'il faloit se trouver aux publiques tournois,
La lance sur la cuisse, en teste le harnois,
Pour vaillant soustenir le choc de la barriere,
Il estoit des premiers, et avoit bien cet heur,
Entre tous cavaliers, de remporter l'honneur
Et le prix du tournoy au bout de la carriere.

S'il faloit voltiger sur le cheval de bois
En une Academie, entre mille François,
Tousjours il excelloit ; ou, s'il faloit en lice
Aux yeux d'une maistresse une bague emporter,
Un chacun luy cedoit, nul n'osoit se vanter
De le vaincre ou gagner en ce noble exercice.

Des deesses et dieux il tiroit ses vertus,
De Junon, de Pallas, Mars, Jupin ou Venus;
Sa valeur du dieu Mars, de Pallas sa prudence,
De Venus sa beauté, des Graces sa douceur,
De Junon sa richesse, et de Jupin l'honneur;
Bref il avoit du Ciel la divine influence.

Il avoit l'esprit vif, brusque en conceptions,
Un jugement fort clair aux belles actions,
Une memoire heureuse, une langue diserte,
Capable d'adoucir les plus sauvages cœurs,
Confits et consommez au miel de ses douceurs,
Nayves, sans nul fard ou feintise couverte.

Il estoit jeune et beau, doux, courtois et accort,
Prudent, sage, discret, facile en son abord,
Les yeux remplis d'attraits et la face riante,
Le port grave, arresté, le maintien gracieux,
Qui le faisoit aymer des jeunes et des vieux,
Allechez des douceurs de sa grace attrayante.

Il se monstroit à tous humble et respectueux,
Honnoroit ses parens et les gens vertueux,
Assistoit ses amis, cherissoit la jeunesse,
Caressoit les soldats et les cœurs martiaux,
Ne parloit bien souvent que d'armes et chevaux,
Duels, combats, assauts, marques de sa proüesse.

Il aymoit la vertu, le vice il detestoit,
Gardoit la loy de Dieu, l'eglise frequentoit;
Il estoit liberal, faisant souvent largesse

Aux pauvres de ses biens, ne tenant de l'humeur
De ces cœurs roturiers qui vivent sans honneur;
Bref, c'estoit l'ornement de toute la noblesse.

Inhumaine Atropos! quel destin envieux
Te donna donc sujet d'eclypser de nos yeux
Ce bel astre du Gast, qui commençoit encore
A respandre et jetter les rais estincelans
De ses belles vertus, qui comme diamans
Brilloient ja dans le ciel de sa vermeille aurore?

Hé! que n'attendois-tu que ce Soleil levant
Fust monté au zenith ou midy plus luisant
De ses perfections! Il n'eust eu son semblable.
C'eust esté l'abregé de toutes les vertus;
Mais tu as par sa mort ses destins abattus,
Alors qu'il commençoit à se rendre admirable.

Attendre tu devois que cette belle fleur
Eust rapporté son fruict, avant que ta rigueur
Luy coupast si tost pied presque avant que d'esclorre.
Jalouse tu voyois de ton œil de travers
Le renom de ce Gast s'espandre en l'univers,
Qui te fist par envie en un tombeau l'enclorre.

Mais, Parque, c'est en vain: car tousjours les Flamans,
Calais, Dieppe, Paris, iront partout semans
Sa gloire et ses vertus, Calais sa grande adresse
Aux armes comme enseigne, et Dieppe son grand cœur
Delivrant un Baron, la Flandre sa valeur
En maint exploit, Paris au duel sa prouesse;

Sa grace et sa beauté mille cœurs amoureux
Qu'il avoit captivez; mais le sort rigoureux,
En la plus belle fleur de sa jeunesse tendre,
D'un coup de pistolet le fait assassiner
Par un traistre poltron, pour faire retourner
Son ame dans le ciel et le corps en sa cendre.

O malheureux canon, acier, pouldre et ressort,
Qui les plus valeureux bien souvent mets à mort !
O damnable instrument ! o desloyale engeance !
O trompeur pistolet ! o plomb malencontreux !
O fatal salipestre ! o fouldre desastreux !
Tu as occis le Gast, un Alcide en vaillance.

Qu'autour de son tombeau ne luysent que brassards,
Casques, piques, mousquets, gantelets et cuissards,
Trompettes et tambours, enseignes de victoire,
Carabines, longs-bois, lances et pistolets,
Cimeterres, boucliers, plastrons et corcelets,
Pour monstrer que c'estoit un Mars remply de gloire.

Qu'autour de ce trophée, orné d'armes de prix,
Croisse le myrte ombreux du mignon de Cypris
Et mille verds lauriers, comme on veid soubs l'image
Jadis du grand Cesar en Tralles bourgeonner;
Ainsi du Gast, l'Adon et Cesar de nostre aage,
Les myrtes et lauriers puissent la tombe orner.

SONNET

SUR LE MESME SUBJECT.

SORTEZ, nouveaux souspirs, tesmoings de nos complaintes,
Vrais enfans des regrets qui dorment en nos cœurs,
Nuls autres mieux que vous n'exprimeront nos plaintes
Ny le triste sujet qui cause nos douleurs.

Honneurs qui, soubs l'apast de vos mortelles feintes,
Advancez nostre vie au comble des malheurs,
Vous faites qu'en vivant nous courons aux atteintes
Dont la mort nous accable au fort de vos douceurs.

Le Gast, par sa valeur, qui n'eut onc de seconde,
Dés son jeune printemps se traçoit dans le monde
Un vray chemin de vivre immortel icy bas,

Quand la mort, qui tousjours aux plus grands porte envie,
Ne pouvant terminer ses beaux jours aux combats,
Par un traistre assassin luy fist perdre la vie.

SIXAIN

A MADAME DE LA FOREST, MERE DUDIT SIEUR DU GAST.

MADAME, serenez les vents de vos souspirs,
Mettez fin à vos pleurs, quittez vos desplaisirs;
Vostre Gast n'est pas mort : ses faits bravent l'envie,

Son estre est plus vivant, son vivre plus divin ;
Il vit dedans sa mort autant que dans sa vie,
Parceque ses vertus n'auront jamais de fin.

REGRETS FUNEBRES

SUR LE MESME SUBJECT.

STANCES.

PLEUREZ, soldats, pleurez ; changez vos ris en larmes,
Respandez de vos yeux un ocean de pleurs,
Esventez vos souspirs tesmoins de vos douleurs,
Puisque Le Gast est mort, le Cesar des gens d'armes.

Ce genereux guerrier, cette ame martialle,
Sans crainte avoit passé maints perilleux hazards;
Mais que sert la valeur, ô Parque desloyalle,
Puisque les plus vaillans succombent soubs tes dards ?

Mars, voyant par ce Gast sa gloire estre occupée,
Taschoit de l'attraper aux duelz et combats ;
Mais, voyant qu'il estoit invincible à l'espée,
D'un coup de pistolet le fait tost mettre à bas.

Mais tu n'as rien gagné, ô Mars remply d'envie !
Car ce Gast par sa mort se rend plus glorieux.
La terre avoit un Mars quand il estoit en vie ;
Or on verra deux Mars reluire dans les cieux.

Luys entre les flambeaux, ô planette guerriere,
Qu'on void errer la nuict et briller à nos yeux!
Leur nombre estoit imper; mais ta course premiere
Nous en monstrera huict clairement radieux.

SOUSPIRS

AMOUREUSEMENT FUNEBRES

D'UNE JEUNE DAMOISELLE

SUR LA MORT DUDIT SIEUR DU GAST.

STANCES.

VERSEZ des pleurs, mes yeux, jadis pleins de lumiere,
Maintenant tout ternis, obscurs et tenebreux!
Sortez, profonds souspirs, puisque la Parque fiere
A tué mon cher Gast, phœnix des amoureux.

Graces, ne cherchez plus de beautez en ce monde.
Beautez, ne cherchez plus de graces ny d'attraits,
Puisque la grand' beauté et la grace feconde
De mon Gast a senty de mort les poignans traicts.

Où es-tu, mon cher Gast? où sont tes brillans yeux,
Yeux l'ombre de nos cœurs et l'aimant de nos ames,
Ames qui, bien que glace, estoient changées en feux,
Feux qui ne s'allumoient que de tes yeux, leurs flammes?

Ton corps reprend sa cendre et l'âme son essence;
Triste et cruel depart, qui n'a point de retour.
Cher Gast! tu ne devois çà bas prendre naissance,
Ou vivre plus longtemps soubs l'empire d'Amour.

Mes yeux, que verrez-vous en la rondeur du monde,
Privez du beau soleil qui me donnoit clarté ?
Où luisoit le beau jour, ores la nuit abonde,
L'autonne où le printemps, et l'hyver où l'esté.

Ta belle ame, mon Gast, qui dans le ciel repose,
Pourroit-elle çà bas revenir quelque jour?
Pleust à Dieu qu'elle peust, par la metempsycose,
Animer quelque corps digne de nostre amour!

Revien, fidelle amant, laisse les champs d'Elise,
Afin que de rechef je me mire en tes yeux!
Ou tu n'as point de cœur pour si belle entreprise,
Ou tu ne peux sortir de l'enclos de ces lieux.

Mais en vain je respands ces desirs pleins de zelle
Pour te faire quitter le sejour eternel,
Car ton ame, mon Gast, estant toute immortelle,
Desdaigne maintenant tout ce qui est mortel.

Ha! que le plomb fatal qui perça ta poictrine
Me perça bien le cœur, mais à divers effect:
L'un te faisant joüir de la gloire divine,
Et l'autre me rendant de tous malheurs l'objet!

Ce plomb qui t'offensa d'une mortelle attainte
Devoit avec ton feu esteindre mon flambeau;
Puisque ma vie estoit à la tienne conjointe,
Un mesme coup devoit nous enclorre au tombeau.

O fille de la Nuict, es-tu bien si cruelle
D'avoir couppé le fil d'un amant si accort

Sans retrancher le mien, ma naissance estant telle
Que de vivre en sa vie et mourir en sa mort.

Voyant naistre ma mort de tes flammes divines,
J'auray contentement d'en souffrir la douleur,
Heureuse m'estimant de mourir aux espines
Pour mettre sur ma tombe une si belle fleur.

Ce me sera de l'heur qu'en la beatitude
Ton cœur d'un souvenir ne m'abandonne pas,
Et qu'en l'obscurité de cette solitude,
Une si belle idée esclaire mon trespas.

J'estimeray tousjours ma perte glorieuse
Si pour te voir j'encours de la mort les dangers,
Aymant mieux le cyprez de ma mort amoureuse
Que vivre en ton absence entre les verds lauriers.

Belle ame à qui je dois le cœur et la parolle,
Seul autel où j'appends tous les vœux de ma foy,
L'esprit quitte mon corps pour suivre ton idolle,
Et pour te rechercher se retire de moy.

De sorte qu'à present il demeure immobile,
Privé de l'intellect qui le faisoit mouvoir ;
Il retourne vers toy, son ciel premier mobile,
Et laisse icy mon corps sans ame et sans pouvoir.

Adieu, guerriere main, heureuse à la victoire,
Qui captivas mon ame et la mis à rançon ;
Afin d'eterniser ma perte dans ta gloire,
Tu portes au tombeau les clefs de ma prison.

Adieu, bouche de lys, où l'on voyoit écloses
Des Graces et d'Amour les traicts et la douceur;
Lorsqu'Atropos cueillit tes fleurissantes roses,
Amour laissa l'espine au milieu de mon cœur.

Regrets, que plaignez-vous en ce lieu solitere?
Qu'allez-vous souspirant en ces antres affreux?
Vous pensez en pleurant alleger ma misere;
Mais les eaux de vos pleurs n'esteignent point mes feux.

Ce vaultour de regret qui mon cœur extenuë
Passe cent fois le jour aux deux extremitez,
Car, tout au mesme temps que mon oubly le tuë,
Il renaist du penser de tes divinitez.

Tousjours je penseray en toy, mon cher Leandre,
Mon Gast, mon Adonis, phœnix des vrais amans,
Qui, bruslant au tombeau, fais renaistre en ta cendre
Mes regrets amoureux et mes souspirs ardans.

O chef-d'œuvre parfait, où, par merveille estrange,
Residoit Apollon, Mars, les Graces, l'Amour,
Qui n'en peut dire assez, qu'il taise ta louange,
Car d'en parler trop peu c'est obscurcir le jour.

Ces quatre immoleront à ta saincte memoire,
Ce qu'ils t'avoient donné : les Graces leurs douceurs,
Son Parnasse Apollon, Mars son laurier de gloire,
Son myrte Cupidon, et moy l'eau de mes pleurs.

O beauté, par la mort au tombeau enfermée,
Qui servois de lumiere et de phare à mes nuicts,

Comme en bref tu seras par les vers consommée,
Je me consommeray des vers de mes ennuis!

TOMBEAU

De noble et vertueux seigneur PHILIPPE DE GUILLEBERT, *sieur et Patron de Sequeville, Gouverneur pour sa Majesté de la ville et chasteau de Vire.*

ARRESTE, passant, esleve ton ame au Ciel, tes desirs en Dieu, tes pensées en la mort et tes yeux sur ce marbre, pour y apprendre, par ce peu de lignes gravées dessus, les heroïques vertus de celuy qui est gisant dessoubs. C'est le valeureux Sequeville, l'idée des perfections de la nature, le rendez-vous des faveurs du Ciel, l'abregé de ses graces, l'ornement de la noblesse, l'honneur de sa province, la gloire de sa patrie et l'astre ascendant de son bonheur. Ce marbre muet et privé de sentiment, s'estant animé et rendu sensible au recit de ses rares et incomparables vertus, dont il porte la copie burinée sur le front, te dira son respect à l'Eglise, la charité envers les pauvres, la fidelité à son Roy, sa temperance aux desirs, sa valeur aux combats, sa prudence aux conseils, sa providence aux dangers, sa constance aux perils, sa patience aux adversitez, son integrité aux pro-

messes, son amitié envers ses amis, sa clemence à ses ennemis, son amour envers son espouse, son affection à sa patrie, sa bonté universelle à l'endroit de tous, et, pour couronne de tant de vertus, sa pieté et devotion envers Dieu, la clef des cieux, le passeport de nos ames, qui du temple terrestre les esleve et leur donne libre entrée celeste, pour y recevoir la couronne de gloire et d'immortalité. Toutes lesquelles vertus, que le Ciel par une grace speciale luy avoit liberalement departies, ont esté plus admirées que reconnuës, plus reconnuës qu'imitées, et plus imitées qu'esgallées, vertus qui t'obligent, passant, d'honorer sa tombe de guirlandes, festons et chapeaux de fleurs, pour tesmoigner à la posterité qu'il estoit un fleurissant printemps de perfections,

Lesquelles nous font advoüer
Qu'on ne le peut assez loüer,
Ny assez honnorer sa cendre,
Souhaittant qu'à jamais le Ciel
Sur sa tombe face descendre
Un ruisseau de manne et de miel.

Poursuy ton chemin, passant, et fais que desormais ta memoire te serve de marbre, pour y graver à jamais, par le cizeau du souvenir, les vertus et merites du defunct,

Dont l'ame est dans le ciel, par l'univers la gloire,
Le corps gist en ce lieu, le nom est immortel
A qui mesme l'oubly sert d'heureuse memoire,
La mort d'une autre vie, et la tombe d'autel.

QUATRAIN PROSOPOPIATIQUE

SUR LE MESME.

RARE et divin esprit, qui vis entre les anges,
Excuse ce discours gravé sur ton cercueil :
Comme icy tu n'avois en vertu de pareil,
Nul n'est capable aussi d'escrire tes loüanges.

SUR LE MESME SIEUR DE SEQUEVILLE.

STANCES.

CY gist un second Mars, au midy de sa gloire,
En la fleur de ses ans. Hé! qui le pourra croire?
Lorsque de ses vertus il moissonnoit le fruict,
Servant heureusement son Roy et sa patrie,
La Parque vient coupper le filet de sa vie,
Changeant son clair midy en une obscure nuict.

Pleure donc, cher passant, le vaillant Sequeville,
L'honneur de sa province et des Virois l'Achille,
Favory de son Roy, aymé des grands seigneurs,
Pour ses rares vertus, sa valeur, sa prudence,
Sa grace, son maintien, sa diserte eloquence.
Qui donc sur son tombeau ne verseroit des pleurs?

Qui ne pleure sa mort n'a conneu ses merites
Et ses perfections, capables d'estre escrites
En characteres d'or sur marbre precieux,
Ou bien sur le cristal où se mirent les anges,
Pour y lire à jamais ses divines louanges,
Dont son ame reçoit le loyer dans les cieux.

ODE FUNEBRE

Sur le trespas et conversion de noble Dame JEANNE DE MAGNEVILLE, *en son vivant espouse de Monsieur de Montaigu.*

CY gist Jeanne de Magneville,
Qui fut une source fertille
De vertus et de perfections;
Mais, retournant vers son principe,
Elle fist voir le prototype
De ses plus belles actions.

Cette Dame, imitant le cygne,
Retournant vers son origine,

Chanta un air si tres-plaisant,
Une si divine musique,
Lorsqu'à l'Eglise Catholique
Elle se va convertissant.

Bien que ses vertus nompareilles
Fussent icy-bas des merveilles
Tres-dignes d'admiration,
Si est-ce que tous ses merites
Et ses vertus estoient petites
Au prix de sa conversion.

Sa belle ame, tres-genereuse,
Demeura lors victorieuse,
En ce combat vrayement divin,
Sur la chair, le monde et le diable,
Adjurant l'erreur detestable
Et les vains abus de Calvin.

Montaigu, soleil de nostre age,
Tu feis paroistre ton courage,
Ton zele ardent, tes beaux discours,
Envers ta plus chere partie,
Si bien qu'elle fut convertie
Sur le point de finir ses jours.

Ton bien-dire fut le trophée
Qui te fist tirer, comme Orphée,
Ta femme des enfers ombreux :
Orphé' par sa harpe Euridice,
Et Montaigu par l'artifice
De ses discours harmonieux.

Si bien qu'en depit de l'envie,
En sa mort elle reprit vie,
Et pour l'enfer le ciel heureux.
Montaigu, tout divin oracle,
Tu feis aprés Dieu ce miracle,
Qui rendra ton nom glorieux.

Si par ta valeur estimée
Tu avois defait une armée,
Tu n'aurois acquis tant de los
Comme heureux d'avoir sauvé l'ame
De ta chere et loyale femme,
Luy causant l'eternel repos;

Dont s'esjouissent les saincts Anges
Et t'en donnent mille louanges,
Voyant son ame dans les cieux,
Qui, sans ton discours pathetique,
Alloit tomber, comme heretique,
Au profond du lac Stygieux.

TOMBEAU

De FRANCOIS SONNET, *mon fils, aagé de six ans.*

SONNET.

PASSANT, soubs ce tombeau repose une fleurette,
Un tendrelet bouton, un bourgeon enfantin,
Dans lequel reposoit un esprit tout divin,
Qui, desdaignant ces lieux, au ciel a fait retraitte.

Ce printannier bouton ne commençoit qu'à poindre
Et esclorre sa fleur, quand la mort, de despit,
Voyant que cette fleur promettoit un beau fruict,
D'un hasle froidureux s'efforce de l'esteindre.

Helas! ce beau bouton n'eut qu'une matinée,
Car à peine sa fleur commençoit à s'ouvrir
Qu'un mortifere vent la vient soudain flestrir
Pour l'enclorre au tombeau suivant sa destinée.

C'est l'ordinaire sort des choses plus exquises,
Comme les belles fleurs, ne vivre que deux jours.
Les roses et les lys en naissant perdent cours,
Un mesme jour esclost et fanist les narcises.

Ce petit Courvalin, cet esprit admirable,
Ne pouvoit si parfait çà bas vivre longtemps;
Ce bel astre enfantin, plus brillant que durable,
S'eclypsa de nos yeux sans attendre un printemps.

O cruelle Atropos, fille du noir Tartare,
La grace, la façon, l'attrayante douceur
De cet aymable enfant, ne peut flechir ton cœur,
Qui eust peu addoucir un Scythe plus barbare.

Mais, helas! c'est en vain, bourrelle inexorable,
Qu'on pense par douceur appaiser ton effort,
Tu frappes aussi bien le foible que le fort,
L'enfant que le vieillard, sans te rendre traictable.

EPITAPHE

De noble homme EMOND DE RADU, *sieur de Meray,*
advocat du Roy à Vire.

SONNET.

Cy gist ce grand Meray, l'ornement des Virois,
L'oracle du barreau, dont la docte faconde
Et l'eloquent sçavoir ravissoit tout le monde,
Et pouvoit, comme Orphée, esmouvoir mons et bois.

Sur ce ferme pivot tournoient toutes les loix,
Sentences et advis : c'estoit la sphere ronde
Et le premier mobil que nul ciel ne seconde,
Et qui seul du barreau guidoit toutes les voix.

Maintenant que la Mort a brizé cette sphere
Qui les autres guidoit, hé ! que devez-vous faire,
Juges et advocats, sinon baigner vos yeux

D'un ocean de pleurs, deplorant vostre perte,
Qui peut-estre jamais ne sera recouverte :
Car tels divins esprits sont rares soubs les cieux ?

QUATRAIN SUR LE MESME SUJET.

Passant, ne nombre point Meray entre les morts :
Car le ciel, l'univers, le feu, l'air et la terre,
Reçoit en soy, admire, esclaire, espand, enserre,
Son ame, ses vertus, son los, renom et corps.

ODE ELEGIAQUE

Sur le Tombeau de noble homme J. SONNET, *advocat,*
Sr DE SAINCT-NICOLAS, *mon frere.*

Sous ce poudreux tombeau repose
Sonnet, sieur de Sainct-Nicolas,
Lequel, comme au jardin la rose,
Estoit l'honneur des advocats.
Si diserte il avoit la langue
Qu'en prononçant quelque harangue
Au milieu du barreau virois,
Chacun monstroit par le silence
Qu'il admiroit son eloquence,
Capable d'un senat françois.

Mais, helas! l'ingrate nature,
A ce sucre meslant le fiel,

En formant ceste creature,
Ne voulut joindre avec le ciel
Tous les effaits de sa puissance :
Car du ciel l'heureuse influence
Un grand esprit luy departit ;
Mais cette marastre inhabile
Rendit son corps foible et debile
Pour esclaver son bel esprit.

Cette foiblesse tyrannique
Le force en ses ans printanniers
De quitter barreau et pratique,
Où il paroissoit des premiers;
Mais, se voyant en solitude,
Des loix il n'oublia l'estude,
Composant de doctes escris
Qui font qu'ores sa renommée
Par tout le climat est semée,
Malgré nature et son mespris.

Enfin, cette mere infidelle,
Voyant son esprit exercer
Ses fonctions en despit d'elle,
Qu'un foible corps ne peut forcer,
Et que, tel l'ayant voulu rendre,
Son esprit ne laissoit d'estendre
Son los et ses doctes discours,
Soudain Atropos elle appelle,
Qui, pour venger ceste querelle,
Coupe le filet de ses jours.

Mais tu n'as rien gagné, marastre!
Il vit en ses doctes cayers,
Qui se lisent dans le theatre
Où il faisoit ses plaidoyers,
Et bref sa renommée est telle
Que toy ny la Parque cruelle,
Ayant tenté tous vos efforts,
Ne pouvez l'empescher de luyre:
Tousjours sa vertu le fait vivre,
Combien qu'il soit au rang des morts.

QUATRAIN SUR LE MESME.

J'AY d'extréme regret l'ame si fort attainte,
Voyant dans le tombeau mon cher frere gisant,
Que ma Muse ne peut raconter au passant
Sa gloire et ses vertus, mes regrets ny ma plainte.

ODE CONSOLATOIRE

A Madamoiselle SAINCT-NICOLAS, *ma belle-sœur, sur la mort dudit sieur son mary.*

POUR guerir vostre douleur forte,
En vain ces vers j'ay assemblez,
Il faut peu à peu qu'elle sorte
Par pleurs et souspirs redoublez.

Aussi, chere sœur, je ne tente
Si soudain remede y donner.
La playe estant encor recente,
Faut un peu la laisser saigner.

Combien que soyez invincible
A tous les mondains accidens,
Neantmoins vous este sensible
A si funestes incidens.
Faire aux pleurs du tout resistance,
Voyant trespasser sa moitié,
Non, ce n'est pas une constance,
C'est plustost faute d'amitié.

Vostre ame est donc aux pleurs ouverte,
Ayant perdu Sainct-Nicolas;
Mais encor' aprés cette perte
Faut-il prendre quelque soulas,
Et considerer que sa gloire
Demeure à jamais icy-bas
Gravée au temple de Memoire
Malgré la rigueur du trespas.

Il vaut mieux qu'au printemps de l'age
Ou qu'en son esté il soit mort,
Veu qu'en ce mondain navigage,
Ceux qui premiers gagnent le port
Sont bien en plus grande asseurance
Que ceux qui courent ceste mer :
Leur vaisseau sur l'onde balance
Et court fortune d'abysmer,

Hé quoy ! regrettez-vous la vie
D'un espoux si comblé d'honneur,
Espoux qui fut dans la patrie
Un soleil de toute splendeur;
Espoux dont la mort fut suivie
D'une si heureuse faveur
Qu'au ciel son ame fut ravie
Soudain qu'il eut pris son Sauveur?

Vous n'avez donc sujet de plaindre
Ny regretter un tel depart;
Et ce qui plus vous doit contraindre
A vous consoler d'autre part,
C'est que, maladif et debile,
Il ne vivoit plus qu'en langueur:
La mort luy fut donc plus utile
Qu'une longue vie en douleur.

Vous qui avez tant de sagesse,
Tant d'esprit et de jugement,
Supporterez vostre tristesse,
En si funeste evenement,
Plus constamment que la commune
Et le populaire ignorant,
Qui sans cesse, en telle fortune,
Va de cris le Ciel penetrant.

C'est offenser vostre constance,
Vouloir vous resoudre à ce point,
Et s'affliger d'impatience
Où de remede il n'y a point;

C'est s'opposer aux destinées
Du Ciel, qui borne par son cours
Et la longueur de nos années
Et la brieveté de nos jours.

TOMBEAU

De M. Jean Le Houx, *advocat à Vire.*

STANCES.

Passager viateur, qui visites ce temple,
Arreste un peu tes pas, et, de grace, contemple
Ce tombeau dans lequel gist le docte Le Houx,
Houx tousjours verdoyant en vertus immortelles,
En cent perfections admirablement belles,
Qui le faisoient paroistre un soleil entre nous.

Il fut peintre excellent et tres-sçavant poëte,
Tres-disert avocat. Mais son esprit celeste
Detestoit du barreau la chicane et le bruit,
Peu sortable à une ame extremement pieuse,
Comme la sienne estoit, se monstrant peu soigneuse
D'exercer son estat, qui les plus fiers seduit.

Si quelquefois, contraint, il plaidoit au barreau,
C'estoit un Ciceron, un Apelle au pinceau,
En latine poesie un Maron tres-habile,
Et pour les vers françois Ronsard il égaloit:

De sorte que luy seul tout l'honneur il avoit
De Ronsard, Ciceron, d'Apelle et de Virgile.

Passant, va-t'en en paix et n'esperes apprendre
D'autres siennes vertus que l'on ne peut comprendre
Sur ce plan racourcy ; remarque seulement
Que le docte Le Houx, poëte, orateur et peintre,
Est gisant en ce lieu, qui fait ensemble plaindre
Les arts, Themis, Parnasse, auprés son monument.

DIALOGUE

Du Passant et de l'Echo du bois de Clinchamp, sur le trespas de noble homme GILLES DE GOUVETS, *sieur de Clinchamp, du Calipel et Mesnil-Robert.*

ECHO qui par les airs vas redoublant la voix,
Dis-moy d'où vient ce dueil qu'on entend par ce bois?
ECHO. Oys !

— J'escoute entre les pleurs criailler une orfraye
Que leur cher maistre est mort. La chose est-elle vraye?
ECHO. Vraye !

— Quoy! leur maistre est donc mort? ce grand Mesnil-Robert,
Ce soleil des vertus, si sçavant et expert ?
ECHO. Expert !

— Expert en tous les arts, l'ornement de nostre age,
Qui de Minerve et Mars avoit l'apprentissage !
ECHO. Sage !

— Sage il estoit vrayment, de science amoureux.
Mais, outre son sçavoir, il estoit valeureux.
ECHO. Valeureux !

— Valeureux et prudent en quelconque entreprise,
De Minerve avoit-il cette prudence apprise?
ECHO. Apprise !

— Apprise à le guider aux plus braves exploicts,
Fondez sur l'equité, la justice et les loix.
ECHO. Loix !

— Il estoit fort legal, libre, ouvert et sans ruses.
ECHO. Sans ruses !

— Quel estoit son plaisir? Les livres et les Muses.
ECHO. Les Muses !

— Les Muses il aymoit, Mars, Themis et Pallas,
Joignant, comme Cesar, la plume au coutelas.
ECHO. Las !

— Las! helas! il est mort! plus donc je ne m'estonne
Si de plaintifs regrets ce bois obscur resonne.
ECHO. Sonne !

— Sonner joyeux en pleurs, cela est inoüy.
Peut-on, plein de souspirs, estre encor resjoüy ?
ECHO. Oüy !

— Qui tristes nous peut faire à la joye condescendre?
ECHO. Cendre!

— En sa cendre peut-on quelque reconfort prendre?
ECHO. Prendre!

— D'un caveau soubs-terrain remply d'araigneux fils
Peut-on tirer sujet à consoler prefils?
ECHO. Fils !

— Quoy ! ce phœnix mourant, de sa cendre terrestre,
A-il un phœniceau en son fils fait renaistre ?
ECHO. Naistre !

— Naistre qui changera nos pleurs en joyeux chant?
ECHO. Chant !

— Quel est ce phœniceau? Le genereux Clinchant?
ECHO. Clinchant!

— Clinchant, ce tout parfaict qui florist et prospere,
Suit-il pas les sentiers vertueux de son pere ?
ECHO. De son pere!

— Pere dont les vertus au fils vont renaissant ?
ECHO. Renaissant!

— Quoy, renaistre ? on les void plus qu'au pere croissant ?
ECHO. Croissant!

— Echo, chacun croit donc que tous ceux de sa race,
Bien que tres-vertueux, en merite il surpasse ?
ECHO. Surpasse!

— Du pere donc en vain on regrette la mort,
Puisqu'il vit en son fils, sujet de reconfort.
ECHO. Confort !

— Confort qui doit bannir de nos cœurs la tristesse
Et combler nos esprits d'une grande alegresse.
ECHO. Alegresse

— Echo, je suis content, je vay quitter ce lieu.
C'est assez discouru : bon jour, ma nymphe, à Dieu.
ECHO. A Dieu !

SIXAIN

SUR LE TOMBEAU DUDIT SIEUR.

Ce grand Mesnil-Robert, des Muses le soucy,
Ce nourisson de Mars, gist et repose icy.
Ce soleil de vertus, l'honneur de la Neustrie,
Ce mignon de Pallas, des Graces, d'Apollon,
N'a peu de la mort blesme eviter l'aiguillon,
Qui fait qu'ores en pleurs se baigne la patrie.

DIALOGUS

Viatoris et lapidis, super tumulum M. GUILLERMI SAVARII, *doctissimi et officiosissimi pharmacopolæ.*

VIATOR.

Quis *jacet hic?*

LAPIS.

Nullus!

VIATOR.

Quis saxo hoc clauditur?

LAPIS.

Omnis.

VIATOR.

Clarius ista rogo, dic, age, vera lapis!

LAPIS.

Guillermus parva situs est Savarius urna,
Qui sibi nullus erat, omnibus omnis erat.

LE MESME EN FRANCOYS.

LE PASSANT.

QUEL corps gist en ce lieu ?

LA PIERRE.

Nul ce tombeau n'enserre.

LE PASSANT.

Et qui donc est enclos soubs ceste froide pierre ?

LA PIERRE.

Passant, *tout* y repose et dort sans mouvement.

LE PASSANT.

Carreau, je te supply, parle plus clairement ;
En tes propos obscurs je ne puis rien comprendre.
Explique de quel *tout* repose icy la cendre ?

LA PIERRE.

Guillaume Savary gist en cest urne estroit,
Qui vivant ne fut sien, mais tout à tous estoit.

SUR LE TRESPAS

De Monsieur LE ROY, *bachelier en theologie, curé de Clinchamp.*

SONNET-ANAGRAMME.

Guillaume le Roy. — La vie ma gloire.

Ce fidelle pasteur, tres-digne de memoire,
Ce roy des beaux esprits, ce prelat vertueux,
Pouvoit dire à bon droit, en quittant ces beaux lieux :
J'ay si tres-bien vescu que LA VIE est MA GLOIRE !

Sur le Diable pervers il remporta victoire,
Sur le monde et la chair, se monstrant curieux
De garder chasteté et d'esloigner ses yeux
De tout mondain objet, œuvre tres-meritoire.

Ce pasteur plain de zele excitoit par sa voix
Son troupeau à garder de Dieu les sainctes loix,
Et, afin que sa voix de l'œuvre fust suivie,

Il ramenoit l'ouaille esgarée en son champ,
Donnant si bon exemple à tous ceux de Clinchamp
Qu'il pouvoit dire, heureux : LA GLOIRE fut MA VIE.

Il trespassa le 15 janvier 1621.

FIN DES POÉSIES DE COURVAL SONNET.

NOTES

P. 11. Var. de la 1re édition, 1608 :

Muses qui habitez le sommet du Parnasse,
Espurez mes esprits, rendez calme et bonasse
Tous mes sens, agitez d'un querelleux procez.

Id., v 9. *Eau cabaline :* eau de l'Hippocrène, que Pégase fit jaillir d'un coup de pied.

P. 13, v. 8 et suiv. Il est rare de lire dans les poëtes de cette époque des plaintes sur le sort des Indiens.

P. 14, v. 9. Var. 1608 : *l'epitome et le centre.*

P. 16, v. 9. Var. 1608 :

Cet hymen neantmoins semble un plaisant jardin,
Plain de roses, d'œilletz, d'odorant romarin,
Tout bigarré de fleurs.

P. 18, v. 3. *Hyponacte :* Hipponax, poëte satirique grec, difforme de corps et mordant d'esprit.

P. 25, v. 2 et suiv. Imité de Juvénal, sat. X :

Respice rivales divorum ; Claudius audi
Quæ tulerit.....

P. 27, v. 15 et suiv., jusqu'à p. 29, v. 4, var. 1608 :

Debonnaire lecteur, afin que tu contemples
Plus curieusement les labeurs infinis,

Les tourmens, les travaux, la peine, les ennuis
Qui traversent ceux-là qui, comblez de misere,
Ont consacré leurs vœux à Junon la nopciere,
Muse, poursuivons donc par ces temperaments, etc.

L'auteur a ajouté quelques vers pour former la fin de la satire première et le début de la deuxième.

P. 30, v. 4. *Bourilles*, sarcelles ou poules d'eau, mot normand.

P. 31, v. 13. Var. 1608 : ... *et veut monter dessus.*

P. 37, v. 6. *Picadilles :* garnitures piquées à l'aiguille.

Id., v. 12. *Gée :* jais ou jayet.

P. 38, v. 2. *Multins :* espèce de mules ou chaussures.

P. 47, v. 18. *Superbe les moyens :* sa richesse la rendra orgueilleuse.

Id., v. 20. Ce vers et les suivants, jusqu'à la fin, ont été ajoutés pour servir de conclusion à la satire.

P. 49. Les deux premiers vers ont été ajoutés comme début. Le troisième était ainsi conçu :

Commençons aux malheurs qui tyrannisent l'ame...

P. 50. Voir Juvénal, sat. VI, *passim.*

P. 55, v. 5. *Les secrets composez par Courtin.* Il entend vraisemblablement désigner un volume intitulé : *Les Secrètes Ruses d'Amour, où est monstré le vray moyen de faire les approches et entrer aux plus fortes places de son empire* (par le S. D. M. A. P.; volume dont une édition (Paris, Ant. du Breuil, 1611, in-12) est décrite dans le *Manuel du Libraire*, et qui avait dû être antérieurement publié. Il révèlerait ainsi le nom de son auteur anonyme.

Id., v. 13. *Poullier :* faire monter à l'aide d'une poulie, dans un *mannequin*, un grand panier.

P. 62, v. 17. *Zany*, bouffon italien, type du sot berné par les autres acteurs.

P. 65, v. 10. *Reboucher :* émousser.

P. 67, v. 18. Dame du Moulin. C'est sans doute une entremetteuse.

P. 68, v. 14. *Asbeste :* amiante ou silicate de magnésie, substance minérale filamenteuse et incombustible.

P. 71 et 72. Il faudrait vingt pages pour annoter ce traité de cosmétique. Les curieux trouveront l'explication des mots employés par Courval dans tous les dictionnaires; nous rappellerons seulement, pour les mots vieillis, que la *gome-tragacant* est la gomme adragant, le *boras* est le borax, l'*hyerre* le lierre, etc.

P. 72, v. 25. Cette expression : *Marcher à la J'en cherche*, fait penser à ces rubans flottants que portaient il y a peu d'années les dames, et qu'on appelait des : *Suivez-moi, jeune homme !*

P. 73, v. 21. *Halfessier :* faquin, portefaix.

P. 74, v. 9. *Argent sous corde.* Au jeu de paume, on plaçait l'enjeu sous la corde tendue en travers de la salle.

P. 75, v. 12 à 16. Expressions employées alors pour désigner la maladie vénérienne.

P. 82, v. 25. *Estourdy du bateau :* étourdi comme s'il sortait d'un bateau secoué par les vagues.

P. 84, v. 9. *Jartiers d'incarnat :* des jarretières sanglantes, des blessures, des taillades.

P. 85, v. dernier. *Potiron :* champignon.

P. 94, v. 1 et 2. Leçon des premières éditions :

Pour lasche s'abaisser jusqu'au cercle lunaire
Qui par un pauvre hymen vient obscurcir sa gloire.

P. 95, v. 9. Idem. :

Ton espouse je suis, en despit de tes dens.

P. 99, v. 4 et 5 :

Dans laquelle l'on voit souvent reverberer
Les rayons jaunissans de l'astre journalier...

P. 102, v. 23. Le *fleuret* est la bourre de soie.

P. 115, v. 26. Alcine, magicienne, dans le poëme de *Roland furieux*,

P. 116, v. 15. De Deimier (Pierre), poëte français du XVI[e] siècle, auteur de *l'Austriade* et d'un recueil de poésies.

P. 120, v. 2. *Cocodril :* crocodile.

P. 125, v. 11. *Nappelle :* le Napel, espèce d'aconit.

P. 129, v. 12. Ce vers est imité du fameux hexamètre de Juvénal :

Et lassata viris, necdum satiata recedit.

P. 132, v. dernier. Les Sables-d'Olonne, ville de Vendée, sur le bord de l'Océan.

P. 140, v. 9. *Le Béard :* le Béarn.

Id. La Pinçonnière mourut le 30 mars 1601.

P. 150, v. 1 à 4. Variante :

Hé ! qui pourroit nombrer tant de perfections
Et tant d'autres vertus à elle singulieres ?
Plustost on conteroit de l'esté les moissons,
Tous les fruicts de l'automne et les fleurs printannieres.

P. 154. Du Gast (Jean-Baptiste), sieur de Vassy, mourut avant 1612. Son *Tombeau* fut publié cette année là par R. Angot, sieur de l'Éperonnière. Il servit sous Henri III à Calais, à Dieppe, et il fut assassiné d'un coup de pistolet au sortir d'une église.

P. 155, v. 9. *Brière :* terrain où il pousse des bruyères.

P. 163, v. 4. L'âme de Du Gast formera une huitième planète dans le ciel.

P. 163, l. 3. Philippe de Guillebert, sieur de Sequeville, fut gouverneur du château de Vire sous Louis XIII.

P. 170, l. 13. Magneville (Jeanne de), épouse du sieur de Montaigu. Elle était protestante, et se convertit au catholicisme avant de mourir.

P. 172, l. 19. Sonnet (François), fils de l'auteur, mort à six ans.

P. 174. Radu (Edmond de), sieur de Méray, avocat du roi à Vire.

P. 175. Sonnet (Jean), sieur de Saint-Nicolas, frère de l'auteur, fut avocat à Vire. Il avait composé des ouvrages de jurisprudence qui ne semblent pas avoir été imprimés.

P. 180. Jean le Houx, avocat à Vire, véritable auteur des *Vaux de Vire*, longtemps attribués à Olivier Basselin, et que M Armand Gasté lui a restitués sans qu'on puisse désormais les lui contester.

P. 181. Gouvet (Gilles de), sieur de Clinchamp et de Mesnil-Robert, savant personnage et bibliophile.

P. 184, l. 9. Savary (Guillaume), apothicaire à Vire.

P. 186. Leroy (Guillaume), curé de Clinchamp, mort le 15 janvier 1621.





TABLE



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

MAI 1877


OCCVPA PORTVM
IOV AVST



